

Oswald Wirth

LA FRANC-MAÇONNERIE RENDUE INTELLIGIBLE À SES ADEPTES

— INTÉGRALE —

Sa philosophie, son objet,
sa méthode, ses moyens



Oswald Wirth

LA FRANC-MAÇONNERIE
RENDUE INTELLIGIBLE
À SES ADEPTES

— INTÉGRALE —

Sa philosophie, son objet,
sa méthode, ses moyens



OSWALD
WIRTH

La Franc-maçonnerie
rendue intelligible
à ses adeptes

Sa philosophie, son objet,
sa méthode, ses moyens

INTÉGRALE



Wirth Oswald

La Franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes – Intégrale

Sa philosophie, son objet, sa méthode, ses
moyens

Collection : Aventure secrète

Maison d'édition : J'ai lu

Dépôt légal : Novembre 2016

ISBN numérique : 9782290138366

ISBN du pdf web : 9782290138359

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

Présentation de l'éditeur :

Cet ouvrage fait référence dans l'univers de la Franc-maçonnerie et a été lu par des centaines de milliers de Francs-maçons depuis plus d'un siècle.

La Franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes ne prétend rien inculquer : ce n'est pas un livre de classe dans lequel l'élève apprend sa leçon en vue de pouvoir la réciter correctement.

L'initiation enseigne à penser, donc à faire l'effort personnel qui conduit à l'élaboration de la Vérité. Celle-ci n'est jamais révélée à l'Initié, dont la mission consiste à découvrir par lui-même les secrets qui l'intéressent.

Un guide parfait pour s'initier à la Franc-maçonnerie à travers sa philosophie, sa méthode, ses rites et ses symboles.

Couverture : © Godong / Getty Images

Biographie de l'auteur :

Joseph Paul Oswald Wirth (1860-1943) fut initié à la Franc-maçonnerie et devint Vénérable Maître de la Grande Loge symbolique écossaise qui rejoindra plus tard La Grande Loge de France. La Franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes est un classique en trois tomes qui fait autorité : I. l'Apprenti, II. Le Compagnon et III. Le Maître, ici regroupés en un seul volume.

LIVRE I

L'APPRENTI

« ... La Franc-maçonnerie est appelée à refaire le monde.
La tâche n'est pas au-dessus de ses forces à la condition qu'elle
devienne ce qu'elle doit être. »

« ... La Franc-maçonnerie vise à former des Initiés c'est-à-dire
des hommes dans la plus haute acception du mot.
Le Maçon doit donc opérer sur lui-même une transmutation
semblable à celle des alchimistes... »

O. W.

Avant-Propos

« On me rendra justice cinquante ans après ma mort. »

Souvent, dans ses moments d'affectueux abandon, Oswald Wirth m'a répété cette phrase. Il est mort le 9 mars 1943, il y a moins de vingt ans, et déjà justice lui est rendue. Avait-elle d'ailleurs cessé de lui être rendue ? Certes les jeunes Francs-maçons ne l'avaient point connu, et son nom était auréolé comme d'une sorte de légende. La plupart de ses ouvrages étaient hors commerce, et vendus à très hauts prix aux rares acquéreurs que la Fortune avait favorisé de ses dons. On parlait de lui comme d'une sorte de saint de la Franc-maçonnerie, et, ainsi qu'il arrive pour les saints, l'hagiographie estompait ses traits et sa pensée sous le voile pieux de la fable, qu'il n'eût pas admis de son vivant, lui qui était la simplicité même.

Si l'on détruit les légendes l'homme n'en sera que plus grand, en même temps que plus proche de nous. Cette année 1962, qui va voir la réédition de tous ses livres devenus introuvables, peut marquer comme une sorte de renouveau de la Franc-maçonnerie authentique. Il n'aura donc fallu que vingt ans, et non cinquante, pour que le nom et l'œuvre d'Oswald Wirth redeviennent familiers aux jeunes qui obéissent à l'appel de la vocation initiatique. Celle dont il disait – c'est une de ses plus belles pensées, et des mieux exprimées :

« La vocation initiatique se rencontre parmi ces vagabonds spirituels qui errent dans la nuit, après avoir déserté leur école ou leur église, faute d'y trouver leur Vraie Lumière¹. »

*
* *

Sous une enveloppe charnelle unique il a existé plusieurs expressions de l'esprit de Wirth : Wirth occultiste, Wirth magnétiseur, Wirth astrologue, Wirth hermétiste, Wirth taromancien.

À l'occasion de la réédition des livres traitant de ces diverses expressions le Destin a voulu que je sois appelé à restituer mon vieux Maître en ses forme et esprit exacts. Sans la moindre affabulation, très simplement, en appuyant mes écrits sur les documents qu'il m'a légués².

Il est donc normal qu'aujourd'hui je ne vous parle exclusivement que d'Oswald Wirth Franc-maçon. Du Franc-Maçon qu'il a été – avec quelle foi – pendant près de soixante années entièrement consacrées à l'Ordre.

Sous mes doigts se pressent vieilles lettres, vieilles planches de convocation, vieux diplômes, vieux décors. Surtout, je relis les lignes qu'il me dictait lorsque, chaque année, nous nous retrouvions pendant plusieurs mois d'été et que le soir tombait sur le paysage mayennais dont le calme, le silence étaient propices aux confessions et aux évocations.

Aussi bien, en cette première partie je ne vais être que l'écho de ses paroles. Écoutons-le...³

*
* *

« ... 1879 ! Quelques années ont passé... Je suis comptable en Angleterre, où mes grandes distractions dominicales consistent principalement dans l'audition attentive des prédicateurs de l'Armée du Salut. Mais cette occupation, pour édifiante qu'elle soit, ne tarde pas à se révéler par trop monotone. Aussi est-ce avec satisfaction que je déniche – par quel hasard – les livres de Mazaroz⁴. Celui-ci, de son métier fabricant de meubles à Paris, était un écrivain méridional, mais ses idées bizarres ne manquent pas de me séduire. Il y a notamment un traité de Franc-maçonnerie très intéressant. Pour Mazaroz, la société doit être organisée sur la base des corporations, administrée par un gouvernement corporatif. Dans une telle société, la Franc-maçonnerie doit être l'élément conciliateur, celui qui établit et maintient la paix, en vertu de ses trois points. Ces lectures se tassent dans le fond de mon esprit, d'où elles ressurgiront un jour, bien vivantes. C'est encore à Londres que je rencontre Silbermann, préparateur au Collège de France, mais dont les conceptions, tout à fait spéciales, sont pour moi l'exemple de la pensée indépendante, de ce que j'appellerai plus tard le "dépouillement des métaux"... Nous sommes alors en 1879, et j'assiste aux débuts de la théosophie. Puis, je reviens à Paris, afin de reprendre le chemin de la Suisse avant mon service militaire. Je revois Silbermann, j'apprends qu'il est Maçon et, pour la première fois, je lui pose une de ces questions qui depuis si longtemps – sans doute, inconsciemment, depuis que j'avais franchi l'âge de la pensée indépendante – se pressaient devant mon esprit critique : "La Franc-maçonnerie est-elle politique ?" Je n'ai jamais oublié la réponse que me fit Silbermann : "Non, la Franc-maçonnerie n'est pas politique. Mais, essayez de distinguer ses aspects particuliers, car elle veut être devinée. Il peut y avoir une Maçonnerie bleue, rouge, noire ou blanche, cela ne change rien à l'affaire, car même les cordons blancs, s'ils n'ont pas vécu la Maçonnerie, ne savent

rien de ses mystères. Il n'y aura pour vous, si vous êtes curieux des mystères, qu'une seule solution : demandez votre admission."

Le 13 novembre 1882, à Châlons-sur-Marne, je fais mon entrée dans le 106^e Régiment d'Infanterie. Je m'ennuie. Je m'ennuie terriblement dans ce milieu d'où tout intellectualisme semble banni. Je pense à Silbermann. Pour échapper à l'ennui, je n'ai qu'une solution : devenir Franc-maçon.

La Loge est située rue Grande-Étape. Elle fonctionne, me dit-on, sous la direction d'un Monsieur Piet. Je vais le voir, je le presse de questions... "Rédigez votre demande – me répond-il – je la transmettrai. Mais, si vous venez chez nous par esprit de curiosité ou de connaissance, ou de quelque chose qui change de l'ordinaire, vous serez déçu. Il n'y a là rien de bien malin, et nous sommes essentiellement une association philanthropique."

Mon premier enquêteur est un brave épicier de Châlons-sur-Marne, qui me conseille d'abord d'être patient. Le second, très sérieux, est un officier de mon régiment.

Le samedi 26 janvier 1884, je suis admis dans le sein de la fraternité maçonnique, par la Loge "la Bienfaisance châlonnaise", relevant de l'obédience du Grand Orient de France. Une de mes premières surprises est de voir sur les Colonnes mon propre Capitaine, dont j'ignorais cette qualité, qui devait me devenir si chère.

Si pauvre que paraisse la Loge de Châlons, je lui dois cependant de grandes joies intellectuelles. Comme c'est souvent le cas en province, les Frères, peu nombreux, montrés du doigt, sont presque contraints de se replier sur eux-mêmes, et de trouver en eux les principes de la véritable Maçonnerie. C'est ainsi que je puis m'instruire près d'un vieux Maçon, ancien cuisinier autodidacte, aux trois quarts sorcier et fêru d'occultisme, près duquel j'apprends beaucoup de choses que je n'eusse jamais soupçonnées jusque-là.

Vers la fin de 1884, la Loge se donne un nouveau Vénérable, Maurice Bloch, Israélite marchand de charbon, et qui, par amour-propre maçonnique, tient à ce que son Atelier reprenne une vigueur qui lui a manquée jusque-là. Il y parvient, sur tous les plans. Avec lui je commence à visiter les Loges de la région, m'instruisant ainsi de la diversité des hommes et des pensées au sein du milieu maçonnique.

En 1885, le Grand Orient envoie une circulaire aux Loges, en leur demandant d'étudier les modifications qu'il convient d'apporter aux rituels, jugés trop anciens. Je suis alors Secrétaire de la Loge, et, chargé du rapport, je conclus, à l'étonnement quasi général, au maintien des vieux rituels, avec seulement quelques rares modifications de détail, exigées par la différence des époques.

En 1886, mon service militaire terminé, je vais à Paris, où je suis affilié à la Loge "les Amis triomphants". Je continue ma propagande pour le maintien des anciens rituels, ce qui provoque le mécontentement des "pontifes" de l'époque. Je suis bien averti : "Vous perdez votre temps, vous aurez tout le monde contre vous, les cléricaux et les Francs-Maçons."

Je laisse donc "les Amis triomphants" triompher sans moi, et me dirige alors vers la "Grande Loge symbolique écossaise", où, après un court passage à la Loge "les Philanthropes réunis", je m'inscris à la Loge "Travail et vrais amis fidèles", inscrite plus tard à la Grande Loge de France, et qui devait rester mon Atelier d'élection. »

*

* *

C'est à cette époque que se produit l'événement qui va si profondément influencer sur la vie d'Oswald Wirth qu'il en demeurera marqué jusqu'à la fin de ses jours. Il rencontre Stanislas de Guaita, le maître incontesté de la jeune école occultiste de la fin du XIX^e siècle.

De prime abord, celui-ci manifeste des préventions presque innées à l'encontre de la Franc-maçonnerie. Préventions d'ailleurs naturelles si l'on considère le milieu social duquel est issu Stanislas de Guaita, ainsi que sa formation intellectuelle.

« ... Je vous félicite bien amicalement pour les succès que vous avez obtenus, spécialement comme Maître d'une Église qui est aussi inconsciente à cette heure de ses symboles que le catholicisme du sens de ses rites. Quel bien pouvez-vous faire, initié comme vous l'êtes, à l'intelligence ésotérique des emblèmes adonhiramiques ! C'est la vie à rendre à un cadavre, il ne faut pas se le dissimuler ; c'est aussi l'âme qu'il faut rendre à la Brute-Positivisme ; car qui a perdu le sens de la moralité vraie est condamné à perdre le sceptre de l'intelligence scientifique : l'Esprit ne fait alliance avec le corps matériel qu'à la faveur de l'âme qui est un mixte. Vous êtes assez cabaliste pour me comprendre...⁵. »

Pourtant, l'intelligence de Guaita ne peut se refuser, avec sa loyauté habituelle, à explorer les domaines que Wirth vient de lui ouvrir...

« ... Je vous prêterai, si cela vous fait plaisir, des ouvrages décisifs de la vraie et primitive Maçonnerie, celle qui se confond presque, pour l'investigateur contemporain, avec les Sociétés de R + C et de philosophes inconnus...⁶. »

Peu à peu, Guaita abandonne ses préventions. Il reconnaît que la Maçonnerie, telle que la conçoit et la présente Oswald Wirth, est loin d'être un instrument négligeable dans le rude labeur de formation réelle des hommes.

« ... En défendant le symbolisme, qui est la base réelle de la Maçonnerie, vous accomplissez une œuvre aussi louable que courageuse, et doublement digne d'un disciple d'Hermès : 1° en restituant à vos Frères le fil d'Ariane qu'ils avaient perdu, et grâce auquel les initiés

pourront rentrer quelque jour dans la sainte lumière de l'Écossisme intégral ; 2° en épargnant au moins un blasphème stupide et illogique à ceux qui, n'ayant pas ce qu'il faut pour courir la carrière que vous avez fournie, sont en tout cas maintenus par le symbolisme (qui demeure pour eux lettre close) dans la logique et l'affirmation verbale du spiritualisme transcendant qui est le Principe et la raison d'être de toute association maçonnique...⁷. »

Dans le même moment, Oswald Wirth publie son premier « *Manuel* », ce qui lui vaut cette appréciation qui prouve à quel point Stanislas de Guaita avait pu discerner la véritable Maçonnerie derrière les apparences trop humaines sous lesquelles elle est si souvent voilée par tous ceux qui confondent le profane et le sacré, ou même, plus simplement, qui ignorent le sacré...

« ... Votre Manuel, mon cher ami, est à la fois très agréable à lire, très instructif et très bien pensé... Voilà un des très rares livres maçonniques que j'aie lus avec un plaisir soutenu, et qui m'aient laissé quelque chose dans l'esprit...⁸. »

*
* *

Quelle était donc l'origine de ce *Manuel*, première ébauche de la trilogie qui devait devenir l'œuvre maîtresse d'Oswald Wirth sur le plan maçonnique, sous le titre général : *La Franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes* ?

Il m'est facile d'en retracer brièvement la naissance et l'évolution, grâce aux nombreuses notes, manuscrits et documents divers que m'a légués Oswald Wirth.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, dès les semaines qui suivent son initiation, celui-ci comprend que les rituels alors en vigueur ne correspondent plus à rien d'authentiquement initiatique. Sous le

prétexte d'une épuration à base scientifique, ils ont été dépouillés de ce qui en constituait l'essence même, et la raison d'être. En décembre 1885, le Grand-Orient de France envoie à toutes ses Loges – y compris celle de Châlons-sur-Marne – une circulaire les invitant à présenter leurs suggestions pour modifications à apporter aux rituels, jugés trop « anciens ». Et Wirth, déjà secrétaire de sa Loge, rédige un rapport dans un sens exactement inverse : il convient que soient maintenus les anciens rituels, quitte à y apporter quelques simplifications ayant pour objet de les débarrasser de tout le verbiage grandiloquent propre à presque tout le XIX^e siècle. Il ne s'agit nullement de faire du neuf, comme le demande le Conseil de l'Ordre, mais de revenir aux plus anciennes traditions initiatiques dans leur totalité et leur intégralité.

Je vous laisse penser à l'effet produit par un tel rapport, que la Loge d'Oswald Wirth a fait imprimer, puis a abondamment répandu. Certes, l'idée est lancée, mais elle n'a pas encore acquis droit de cité dans le monde maçonnique.

Appelé à Paris, Wirth poursuit son travail au sein et grâce à l'appui de sa nouvelle Loge « *Travail et Vrais Amis Fidèles* ». Il prépare un rituel, qui, après usage, est adopté, imprimé aux frais de l'Atelier, et mis en vente, à la disposition de toutes les Loges qui le désireraient⁹. Événement surprenant, et qui donne à réfléchir, la Loge rentre dans ses frais ! Il existe donc des Francs-Maçons que la Maçonnerie intéresse ?

Fort de cette expérience, Wirth crée le Groupe d'études initiatiques. Par circulaire en date du 13 février 1893, la « Grande Loge symbolique Écossaise » accorde son appui moral au « Rituel interprétatif pour le grade d'Apprenti », et en recommande l'étude à tous ses Ateliers¹⁰.

C'est de cette ébauche qu'est sortie, en 1894, la première édition du *Livre de l'Apprenti*. Une deuxième édition, revue et augmentée, fut publiée par la Loge « *Travail et Vrais Amis Fidèles* » en 1908. Puis, les éditions se succédèrent, toutes rapidement épuisées, jusqu'à la huitième, en 1931.

*
* *

Peu de jeunes Maçons connaissent l'œuvre d'Oswald Wirth. Beaucoup, parmi les anciens qui vivent encore, ont eu leurs bibliothèques pillées, saccagées, pendant les années 1940/1944. Presque toutes les Loges ont perdu leurs archives. Mais, la nostalgie de l'esprit « wirthien » demeure.

Quelles sont donc les caractéristiques de cet esprit qui, après tant d'années, imprègne encore la maçonnerie française, et la rend si différente des maçonneries étrangères ?

Pour Oswald Wirth, la Franc-maçonnerie est un organisme vivant. Ainsi conçu il a, comme tout organisme, un corps et une âme. Nul ne comprendra Wirth s'il n'a compris la différence que fait toujours celui-ci entre la Maçonnerie et le Maçonnisme. Dans la toute première lettre qu'il m'écrivit, il commençait par me mettre immédiatement en face de ce problème fondamental :

« ... *Distinguons entre Maçonnisme et Maçonnerie. Celle-ci est une association d'hommes qui corporise le Maçonnisme. Celui-ci est une conception, une spiritualité qui défie toute critique.*

Le Maçonnisme, auquel les Maçons non instruits tournent parfois le dos, vise au bonheur du genre humain, réalisé par le perfectionnement des individus. (Taille de la Pierre brute, base de la construction du Temple)...

Il y a faillite du régime des Grandes Loges inauguré en 1717, puisqu'il aboutit à la mésintelligence et au désaccord entre Maçons de rites opposés.

Mais, le Maçonnisme se dégagera de son corps actuel, pour tenter une autre incarnation qui ne sera pas la dernière, car tout se corrompt pour donner naissance au Fils de la Putréfaction.

Il est une Maçonnerie extérieure dont nous ne sommes pas responsables et que nous devons abandonner à ses destinées, mais il nous appartient de cultiver à l'intérieur de nous-même le Maçonnisme pur. Que chacun travaille en ce sens et le Grand-Œuvre s'accomplira. Quant aux boutiques maçonniques rivales, elles font pitié. Il faut nous élever au-dessus d'elles, pour concevoir le vaste plan du véritable Temple. Spiritualisons et tout s'éclairera...¹¹. »

*

* *

Trente-trois années ont passé. Oswald Wirth est mort depuis près de vingt ans. Je suis moi-même au seuil de la vieillesse. Mais, jamais la chaîne n'a été rompue. Montent les générations de jeunes Francs-Maçons qui, déçus comme nous l'avons tous été par l'apparence de la Franc-maçonnerie, retrouveront, grâce à lui, le Maçonnisme authentique, esprit toujours vivant de l'Ordre éternel.

Marius LEPAGE
Laval, 13 mars 1962

1. Oswald Wirth, *Les Mystères de l'Art Royal*, aux Éditions Dervy.

2. — *Le Tarot des Imagiers du Moyen Âge*, chez Tchou.

— *La Franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes* (trois volumes : Apprenti, Compagnon, Maître), aux Éditions Dervy.

Il convient d'y ajouter la réédition des *Essais de Sciences maudites*, de Stanislas de Guaita, aux Éditions du Cercle du Livre précieux, dont une longue Introduction étudie la vie d'Oswald Wirth lorsqu'il était le secrétaire et l'ami de Stanislas de Guaita.

3. Le lecteur comprendra que ces lignes n'ont pas été écrites par Oswald Wirth. Mais, provenant de notes que je pris sous sa dictée, elles sont le reflet aussi précis que possible de sa pensée, et même de son langage.

4. J.-P. Mazaroz. Maître-menuisier, fut un auteur très prolifique, dans le genre socialiste-déiste – tel qu'on entendait le mot « socialiste » à la fin du XIX^e siècle. – Tous ses ouvrages sont écrits en partant d'un maçonnerisme tel que Wirth devait le dégager et l'exprimer quelques années plus tard. Mais, ceux qui eurent le plus d'influence sur Wirth furent les suivants, définitivement sombrés dans l'oubli : *Franc-maçonnerie, religion sociale, Le Socialisme maçonnique, L'État social démocratique des paroles du Christ, La Franc-maçonnerie, Le Socialisme maçonnique, Les Sept Lumières maçonniques*. À noter aussi *La Science magnétique* qui a peut-être influé sur la carrière de magnétiseur de Wirth.

5. Lettre de Guaita à Wirth (août 1887).

6. Lettre de Guaita à Wirth (1888).

7. Lettre de Guaita à Wirth (novembre 1888).

8. Lettre de Guaita à Wirth (décembre 1894).

9. *Rituel interprétatif pour le Grade d'Apprenti*. Une plaquette, 16 x 24 (80 p.).

Rédigé à l'usage des Ateliers symboliques de tous les Rites et de toutes les Obédiences par le Groupe maçonnique d'études initiatiques.

10. Je possède les procès-verbaux des réunions du « *Groupe maçonnique d'études initiatiques* ». Ils pourront donner lieu à des études bien curieuses, mais qui n'ont pas leur place dans ce qui doit simplement être une « Introduction ».

11. Lettre d'Oswald Wirth à Marius Lepage (26 janvier 1929).

« De la création de l'homme par lui-même naît l'homme perfectionné, le *Fils de l'Homme*. »

O. W.

Le livre de l'apprenti

Aux nouveaux initiés (Préface à l'édition de 1931)

TT.: CC.: FF.:,

En vous initiant à ses mystères, la F.: M.: vous convie à devenir des hommes d'élite, des sages ou des penseurs, élevés au-dessus de la masse des êtres qui ne pensent pas.

Ne pas penser, c'est consentir à être dominé, conduit, dirigé et traité trop souvent en bête de somme.

C'est par ses facultés intellectuelles que l'homme se distingue de la brute. – La pensée le rend libre : elle lui donne l'empire du monde. – Penser, c'est régner.

Mais le penseur a toujours été un être d'exception. – Jadis, l'homme a eu le loisir de se livrer au recueillement, il s'est perdu dans le rêve ; de nos jours, il tombe dans un excès contraire. La lutte pour la vie l'absorbe, au point qu'il ne lui reste aucun temps pour méditer avec calme et cultiver l'Art suprême de la Pensée.

Or cet Art, appelé le Grand Art, l'Art Royal ou Art par excellence, il appartient à la F.: M.: de le faire revivre parmi nous.

L'intellectualité moderne ne peut pas continuer à se débattre entre deux enseignements qui excluent l'un et l'autre la pensée : entre les églises basées sur la foi aveugle et les écoles qui décrètent les dogmes de nos nouvelles croyances scientifiques.

Alors que tout conspire pour épargner à nos contemporains la peine de penser, il est indispensable qu'une institution puissante ravive le flambeau des traditions qui s'oublie. – Il nous faut des penseurs, et ce n'est pas notre enseignement universitaire qui en forme.

Le penseur n'est pas l'homme qui sait beaucoup. Il n'a point la mémoire surchargée de souvenirs encombrants. C'est un esprit libre, qu'il n'est besoin de catéchiser ni d'endoctriner.

Le penseur se fait lui-même : il est le fils de ses œuvres. – La F. : M. : le sait, aussi évite-t-elle d'inculquer des dogmes. – Contrairement à toutes les églises, elle ne se prétend point en possession de la Vérité. – En Maçonnerie, on se borne à mettre en garde contre l'erreur, puis on exhorte chacun à chercher le Vrai, le Juste et le Beau.

La F. : M. : répugne aux phrases et aux formules, dont les esprits vulgaires s'emparent pour s'attifer de tous les oripeaux d'un faux savoir. – Elle veut obliger ses adeptes à penser et ne propose, en conséquence, son enseignement que voilé sous des allégories et des symboles. Elle invite ainsi à réfléchir, afin qu'on s'applique à comprendre et à deviner.

Efforcez-vous donc, TT. : CC. : FF. : de vous montrer devins, dans le sens le plus élevé du mot. – Vous ne saurez en Maçonnerie que ce que vous aurez trouvé vous-mêmes.

Rigoureusement, il devrait être superflu de vous en dire plus long. – Mais, étant donné les dispositions si peu méditatives de notre temps, des Maçons expérimentés ont cru devoir venir en aide à la pesanteur trop commune de l'esprit actuel.

Ils ont donc entrepris de rendre LA F. : M. : INTELLIGIBLE À SES ADEPTES. – Après avoir publié déjà un Rituel interprétatif pour le grade

d'Apprenti, ils font paraître le présent Manuel qui est suivi du LIVRE DU COMPAGNON et du LIVRE DU MAÎTRE.

Leur tâche est ingrate, mais ils comptent sur l'appui et le concours de tous ceux qui sentent le besoin d'une régénération initiatique de la F.: M.: – Ils se montreront profondément reconnaissants des conseils et des renseignements qu'on voudra bien faire parvenir à la L.: TRAVAIL ET VRAIS AMIS FIDÈLES.

Oswald WIRTH.

Questions rituéliques à poser aux FF.° visiteurs

Lorsqu'un Maçon se présente pour prendre part aux travaux d'une L.°, il n'obtient l'entrée du T.° qu'après avoir été *tuilé* par le F.° G.° E.°.

En entrant, il exécute la marche et les saluts d'usage, puis il reste debout et à l'ordre entre les deux colonnes, jusqu'à ce qu'il soit invité à prendre place.

À cette occasion, le Vén.° pourra poser au Fr.° Vis.° les questions suivantes, auxquelles il devra savoir répondre :

D. – Mon Fr.°, d'où venez-vous ?

R. – De la L.° Saint-Jean, Vén.° M.°

D. – Que fait-on à la L.° Saint-Jean ?

R. – On y élève des temples à la vertu, et l'on y creuse des cachots pour les vices.

D. – Qu'en apportez-vous ?

R. – Salut, prospérité et bon accueil à tous les frères.

D. – Que venez-vous faire ici ?

R. – Vaincre mes passions, soumettre ma volonté à mes devoirs et faire de nouveaux progrès dans la Maçonnerie.

Le Vén. : – Prenez place, mon Fr. , et soyez le bienvenu au sein de cet atelier qui reçoit avec reconnaissance le concours de vos lumières.

Les auteurs qui ont étudié la F. : M. : dans son *ésotérisme*, c'est-à-dire dans son enseignement caché, ont beaucoup insisté sur l'importance de la question : *D'où venez-vous ?*

Elle doit être prise par le penseur dans le sens le plus élevé et conduire ainsi au problème de l'origine des choses.

L'Apprenti doit chercher *d'où nous venons*, tout comme le Compagnon devra se demander *ce que nous sommes* et le Maître *où nous allons*.

Ces trois questions forment l'éternelle énigme que toute science et toute philosophie tendent continuellement à résoudre. Nos efforts ne peuvent aboutir qu'à des solutions provisoires, destinées à apaiser momentanément notre soif de curiosité. Mais bientôt nous concevons la vanité des réponses dont nous nous étions contentés, et nous cherchons toujours sans nous bercer jamais d'illusion en croyant que nous avons trouvé.

Semblable au légendaire Juif errant, l'esprit humain marche toujours. Mais lorsque les hommes se groupent entre eux, leur lien social découle essentiellement des idées qu'ils se font du passé, du présent et de l'avenir des choses.

Il y a donc obligation pour le penseur d'éclairer à ce point de vue ses contemporains. Comme Œdipe, il doit savoir répondre aux interrogations du Sphinx, à moins qu'à l'exemple d'Hercule il ne sache tromper la faim de Cerbère, en lançant à pleines poignées la terre du sol dans la triple gueule du gardien des enfers.

La question *d'où venez-vous ?* n'a pas uniquement une portée philosophique : le Rituel y répond en nous reportant à l'histoire de la Franc-maçonnerie. – Notre institution dérive, en effet, des

confraternités de Saint-Jean, titre que portaient au Moyen Âge les corporations constructives auxquelles nous devons tous les chefs-d'œuvre de l'architecture ogivale.

On a en outre voulu voir dans *Saint-Jean* le *Janus* des Latins. Ce dieu à double visage symbolisait le principe permanent, pour qui le passé et l'avenir ne font qu'un. Son image doit engager les Maçons à regarder en arrière, en même temps qu'en avant ; car, pour préparer à l'humanité les voies du progrès, il faut tenir compte des leçons de l'Histoire.



Aperçu philosophique sur l'histoire générale de la Franc-maçonnerie

Considérations préliminaires

Certaines idées sont susceptibles d'exercer une puissance attractive sur les individus isolés. Elles les groupent et deviennent ainsi le pivot intellectuel d'une association.

Mais celle-ci ne saurait être constituée par le seul fait d'un groupement dépourvu de toute stabilité et de toute cohésion. Pour transformer une agrégation d'individualités disparates en un tout permanent, l'intervention d'une loi organique instituant la vie collective est indispensable.

En toute association il faut donc distinguer l'*idée* et la *forme*.

L'*idée* ou l'*esprit* agit en tant que générateur abstrait : c'est le *père* de la collectivité, dont la *mère* est représentée par le principe plastique qui lui donne sa *forme*.

Ces deux éléments de *génération* et d'*organisation* sont représentés en Maçonnerie par deux colonnes, dont la première (masculine-active) fait allusion à *ce qui établit et fonde*, tandis que la

seconde (féminine-passive) se rapporte à *ce qui consolide et maintient*.

L'historien, s'il s'éclaire des lumières de la philosophie, ne peut faire abstraction de ces deux facteurs essentiels. Pour lui, les annales de notre institution remontent au-delà de l'année 1717, date de la fondation de la F. : M. : moderne ; car les idées, qui ont alors réussi à prendre corps, avaient inspiré, à des époques antérieures, de nombreuses tentatives de créations similaires.

Une collectivité qui se fonde ne saurait, d'autre part, improviser son organisation. Tout être se constitue conformément à son espèce, et il bénéficie en cela de l'expérience ancestrale. Tout nouveau-né devient ainsi l'héritier d'une race antique, qui revit en lui, comme il a vécu lui-même dans toute la chaîne de ses devanciers.

En se plaçant à ce point de vue, il est permis d'assigner à la F. : M. : une origine des plus anciennes, car elle se rattache à toutes les confraternités initiatiques du passé.

Mais celles-ci paraissent issues des premières associations de constructeurs, comme on peut en juger d'après les circonstances qui ont donné naissance à l'art de bâtir.

Les origines maçonniques

La F. : M. : ne se livre plus, de nos jours, à des travaux de construction matérielle, mais elle dérive directement d'une confrérie de tailleurs de pierres et d'architectes, dont les ramifications s'étendaient au Moyen Âge sur toute l'Europe occidentale.

En se transmettant les secrets de leur art, ces constructeurs se conformaient à des usages anciens. Ils pratiquaient des rites

initiatiques, que les légendes corporatives faisaient remonter à la plus haute Antiquité.

Nous devons nous garder de prendre à la lettre ces traditions naïves. Elles tiennent du mythe et cachent le plus souvent un sens allégorique¹.

Mais il suffit de réfléchir à l'influence exercée primitivement par l'art de bâtir, pour se faire une idée juste du rôle civilisateur que les plus anciennes associations maçonniques ont nécessairement joué.

Ces associations se sont constituées dès que l'architecture est devenue un art. Elles furent appelées, sans doute, à construire tout d'abord les murs des villes primitives. Ces remparts en pierres taillées n'ont pu être l'œuvre que d'ouvriers exercés et groupés en tribus. On se figure volontiers ces artisans se transportant d'un lieu à l'autre pour exercer leur profession là où ils étaient appelés.

Ils ne pouvaient manquer d'être associés pour deux raisons : d'abord, parce que toute construction importante ne saurait être l'œuvre d'individus isolés, et ensuite parce que la pratique de l'art de bâtir exige une initiation professionnelle.

Il est donc évident que, dès les temps les plus reculés, les maçons ont formé des groupements corporatifs, et que, par la force même des choses, ils se sont divisés en Apprentis, Compagnons et Maîtres.

Quant à leur mission civilisatrice, elle s'est manifestée à un double point de vue :

D'une part, les villes, protégées contre les assauts de la brutalité barbare par de solides murailles, devinrent des foyers d'activité pacifique, des asiles inviolables réservés à une élite plus cultivée que la multitude du dehors.

D'un autre côté, les maçons donnèrent l'exemple de l'association en vue d'un travail commun.

On peut donc affirmer que l'Architecture est mère de toute civilisation² et c'est à juste titre que les anciens maçons considéraient leur art comme le premier et le plus estimable de tous.

L'Art Sacré

Primitivement tout a revêtu un caractère religieux. Mais l'art de bâtir était plus particulièrement empreint d'un caractère divin. Les hommes qui s'y livraient exerçaient un sacerdoce. Ils étaient prêtres à leur manière. – En taillant des pierres et en les assemblant pour élever des édifices sacrés, ils croyaient rendre un culte à la divinité.

Toute construction utile était sainte : la détruire était un sacrilège et les plus anciennes inscriptions menacent de la vengeance des dieux tout homme impie qui s'attaquerait aux monuments.

Les constructeurs avaient une religion à eux, entièrement basée sur l'art de bâtir. L'univers était à leurs yeux un immense chantier de construction, où chaque être est appelé par ses efforts à l'édification d'un monument unique. – On se figurait un travail incessant, n'ayant jamais commencé et ne devant jamais finir, mais s'exécutant de toutes parts selon les données d'un même plan.

De là vient l'idée du *Grand Œuvre* visant à la construction d'un *Temple* idéal, réalisant de plus en plus la perfection. De là, en outre, l'usage traditionnel parmi les maçons de consacrer leurs travaux à la *Gloire du Grand Architecte de l'Univers*.

Premières données historiques

Nous ne possédons que des renseignements précaires sur les plus anciennes corporations constructives des peuples d'Orient. Mais il est singulier de rencontrer dans l'écriture accadienne le triangle Δ comme signe de la syllabe *rou* qui a le sens de *faire, bâtir*. – Si ce n'est qu'une simple coïncidence, elle est tout au moins frappante et les Maçons enthousiastes pourront y voir un indice de la haute Antiquité de leur symbolisme, car les monuments chaldéens dont il s'agit remontent à plus de 4 500 ans avant notre ère.

Les auteurs inconnus des plus anciens livres sacrés de la Chine n'ignoraient pas, d'ailleurs, la valeur symbolique du compas et de l'équerre, insignes du sage qui possède les secrets du Premier Constructeur et sait se conduire conformément à ses intentions³.

En Égypte, le sacerdoce enseignait les sciences et les arts. Certains initiés étaient plus spécialement ingénieurs et architectes. Les artisans placés sous leurs ordres n'avaient droit à aucune initiative.

Les sculpteurs et les tailleurs de pierres furent beaucoup plus libres en Syrie. Ils y formaient des associations religieuses qui parcouraient toute l'Asie Mineure pour élever partout des temples, selon la convenance des différents cultes.

C'est ainsi que vers l'an 1000 avant J.-C., Hiram, roi de Tyr, put envoyer à Salomon les ouvriers nécessaires à la construction du Temple de Jérusalem, du palais royal et des murs de la cité. Ces mêmes constructeurs prirent part également à la fondation de Palmyre.

Plus tard, l'architecture était exercée par des confréries professionnelles analogues à celles dont Numa Pompilius perfectionna l'organisation vers l'an 715 avant l'ère chrétienne.

Le législateur romain constitua des *collèges de constructeurs*, chargés d'exécuter tous les travaux publics. Ces corporations avaient

leur autonomie et la loi leur garantissait de nombreux privilèges.- Chacune d'elles pratiquait ses cérémonies religieuses particulières, appropriées au métier exercé par ses membres⁴. Ceux-ci exerçaient toutes les professions nécessaires à l'architecture religieuse, civile, militaire, navale et hydraulique.

Ces confraternités laborieuses se répandirent dans tout l'empire. Elles suivaient la marche des légions romaines pour construire des ponts, des routes, des aqueducs, des camps retranchés, des villes, des temples, des amphithéâtres, etc. Partout elles contribuaient à civiliser les peuples vaincus, en les instruisant dans les arts de la paix. Elles subsistèrent, florissantes jusqu'à l'invasion des barbares, en pratiquant des rites secrets ayant un caractère religieux. Ce furent des religions sanctifiant le travail.

Au III^e siècle, Théophraste nous les dépeint dans les termes suivants : « D'après les traditions de la statuaire antique, les sculpteurs et tailleurs de pierres voyageaient d'un bout à l'autre de la terre avec les outils nécessaires pour travailler le marbre, l'ivoire, le bois, l'or et les autres métaux. La matière informe leur était fournie par les temples qu'ils élevaient sur des modèles divins⁵. »

Le Christianisme

Les religions professionnelles étaient conformes au génie du polythéisme gréco-romain ; aussi, tant qu'il régna, nul ne put songer à demander compte aux corporations architecturales de leur enseignement religieux particulier. Il n'en fut plus de même lorsque le Christianisme, devenu avec Constantin religion d'État, prétendit fonder l'unité du culte et de la croyance.

Le Suprême Architecte de l'Univers cadrait, sans doute, avec le monothéisme, qu'il semblait avoir devancé. Mais cette simplicité, ce vague propice aux adaptations contradictoires, ne devaient plus satisfaire la nouvelle religion qui formulait des dogmes impérieux et précis, auxquels, de toute nécessité, il fallait désormais se soumettre.

Fidèles à leurs traditions, les constructeurs se gardèrent bien d'entrer en révolte contre la foi officielle⁶. Ils se firent baptiser, tout en se réservant d'adapter secrètement le Christianisme aux doctrines de la métaphysique architecturale. Ainsi prit naissance une hérésie occulte, parente du gnosticisme, qui s'abstint soigneusement de toute manifestation extérieure. Tout au plus en trouverait-on un indice dans cette facilité singulière avec laquelle les artistes byzantins et cophtes se mettaient indifféremment au service, d'abord des différentes sectes chrétiennes, puis des Musulmans.

Extérieurement soumises à l'absolutisme chrétien, les associations constructives purent prospérer sous l'égide de l'Empire d'Orient, alors qu'elles disparurent en Occident, submergées sous les flots des invasions barbares. Une période vint, où l'on fut bien plus préoccupé de détruire les édifices anciens, que d'en élever de nouveaux.

Le Christianisme, cependant, ne tarda pas à s'imposer aux envahisseurs. L'architecture religieuse fut alors remise en honneur et de nouvelles écoles de constructeurs se constituèrent peu à peu. Elles donnèrent naissance au style roman.

Les ordres monastiques

Pendant de longs siècles, toute l'Europe occidentale fut en proie à la brutalité de guerriers ignorants, qui ne tremblaient que devant les fantômes de leur imagination grossière. Le clergé chrétien, appliquant en cela les traditions de tous les sacerdoce, apprit très rapidement à dominer ces esprits enclins aux terreurs superstitieuses. Il eut la hardiesse de menacer les conquérants farouches au nom d'un Juge céleste, dont la rigueur impitoyable ne pouvait être fléchie qu'à la faveur de donations pieuses. Ce fut là pour l'Église la source d'immenses richesses.

On vit alors le Christianisme s'entourer d'un appareil fastueux. Après avoir grandi dans l'abnégation et dans la pauvreté, il voulut séduire par la magnificence. Les temples anciens, jadis saccagés par la cupidité des barbares ou renversés par la fureur iconoclaste des nouveaux croyants, devaient être relevés à la gloire du Dieu des Chrétiens. Comme on n'avait jamais cessé entièrement de bâtir, les procédés du métier s'étaient conservés parmi les artisans ; mais lorsqu'il fut question de construire des édifices appropriés aux exigences imprévues du culte chrétien, on manqua tout d'abord d'architectes.

Des moines instruits furent appelés ainsi à étudier l'architecture et leur habileté à tracer des plans ne tarda pas à s'affirmer. Certains abbés, en particulier ceux de la congrégation de Cluny, déployèrent même sous ce rapport un véritable talent. Rivalisant entre eux, ces prélats ne se contentèrent bientôt plus de constructions techniquement grossières, pour l'exécution desquelles ils pouvaient avoir recours à des artisans de rencontre, sédentaires ou nomades. Lorsque, de simples murs en briques ou en moellons, ils voulurent passer aux assemblages de pierres de taille, il leur fallut de toute nécessité former des artistes véritables, surtout quand l'ambition

leur vint de frapper les esprits par la hardiesse de voûtes de plus en plus complexes.

Les moines furent ainsi conduits à s'adjoindre, d'une manière permanente, des laïcs tailleurs de pierres, qui, en qualité de frères convers, portaient le froc et recevaient leur subsistance du couvent.

La Maçonnerie franche

Parmi les ouvriers soumis à la discipline monastique, les mieux doués ne manquèrent pas de s'assimiler des connaissances suffisantes pour leur permettre de diriger eux-mêmes les travaux de leurs compagnons. Il se forma ainsi des architectes laïques, d'un esprit d'autant plus indépendant qu'ils prenaient davantage conscience de leurs capacités et de leur talent. Leur autorité ne tarda pas à primer celle des moines, qui virent peu à peu les confréries constructives se soustraire à leur tutelle.

Des associations autonomes, rappelant à certains égards les collèges romains, purent ainsi se constituer. Cette évolution semble s'être accomplie tout d'abord en Lombardie, où les traditions antiques, toujours restées vivaces, ont pu d'autant plus facilement être remises en honneur que, par l'intermédiaire de Venise, l'influence byzantine s'exerçait puissamment dans cette région. Ce qui est certain, c'est que la ville de Côme resta longtemps le centre où affluaient les artistes soucieux de se perfectionner en l'art de bâtir. Leur ambition était de se faire initier aux secrets des *magistri comacini*, titre étendu au XI^e siècle, d'une manière générique, à tous les constructeurs.

On prétend, qu'en vue de faire consacrer leur indépendance, les associations architecturales laïques, unies entre elles par les liens

d'une étroite solidarité, auraient sollicité du pape le monopole exclusif pour la construction de tous les édifices religieux de la chrétienté. Voulant encourager une aussi pieuse entreprise, la Cour de Rome aurait pris la confraternité maçonnique sous sa protection spéciale, en déclarant que ses membres devaient être partout exempts d'impôts et de corvées. Ce seraient ces franchises, que l'on dit octroyées par Nicolas II en 1277 et confirmées par Benoît XII en 1334, qui auraient valu aux protégés du Saint-Siège, le nom de *Francs-maçons*⁷.

Le patronage du Souverain Pontife expliquerait la faveur que la Maçonnerie franche rencontra auprès de tous les princes chrétiens. En ces temps de ferveur religieuse, ceux-ci ne pouvaient éprouver, d'ailleurs, que des sympathies pour les constructeurs d'églises, qui se répandirent progressivement en France, en Normandie, dans la Grande-Bretagne, en Bourgogne, puis en Flandre et sur les bords du Rhin, pénétrant de là dans toute l'Allemagne. Partout, ces associations ont laissé des monuments d'un style particulier, dit gothique, ou plus exactement ogival, chefs-d'œuvre dont l'uniformité de caractère semble être l'indice d'une entente internationale, maintenue pendant des siècles entre les constructeurs éparpillés sur toute l'Europe occidentale. C'est ce qui fait dire à M. Hope, dans son *Histoire de l'Architecture* : « Les architectes de tous les édifices religieux de l'Église latine avaient puisé leur science à une même école centrale. Ils obéissaient aux lois d'une même hiérarchie ; ils se dirigeaient dans leurs constructions d'après les mêmes principes de convenance et de goût ; ils entretenaient ensemble, partout où on les envoyait, une correspondance assidue, de sorte que les moindres perfectionnements devenaient immédiatement la propriété du corps entier et une nouvelle conquête de l'Art. »

Les Confraternités de Saint-Jean

Les architectes du Moyen Âge aimaient à célébrer les solstices, conformément à des usages remontant aux époques païennes les plus reculées. Afin de pouvoir rester fidèles à des traditions équivoques au point de vue chrétien, ils choisirent pour patrons les deux *Saint-Jean*, dont les fêtes tombent aux époques solsticiales.

On s'est demandé si, à l'abri de ce choix, l'antique culte de *Janus* n'avait pas retrouvé des adeptes plus ou moins conscients. De même que les deux saints solsticiaux, le dieu au double visage présidait à l'inauguration de la marche ascendante, puis descendante du Soleil, car il était le génie de tous les commencements, aussi bien des années et des saisons, que de la vie et de l'existence en général. Or, il ne faut pas perdre de vue que *commencement* se dit *initium* en latin. Les Initiés devaient donc voir la divinité tutélaire de l'*initiation* dans cet immortel préposé à la garde des portes (*janua*), dont il écartait ceux qui ne doivent pas entrer. Une baguette (*baculum*) était à cet effet son insigne. Il tenait, en outre, une clef, pour indiquer qu'il lui appartient d'ouvrir et de fermer, de révéler les mystères aux esprits d'élite, ou de les dérober à la curiosité des profanes indignes de les connaître.

Étymologiquement, *Jean*, il est vrai, ne provient pas de *Janus*, mais bien de l'hébreu *Jeho h'annam*, qui se traduit par : « Celui que Jeho favorise ». Le même verbe revient dans *H'anni-Baal* ou Annibal, qui signifie Favori de Baal. Mais *Jeho* et *Baal* ne sont autres que des noms ou des titres du Soleil. Celui-ci était envisagé par les Phéniciens comme un astre brûlant, souvent meurtrier, dont les ravages sont à redouter. Les mystagogues d'Israël y voyaient, au contraire, l'image du Dieu-Lumière qui éclaire les intelligences. *Jeho h'annan*, *Johannès*, *Jehan* ou *Jean*, devient ainsi synonyme d'Homme

éclairé ou illuminé à la manière des prophètes. De même que les artistes des cathédrales, instruits sans doute de doctrines ésotériques fort anciennes, le Penseur véritable ou l'Initié est donc en droit de se dire *Frère de Saint-Jean*.

Remarquons, au surplus, que *Saint Jean-Baptiste* nous est présenté comme le précurseur immédiat de la Lumière rédemptrice ou du Christ solaire. Il est l'aube intellectuelle qui, dans les esprits, précède le jour de la pleine compréhension. Âpre et rude, sa voix retentit à travers la stérilité du désert, éveillant les échos endormis. Ses accents véhéments secouent les mentalités rebelles et les préparent à saisir les vérités qui doivent être révélées.

Si le farouche Précurseur se rattache symboliquement aux blancheurs blafardes du matin, il convient, par opposition, de se représenter *saint Jean l'Évangéliste* comme environné de toute la gloire empourprée du couchant. Il personnifie la lumière crépusculaire du soir, celle qui embrase le ciel lorsque le soleil vient de disparaître sous l'horizon. Le disciple préféré du Maître fut, en effet, le confident de ses enseignements secrets, réservés aux intelligences d'élite des temps futurs. On lui attribue l'Apocalypse, qui, sous prétexte de dévoiler les mystères chrétiens, les masque sous des énigmes calculées pour entraîner les esprits perspicaces au-delà des étroitesse du dogme. Aussi est-ce de la tradition johannique que se sont prévaluées toutes les écoles mystiques, qui, sous le voile de l'ésotérisme, ont visé à l'émancipation de la pensée. N'oublions pas, enfin, que le quatrième Évangile débute par un texte d'une haute portée initiatique, sur lequel s'est longtemps prêté le serment maçonnique. La doctrine du Verbe fait chair, c'est-à-dire de la Raison divine incarnée dans l'Humanité, remonte d'ailleurs, à travers Platon, aux conceptions des anciens hiérophantes.

Dans ces conditions le titre de *Loges de Saint-Jean* convient, mieux que tout autre, aux ateliers où les intelligences, après avoir été préparées à recevoir la lumière, sont amenées à se l'assimiler progressivement, afin de pouvoir la refléter à leur tour.

Canonisations équivoques

Il serait téméraire d'affirmer que les deux saints Jean relèvent uniquement du symbolisme initiatique. Peut-être correspondent-ils à des personnages ayant réellement existé. D'autres saints, par contre, ne jouissent de leur privilège céleste que parce qu'ils furent jadis extraits du calendrier païen. Dans son *Origine de tous les Cultes*, Dupuis est très explicite à cet égard :

« Les Grecs, dit-il, honoraient Bacchus sous le nom de Dionysios ou de Denis : il était regardé comme le chef et le premier auteur de leurs mystères, ainsi qu'Éleuthère. Ce dernier nom était aussi une épithète qu'ils lui donnaient, et que les Latins ont traduite par *Liber*. On célébrait en son honneur deux fêtes principales : l'une au printemps et l'autre dans la saison des vendanges. Cette dernière était une fête rustique, célébrée dans la campagne ou aux champs ; on l'opposait aux fêtes du Printemps, appelées fêtes de la Ville ou *Urbana*. On y ajouta un jour en l'honneur de Démétrius, roi de Macédoine, qui tenait sa cour à Pella, près du golfe de Thessalonique : Bacchus était le nom oriental du même Dieu. Les fêtes de Bacchus devaient donc être annoncées dans le calendrier païen par ces mots : *Festum Dionysii, Eleutherii, Rustici*. Nos bons aïeux en ont fait trois saints : saint Denis, saint Éleuthère et saint Rustique, ses compagnons. Ils lisaient au jour précédent : *Fête de Démétrius*, dont ils ont fait un martyr de Thessalonique. On ajoute

que ce fut Maximilien qui le fit mourir par suite de son désespoir de la mort de Lyæus, et Lyæus est un nom de Bacchus, ainsi que Démétrius. On plaça la surveillance la fête de Saint-Bacchus, dont on fit aussi un martyr d'Orient. Ainsi ceux qui voudront prendre la peine de lire le calendrier latin ou le bref qui guida nos prêtres dans la commémoration des saints et dans la célébration des fêtes, y verront au 7 octobre : *Festum sancti Demetrii*, et au 9 : *Festum sanctorum Dionysii, Eleutherii et Rustici*. Ainsi, l'on a fait des Saints de plusieurs épithètes, ou des dénominations diverses du même Dieu, Bacchus, Dionysos ou Denis, *Liber* ou *Eleutheros*. Ces épithètes devinrent autant de compagnons.

« ... Bacchus épousa le Zéphir ou le vent doux, sous le nom de la nymphe *Aura*. Eh bien ! deux jours avant la fête de Denis ou de Bacchus, on célèbre celle d'Aura Placida ou de Zéphir, sous le nom de *sainte Aure* et de *saint Placide*. »

Dupuis montre en outre comment la formule des souhaits *Perpetua Felicitas* donna naissance à *sainte Perpétue* et à *sainte Félicité*. Il cite encore sainte Véronique qui vient de *Veron Eicon* ou *Iconica*, la vraie face ou l'image du Christ. Saint Rogatien, saint Donatien, sainte Flore, sainte Luce, sainte Bibiane, sainte Apollinaire, sainte Ides, sainte Marguerite et saint Hippolyte sont également des adaptations païennes.

Les satires contre l'Église

Dans quelle mesure les réminiscences de l'Antiquité ont-elles pu influencer sur l'état d'âme des constructeurs du Moyen Âge ? La question est difficile à résoudre ; mais il reste acquis qu'ils étaient animés d'un esprit singulièrement frondeur.

Tout d'abord, au point de vue religieux, ils prétendaient ne relever directement que du pape, et, de ce chef, ils affirmaient l'irrespect le plus flagrant à l'égard de la hiérarchie ecclésiastique. Leur audace s'est maintes fois manifestée par des caricatures, qu'ils ne craignent pas de tailler dans la pierre même des cathédrales.

Un moine et une religieuse, représentés dans une attitude de la dernière inconvenance, décorent ainsi l'église de Saint-Sebaldu, à Nuremberg, et ce sujet scabreux revient, entre autres, dans une gargouille du musée de Cluny, à Paris.

Dans la galerie supérieure de la cathédrale de Strasbourg, une procession d'animaux est conduite par un ours, qui porte la croix. Un loup tenant un cierge allumé y précède un porc et un béliet, chargés de reliques ; tous ces quadrupèdes défilent pieusement tandis qu'un âne figure à l'autel, disant la messe.

Revêtu d'ornements sacerdotaux, un renard prêche, à Brandebourg, devant un troupeau d'oies.

Les exemples de cette nature abondent. On rencontre en particulier des jugements derniers parfois fort subversifs, en ce sens que, parmi les damnés, figurent couramment des personnages couronnés ou mitrés. Le Pape lui-même, coiffé de la tiare et entouré de cardinaux, a été voué aux flammes éternelles sur le portail du Münster de Berne.

Ces indices donnent à supposer que l'initiation conférée secrètement aux membres des confraternités de Saint-Jean ne portait pas uniquement sur les procédés matériels de l'art de bâtir.

Certaines sculptures ironiques ont sans doute pu être inspirées par des rivalités qui, à toutes les époques, ont opposé les ordres monastiques au clergé séculier ; mais d'autres traduisent manifestement la pensée d'un artiste singulièrement émancipé pour l'époque.

L'Alchimie

Si nous nous demandons à quelle source a pu être puisée, au Moyen Âge, une inspiration mystique étrangère, ou même secrètement hostile à l'Église, nous sommes amenés à nous souvenir du prestige dont jouissait alors la *Philosophie hermétique*. Sous prétexte de chercher la *Pierre des Sages*, des adeptes, c'est-à-dire des penseurs indépendants, s'appliquaient en réalité à pénétrer les secrets de la nature. Ils approfondissaient indifféremment les œuvres de tous les philosophes, qu'ils fussent grecs, arabes ou hébreux. Cet éclectisme devait aboutir à des doctrines si peu catholiques, au sens ordinaire du mot, qu'il eût été imprudent de les exposer autrement que sous le voile d'allégories et de symboles. La transmutation du plomb en or devient ainsi le thème de dissertations fort savantes, où la métaphysique religieuse avait beaucoup plus de place que la métallurgie ou la chimie. Le *Grand Œuvre* visait à réaliser le bonheur du genre humain, grâce à une réforme progressive des mœurs et des croyances. La lecture attentive des traités d'alchimie postérieurs à la Renaissance ne peut laisser subsister aucun doute à cet égard, car le style des disciples d'Hermès devint moins énigmatique, lorsque diminua pour eux le danger de s'expliquer librement.

L'ancienne architecture sacrée était d'ailleurs essentiellement symbolique. Depuis le plan d'ensemble d'un édifice, jusqu'aux moindres ornements de détail, tout devait être ordonné selon certains nombres mystiques et d'après les règles d'une géométrie spéciale, connue des seuls Initiés.

Les figures géométriques donnaient lieu, en effet, à des interprétations, sur lesquelles se greffait une doctrine secrète, prétendant fournir la clef de tous les mystères. Or, les constructeurs

des cathédrales ont prouvé, par leurs œuvres, qu'ils étaient instruits de ces traditions philosophiques dont les alchimistes étaient simultanément détenteurs.

On ne saurait déterminer dans quelle mesure les uns tenaient des autres leurs connaissances initiatiques. Toujours est-il, que l'Hermétisme a souvent inspiré les tailleurs de pierre dans le choix de leurs motifs d'ornementation. Les Alchimistes, en outre, n'ignoraient pas le sens que les Maçons rattachent à leurs outils.



Rien n'est plus significatif, à cet égard, qu'une gravure du traité intitulé : *L'Azoth, ou le moyen de faire l'or caché des philosophes, de Frère Basile Valentin*⁸. On y voit un personnage à deux têtes, dont la main droite tient un compas et la gauche une équerre. C'est l'androgyné alchimique, unissant l'énergie créatrice mâle à la réceptivité féminine, associant, en d'autres termes, le Soufre au Mercure, ou l'ardeur entreprenante de la colonne J.° à la stabilité pondérée de la colonne B.°. Il est debout sur le dragon symbolisant le quaternaire des éléments, dont l'Initié doit triompher au cours de ses épreuves.

La décadence des corporations

En devenant riche et puissante, l'Église devait nécessairement se corrompre. Il vint une époque où le haut Clergé, livré à toutes les intrigues de la politique, affichait le luxe le plus insolent et ne prenait même plus la peine de dissimuler la corruption de ses mœurs.

Les fidèles en furent scandalisés. Leur ancienne ferveur fit place au doute et de nombreuses hérésies purent prendre racine dans les esprits. Ce fut l'aube du réveil intellectuel qui se préparait.

Le nouvel état d'âme eut sa répercussion sur l'architecture religieuse. Les donateurs se firent rares. À force de bâtir des églises – il y en avait d'ailleurs partout – les membres des confraternités de Saint-Jean trouvèrent de moins en moins l'emploi de leur talent. Ils s'étaient, au surplus, spécialisés dans le style dit « gothique » désormais démodé. Puis vint le schisme de Luther, qui, en déchaînant d'effroyables guerres de religion, acheva de désorganiser les anciennes corporations constructives.

Elles menaçaient de disparaître, en ne laissant d'elles-mêmes que de vagues traces documentaires, mais en affirmant leur puissance passée par des monuments incomparables, qui s'imposeront toujours à l'admiration de la postérité.

La Kabbale

Tout ne devait pas être perdu. Une transformation s'élaborait, en provoquant tout d'abord un mouvement intellectuel du plus haut intérêt.

Tandis que des querelles de dogme divisaient les esprits, des intelligences d'élite voulurent approfondir impartialement les questions religieuses. On fut amené ainsi à étudier plus spécialement la métaphysique religieuse des Juifs. Ceux-ci se prétendaient en possession d'une doctrine secrète remontant jusqu'à Moïse. C'était à leurs yeux la tradition par excellence dite *Qabbalah* en hébreu. Il s'agissait en réalité de conceptions dérivées, pour une bonne part, du Gnosticisme alexandrin et empruntées ainsi au patrimoine de l'antique Initiation. Leur caractéristique était de faire ressortir la concordance fondamentale des religions.

Ces rêveries mystiques eurent pour effet pratique de suggérer l'idée d'une philosophie ralliant indistinctement les fidèles de tous les cultes, sans les obliger à renier leurs croyances particulières.

De vigoureux penseurs, en communion de volonté les uns avec les autres, ayant appliqué toute leur énergie cérébrale à des spéculations de cette sorte, il en résulta finalement une tension particulière dans l'atmosphère mentale du XVII^e siècle.

Les Rose-Croix

L'excès du mal appelle le remède. Les ravages du fanatisme aveugle devaient conduire au rêve d'une régénération universelle par l'amour et par la science. Vers 1604, une association secrète⁹ voulut rappeler le Christianisme à l'intelligence de ses mystères et enseigner au monde les lois de la fraternité.

Les affiliés avaient choisi pour emblème une rose fixée sur une croix et se racontaient la légende d'un certain Christian Rosenkreuz, dont ils prétendaient poursuivre l'œuvre. Ils firent beaucoup parler d'eux et, tout en se perdant dans les nuages de l'Hermétisme et de la

Théosophie, ils n'en réussirent pas moins à frapper les imaginations et à y semer des germes dont l'éclosion ne devait pas se faire attendre.

La Franc-maçonnerie moderne

La conception d'un idéal (Colonne J.°) reste stérile, tant que manquent les moyens pratiques de réalisation (Colonne B.°). Les aspirations généreuses des philosophes ne pouvaient être mises en œuvre qu'à l'aide d'une organisation positive. L'esprit ou l'âme ne peuvent rien, s'ils ne disposent d'un corps comme instrument d'exécution.

Or, à l'époque où, grâce aux Rose-Croix et à d'autres mystiques, une entité spirituelle planait, en quelque sorte, dans l'air, anxieuse de s'incarner, un organisme propice vint s'offrir à elle comme de lui-même.

N'ayant plus leur raison d'être, les anciennes confraternités maçonniques s'étaient partout dissoutes, sauf en Grande-Bretagne et en Irlande, où a toujours régné un esprit favorable à la survivance de toute tradition ancienne et respectable. Par la force d'une habitude passée dans les mœurs, des associations de *Maçons libres et acceptés* subsistaient donc encore au XVII^e siècle dans divers centres des trois royaumes insulaires. Il était alors de notoriété publique que les *Freemasons* se reconnaissaient entre eux à certains signes, qu'ils s'étaient engagés par serment à garder secrets. On savait également que, dans toutes les circonstances de la vie, ils étaient tenus de se prêter une assistance réciproque. Depuis leur décadence au point de vue de l'exercice de l'art de bâtir, la pratique de la solidarité devenait, en effet, l'objet essentiel de ces confraternités. La mode se

répandit alors de s'y faire accepter à titre de membre honoraire, et les loges maçonniques se montrèrent d'autant plus accueillantes aux « gentlemen » qui ne maniaient pas professionnellement la truelle, que les gens du métier se désintéressaient de plus en plus d'une institution ne répondant plus guère à leurs besoins pratiques. Les Maçons *acceptés*, devinrent ainsi peu à peu aussi nombreux que les Maçons *libres*, et, au commencement du XVIII^e siècle, ils furent franchement en majorité.

C'est à ce moment que fut prise une résolution d'une extrême importance. Elle eut pour effet de faire renoncer aux anciennes entreprises matérielles de l'ancienne maçonnerie professionnelle, désignée comme *opérative*, par opposition à une nouvelle Maçonnerie, purement philosophique, dite *spéculative*.

Ainsi prit naissance la *Maçonnerie moderne*, qui emprunte aux constructeurs du Moyen Âge un ensemble de formes allégoriques et de symboles ingénieux, des règles de bonne discipline et des traditions de fraternelle solidarité, afin d'appliquer le tout à l'enseignement d'une architecture sociale, s'efforçant de construire le bonheur humain, en travaillant au perfectionnement intellectuel et moral des individus.

Elias Ashmole

La Maçonnerie moderne répondait à un besoin ressenti dans toute l'Europe par les plus nobles esprits. Elle devait donc se répandre avec une rapidité qui semblait tenir du prodige. Aussi, lorsque plus tard on voulut remonter à sa source, on ne put se défendre de l'idée que, semblable à Minerve surgissant tout armée

du cerveau de Jupiter, la conception maçonnique avait dû être mûrie par quelque penseur de génie.

Afin de découvrir le fondateur d'une aussi merveilleuse institution, les Maçons anglais du xvii^e siècle furent passés en revue. On apprit que le 16 octobre 1646, un savant antiquaire, adepte de l'hermétisme et des connaissances secrètes alors en vogue, fut reçu Maçon à Warrington, petite ville du comté de Lancastre. Il n'en fallut pas davantage pour ériger *Elias Ashmole* – c'est le nom du personnage – en héros de légende. On lui attribua tout le mérite de la réforme accomplie. Selon le F.·. Ragon et d'autres historiens, ce serait lui, le Rose-Croix, qui aurait imprimé un caractère initiatique aux rituels ouvriers primitifs¹⁰. Or, il n'en est rien ; l'influence que cet amateur de sciences cachées exerça sur la Franc-maçonnerie resta nulle. Déçu vraisemblablement par la nature des « mystères » qui lui furent révélés lors de son initiation, il ne reparut en loge qu'au bout de trente et un ans, le 11 mars 1682, pour la seconde et dernière fois de sa vie, comme en témoigne son *diary* (journal) qu'il n'a jamais cessé de tenir jour après jour avec une scrupuleuse minutie.

La première Grande Loge

Contrairement à ce que, en bonne logique, il était permis de se figurer, les documents positifs nous montrent l'organisation de la Maçonnerie moderne prenant naissance inconsciemment. Les plus grandes choses peuvent, en effet, être appelées à l'existence par des individualités qui n'ont aucun soupçon de la portée de leurs actes.

Ce fut le cas des Maçons londoniens qui, le 24 juin 1717, se réunirent pour célébrer la fête traditionnelle de la Saint-Jean

Baptiste. Ils étaient membres de quatre Loges si peu prospères que, pour ne pas se désagréger entièrement, elles décidèrent de rester unies sous l'autorité d'officiers spéciaux. Or, chacune des Loges étant présidée par un *Maître*¹¹, on donna le titre de *Grand Maître* au président du nouveau groupement, qui, lui-même, se qualifia de *Grande Loge*. Encore est-il douteux que ces appellations fussent adoptées dès 1717, la principale préoccupation ayant fort bien pu être, cette année-là, de se réunir à nouveau en nombre suffisant au prochain solstice d'été.

Le premier Grand Maître fut *Antony Sayer*, homme obscur, de condition fort modeste. Il avait été choisi faute de mieux ; aussi s'empressa-t-on, en 1718, de lui donner comme successeur *George Payne*, bourgeois bien posé, qui n'avait pas assisté à la réunion précédente. Le prochain élu fut *Jean-Théophile Désaguliers*¹², docteur en philosophie et en droit, membre de la Société royale des Sciences de Londres. Après avoir accompli son année de Grande Maîtrise, ce physicien distingué restitua le maillet au F.° Payne, faute d'un plus illustre personnage.

Pour consacrer le prestige de la Grande Loge, il importait d'ailleurs de placer à sa tête un homme de qualité. Aussi les Maçons de Londres furent-ils au comble de leurs vœux, lorsque, en 1721, Sa Grâce le *duc de Montagu* daigna accepter la dignité de Grand Maître. Cette élection fut du meilleur effet sur le monde profane. Il devint désormais de bon ton d'appartenir à la Société des Francs-Maçons, universellement cotée comme une compagnie distinguée.

Le Livre des Constitutions

Les modifications apportées au régime des anciennes confraternités constructives donnèrent lieu à la promulgation d'un nouveau code de la loi maçonnique. La rédaction en fut confiée au F. : *James Anderson*, dont l'ouvrage est intitulé : *The Book of Constitutions of the Freemasons, containing the history, charges and regulations of that most ancient and right worshipful fraternity*.

Il y est dit, « en ce qui concerne Dieu et la religion » :

« Un Maçon est obligé, de par sa tenure¹³, d'obéir à la loi morale ; et, s'il comprend bien l'Art, il ne deviendra jamais un stupide athée, ni un libertin irréligieux.

« Bien que dans les temps passés les Maçons fussent astreints, dans chaque pays, de pratiquer la religion dudit pays, quelle qu'elle fût, on estime désormais plus opportun de ne point leur imposer d'autre religion que celle sur laquelle tous les hommes sont d'accord, et de leur laisser toute liberté, quant à leurs opinions particulières. Il suffit donc qu'ils soient des hommes bons et loyaux, gens d'honneur et de probité, quelles que soient les confessions ou les convictions qui les distinguent.

« Ainsi la Maçonnerie deviendra le centre d'union et le moyen d'établir une sincère amitié entre personnes qui, en dehors d'elle, fussent constamment demeurées séparées les unes des autres. »

Relativement à *l'autorité civile, suprême ou subordonnée*, nous lisons ensuite :

« Le Maçon est un paisible sujet des pouvoirs civils, en quelque lieu qu'il réside ou travaille ; il ne doit jamais être impliqué dans des complots ou des conspirations contre la paix et la prospérité de la nation, ni se comporter incorrectement à l'égard des magistrats subalternes, car la guerre, l'effusion du sang et les insurrections ont été, de tout temps, funestes à la Maçonnerie.

.....

Si quelque frère venait à s'insurger contre l'État, il faudrait se garder de favoriser sa rébellion, tout en le prenant en pitié, comme un malheureux. S'il n'est d'ailleurs convaincu d'aucun crime, la loyale Confraternité – bien que tenue de désavouer la rébellion, afin de ne point porter ombrage au gouvernement établi, ni lui fournir un motif de méfiance politique – ne saurait l'expulser de la Loge, ses rapports avec celle-ci demeurant indissolubles. »

L'article VI, qui traite de « la conduite en Loge » recommande enfin :

« Que vos démêlés particuliers ou vos querelles ne franchissent jamais le seuil de la Loge ; évitez plus encore les controverses sur les religions, les nationalités ou la politique, attendu qu'en notre qualité de Maçons, nous ne professons que la religion universelle mentionnée plus haut. Nous sommes d'ailleurs de toutes les nations, de toutes les langues, de toutes les races, et si nous excluons toute politique, c'est qu'elle n'a jamais contribué dans le passé à la prospérité des loges et qu'elle n'y contribuera pas davantage dans l'avenir. »

Les Principes fondamentaux de la Franc-maçonnerie

À la lumière des extraits qui précèdent, la Franc-maçonnerie moderne nous apparaît comme une association d'hommes choisis, dont la moralité a pu être éprouvée, si bien que, se sentant parfaitement sûrs les uns des autres, ils peuvent pratiquer entre eux une fraternité sincère et sans réserve.

Ces hommes, reconnus bons, loyaux, et probes, sont tenus d'éviter avec le plus grand soin tout ce qui risquerait de les diviser. Il leur est spécialement interdit de se chercher chicane quant à leurs convictions intimes, tant religieuses que politiques, leur vertu caractéristique devant être, en toute chose, la TOLÉRANCE.

Or, pour être tolérant, il est indispensable d'acquérir des idées larges et de s'élever au-dessus de l'étroitesse de tous les préjugés. La Franc-maçonnerie s'efforce, en conséquence, d'émanciper les esprits ; elle s'applique, en particulier, à les affranchir des erreurs qui entretiennent la méfiance et la haine parmi les hommes. Ceux-ci, à ses yeux, ne doivent être estimés qu'en raison de la valeur effective qu'ils tiennent de leurs qualités intellectuelles et morales, toute autre distinction de croyance, de race, de nationalité, de fortune, de rang ou de position sociale devant s'effacer au sein des réunions maçonniques.

Extension rapide de la Franc-maçonnerie

Le code maçonnique, rédigé et imprimé par ordre de la Grande Loge d'Angleterre, reçut l'approbation solennelle de celle-ci, le 17 janvier 1723. Il a toujours été considéré, depuis, comme le document qui détermine les normes caractéristiques de la Franc-maçonnerie moderne. Son importance est donc capitale, puisque toute organisation qui s'écarterait des principes dont il fut inspiré cesserait, par le fait même, d'être *maçonnique*.

Le livre d'Anderson permet d'ailleurs de faire connaître au loin la nouvelle confraternité, qui répondait aux aspirations à la fois les

plus nobles et les plus généreuses. Elle ne tarda pas à exercer une véritable fascination sur quantité d'esprits d'élite. On y vit affluer, en particulier, les penseurs qui étaient épris de la doctrine de l'*Humanitarisme*. N'était-ce pas *une forme, une organisation*, qui s'offrait spontanément, pour revêtir d'un corps tangible les conceptions, jusque-là nuageuses, des philosophes ? Alors que le sectarisme et l'intolérance venaient de mettre l'Europe à feu et à sang, on devait hautement apprécier, en outre, la largeur de vues dont les Francs-Maçons faisaient preuve en matière de religion et de dogmatisme, non moins que sous le rapport des dissentiments politiques. À la pureté des principes et à l'élévation des tendances s'associaient enfin certaines allures de mystère et d'impénétrabilité, dont la séduction ne fut pas moins puissante.

Dans ces conditions, les Loges se multiplièrent très rapidement, d'abord en Angleterre, en Écosse et en Irlande, puis sur le continent, pour gagner finalement jusqu'aux confins du monde civilisé.

Au début, il est vrai, les Loges ne se fondaient pas toujours en vertu de pouvoirs formels émanant de la première Grande Loge. Tout Maître maçon, régulièrement initié en Angleterre, se croyait le droit de propager à l'étranger la lumière maçonnique. À cet effet, il s'entourait, autant que possible, de quelques autres Maçons et procédait avec eux à des réceptions selon les formes rituelles. À la rigueur, il initiait, de son autorité privée, un profane qu'il estimait digne de cette faveur, puis, à eux deux, ils procédaient à l'initiation d'un nouvel adhérent, en sorte de constituer une Loge *simple*, destinée à devenir d'abord *juste*, par l'adjonction de deux nouveaux membres et finalement *parfaite*, lorsque, par son effectif, elle atteindrait ou dépasserait le nombre sept.

Une Loge pouvait d'ailleurs se tenir en n'importe quel local convenablement clos et à l'abri de toute indiscretion. Certaines

figures tracées à la craie sur le plancher suffisaient pour transformer en sanctuaire la première chambre venue.

On conçoit que des Loges aussi facilement appelées à l'existence aient pu disparaître avec une égale facilité, sans laisser de traces documentaires de leur activité. Aussi, l'histoire de l'introduction de la Franc-maçonnerie dans les différents pays se trouve-t-elle enveloppée, le plus souvent, d'une profonde obscurité. On est réduit fréquemment à des récits équivoques, dont il est impossible de contrôler l'exactitude.

La Maçonnerie anglo-saxonne

Dès qu'un grand seigneur fut à la tête de la Grande Loge d'Angleterre, la prospérité de l'institution se trouva immédiatement assurée. Douze Loges seulement avaient pris part, le 24 juin 1721, à l'élection du duc de Montagu. Or, trois mois après, il y en avait seize, puis vingt à la fin de l'année ; en 1725, quarante-neuf loges furent représentées à la Grande Loge.

Ce qui fit surtout rechercher désormais l'initiation maçonnique, c'est qu'elle conférait, en quelque sorte, un brevet de respectabilité. Le public anglais manifestait cependant quelque méfiance à l'égard d'une société par trop indifférente en matière de religion. Afin de le rassurer, les *Freemasons* ne tardèrent pas à s'affirmer en toutes choses d'une scrupuleuse orthodoxie anglicane.

Tout un mouvement se dessina dans ce sens peu après 1723, nombre d'esprits timorés se scandalisant des innovations consacrées par le *Livre des Constitutions*. Celui-ci avait, à leurs yeux, le très grave tort de ne rendre aucune croyance obligatoire, alors que

traditionnellement tout Maçon avait l'impérieux devoir d'être « fidèle à Dieu et à la Sainte Église ».

Jalouses de leur autonomie, beaucoup de Loges refusèrent, en outre, de reconnaître à la Grande Loge de Londres une autorité qu'elles prétendaient usurpée.

Pour des motifs de cet ordre, et sous d'autres prétextes, il se produisit au sein de la Maçonnerie anglaise une série de scissions qui eurent pour conséquence, à partir de 1751, d'opposer l'une à l'autre deux Grandes Loges ennemies.

La plus récente de ces Grandes Loges ne fut pratiquement constituée qu'en 1753. Comme ses adhérents se targuaient de rester attachés aux anciens usages, ils s'intitulèrent *Ancient Masons*, par opposition aux *Modern Masons* dont la Grande Loge était pourtant la plus ancienne, puisqu'elle remontait à 1717.

Ce fut là ce que les historiens ont appelé le *Grand Schisme*. La Constitution des *Ancient* rendait obligatoire la croyance en Dieu. Leur rituel abondait en prières et multipliait les citations bibliques, autant que les formules pieuses. Il comportait d'ailleurs un grade supplémentaire, celui de *Royal Arch*.

Dans ces conditions, étant donné l'esprit qui règne parmi les Anglo-Saxons, la concurrence des *Anciens* devait s'affirmer désastreuse pour les *Modernes*. Afin de ne point se discréditer entièrement dans leur propre pays, ceux-ci durent céder, en capitulant peu à peu sur la plupart des principes qui, au début, avaient séduit l'élite des penseurs de toute l'Europe.

De réaction en réaction, les *Modernes* en arrivèrent finalement à ne plus se différencier des *Anciens*, que par des nuances rituelles. Il n'y avait plus là de quoi faire sérieusement obstacle à la fusion des deux Grandes Loges anglaises, qui, en 1813, s'entendirent pour constituer ensemble la *Grande Loge Unie d'Angleterre*.

Les débuts de la Maçonnerie en France

Il se peut que des réfugiés anglais se soient livrés, en France, à des travaux maçonniques peu après 1649, date de la condamnation à mort et de l'exécution de Charles I^{er}. Parmi ceux d'entre eux qui fréquentaient la cour de Saint-Germain, ou parmi les officiers des régiments irlandais au service du roi de France, il y eut très vraisemblablement des *Maçons acceptés*. Se sont-ils parfois réunis, dans les formes consacrées, pour « tenir Loge » selon l'usage de l'époque ? Cela est fort possible : mais nous manquons jusqu'à ce jour de preuves documentaires¹⁴.

De toutes les façons, il ne saurait être question de fondation de Loges permanentes, se réunissant périodiquement, qu'à partir du premier quart du XVIII^e siècle. Encore ne peut-on rien affirmer de précis relativement aux Loges qui, les premières, furent régulièrement constituées sur le continent : l'*Amitié et Fraternité*, O.[°] de Dunkerque (actuellement L.[°] n° 313 de la Grande Loge de France) et la *Parfaite Union*, O.[°] de Mons, revendiquent à cet égard la priorité, l'une et l'autre se prétendant fondées en vertu de constitutions délivrées par le duc de Montagu en 1721.

Malheureusement, les procès-verbaux de la Grande Loge d'Angleterre ne font mention d'aucune création semblable.

Pour Paris, on fait remonter les premières réunions maçonniques à 1725. Un groupe d'Anglais, à la tête desquels se trouvaient Charles Radclyffe, devenu lord Derwentwater après la décapitation de son frère aîné¹⁵, le chevalier Maclean (dont les Français firent Maskelyne) et François Heguerty, cadet au régiment de Dillon, semble avoir pris l'habitude, vers cette époque, de se réunir rue des Boucheries, chez un traiteur anglais nommé Hure, à l'enseigne du « *Louis d'Argent* ». Cette Loge n'avait pu se constituer que *motu*

proprio, c'est-à-dire en vertu des seuls droits que ses fondateurs croyaient tenir de leur initiation. Elle ne songea probablement même pas à se donner dès le début un titre distinctif ; elle paraît cependant s'être placée sous le patronage de Saint-Thomas de Canterbury.

Composée surtout de réfugiés Jacobites, cette Loge ne se rattachait en rien à la Grande Loge de Londres, dont l'autorité centrale tendait à s'établir. Certains Maçons français y virent une infériorité ; aussi fondèrent-ils, le 7 mai 1729, une nouvelle Loge, dont André-François Lebreton devint le premier Maître. Ce fut la Loge *Saint-Thomas au Louis d'Argent* qui se réunissait rue des Boucheries, *À la Ville de Tonnerre*, chez Debure. Le 3 avril 1732, elle se fit octroyer une charte régulière sous le n° 90, par le vicomte de Montagu, alors Grand Maître de la Grande Loge d'Angleterre.

Cette Loge fut visitée en 1735 par Désaguliers et le duc de Richmond, qui dirigèrent ses travaux au milieu d'une brillante assistance, comportant Montesquieu et le comte de Waldegrave, ambassadeur d'Angleterre.

De cette Loge se détacha, le 1^{er} décembre 1729, une autre Loge qui prit d'abord le nom de son fondateur, le lapidaire anglais Coastown, dit Coustaud, pour s'intituler plus tard *Loge des Arts Sainte-Marguerite*.

Une quatrième Loge fut enfin constituée en 1735, rue de Bussy, dans la maison d'un traiteur nommé Landelle. Ce devint la *Loge d'Aumont*, lorsque le duc de ce nom s'y fit recevoir.

Le travail maçonnique selon la conception anglaise

Les Maçons anglais n'ont jamais éprouvé le besoin d'imprimer à leurs travaux un caractère particulièrement philosophique. En soulevant des discussions au sein des Loges, ils auraient craint de contrevenir à cet esprit de fraternité que la Franc-maçonnerie a pour mission essentielle de propager et d'entretenir. Ils ont toujours cru qu'il fallait se contenter en Loge de pratiquer le rituel et rien de plus. Aussi, au cours de leurs réunions, se bornent-ils à procéder scrupuleusement, selon toutes les formes, aux réceptions prévues. Comme c'est là cependant une occupation monotone, souvent fastidieuse et toujours fort aride, ils s'en dédommagent chaque fois par un festin, qu'ils estiment honnêtement gagné. Tant qu'il est procédé aux cérémonies rituelles, la discipline la plus parfaite est observée : chacun se tient correct, solennel et digne, sans se permettre d'échanger le moindre propos avec son voisin. Mais lorsque les ouvriers sont appelés à passer du labeur au rafraîchissement et que, clos dans le temple, les travaux sont repris sous une autre forme autour de la table de banquet, alors toute contrainte disparaît, la plus franche cordialité s'établit entre les convives, et c'est le verre en main que la fraternité se manifeste vraiment expansive.

C'est parce que les Loges parisiennes ne connurent d'abord d'autre mode de travail, qu'elles se réunissaient invariablement chez des restaurateurs. Parmi ceux-ci, il s'en trouva qui cherchèrent à exploiter la situation, en se faisant recevoir Maçons et même en acquérant le droit de tenir Loge. Or, le *Maître de Loge* qui vendait à boire et à manger avait une tendance naturelle à se préoccuper surtout de ses intérêts commerciaux. Sous sa direction, les travaux maçonniques risquaient fort de perdre le caractère de dignité qui leur convient.

Cela conduisit, par la suite, à de graves abus. Certaines Loges donnèrent lieu, en effet, à des critiques malheureusement trop justifiées. On y admettait n'importe quel candidat, pourvu qu'il fût en état de subvenir aux frais d'initiation ; puis, les « travaux de mastication » devinrent ouvertement la chose essentielle, l'instruction maçonnique se concentrant avec prédilection sur ce vocabulaire grotesque et aucunement initiatique, dont on persiste parfois à faire usage dans les agapes ou banquets d'ordre.

L'égalité

On ne se faisait cependant pas recevoir Maçon, même dans les Loges équivoques, pour le seul plaisir de faire ripaille. Ce qui fascinait par-dessus tout dans l'institution, c'est la *pratique de l'égalité*. On savait que, sous l'égide du niveau maçonnique, les plus grands seigneurs fraternisaient sans réserve avec ce que l'on appelait alors les gens du commun. Au sein des Loges se trouvait donc réalisé l'idéal d'une vie plus parfaite. Les castes s'y effaçaient, l'individu n'y étant plus apprécié qu'en tant qu'Homme, c'est-à-dire en raison de sa valeur réelle, abstraction faite de ses conditions de naissance.

La Franc-maçonnerie vint ainsi offrir un excellent terrain de culture au ferment des idées révolutionnaires.

Le gouvernement de Louis XV ne devait pas s'y tromper. Il ne s'était pas ému, tant que des étrangers seuls se réunissaient plus ou moins mystérieusement entre eux. Lorsque des personnages de la haute noblesse française se joignirent à eux, il ne songea pas encore à prendre ombrage. Mais dès qu'il fut reconnu que des manants s'associaient, sous le couvert de la Maçonnerie, aux gens de

condition, l'autorité envisagea comme particulièrement suspect le mystère dont les Maçons s'obstinaient à s'entourer.

Désormais, les Loges furent surveillées par la police, qui fut amenée à prendre à leur égard une série de mesures de rigueur. Rien n'y fit : le mouvement était lancé. Les interdictions officielles, les arrestations brutales, les amendes infligées aux cabaretiers qui recevaient les Maçons ne firent que du bruit et de la réclame. On en fut quitte pour redoubler de précautions. Les esprits frondeurs estimèrent d'ailleurs piquant d'affronter quelque danger et de prendre des allures de conspirateurs.

Les premiers Grands Maîtres

Vers la fin de 1736, les membres des quatre Loges parisiennes, réunis au nombre d'une soixantaine, procédèrent, pour la première fois, à l'élection d'un Grand Maître. Le scrutin désigna *Charles Radclyffe, comte de Derwentwater*, pair d'Angleterre, qui succéda au chevalier écossais *Jacques Hector Maclean*, lequel, depuis plusieurs années, remplissait l'office de Grand Maître, probablement en sa qualité de plus ancien Maître de Loge¹⁶.

Se préparant à quitter la France¹⁷, le nouveau Grand Maître convoqua, pour le 24 juin 1738, une assemblée ayant pour mission de lui choisir un successeur.

Il avait été entendu que la Grande Maîtrise serait confiée désormais à un Français, élu *ad vitam*. En ayant été informé, le Roi menaça de la Bastille celui de ses sujets qui se permettrait d'accepter ce poste. *Louis de Pardaillan de Gondrin, duc d'Antin*, connu d'abord sous le nom de *duc d'Épernon*, ayant été élu, ne s'en laissa pas moins

proclamer « Grand Maître général et perpétuel des Maçons dans le royaume de France ».

Louis XV ne crut pas devoir sévir contre ce pair de France. En revanche, le lieutenant de police, Hérault, voulut s'en prendre à une réunion de Francs-Maçons que présidait le duc d'Antin. Celui-ci se porta sans hésiter au-devant du chef de la police, et, l'épée au poing, lui intima l'ordre de se retirer. Cet incident servit grandement la propagande maçonnique.

Ce Grand Maître énergique devait malheureusement mourir à l'âge de trente-six ans, le 9 décembre 1743. Il fut d'autant plus regretté que son successeur, *Louis de Bourbon-Condé, comte de Clermont*, prince du sang, ne s'attacha aucunement à marcher sur ses traces.

Constitution d'une autorité centrale

L'assemblée qui, le 11 décembre 1743, confia la Grande Maîtrise au comte de Clermont, eut l'ambition de soumettre toutes les Loges françaises à une autorité centrale rattachée à la Grande Loge d'Angleterre. C'est ainsi que fut alors adopté le titre de *Grande Loge Anglaise de France*, sans qu'une charte de Grande Loge provinciale ait été obtenue de Londres. Il s'agissait, moins de se subordonner au pouvoir maçonnique reconnu comme régulier, que de marquer l'adhésion aux mêmes principes et l'adoption d'un mode de travail identique.

Deux faits sont à ce point de vue caractéristiques. D'abord la promulgation d'*Ordonnances générales*, destinées à servir de règle à toutes les Loges du royaume. Or, ce premier code maçonnique

français reproduit, en les adaptant aux circonstances, les principales dispositions du *Livre des Constitutions* du F.^o Anderson.

Un article spécial stipule, en outre, que la Grande Loge ne reconnaît aucun grade en dehors de ceux d'Apprenti, de Compagnon et de Maître, entendant ainsi répudier les nouveautés qui venaient de surgir.

Les Maîtres écossais

Le 21 mars 1737, le chevalier *André-Michel Ramsay*, de qualifié « Grand Orateur de l'Ordre » fut amené à prononcer, pour une réception de Francs-Maçons, un discours qui eut un immense retentissement.

La Franc-maçonnerie y était rattachée aux mystères de l'Antiquité, mais plus directement encore aux ordres religieux et militaires qui se constituèrent à l'occasion des Croisades. Instruit de l'histoire de son pays, Ramsay croyait de plus retrouver en Écosse le foyer où les traditions maçonniques se seraient conservées avec le maximum de pureté.

Ce morc.^o d'arch.^o ne visait qu'à instruire les néophytes et les Maçons en général. Des théories hasardées s'y trouvaient exposées avec une entière bonne foi. L'auteur ne proposait d'ailleurs aucune innovation, pas plus la création de grades supplémentaires, que la réforme du ritualisme alors en usage.

Il a cependant été rendu responsable de toutes les inventions qui devaient lancer la Maçonnerie dans d'inextricables complications. En réalité, Ramsay n'y fut directement pour rien, car jamais il n'imagina le système de grades qui lui fut attribué plus tard. Mais ceux qui le

conçurent s'inspirèrent visiblement des idées émises dans le fameux discours de 1737.

Comparant la Maçonnerie à la Chevalerie religieuse, Ramsay avait fait correspondre

les Apprentis aux Novices,
les Compagnons aux Profès
et les Maîtres aux Parfaits.

On en prit texte, plus tard, pour combiner une Maçonnerie d'abord en six grades, puis en sept ou neuf, ensuite en vingt-cinq et finalement en trente-trois degrés.

À l'origine, cependant, on ne vit surgir que des Maîtres écossais, dont les intentions étaient on ne peut plus louables. Ils se proposaient, en effet, de réformer la Maçonnerie importée d'Angleterre, en prenant comme modèle la Maçonnerie d'Écosse que, sur la foi des affirmations de Ramsay, ils croyaient plus ancienne et mieux organisée.

Ces réformateurs ne semblent pas avoir immédiatement constitué un quatrième grade ; mais comme ils prétendaient dans les Loges à certaines prérogatives, la Grande Loge Anglaise de France crut devoir leur opposer le texte suivant, qui forme l'article 20 des Ordonnances générales arrêtées le 11 décembre 1743 :

« Ayant appris depuis peu que quelques frères se présentent sous le titre de *Maîtres écossais* et revendiquent, dans certaines Loges, des droits et des privilèges dont il n'existe aucune trace dans les archives et usages de toutes les Loges établies sur la surface du globe, la Grande Loge, afin de maintenir l'union et l'harmonie qui doivent régner entre tous les Francs-Maçons, a décidé que tous ces Maîtres écossais, à moins qu'ils ne soient Officiers de la Grande Loge ou de

toute autre Loge particulière, doivent être considérés par les frères à l'égal des autres apprentis ou compagnons, dont ils devront porter le costume sans aucun signe de distinction. »

La période critique

Les abus auxquels les Maîtres écossais se proposaient de remédier provenaient surtout du recrutement défectueux de certaines Loges. On y avait admis trop facilement des esprits frivoles ou grossiers, incapables de comprendre la Franc-maçonnerie et de s'en montrer dignes. Ceux d'entre les Maçons qui se considéraient comme plus raffinés éprouvèrent alors le besoin de se distinguer des autres et de se réunir à part. S'étant concertés en assez grand nombre, ils résolurent de chercher à s'emparer graduellement de la direction des Loges, afin d'y appliquer leurs projets de réforme.

Cette conspiration ne fut pas du goût des Maîtres de Loges parisiens réunis en Grande Loge. Aussi leur premier soin fut-il de se déclarer « perpétuels et inamovibles, de peur que l'administration générale de l'Ordre, confiée à la Grande Loge de Paris, en changeant trop souvent de mains, ne devînt trop incertaine et trop chancelante ». Constitué sous d'aussi fâcheux auspices, le pouvoir central de la Maçonnerie française devait nécessairement manquer d'autorité. Il eut contre lui l'organisation naissante des Maîtres écossais, qui, à la Maçonnerie dite « anglaise », préconisée par la Grande Loge comme seule authentique et régulière, ne tardèrent pas à opposer une autre Maçonnerie baptisée « écossaise », prétendue beaucoup plus ancienne, plus excellente et plus respectable.

Il s'agissait, en réalité, d'une conception essentiellement française, dont on aurait en vain cherché le modèle en Écosse. Mais

Ramsay avait donné de la Maçonnerie de son pays une notion si avantageuse, que plus d'un Maçon français a pu, de la meilleure foi du monde, localiser dans les brumes du nord de la Grande-Bretagne des utopies conçues par contraste avec ce qu'il avait sous les yeux.

Les imaginations une fois lancées dans cette voie, il se trouva, par la suite, des fantaisistes assez peu scrupuleux pour étayer leurs assertions trompeuses de documents forgés de toutes pièces, ou pour le moins scandaleusement antidatés. En l'absence de toute autorité régularisatrice reconnue, chacun voulut finalement se mêler de réformer ou de perfectionner la Maçonnerie à sa façon. C'est alors que l'on vit surgir de toutes parts les organisations les plus variées, s'intitulant : Mères-Loges, Chapitres, Aréopages, Consistoires et Conseils de toutes sortes. Les Maçons en étaient venus à ne plus se grouper qu'à la faveur d'un nouveau système de hauts grades. Le plus récent de ces systèmes voulait naturellement toujours se faire passer pour plus ancien et plus illustre que tous les autres. Des légendes fallacieuses furent ainsi accréditées, et l'on inventa des grades aux titres de plus en plus flatteurs pour la vanité de ceux qui les recherchaient.

La Maçonnerie initiatique

L'exubérance vitale, qui s'est manifestée au sein de la Maçonnerie française du XVIII^e siècle, ne devait pas se traduire uniquement par des effets fâcheux.

Réduite à la sécheresse de sa forme anglaise, la Maçonnerie ne pouvait guère convenir au génie latin. Le mot *initiation* implique pour nous bien autre chose que la simple révélation des « mystères » qui permettent aux Francs-Maçons de se reconnaître entre eux. Il

évoque un passé prestigieux, et sollicite le Maçon moderne à réaliser l'idéal de l'Initié antique.

Précisément, un académicien versé dans l'étude de l'Antiquité, l'abbé Terrasson, avait fait paraître, en 1728, un roman philosophique intitulé *Séthos*, qui eut de nombreuses éditions. Ce récit, inspiré des *Aventures de Télémaque*, de Fénelon, avait pour héros un prince égyptien, dont l'éducation se complète sous la grande Pyramide. Là, dans des sanctuaires secrets machinés en conséquence, tout aspirant à la suprême sagesse devait, au dire de l'auteur, subir les épreuves les plus terrifiantes.

En comparant cette mise en scène dramatique – et d'ailleurs parfaitement imaginaire – au cérémonial de réception en usage dans la Franc-maçonnerie, on fut amené à ne voir en celle-ci qu'une pâle réminiscence des anciens mystères. Des réformateurs se préoccupèrent par suite d'imprimer au rituel maçonnique un caractère plus conforme aux traditions initiatiques. Il devait viser à former réellement des Initiés, c'est-à-dire des hommes supérieurs, des penseurs indépendants dégagés des préjugés du vulgaire, des sages instruits de ce qui n'est pas à la portée de chacun.

Sous l'empire de ces préoccupations, le rituel français des trois premiers grades fut progressivement transformé en un véritable chef-d'œuvre d'ésotérisme. Pour qui sait le comprendre, il enseigne à conquérir réellement la Lumière. Aucun des détails du cérémonial qu'il prévoit n'est arbitraire ; tout s'y tient, l'ensemble étant logiquement coordonné et chaque partie donnant lieu à des interprétations du plus haut intérêt.

On ne saurait en dire autant du rituelisme des grades dits supérieurs, qui trahissent fréquemment, de la part de leurs auteurs, une ignorance déplorable en matière de symbolisme. Si mal venus qu'ils aient pu être, ces grades n'en présentaient pas moins une

certaine utilité pratique. En conférant aux roturiers des titres pompeux de chevaliers et de princes, ils réalisaient à leur manière l'égalité des conditions sociales, à une époque où il importait moins de rabaisser la noblesse que de s'élever jusqu'à elle.

Les substituts du Grand Maître

Si le comte de Clermont avait voulu prendre à cœur ses fonctions de Grand Maître, il aurait pu parer à la plupart des désordres qui devaient compromettre l'unité de la Maçonnerie française. De grandes espérances s'étaient fondées sur ce prince du sang dont l'élection, confirmée avec empressement par les Loges de province, semblait à tous pleine de promesses. Hélas ! on ne devait pas tarder à reconnaître que le choix du Grand Maître avait porté sur un courtisan et non sur un véritable Maçon.

Sachant la Maçonnerie mal vue en haut lieu, le comte de Clermont se garda bien de prendre fait et cause pour elle. Loin d'user de son crédit pour la défendre contre un redoublement de tracasseries policières, il ne songea, dès le début, qu'à se dérober aux devoirs de la charge qu'il avait acceptée¹⁸. Prenant prétexte du commandement que, sans le moindre talent militaire, il exerçait aux armées, son premier soin fut de transmettre ses pouvoirs de Grand Maître à un substitut.

Comme tel, figura d'abord un banquier nommé Baure, lequel, plus timoré sans doute que le comte de Clermont, s'abstint complètement de faire acte de Grand Maître. Comme il allait jusqu'à se dispenser d'assembler la Grande Loge, on fit comprendre au comte de Clermont la nécessité de se choisir un mandataire plus actif. C'est alors que le maître de danse Lacorne, un intrigant suspect

de complaisances honteuses, parvint à se faire nommer *substitut particulier du Grand Maître*, titre qui mit à sa discrétion toute l'administration maçonnique.

Ce choix, estimé scandaleux, souleva des protestations véhémentes. Il y eut scission au sein de la Grande Loge, dont la majorité refusa de s'assembler sous la présidence de Lacorne. L'anarchie devint alors complète, sans que le comte de Clermont tentât d'y remédier.

En 1762, cependant, la confusion ayant été portée à son comble, les plus sérieuses représentations sont faites au comte de Clermont. Celui-ci se décide alors à révoquer Lacorne et à nommer le F. Chaillon de Jonville son *substitut général*. Il en résulte une trêve, qui rapproche momentanément les factions rivales. Mais l'harmonie n'est pas possible : des dissentiments s'élèvent, de plus en plus aigus. On en arrive aux injures et même aux coups. Lorsque, le 4 février 1767, la Grande Loge s'assemble pour célébrer la fête de l'Ordre, un tumulte se produit et dégénère en pugilat. Le lieutenant de police, M. de Sartines, en ayant été informé, ordonne alors à la Grande Loge de suspendre ses séances.

L'autonomie illimitée des Loges

En l'absence de tout pouvoir régulateur, la Franc-maçonnerie française n'en continua pas moins à déployer ses potentialités latentes, bonnes ou mauvaises. La Grande Loge n'avait jamais exercé d'ailleurs qu'un semblant d'autorité. En 1755, elle avait renoncé à se dire « anglaise », pour ne plus s'intituler que « Grande Loge de France ».

Ce changement de titre avait coïncidé avec une révision des statuts de l'Ordre. Le texte qui fut alors adopté, stipule, à l'article 23, que seuls les Maîtres de Loge et les Écossais auront le droit de rester couverts. Les Maîtres écossais reçoivent, en outre, mission d'inspecter les travaux des Loges et d'y rétablir l'ordre, le cas échéant (article 42).

C'était là, par rapport aux « écossais » un revirement complet d'attitude. Repoussées en 1743, leurs prétentions furent, douze ans plus tard, reconnues et légitimées par une sanction officielle. C'est que, dans l'intervalle, leur prestige avait grandi alors que s'amointrissait celui du Grand Maître. On les croyait seuls capables désormais de porter remède aux abus contre lesquels ils n'avaient cessé de s'élever.

Ils ne purent malheureusement que veiller à l'observation plus scrupuleuse des formes rituéliques, sans réussir à rendre certaines Loges plus sévères en matière de recrutement. Une sorte de concordat tacite avait, du reste, été conclu entre eux et les Maîtres de Loge, dont ils étaient ainsi tenus de respecter l'inamovibilité. Or, c'était précisément celle-ci qui était la source des pires scandales.

Il est à remarquer que, pendant la suspension forcée des travaux de la Grande Loge, quelques FF. remuants ne se firent aucun scrupule d'usurper son titre et d'agir en son nom. C'est ainsi qu'au commencement de 1768, la Grande Loge d'Angleterre fut saisie d'une proposition d'entrer en correspondance régulière avec la Grande Loge de France. Négligeant de se renseigner d'une façon précise, on crut à Londres pouvoir accepter, sans concevoir le moindre soupçon du subterfuge.

En réalité, à partir de 1767, aucun lien administratif, si relâché fût-il, ne maintint plus, ne fût-ce qu'un semblant de cohésion entre les Loges françaises. Pour la plupart, elles ne voulurent plus relever

que d'elles-mêmes. Chacune pratiquait le rite qu'elle avait cru devoir adopter, et si tant d'ateliers se plurent alors à se dire « écossais », c'est que ce vocable couvrait toutes les fantaisies. Il consacrait l'indépendance des Loges qui avaient rompu avec les règles et traditions de la Maçonnerie dite « anglaise ».

Le Grand Orient de France

À la mort du comte de Clermont, survenue le 16 juin 1771, la Grande Loge, jusque-là en sommeil, fut convoquée en vue de procéder à l'élection d'un nouveau Grand Maître. Son Altesse Sérénissime *Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, duc de Chartres*, qui prit plus tard le nom de *Philippe-Égalité*, obtint la majorité des suffrages.

Tout comme son prédécesseur, ce personnage princier ne fut jamais qu'un piètre Maçon, qui devait aller, en 1793, jusqu'à renier formellement la Franc-maçonnerie¹⁹. On paraît, du reste, ne pas s'être trop illusionné sur son compte, car, en même temps que le Grand Maître, dont les fonctions étaient surtout honorifiques, on eut soin de nommer un *administrateur général*, chargé de présider d'une manière effective aux destinées de l'ensemble de la Maçonnerie française. Ce poste, qui n'était secondaire qu'en apparence, fut confié au *duc de Luxembourg*, alors âgé de trente-trois ans. Nul choix ne pouvait être mieux inspiré. Plein de zèle et d'ardeur, l'administrateur général comprit qu'il lui incombait de grouper en un seul faisceau toutes les forces maçonniques du royaume. L'anarchie ayant atteint son paroxysme, le besoin d'une autorité centrale coordinatrice se faisait puissamment sentir. Résolu à constituer cette autorité, le duc de Luxembourg songea tout d'abord à provoquer des réformes au sein de la Grande Loge ; mais il ne tarda pas à se

convaincre qu'il n'y avait rien à espérer de ce côté. Les Maîtres de Loges inamovibles se considéraient comme des détenteurs de fiefs et n'admettaient pas que leurs droits fussent mis en question.

S'entourant alors des Maçons les plus compétents, l'administrateur général élaborait de concert avec eux, un plan complet de réorganisation ; puis, quand tout fut prêt, il prit une initiative sans précédent, en invitant les Loges de province à se faire représenter à Paris par des députés, lesquels, conjointement avec les représentants des Loges de la capitale, devaient délibérer sur le projet de réforme et prendre, d'une manière générale, des mesures d'intérêt commun.

L'assemblée qui, à la suite de cette convocation, se réunit à Paris au commencement de mars 1773, prit le titre de *Grande Loge Nationale*. Elle se considéra comme investie de pleins pouvoirs pour l'organisation en France d'un gouvernement maçonnique basé sur le régime représentatif, la loi maçonnique devant être désormais l'expression de la volonté générale. Il fut donc décidé que chaque Loge serait représentée d'une manière permanente auprès de la nouvelle autorité centrale, appelée *Grand Orient de France*. On stipula, en outre, que les officiers des Ateliers ne seraient plus élus que pour une année, ce qui mit fin au privilège du Maître de Loge, intitulé depuis *Vénérable Maître*, ou simplement *Vénérable*.

La diversité des rites étant admise, le Grand Orient ne visait pas à réaliser l'uniformité au sein de la Maçonnerie française. Il se bornait à constituer une centralisation essentiellement administrative, qui, tout en fédérant les Loges, leur permettait de rester rattachées aux multiples corps maçonniques précédemment établis. L'autorité centrale reçut cependant mission de vérifier les pouvoirs de tous ces groupements, afin de déterminer nettement les droits de chacun.

Tous les Maçons qui, à la suite de cette vérification générale, furent reconnus comme réguliers, reçurent communication, à partir de 1777, d'un double mot de reconnaissance, renouvelé tous les six mois. Cette mesure est restée particulière à la Maçonnerie française, l'emploi des mots de semestre ne s'étant pas répandu à l'étranger, où le « tuilage » continue à s'effectuer dans toute son ancienne ampleur.

La Grande Loge de Clermont

Les réformes provoquées par le duc de Luxembourg froissaient de nombreuses susceptibilités. Le Grand Orient avait été substitué à la Grande Loge par une sorte de coup d'État, dont la légalité pouvait être contestée. Les mécontents se retranchèrent donc derrière des droits prétendus imprescriptibles, pour refuser d'adhérer au nouvel ordre des choses. Il y eut ainsi en France deux autorités maçonniques rivales, subsistant l'une à côté de l'autre en fort mauvaise intelligence. Tout en se dénonçant réciproquement comme irrégulières, elles n'en avaient pas moins simultanément toutes deux à leur tête le duc de Chartres, en sa qualité de Grand Maître de toutes les Loges régulières de France. Les adversaires du Grand Orient formaient ce que l'on appelait communément la *Grande Loge de Clermont*, laquelle se désignait elle-même comme l'*Ancien et Unique Grand Orient de France*.

La Franc-maçonnerie avant la Révolution

De 1773 à 1789, la Maçonnerie prit en France une immense extension. Elle était alors en vogue. Il était de bon ton d'en faire partie. Ses mystères excitaient la curiosité générale, d'autant plus qu'on leur demandait la clef de toutes les énigmes. Les nouvelles idées semblaient ne pouvoir mieux s'accréditer qu'à la faveur des formes maçonniques. C'est ainsi que la Maçonnerie servit aux propagandes les plus diverses. Les initiations secrètes donnaient du piquant aux abstractions philosophiques les plus ardues ; elles astreignaient à réfléchir sur des problèmes scientifiques, quand elles ne conféraient pas un enseignement voilé, mais d'autant plus redoutable, en matière politique.

L'influence que les Loges exercèrent sous ce dernier rapport a été mise en lumière par Louis Blanc dans les termes suivants :

« Il importe, dit-il, d'introduire le lecteur dans la mine que creusaient alors sous les trônes, sous les autels, des révolutionnaires bien autrement profonds et agissants que les Encyclopédistes²⁰. »

Puis il montre comment la chute de l'Ancien Régime fut préparée par les Loges, sans que néanmoins il y ait eu complot de leur part. Les Maçons de l'époque n'étaient ni des conspirateurs, ni des énergumènes se consumant en vaines déclarations contre les abus dont il y avait à se plaindre. C'étaient uniquement des hommes sincères, qui se contentaient de mettre en pratique dans les Loges les idées de Liberté, d'Égalité et de Fraternité. Mais la F. : M. : présentait, dans ses usages, l'image d'une société fondée sur des principes contraires à ceux du milieu ambiant :

« Dans les Loges maçonniques, les prétentions de l'orgueil héréditaire étaient proscrites et les privilèges de la naissance écartés... Dans le *cabinet de réflexion*, le profane lisait cette inscription caractéristique : « Si tu tiens aux distinctions humaines, sors : on n'en connaît point ici ! » Par le discours de l'Orateur, le

récipiendaire apprenait que le but de la F.° M.° était d'effacer les distinctions de couleur, de rang, de patrie ; d'anéantir le fanatisme ; d'extirper les haines nationales ; et c'était là ce qu'on exprimait sous l'allégorie d'un temple immatériel, élevé au Grand Architecte de l'Univers par les sages des divers climats, temple auguste dont les colonnes, symboles de force et de sagesse, étaient couronnées des grenades de l'amitié.

« Ainsi, par le seul fait des bases constitutives de son existence, la F.° M.° tendait à décrier les institutions et les idées du monde extérieur qui l'enveloppait. Il est vrai que les instructions maçonniques portaient soumission aux lois, observation des formes et des usages admis par la société du dehors, respect aux souverains. Il est vrai que, réunis à table, les Maçons buvaient au roi dans les États monarchiques, et au magistrat suprême dans les républiques. Mais de semblables réserves, commandées à la prudence d'une association que menaçaient tant de gouvernements ombrageux, ne suffisaient pas pour annuler les influences naturellement révolutionnaires, quoique en général pacifiques, de la F.° M.°. Ceux qui en faisaient partie continuaient bien à être, dans la société profane, riches ou pauvres, nobles ou plébéiens ; mais au sein des Loges, temple ouvert à la pratique d'une vie supérieure, riches, pauvres, nobles, plébéiens, devaient se reconnaître égaux et s'appelaient frères. C'était une dénonciation indirecte, réelle pourtant et continue, des iniquités, des misères de l'ordre social ; c'était une propagande en action, une prédication vivante²¹. »

Claude de Saint-Martin

Vers 1750, *Martinez Pasqualis*, un Kabbaliste d'origine portugaise, institua le Rite des Élus Cohens (ou Prêtres), qui eut des Loges à Bordeaux, à Toulouse, à Lyon et à Paris. On s'y livrait à des pratiques de théurgie. Les adeptes prétendaient approfondir la science des âmes et acquérir des facultés extraordinaires.

Le plus célèbre d'entre eux fut *Louis-Claude de Saint-Martin*, dit le *Philosophe Inconnu*, qui devint, à la fin du XVIII^e siècle, le chef de l'école mystique française. Ses ouvrages eurent un immense retentissement, surtout le premier, intitulé : *Des Erreurs et de la Vérité*, ou *Les Hommes rappelés au Principe Universel de la Science*. L'influence de ce penseur raffiné fut considérable. On lui doit la devise : Liberté, Égalité, Fraternité, comme le montre Louis Blanc dans son *Histoire de la Révolution*, au chapitre des « Révolutionnaires mystiques »²².

Mesmer

Dès 1778, un médecin autrichien attira l'attention des savants français sur un agent thérapeutique qu'il croyait avoir découvert dans ce qu'il appelait le magnétisme animal. Repoussé d'abord avec mépris, il réussit à convaincre d'Eslon, le médecin du comte d'Artois. Ses théories magnétiques furent alors mises en lumière et justifiées par des cures surprenantes.

D'Eslon et Mesmer, son initiateur, étaient Maçons, et, afin de n'enseigner leurs secrets qu'à des hommes choisis, reconnus incapables d'en faire mauvais usage, ils instituèrent une Maçonnerie *ad hoc*, pratiquant le rite dit de *l'Harmonie universelle*.

Cagliostro

Nul homme n'eut le don d'émerveiller autant ses contemporains que Joseph Balsamo, plus connu sous le nom de comte de Cagliostro. Après avoir fait l'admiration des principales villes d'Europe, ce prestigieux Sicilien vint étonner Paris en 1785. Il y fut accueilli avec empressement par la Loge *Les Philalèthes*, qui était toujours en quête de mystères et de révélations surnaturelles. Or, Cagliostro se donnait comme un grand Initié, instruit des suprêmes arcanes des antiques sanctuaires de Thèbes et de Memphis. À ce titre, il avait déjà fondé à Lyon la Loge *La Sagesse triomphante*. À Paris, il perfectionna son système pour créer une Maçonnerie androgyne, prétendue égyptienne, dont il fut le Grand Cophte. La suggestion et l'hypnotisme y eurent une grande place et peuvent expliquer certaines pratiques divinatoires qui n'ont plus lieu de nous surprendre de nos jours.

La Maçonnerie d'adoption

Les Maçons français songèrent, dès 1730, à faire participer la femme aux travaux maçonniques. Diverses associations furent créées à cet effet, de 1740 à 1750, sous le titre de *Félicitaires*, *d'Ordre des Chevaliers et Chevalières de l'Ancre*, *d'Ordre des Chevaliers et Nymphes de la Rose*, *d'Ordre des Dames Écossaises de l'Hospice du Mont-Thabor*, *d'Ordre de la Persévérance*, etc.

Mais toutes ces créations ne se rattachaient que très vaguement à la F.·. M.·. qui n'accorda qu'en 1774 son patronage officiel à la *Maçonnerie des Dames*. De nombreuses *Loges d'adoption* furent alors fondées. Parmi elles se distingua la Loge *La Candeur*, dont les fêtes

brillantes attiraient les plus hautes notabilités de la Cour (duchesse de Chartres, duchesse de Bourbon, princesse de Lamballe, etc.).

L'initiation de Voltaire

La Loge des *Neuf-Sœurs* procéda, en 1778, à la réception de Voltaire, présenté par Franklin et Court de Gebelin. Ce fut un triomphe pour la Maçonnerie. La séance était présidée par Lalande, qui avait groupé autour de lui les Maçons les plus distingués de l'époque. Parmi ceux dont les noms sont restés célèbres, il convient de citer : Helvétius, Bailly, Mirabeau, Garat, Brissot, Camille Desmoulins et Condorcet, puis Chamfort, Danton, Don Gerle, Rabaut-Saint-Étienne, Pétion et le génovéfain Pingré, membre de l'Académie des Sciences.

L'Église et la Franc-maçonnerie

La Maçonnerie française du XVIII^e siècle n'était nullement hostile au Catholicisme. Elle ne discutait aucune question de dogme, laissant à chacun ses croyances et ne demandant qu'à respecter tout ce qui, sous une forme quelconque, se rapportait au service divin. Tout prêtre lui apparaissait comme initié, l'ordination correspondant, selon les idées de l'époque, à la suprême initiation. Aussi les membres du clergé, tant séculier que régulier, étaient-ils accueillis dans les Loges avec empressement. On leur conférait d'emblée les plus hauts grades, sans les astreindre aux épreuves traditionnelles, et cela le plus souvent à titre gratuit, sur simple

présentation, toute enquête préalable étant jugée superflue. Dans ces conditions, plus d'un ecclésiastique cumula les dignités de l'Église avec celles de la Franc-maçonnerie, et l'on trouvait cela tout naturel ! À deux reprises déjà, la Papauté avait cependant lancé l'anathème contre les Francs-Maçons.

La rumeur publique avait, en effet, révélé au pape Clément XII l'existence de certaines sociétés de *Liberi Muratori* ou de *Francs-maçons*. On avait rapporté à Sa Sainteté que, « dans ces associations, des hommes de toute religion et de toute secte, attentifs à respecter une apparence d'honnêteté naturelle, se liaient entre eux par un pacte aussi étroit qu'impénétrable. Se soumettant à des lois et à des statuts faits par eux-mêmes, ils s'engageaient, en outre, par un serment rigoureux prêté sur la Bible, et sous les peines les plus sévères, à tenir cachées, par un silence inviolable, les pratiques secrètes de leur société ».

Le souverain pontife en conçut les plus vives inquiétudes et, faisant appel aux lumières de plusieurs cardinaux, il les réunit d'urgence à Rome le 25 juin 1737. On ne négligea pas de convoquer en cette occurrence l'Inquisiteur du Saint-Office de Florence, qui fut pour beaucoup, sans doute, dans la rédaction de la bulle *In eminenti Apostolatus Specula* du 28 avril 1738.

Clément XII part de ce principe que, si les associations maçonniques « ne faisaient pas le mal, elles n'auraient point cette haine de la lumière ». Il repasse ensuite dans son esprit « les grands maux qui résultent ordinairement de ces sortes de sociétés ou conventicules, non seulement pour la tranquillité des États, mais encore pour le salut des âmes. Aussi, dit-il, considérant combien ces sociétés sont en désaccord, tant avec les lois civiles qu'avec les lois canoniques, et instruit par la parole divine à veiller jour et nuit, en fidèle et prudent serviteur de la famille du Seigneur, pour empêcher

ces hommes d'enfoncer la maison comme des brigands et de ravager la vigne comme des renards, c'est-à-dire de pervertir les cœurs simples, et, à la faveur des ténèbres, de percer de leurs traits les âmes pures ; pour fermer la voie si large qui de là pourrait s'ouvrir aux iniquités qui se commettraient impunément, et pour d'autres causes justes et raisonnables à nous connues, de l'avis de plusieurs de nos Vénérables Frères les Cardinaux de la Sainte Église Romaine, et de notre plein pouvoir apostolique, nous avons résolu de condamner et de défendre ces dites sociétés, assemblées, réunions, associations, agrégations ou conventicules appelés de *Liberi Muratori* ou de *Francs-Maçons*, ou appelés de tout autre nom, comme nous les condamnons et défendons par notre présente constitution, qui demeurera valable à perpétuité. »

Le pape interdit ensuite aux fidèles toute espèce de rapport avec la F.·. M.·., sous peine d'excommunication « pour laquelle personne, si ce n'est à l'article de la mort, ne pourra recevoir le bienfait de l'absolution de qui que ce soit autre que nous-même ou le Pontife romain alors existant ».

Pour terminer, il est prescrit au clergé de faire usage de ses pouvoirs contre les transgresseurs comme fortement suspects d'hérésie. Ils doivent être punis des peines qu'ils méritent, et quand besoin sera, on ne doit pas hésiter à requérir l'intervention du bras séculier.

Cette bulle devait rester sans effet en France, les magistrats du Parlement de Paris en ayant refusé l'enregistrement. Elle ne fut donc jamais légalement promulguée dans les États de Sa Majesté très chrétienne, pas plus que la Constitution apostolique *Providas* de Benoît XIV, parue en 1751. Les Maçons français purent ainsi croire que les interdictions pontificales ne les concernaient pas.

Suspension des travaux maçonniques

Au cours de la tourmente révolutionnaire, presque toutes les Loges cessèrent de se réunir. On croyait alors que l'idéal de la Franc-maçonnerie allait se réaliser dans la société profane, et plus d'un Franc-Maçon estimait, avec le citoyen Philippe-Égalité, qu'« il ne doit y avoir aucun mystère ni aucune assemblée secrète dans une République, surtout au début de son établissement²³ ». Le temps n'était d'ailleurs plus aux études sereines. La lutte qui enfiévrant les esprits s'opposait à la recherche calme et désintéressée du Vrai. Dans ces conditions, les clubs politiques, tapageurs et passionnés, répondaient infiniment mieux aux besoins des hommes d'action, que les Loges, réservées au recueillement philosophique et à la tolérance humanitaire. Sauf de très rares exceptions, tous les Ateliers maçonniques cessèrent donc de fonctionner à partir de 1793. Le régime de la Terreur fit tomber en sommeil le Grand Orient de France, en même temps que tous les corps rivaux qui, à des titres divers, prétendaient au gouvernement des Loges.

En décembre 1795, Roëttier de Montaleau, un Maçon courageux et zélé, entreprit de réveiller les Loges du Grand Orient, qui, au nombre de dix-huit, répondirent à son appel. Leur exemple fut suivi par quelques ateliers de l'ancienne Grande Loge de Clermont, qui, trop faibles pour constituer une puissance maçonnique autonome, acceptèrent, en 1799, de fusionner avec le Grand Orient. Celui-ci devint ainsi transitoirement l'unique pouvoir administratif de la maçonnerie française.

Le Rite écossais

L'unité devait être rompue dès 1801 par le F. : *Claude-Antoine Thory*, qui s'efforça de réorganiser l'ancien *Rite écossais philosophique*, comportant dix grades (1. Apprenti. – 2. Compagnon. – 3. Maître. – 4. Maître parfait. – 5. Chevalier Élu Philosophe. – 6. Grand Écossais. – 7. Chevalier du Soleil. – 8. Chevalier de l'Anneau lumineux. – 9. Chevalier de l'Aigle blanc et noir. – 10. Grand Inspecteur Commandeur). Ce corps, qui s'adressait plus particulièrement aux esprits épris d'alchimie et de mysticisme, se maintint jusqu'en 1826. Il eut son importance, puisque 75 Loges ont travaillé sous ses auspices ; mais un autre « Rite écossais » était destiné à le supplanter.

Le 22 septembre 1804, le F. : *de Grasse-Tilly* réussit, en effet, à constituer un Suprême Conseil pour la France des Souverains Grands Inspecteurs Généraux du 33^e et dernier degré du rite écossais ancien accepté. C'était une nouveauté importée de Charleston (États-Unis), où huit grades supplémentaires avaient été ajoutés aux vingt-cinq de l'ancien rite de Perfection, propagé en Amérique en vertu d'une patente délivrée, le 27 août 1761, au F. : Étienne Morin par le Conseil des Empereurs d'Orient et d'Occident.

Pour accréditer l'innovation, ses auteurs n'avaient pas craint de l'attribuer à Frédéric II, roi de Prusse, à qui le prétendant Charles-Édouard Stuart passait pour avoir légué jadis la suprême direction de la Maçonnerie écossaise. On affirmait à ce sujet que, le 1^{er} mai 1786, le monarque prussien avait revêtu de sa signature les Grandes Constitutions qui portaient à 33 les degrés écossais.

Les Maçons allemands ont démontré depuis à satiété le caractère apocryphe de ce document, dont l'original n'a du reste jamais pu être produit. Initié à Brunswick, le 15 août 1738, avant son avènement au trône, le grand Frédéric ne s'est plus occupé de Maçonnerie à partir de 1744. Il n'a jamais possédé que les trois

premiers degrés et l'on sait actuellement qu'il blâmait la complication des hauts grades. Mais on ignorait tout cela en 1804, et la nouvelle hiérarchie de grades fut acceptée avec empressement. En voici la nomenclature :

1. Apprenti.
2. Compagnon.
3. Maître.
4. Maître Secret.
5. Maître Parfait.
6. Secrétaire Intime.
7. Prévôt et Juge.
8. Intendant des Bâtiments.
9. Maître Élu des Neufs.
10. Illustre Élu des Quinze.
11. Sublime Chevalier Élu (Chef des Douze Tribus).
12. Grand Maître Architecte.
13. Royale Arche.
14. Grand Élu, Parfait et Sublime Maçon (Ancien Maître Parfait, dit de la Perfection ou Grand Écossais de la Voûte Sacrée de Jacques VI).
15. Chevalier d'Orient ou de l'Épée.
16. Prince de Jérusalem.
17. Chevalier d'Orient et d'Occident.
18. Rose-Croix.
19. Grand Pontife ou Sublime Écossais de la Jérusalem Céleste.
20. Vénérable Grand Maître de toutes les Loges régulières (ancien : Grand Patriarche Noachite).
21. Noachite (ou Chevalier Prussien ; ancien : Grand Maître de la Clef de la Maçonnerie).
22. Chevalier Royale Hache (Prince du Liban).

- 28. Chevalier du Soleil (ancien 23^e : Souverain Prince Adepté).
- 29. Grand Écossais de Saint-André (Grade nouveau).
- 30. Chevalier Kadosch (ancien 24^e : Illustre Chevalier Commandeur de l'Aigle Blanc et Noir).
- 31. Grand Inspecteur Inquisiteur Commandeur (Grade nouveau).
- 32. Sublime Prince du Royal Secret (ancien 25^e).
- 33. Souverain Grand Inspecteur Général (Grade nouveau).

Comme le Grand Orient pratiquait alors, sous le nom de « Rite Français », un système comportant sept grades, dont le dernier, celui de Rose-Croix, correspondait au 18^e du Rite écossais, les fondateurs du Suprême Conseil auraient pu se contenter de la collation des degrés qu'ils appelaient philosophiques (du 19^e au 30^e) et administratifs (31^e, 32^e et 33^e). Se réservant ainsi dans la Franc-maçonnerie un rôle d'État-Major, l'Écossisme pouvait en assumer la direction spirituelle ou théorique, en abandonnant au Grand Orient tous les soins d'administration et de gouvernement pratique.

Un concordat fut bien signé dans ce sens, le 5 décembre 1804, mais les clauses n'en furent pas exécutées. Il y eut donc rupture dès l'année suivante, à la suite de l'institution au Grand Orient, le 21 juillet 1805, d'un Directoire des Rites²⁴. Il y eut dans la suite de nombreuses tentatives de fusion des rites et d'unification, par ce moyen, de la Maçonnerie française. Mais la division devait se maintenir entre les Maçons « écossais » et leurs FF. : « français », les uns et les autres se targuant de pratiquer les traditions maçonniques les plus pures.

L'organisation définitive du Rite Écossais remonte d'ailleurs à 1821, le Suprême Conseil s'étant mis à constituer, à partir de cette époque, aussi bien des Loges symboliques (des trois premiers degrés), que des ateliers supérieurs.

La Maçonnerie impériale

Après la Révolution, la F.°. M.° fut soumise dans tous les pays à un régime de surveillance étroite. Pour se faire tolérer les Maçons durent protester dans les diverses monarchies de leur attachement au souverain.

En France, le premier Consul fut sur le point de supprimer la société des Francs-Maçons. Les représentations des FF.°. Masséna, Kellermann et Cambacérès le décidèrent néanmoins à ménager une association qui n'était à craindre que si on l'obligeait à se cacher. Devenu empereur, Bonaparte jugea donc plus politique d'autoriser son frère Joseph à prendre la haute direction de l'Ordre, en acceptant la Grande Maîtrise qui lui était offerte. Mais Cambacérès et Murat durent lui être adjoints en vue d'exercer une étroite surveillance au bénéfice du gouvernement.

La Maçonnerie devint ainsi, en quelque sorte, une institution officielle. Envahie par la foule des dignitaires de l'Empire, elle dut s'abstenir de tout ce qui aurait pu contribuer à émanciper les esprits. Il ne lui était permis de vivre qu'à la condition d'afficher en toute circonstance l'adulation la plus plate du despotisme. Ce régime porta à son apogée la prospérité matérielle du Grand Orient qui, en 1814, comptait 905 Loges, dont 73 militaires.

Contrairement à toute attente, ces dernières, souvent fort indépendantes, se firent à l'étranger les propagatrices des principes de la Révolution. Des officiers républicains ont même pu conspirer sous le couvert de formes maçonniques spéciales. C'est ainsi qu'un certain *Ordre du Lion* intervint dans la tentative du général Malet qui, en 1812, faillit renverser l'Empire.

La Maçonnerie d'adoption, prétexte à de brillantes fêtes de bienfaisance, bénéficia, d'autre part, des encouragements de

l'impératrice Joséphine.

La Restauration

Les changements dynastiques de 1814 et 1815 mirent la Maçonnerie française en fâcheuse posture. Après avoir encensé l'Empire avec toute l'emphase d'une sincérité équivoque, on crut devoir amadouer Louis XVIII par des flagorneries élevées au même diapason. Lors des Cent Jours, il fallut faire volte-face, quitte à renchérir d'acclamations frénétiques en faveur du second retour du roi légitime !

De cruelles humiliations firent ainsi expier à la Franc-maçonnerie la faute qu'elle avait commise en sortant de sa sphère. Il ne lui appartient pas plus de féliciter que de blâmer les gouvernements sous l'autorité desquels ses adeptes se trouvent placés, puisqu'elle astreint ceux-ci à respecter, toujours et partout, l'ordre établi, quel qu'il soit. Toute manifestation politique lui est, en conséquence, interdite, non moins par sa dignité, que par la conscience de sa haute mission éducative et philosophique.

Il serait injuste, cependant, de se montrer trop sévère à l'égard des palinodies auxquelles, vu l'exceptionnelle difficulté des temps, il n'était guère possible d'échapper. L'Église, alors toute-puissante, venait, en effet, d'entrer en ligne contre la Franc-maçonnerie, que le clergé dénonçait à la haine de tous les amis du trône et de l'autel. Le pape Pie VII venait de lancer sa bulle *Ecclesiam a Jesu Christo*, du 13 septembre 1821. Elle est plus spécialement dirigée contre les Carbonari, dont la société est certainement, selon le pape « une imitation, sinon un rejeton de la F. : M. : » – « La promiscuité d'hommes de toute religion et de toute secte » est un grief capital

aux yeux de l'Église, qui redoute également de voir « donner à chacun, par la propagation de l'indifférence, en matière de religion, toute licence de se créer une religion à sa fantaisie et suivant ses opinions, système tel que peut-être ne pourrait-on pas en imaginer un plus dangereux. »

Quant à la Constitution apostolique *Quo graviora* de Léon XII, parue le 13 mars 1825, elle se borne à reproduire les précédentes condamnations en les étendant à toutes les sociétés secrètes, présentes et à venir, qui concevraient des projets hostiles à l'Église et aux souverainetés civiles. Les serments prêtés par les affidés sont déclarés nuls, en vertu de la décision du III^e concile de Latran, qui déclare qu'« il ne faut point appeler serments, mais plutôt parjures, tous les engagements contraires au bien de l'Église et aux institutions des Saints-Pères ». Rien n'est d'ailleurs aussi touchant que l'affection du Pape pour les « Princes Catholiques » ses « très-chers Fils en Jésus-Christ » qu'il aime « d'une tendresse singulière et toute paternelle ». Il les exhorte à lui prêter main-forte contre des gens qui « sont semblables à ces hommes à qui saint Jean, dans sa seconde épître, défend de donner l'hospitalité et qu'il ne veut pas qu'on salue, et que nos pères ne craignent point d'appeler les premiers-nés du démon ». – Aux fidèles qui seraient tentés de se laisser enrôler dans ces sectes criminelles, Léon XII cite la parole de l'Apôtre aux Romains : « Ceux qui font ces choses sont dignes de mort ; et non seulement ceux qui les font, mais encore ceux qui s'associent à ceux qui les font. » Pour terminer, le pape ouvre la porte au repentir. Il conjure les égarés de revenir à Jésus-Christ, et, « afin de leur aplanir une voie facile à la pénitence », il suspend en leur faveur pendant l'espace d'une année, tant l'obligation de dénoncer leurs associés que la réserve des censures qu'ils ont

encourues, en sorte que tout confesseur régulier peut momentanément les absoudre.

Contrairement à celles du XVIII^e siècle, les nouvelles excommunications eurent en France leur plein effet. Il n'y avait plus de corps juridique pour en refuser l'enregistrement et, grâce au Concordat de 1801, le pape exerçait désormais un pouvoir qui ne lui avait jamais été concédé par l'ancienne monarchie.

Le règne de Louis-Philippe

La F. : M. : n'avait pas conspiré contre le gouvernement de Charles X, mais elle s'était montrée favorable aux idées libérales qui prévalurent en 1830. La monarchie constitutionnelle lui en fit un crime et se montra plus tracassière que le régime précédent.

Condamnés dès lors à une réserve extrême, les Maçons furent détournés de tout travail sérieux. La politique leur étant interdite, celle-ci se tramait en dehors des Loges, dans les « ventes » des Carbonari ou sous le couvert de conventicules plus secrets encore. Les idées nouvelles, dont Saint-Simon et Fourier s'étaient faits les apôtres, se discutaient d'ailleurs en dehors de la Franc-maçonnerie, qui se montrait méfiante à leur égard. Dans ces conditions, les temples maçonniques ne retentirent plus guère que des échos des querelles fastidieuses, se renouvelant sans cesse entre Grand Orient et Suprême Conseil. Il y avait là de quoi rebuter de nombreux FF. : qui, en se retirant, obligèrent leurs Loges à se mettre en sommeil.

Il y eut cependant des tentatives de fusion des rites, d'abord en 1819 et 1826, puis en 1835 et en 1841. Si l'on ne parvint pas à s'unir, on finit cependant par se tolérer réciproquement et à vivre en

bonne intelligence. Le 10 décembre 1830, les deux puissances rivales offrirent en commun une fête brillante au général Lafayette.

Un réveil de l'activité maçonnique semble se manifester en 1840, par la fondation d'une maison de secours en faveur des Maçons malheureux.

Le Grand Orient tente ensuite de secouer la torpeur des Loges en publiant un bulletin trimestriel de ses travaux (1843). Des Maçons instruits se trouvent ainsi encouragés à publier des ouvrages sur la Franc-maçonnerie. Mal leur en prit, car, émue des divulgations déclarées illicites, l'autorité maçonnique se mit à sévir de la façon la plus malencontreuse, d'abord contre le F. : *Ragon*, vénérable de la Loge « Les Trinosophes », auteur d'un *Cours philosophique et interprétatif des initiations anciennes et modernes*, puis contre le F. : *Clavel*, coupable d'avoir fait imprimer sans permission une *Histoire pittoresque de la Franc-maçonnerie*.

Plus tard, le Grand Orient est assez mal inspiré pour entraver l'heureuse initiative des Loges de province, qui se réunissent en Congrès à La Rochelle (1845), à Rochefort et à Strasbourg (1846), puis à Saintes et à Toulouse (1847).

La Grande Loge Nationale de France

Le triomphe de la démocratie en 1848 devait avoir sa répercussion dans la F. : M. :. Sept Loges se déroberent à la tutelle du Suprême Conseil, pour se constituer en confédération indépendante, régie par une *Grande Loge Nationale de France*.

La nouvelle Puissance maçonnique proclame la souveraineté des Loges, dont elle garantit l'autonomie. Elle vise à la fusion des rites et

déclare abolis les grades supérieurs, dont elle met le rituel à la disposition des Maîtres.

Ces procédés révolutionnaires ne sont goûtés ni du Grand Orient, ni du Suprême Conseil, qui refusent de reconnaître la Grande Loge Nationale. Celle-ci en revanche réussit à nouer des relations suivies avec la Maçonnerie étrangère.

Mais la nouvelle organisation était trop démocratique. Elle déplut à la police, qui prononça la dissolution de la Grande Loge. Il fallut s'incliner, et, après s'être réuni une dernière fois le 15 janvier 1851, on se sépara, non sans avoir dressé un acte d'énergique protestation.

Révision constitutionnelle

Le premier code maçonnique régulier du Grand Orient date de 1826. Avant cette époque, la confédération n'était régie que par des statuts remontant à 1773 et par la série des décrets, souvent contradictoires, pris par les assemblées successives.

Une révision des statuts adoptés en 1826 avait eu lieu en 1839 ; mais en 1847 on mit à l'étude un remaniement plus profond de la loi maçonnique. On aboutit ainsi à un projet de constitution élaboré par une commission spéciale. Ce travail fut soumis en 1849 à la sanction des représentants de toutes les Loges de France, sans distinction de rite. Tous les Maçons réguliers avaient du moins été invités à coopérer à cette œuvre réformatrice, mais, en fait, les Ateliers du Grand Orient envoyèrent à peu près seuls des délégués.

La nouvelle constitution permet aux Loges d'exercer un contrôle permanent sur les actes de l'administration centrale. À cet effet, les mandataires de tous les Ateliers de la confédération se réunissent

chaque année pendant une semaine, en Assemblée générale ou Convent, avec mission de voter les mesures d'intérêt commun, de procéder à l'élection des administrateurs de l'Ordre, de sanctionner la gestion financière, etc.

Dieu et l'immortalité de l'âme

Tout en déclarant que la F.·. M.·. regarde la liberté de conscience comme un droit propre à chaque homme et qu'elle n'exclut personne pour ses croyances, les constituants de 1849 crurent devoir proclamer comme principe fondamental de la F.·. M.·. la croyance à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme.

Ces déclarations constitutionnelles furent, dans la suite, jugées contradictoires.

Le prince Lucien Murat

En 1848, le Grand Orient s'était départi de la réserve stricte que la F.·. M.·. doit s'imposer en matière politique. Une délégation officielle avait exprimé ses félicitations aux membres du gouvernement provisoire.

Ce précédent entraîna aux démarches les plus humiliantes lorsque se produisit le coup d'État. La Grande Maîtrise, restée vacante depuis 1814, dut alors être rétablie au bénéfice du prince Lucien Murat, qui, imposé par le gouvernement, fut élu le 9 janvier 1852.

Ce cousin de l'Empereur voulut régir en despote. Afin de paralyser l'action de la F.· M.·, il lui suscita des embarras financiers par l'acquisition de l'hôtel de la rue Cadet ; puis, en 1860, il n'hésita pas à faire intervenir la police pour assurer sa réélection. Au vote, ce fut cependant le prince Napoléon qui obtint la majorité. Mais un ordre impérial obligea les deux princes à décliner toute candidature. La Grande Maîtrise resta par suite sans titulaire jusqu'au 11 janvier 1862, date d'un décret de l'Empereur nommant lui-même le maréchal Magnan Grand Maître du Grand Orient.

C'est à cette même année (1862) que remonte la fondation de l'Orphelinat maçonnique, institution qui n'a cessé depuis de rendre d'immenses services.

Le maréchal Magnan

En plaçant à la tête de la Maçonnerie l'un de ses complices du coup d'État, l'Empereur n'avait pas précisément en vue de favoriser les travaux symboliques.

Le nouveau Grand Maître apporta tout d'abord dans l'exercice de ses fonctions une brutalité bien digne d'un héros de guerre civile. Il fit sommation au Suprême Conseil du Rite écossais d'avoir à se rallier de force au Grand Orient.

Mais les Maçons écossais ne se montrèrent accessibles à aucune intimidation, ils avaient à leur tête l'académicien *Viennet*, qui répondit aux injonctions arbitraires de la créature de l'Empereur par la lettre suivante :

« Paris, le 25 mars 1862.

« Monsieur le Maréchal,

« Vous me sommez pour la troisième fois de reconnaître votre autorité maçonnique, et cette dernière sommation est accompagnée d'un décret qui prétend dissoudre le Suprême Conseil du Rite écossais Ancien et Accepté. Je vous déclare que je ne me rendrai pas à votre appel, et que je regarde votre arrêté comme non venu.

« Le décret impérial qui vous a nommé Grand Maître du Grand Orient de France, c'est-à-dire d'un rite maçonnique qui existe seulement depuis 1772, ne vous a point soumis l'ancienne Maçonnerie, qui date de 1723. Vous n'êtes pas, en un mot, comme vous le prétendez, Grand Maître de l'Ordre Maçonnique en France et vous n'avez aucun pouvoir à exercer à l'égard du Suprême Conseil que j'ai l'honneur de présider : l'indépendance des Loges de mon obédience a été ouvertement tolérée, même depuis le décret dont vous vous étayez sans en avoir le droit.

« L'Empereur a seul le pouvoir de disposer de nous ; si sa Majesté croit pouvoir nous dissoudre, je me soumettrai sans protestation ; mais comme aucune loi ne nous oblige à être Maçons malgré nous, je me permettrai de me soustraire, pour mon compte, à votre domination.

« Je suis, etc.

« Signé : VIENNET. »

Cette attitude énergique attira vers l'écossisme les esprits hostiles à l'Empire, et le Suprême Conseil, en dépit de son organisation peu démocratique, devint désormais un centre de protestation républicaine.

L'échec du maréchal Magnan lui fit concevoir une plus haute idée de la F.·. M.·. Instruit peu à peu par ses conseillers, il devint finalement un Maçon sincère, dont le zèle produisit les plus heureux résultats. Il s'efforça de réparer tout le mal dû à la fâcheuse intervention du prince Murat. Les finances du Grand Orient furent réorganisées. Puis, comme les pouvoirs de la Grande Maîtrise avaient été étendus d'une manière abusive, le maréchal se fit le promoteur d'une révision constitutionnelle qui restitua à l'Assemblée générale du Grand Orient l'exercice intégral du pouvoir législatif. Il obtint, en outre, de l'Empereur, le droit pour le Grand Orient de nommer à nouveau son Grand Maître. Enfin, son changement d'attitude fut si complet, que, lors de sa mort, survenue en 1868, il avait acquis des droits à la reconnaissance des Maçons.

Le général Mellinet

Pendant les dernières années de l'Empire, le Grand Orient eut à sa tête le général Mellinet, vieux Maçon, profondément dévoué à la F.·. M.·., qu'il servit avec autant de bienveillance que de fermeté.

La Maçonnerie française était alors à l'apogée de son prestige. L'anathème fulminé contre elle à plusieurs reprises par le fougueux Pie IX lui valut les sympathies de tous les esprits éclairés que révoltait le *Syllabus*.

Le Grand Orient avait pris l'habitude d'intervenir auprès des différentes puissances maçonniques chaque fois qu'un principe humanitaire paraissait méconnu. Il insista auprès de la Maçonnerie prussienne pour lui faire rapporter les décisions prises à l'égard des Israélites, déclarés par elle inadmissibles dans la F.·. M.·. Des démarches furent faites, en outre, pour amener les Loges

américaines à ne plus refuser l'initiation aux hommes de couleur. Enfin, le Grand Orient s'affirmait au dehors avec une autorité digne de la nation française, qui se complaisait dans la mission chevaleresque qu'elle s'était attribuée.

Les Loges, d'autre part, se livraient à des études qui eurent à l'intérieur un retentissement considérable. Tandis que le F.·. *Massol* préconisait la *Morale Indépendante*, des questions de philosophie ou d'économie sociale et politique étaient partout discutées avec une grande liberté.

La Troisième République

En 1870, le F.·. Babaud-Larivière, n'accepta la Grande Maîtrise que pour préparer la suppression de cette dignité. Les travaux maçonniques furent interrompus par la guerre franco-allemande. Dix Loges parisiennes se réunirent cependant en septembre 1870, dans l'intention de charger une députation de se rendre auprès du roi de Prusse, à l'effet de faire appel à son cœur de Franc-Maçon. Il s'agissait d'obtenir que ses troupes épargnassent femmes, vieillards et enfants tout en respectant la propriété individuelle, en s'abstenant de bombardements inhumains, comme celui de Strasbourg. Surexcitée par des discours véhéments, la réunion vota un manifeste déclarant le roi et le prince royal de Prusse, « ces monstres à face humaine », indignes de leur titre de Franc-Maçon. Cette initiative n'eut d'autre effet que d'offenser les Maçons allemands et de s'opposer, jusqu'en 1905, à la reprise des relations officielles entre les obédiences françaises et celles d'Allemagne.

Voulant éviter une effusion de sang entre Français, les Maçons parisiens organisèrent, le 29 avril 1871, une manifestation pacifique

qui parvint jusqu'à Neuilly, d'où une délégation se rendit à Versailles, sans rencontrer auprès du gouvernement l'esprit de conciliation espéré.

L'autorité allemande ayant exigé, à la suite de l'annexion de l'Alsace-Lorraine, que les huit Loges de la région rompissent toute relation avec le Grand Orient de France, ces Ateliers préférèrent cesser leurs travaux et se dissoudre. Leurs membres fondèrent à Paris la L. : *Alsace-Lorraine* et le Grand Orient brisa tout rapport avec les puissances maçonniques de l'Empire allemand.

Après les désastres qui atteignirent si cruellement leur pays, les Maçons français ne songèrent plus qu'au relèvement de la patrie. En présence de la catastrophe amenée par le régime césarien, tous leurs efforts visèrent désormais au triomphe de la démocratie. La cause de la F. : M. : fut identifiée avec celle de la République, et si les luttes électorales ont pu parfois tenir une trop grande place dans les préoccupations des Loges, c'est que l'étendard maçonnique avait rallié tous les amis du progrès qui s'entendirent pour déjouer les embûches de la réaction et du cléricalisme.

Le convent de Lausanne

La maçonnerie écossaise, qui s'est fait beaucoup de tort par ses légendes mal fondées et par sa hiérarchie prétentieuse, voulut en 1875 se donner une organisation internationale. Tous les Suprêmes Conseils se firent à cet effet représenter à Lausanne, où l'on arrêta les Grandes Constitutions qui doivent régir l'ensemble des Maçons écossais.

Le Grand Architecte de l'Univers

L'Assemblée générale du Grand Orient avait eu fréquemment à discuter l'article 1^{er} de la Constitution. Il fut reconnu en 1876 que la F.·. M.·. doit s'abstenir de toute affirmation dogmatique. Consultées sur le maintien du paragraphe stipulant que la F.·. M.·. a pour principes l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, les Loges donnèrent mission à leurs mandataires de voter la suppression de ce texte malencontreux. Le convent de 1877 modifia donc la Constitution dans le sens requis.

Cette décision entraîna l'abandon de la formule « À la gloire du Grand Architecte de l'Univers » que traditionnellement on plaçait en tête de tous les documents maçonniques.

Quelques Ateliers voulurent faire ressortir plus tard que le vote du Convent de 1877 n'impliquait pas nécessairement cette mesure. Le dogme devait être écarté, mais une formule essentiellement symbolique n'aurait dû offusquer personne, puisque chacun reste libre de l'interpréter selon ses convictions personnelles.

Mais une assemblée qui n'a que quelques jours devant elle pour se prononcer sur un très grand nombre de questions, ne peut apporter dans son examen ni le soin, ni la compétence désirables. Le symbolisme maçonnique resta donc mutilé.

À l'étranger, on en prit texte pour rompre avec le Grand Orient de France. La Grande Loge d'Angleterre pouvait obéir en cela à de vieilles rancunes contre une puissance maçonnique qui avait un moment éclipsé son prestige. De même que la Maçonnerie suédoise, elle devait, en outre, voir d'un mauvais œil la propagande républicaine des Maçons français. Quant aux diverses Grandes Loges des États-Unis, elles furent inspirées autant par leurs sentiments piétistes, que par leur animosité contre une obédience qui avait

voulu leur imposer la fraternité des Nègres. – Les cléricaux ne manquèrent naturellement pas cette occasion de déclamer contre l'athéisme de la F.·. M.·.

La Grande Loge Symbolique écossaise

En 1868, 1873 et 1879, le Suprême Conseil avait frappé de radiation un certain nombre d'Ateliers et de Maçons qui s'étaient insurgés contre son autorité.

À la suite de ces mesures disciplinaires, douze Loges victimes de leur attachement aux idées de progrès et d'émancipation maçonnique, constituèrent une alliance autonome sous le nom de *Grande Loge Symbolique écossaise*.

La nouvelle puissance maçonnique fut aussitôt reconnue par le Grand Orient et plus tard le Suprême Conseil. Ne pratiquant que les trois premiers degrés, elle revendiquait pour les Loges le droit de s'administrer elles-mêmes et se basait essentiellement sur le principe : *Le Maçon libre dans sa Loge libre*.

L'Encyclique « Humanum Genus »

Dans son allocution solennelle « Multiplices inter » du 25 septembre 1865, Pie IX avait énuméré les actes par lesquels ses prédécesseurs avaient prétendu exterminer « cette société perverse vulgairement appelée Maçonnerie ». Mais il le constate, le cœur navré : « Ces efforts du siège apostolique n'ont pas eu le succès que l'on eût dû espérer. La secte maçonnique n'a été ni vaincue, ni

terrassée : au contraire, elle s'est tellement développée qu'en ces jours si difficiles elle se montre partout avec impunité et lève le front plus audacieusement que jamais. » De là, nouvel anathème, dont la Maçonnerie ne se trouva pas plus mal, au contraire. Mais, comme la papauté ne peut pas se résoudre à reconnaître l'inanité de ses foudres, nous voyons paraître, le 20 avril 1884, une très longue instruction de Sa Sainteté Léon XIII.

Le pape y prend à partie la F. : M. : et ce qu'il appelle le « naturalisme » : par opposition au surnaturalisme révélé à l'Église. Il applique son éloquence à réfuter des doctrines qu'il prête souvent fort gratuitement à ses adversaires. Mais ce qui surprend de la part d'un pape que l'on a voulu faire passer pour un homme de génie, c'est qu'il se fasse l'écho des plus pitoyables racontars. « Ceux qui sont affiliés, dit-il, doivent promettre d'obéir aveuglément et sans discussion aux injonctions des chefs, de se tenir toujours prêts sur la moindre notification, sur le plus léger signe, à exécuter les ordres donnés, se vouant d'avance, en cas contraire, aux traitements les plus rigoureux et même à la mort. De fait, il n'est pas rare que la peine du dernier supplice soit infligée à ceux d'entre eux qui sont convaincus, soit d'avoir livré la discipline secrète de la société, soit d'avoir résisté aux ordres des chefs ; et cela se pratique avec une telle dextérité que, la plupart du temps, l'exécuteur de ces sentences de mort échappe à la justice établie pour veiller sur les crimes et pour en tirer vengeance. »

Quel est de nos jours l'homme de bon sens qui s'attache encore à de pareilles fables ? Est-il admissible que l'on soit de bonne foi lorsqu'on se fait l'écho d'aussi ridicules calomnies ? En tout cas, on comprend les Maçons du XVIII^e siècle qui ne prenaient pas les excommunications au sérieux.

Révision des rituels

Les formes traditionnelles de la F. : M. : avaient cessé d'être comprises par un grand nombre de Maçons. L'initiation réelle était perdue. On réclamait par suite des réformes tendant à tout simplifier, sous prétexte de se mettre en harmonie avec le progrès – et malheureusement aussi avec l'ignorance – du siècle.

Le Grand Collège des Rites du Grand Orient de France crut donner satisfaction à toutes les exigences en publiant un rituel inspiré des desiderata formulés par les Ateliers (1886).

Mais le nouveau cérémonial ne fut pas du goût des Maçons instruits, qui le jugèrent dénué de toute portée ésotérique. Sur leur avis, beaucoup de Loges refusèrent de renoncer aux anciens usages. D'autres, au contraire, abandonnèrent toute espèce de symbolisme. Il en est résulté un défaut absolu d'homogénéité, contre lequel il convient de réagir.

Congrès maçonniques internationaux

L'Exposition universelle de 1889 devait réunir à Paris un grand nombre de Maçons étrangers. Le Grand Orient voulut en profiter pour convoquer un congrès maçonnique international permettant à la Maçonnerie française de se justifier des accusations dirigées contre elle depuis 1877.

Les motifs des décisions prises à cette époque furent exposés d'après les documents officiels, de manière à bien établir que, si la F. : M. : s'est refusée à prendre pour base un dogme, c'est qu'elle entend planer au-dessus de toutes les questions d'Églises et de sectes. Elle tient à dominer toutes les discussions, sans prendre parti

pour aucune école. Le temple symbolique ne saurait ressembler à quelque chapelle étroite : il ne peut représenter que le vaste abri toujours ouvert à tous les esprits généreux et vaillants, à tous les chercheurs consciencieux et désintéressés de la Vérité, de même qu'à toutes les victimes du despotisme et de l'intolérance.

Les puissances maçonniques qu'il importait le plus de convaincre n'avaient malheureusement pas cru devoir répondre à l'invitation du Grand Orient, dont la situation ne resta éclaircie qu'aux yeux des fédérations amies. Mais celles-ci, du moins, se déclarèrent pleinement satisfaites des explications fournies, aux termes desquelles il n'avait jamais été question de substituer une négation matérialiste à une affirmation spiritualiste, l'unique souci des Maçons français ayant été de sauvegarder le principe de la liberté absolue de conscience, en restant dans l'esprit de l'article premier de la Constitution de 1723.

Le Congrès de 1889 eut d'ailleurs pour résultat pratique de faire ressortir la nécessité d'une organisation permettant aux corps maçonniques du monde entier de se concerter et d'entretenir des relations suivies. On songea tout d'abord à convoquer des congrès périodiques, auxquels toutes les puissances maç. du monde devaient être représentées. Mais une entente préalable était indispensable à cet effet ; c'est ce que comprit la Grande Loge suisse « Alpina », qui proposa par la suite la constitution d'un *Bureau international de relations maçonniques*.

Ce Bureau ne devait entrer en fonctions que le 1^{er} janvier 1903. Dans l'intervalle, une conférence maçonnique universelle avait eu lieu à Anvers, du 21 au 24 juillet 1894. Elle fut suivie, en 1896, d'une réunion qui se tint à La Haye, à l'occasion de la célèbre conférence diplomatique relative au désarmement et à l'arbitrage entre nations. L'Exposition de 1900 permit ensuite de donner un

éclat particulier au deuxième Congrès maçonnique de Paris. Puis vint, en septembre 1902, le Congrès de Genève, auquel des délégués allemands participèrent à titre officieux. Ils devaient ensuite assister officiellement au Congrès maçonnique international de Bruxelles, en août 1904 et préluder, dans ces deux circonstances, à la réconciliation des Grandes Loges de leur pays avec la Maçonnerie française.

La Grande Loge de France

La scission, dont la Grande Loge Symbolique écossaise était issue en 1880, n'avait pas empêché le Suprême Conseil de persister à régir en souverain les Ateliers placés sous sa juridiction. Les Loges cependant devaient, par la suite, s'émanciper peu à peu de son autorité qui, en fin de compte, ne fut plus guère reconnue qu'en théorie. Ce relâchement eut une répercussion d'autant plus fâcheuse sur le trésor central, que la gestion financière du Suprême Conseil avait soulevé des critiques dont prirent texte les Ateliers peu empressés de s'acquitter de leurs redevances.

Pour sortir d'embarras, le Suprême Conseil consentit à octroyer aux Loges leur autonomie administrative (Décret du 7 novembre 1894). Aussitôt les délégués de toutes les Loges écossaises, dissidentes ou non, résolurent de se constituer en *Grande Loge de France*. Cette nouvelle fédération devait réunir les Loges placées jusqu'ici sous l'obédience du Suprême Conseil à celles qui avaient formé la Grande Loge Symbolique écossaise. La fusion fut immédiatement acceptée en principe ; mais, le 23 février 1895, on crut devoir l'ajourner jusqu'au moment où les deux groupes auraient liquidé chacun sa situation financière. L'unité de la Maçonnerie Symbolique écossaise ne fut ainsi réalisée qu'à partir de 1897.

Encore n'y eut-il pas d'emblée fusion effective entre les éléments qui avaient consenti à s'associer. Longtemps encore chacun d'eux devait conserver son individualité, avec ses tendances propres, souvent contradictoires, au sein de la nouvelle organisation.

Celle-ci eut ainsi des débuts difficiles, car aux antagonismes à concilier s'ajoutait la nécessité de substituer l'ordre à l'anarchie dans les rapports entre les Loges et l'autorité centrale. Grâce à des concessions réciproques, l'harmonie fut cependant toujours maintenue et progressivement consolidée. Les Maçons dévoués qui eurent à présider aux destinées de la Grande Loge de France surent, en outre, inspirer confiance, donner aux Loges des habitudes de régularité, en assurant, par ce fait, le bon fonctionnement administratif de la fédération.

Ils comprirent d'ailleurs que la Grande Loge de France pouvait se préparer un brillant avenir en nouant des relations fraternelles avec toutes les puissances maçonniques reconnues comme régulières. Dans l'intérêt de ces relations, la Grande Loge prit soin de ne s'écarter en rien des traditions symboliques de la Maçonnerie universelle. Elle croyait ainsi pouvoir entrer officiellement en rapport avec toutes les autres Grandes Loges, et des démarches furent faites en conséquence. Il lui fut alors objecté de n'être pas pleinement souveraine et indépendante puisque, dans le but de rester « écossaise », elle continuait à travailler, « au nom et sous les auspices du Suprême Conseil du Rite écossais ancien et accepté pour la France et ses dépendances ».

Cette objection fut levée par un décret du Suprême Conseil, rendu le 26 juillet 1904, à la suite duquel la Grande Loge de France a pu se proclamer strictement autonome, indépendante et souveraine. Il fut alors possible à la fédération française des Loges du Rite écossais d'entrer en relations d'amitié avec de nombreuses

puissances maçonniques étrangères, et en particulier avec l'Union des huit Grandes Loges allemandes.

1. D'après une de ces légendes, Adam aurait été régulièrement reçu Maçon selon tous les rites, à l'Or· du Paradis, par le Père Éternel. C'est une manière de dire que la Franc-maçonnerie a toujours existé, sinon en *acte*, du moins en *puissance de devenir*, vu qu'elle répond à un besoin primordial de l'esprit humain.

2. La barbarie est l'état primitif d'insécurité, qui met le plus faible à la merci du plus fort. Les citadins se sont mis à l'abri des barbares en se retranchant derrière d'infranchissables remparts. Une fois en sécurité, ils ont pu se civiliser en adoptant des lois protégeant le faible contre le fort. L'architecture est donc le facteur primordial de toute réelle civilisation.

3. R. F. Gould. *A Concise History of Freemasonry*. Londres, 1903, p. 3 et 4.

4. Plutarque, *Vie des Hommes Illustres*, Numa, 17.

5. Théophraste, *Vie d'Apollonius de Tyane*. Traduction de Chassang, p. 202.

6. Les Vers d'Or de Pythagore débutent en prescrivant à l'initié de rendre extérieurement aux dieux immortels le culte consacré, mais de garder intérieurement sa propre conviction.

7. Jusqu'ici, la preuve documentaire de ces allégations risquées n'a pas été fournie.

8. Publié à la suite des *Douze clefs de la Philosophie traictant de la vraye médecine métallique*. Paris, Pierre Moet, 1659.

9. L'ordre des Rose-Croix ne fut jamais organisé en corps. On était considéré comme lui appartenant par le seul fait que l'on possédait certaines connaissances. Les Frères de la Rose-Croix ne se réunissaient pas pour délibérer ou travailler en commun. Ils se contentaient d'entretenir des relations épistolaires et de se communiquer le fruit de leurs études.

10. Cette assertion téméraire, reconnue depuis inexacte, a été reproduite page 25 de la première édition (1894) du *Livre de l'Apprenti*.

11. Pour le distinguer des autres Maîtres, on lui donnait l'épithète de « Vénérable » (*Worshipful Master*), ou on le désignait comme *Master in the Chair* ou *Chair Master*, d'où est venue l'expression de Maître en chaire (*Meister vom Stuhl* ou *Stuhlmeister* en allemand).

12. Né à La Rochelle, le 12 mars 1683, fils d'un pasteur calviniste qui dut se réfugier en Angleterre à la suite de la révocation de l'édit de Nantes (1685).

13. Terme féodal : obligation contractée par le détenteur d'un fief.

14. Un adversaire véhément de la F· M·, M. Gustave Bord, qui s'est livré aux recherches historiques les plus minutieuses, prétend posséder les preuves, mais ne les a pas publiées.

15. James Radclyffe, exécuté à Londres, le 14 février 1716.

16. C'est par erreur que les historiens ont donné jusqu'ici le nom de « lord Harnouester » comme celui de l'élu de 1736. Le Nobiliaire britannique ignore ce personnage. Des

documents conservés dans les archives de la Grande Loge de Suède établissent, par contre, qu'en 1735 Maclean a signé, à Paris, des pièces en qualité de Grand Maître et que l'année suivante, le 27 octobre 1736, son successeur signait : Derwentwater. Ces faits sont confirmés par un écrit paru en 1744, à Francfort et à Leipzig, sous le titre : *Der sich selbst verteidigende Freimaurer*.

17. On suppose que lord Derwentwater se rendit à Rome, auprès du prétendant Charles-Édouard, avec qui il débarqua en Écosse le 27 juin 1745. Fait prisonnier après la bataille de Culloden (16 avril 1746), désastreuse pour la cause des Stuarts, il fut décapité le 8 décembre 1746, partageant ainsi le sort de son frère aîné.

18. Le comte de Clermont n'osa porter le titre de Grand Maître qu'à partir de 1747, le roi, par dérision sans doute, ayant alors daigné le lui permettre.

19. Voir dans Jean-Émile Daruty, *Recherches sur le Rite écossais*, Télètes, 1998, p. 134, la lettre par laquelle il répudie ses fonctions.

20. *Histoire de la Révolution française* (Les Révolutionnaires Mystiques), p. 37.

21. Louis Blanc, *loc. cit.*.

22. Pages 46 et 47.

23. Lettre adressée par le Grand Maître au Secrétaire du Grand Orient, le 5 janvier 1793 (Daruty, *Recherches sur le Rite écossais*, p. 134).

24. Devenu, en 1814, *Suprême Conseil des Rites* et depuis *Grand Collège des Rites*, Suprême Conseil des Grands Inspecteurs Généraux, 33^e et dernier degré du Rite Écossais Ancien et Accepté pour la France et toutes les possessions françaises.

Avenir de la Franc-maçonnerie

Il faut bien mal connaître la F. : M. : pour voir en elle une institution vieillie, prête à se dissoudre après avoir accompli la partie la plus essentielle de sa tâche. Un examen sérieux de la question porterait plutôt à conclure que, loin d'être prête à mourir, la F. : M. : n'a pour ainsi dire pas encore vécu, qu'elle est à peine sortie de sa période d'enfance. – Née d'hier, en tant qu'institution historique, elle s'est développée, elle a grandi, mais elle n'a pas encore atteint l'âge adulte, la phase qui permet aux êtres de prendre possession d'eux-mêmes.

Comme Hercule, elle a pu, étant encore au berceau, étouffer les serpents qu'une déesse jalouse avait excités contre elle. Mais cet exploit n'est rien par rapport aux travaux qu'il lui incombe d'accomplir.

La F. : M. : est appelée à refaire le monde, et la tâche n'est pas au-dessus de ses forces, mais à la condition qu'elle devienne ce qu'elle doit être.

Peut-elle le devenir ? Assurément, puisqu'elle a la faculté de se perfectionner et d'acquérir tout ce qui lui manque !

Or, ce qui lui fait le plus défaut, c'est la conscience d'elle-même. Elle est comme l'adolescent qui sent se réveiller en lui le sens de la pensée. Les Maçons n'ont agi jusqu'ici que par instinct : ils étaient

guidés par des sentiments plus ou moins confus, plutôt que par discernement raisonné. Mais déjà la raison s'est manifestée en eux par cet esprit de révolte qui les porte à demander : « pourquoi ? ».

Se refusant à subir des usages uniquement parce qu'ils sont anciens, chacun veut savoir ce qui les justifie. C'est donc le moment de faire comprendre la Maçonnerie. Elle ne doit plus se contenter d'être simplement *symbolique*, il faut qu'elle devienne *initiatique*.

Et lorsque les Maçons seront instruits, lorsqu'ils seront des *Initiés* réels, des *Penseurs* dans toute la force du terme, alors quelle sera leur puissance ? – Ils ont déjà tant fait, même en agissant inconsciemment, qu'on peut attendre d'eux des œuvres gigantesques, des transformations modifiant la face des choses et assurant le salut collectif des hommes !

L'initiation Maçonnique

Les trois grades

La F.° M.° vise à former des *Initiés*, c'est-à-dire des *hommes* dans la plus haute acception du mot. Elle s'attache à développer l'individu, en lui enseignant à conquérir les plus nobles prérogatives de la nature humaine. D'un être ignorant et grossier, elle fait un penseur et un sage.

Mais une pareille transformation ne saurait s'accomplir d'emblée : elle exige un travail soutenu, qui s'accomplit en trois phases.

Il s'agit, en premier lieu, de procéder à une sorte de décrassement intellectuel et moral ayant pour but de débarrasser l'esprit de tout ce qui empêche la lumière de parvenir jusqu'à lui. De là les *purifications* que doit subir l'*Apprenti* ; elles le conduisent à *voir* la lumière.

Mais il ne faut pas se contenter de reconnaître simplement la vérité. Il importe surtout d'agir conformément à la raison : c'est le moyen d'attirer la lumière à soi, afin de s'en imprégner totalement. Le symbolisme du grade de *Compagnon* se rapporte à cette *illumination* propre au véritable *Initié*.

L'homme pleinement éclairé, qui a réussi à se saturer de lumière, devient à son tour un foyer lumineux. Il rayonne, il éclaire les autres, et se trouve de ce fait revêtu de la dignité de *Maître*.

De cette création de l'homme par lui-même naît l'homme perfectionné ou le *Fils de l'Homme* de l'Évangile. Le travail de ce perfectionnement est représenté par le *Grand Œuvre* des philosophes hermétiques. Le Maçon doit donc opérer sur lui-même une transmutation semblable à celle des alchimistes. L'or est le symbole de ce qui est pur et parfait. Il incombe à l'*Apprenti* d'accomplir la première partie de l'*Œuvre des Philosophes* : le rituel du grade lui trace un programme fidèle des opérations à effectuer dans ce but.

Les métaux

Le profane, qui se présente pour être admis dans la F.°. M.°, est tout d'abord introduit dans un lieu retiré, où on l'invite à se dépouiller de tous les objets métalliques qu'il peut porter sur lui : monnaie, bijoux, armes, décorations, etc., tout doit être remis au F.°. Préparateur.

Les métaux représentent, en cela, tout ce qui brille d'un éclat trompeur. – Lorsque l'esprit est inexpérimenté, il se laisse facilement séduire par les notions fausses communément admises. Le penseur doit se défier des opinions reçues. La monnaie courante des préjugés vulgaires constitue une richesse illusoire, que le sage apprend à mépriser. Il faut se faire pauvre en esprit si l'on veut entrer dans le Royaume des Cieux, c'est-à-dire si l'on veut être Initié et parvenir à concevoir la vérité. On est plus près de celle-ci lorsqu'on ne sait rien, que lorsqu'on reste attaché à des erreurs. Mieux vaut ne rien posséder, plutôt que d'avoir des dettes.

L'homme qui aspire à être libre doit apprendre, d'ailleurs, à se détacher des choses futiles. Les anciens sages méprisaient le luxe. La raison leur prescrivait de réduire leurs besoins au strict nécessaire et de chercher la richesse dans l'absence de désirs immodérés. Qui vit content de rien possède toute chose.

L'Initié, cependant, n'est pas astreint à faire vœu de pauvreté. Il doit simplement se souvenir que la cupidité est le pivot de tous les vices antisociaux : c'est le grand élément de désordre, que les anciennes cosmogonies représentent sous la figure d'un serpent. L'ambition individuelle provoque la rupture de l'harmonie générale : elle fait chasser l'humanité de l'Éden, elle détruit l'âge d'or.

Le penseur doit se placer lui-même dans les conditions de pureté et d'innocence qu'on attribue à l'état de nature.

C'est en revenant à la simplicité du plus jeune âge qu'on réalise les conditions les plus favorables à la recherche désintéressée du vrai.

Le Cabinet de Réflexion

Pour apprendre à penser, il faut s'exercer à s'isoler et à s'abstraire. On y parvient en rentrant en soi-même, en regardant *au-dedans*, sans se laisser distraire par ce qui se passe *au-dehors*.

Les Anciens ont comparé cette opération à une descente aux Enfers. Il s'agit, pour le penseur, de pénétrer jusqu'au centre des choses, afin de parvenir à en connaître l'essence intime. L'esprit doit s'emprisonner dans les entrailles de la terre, où ne s'infiltré aucun rayon du jour extérieur (par les notions que nous fournissent les sens).

Au sein de ces ténèbres absolues, la lampe de la raison éclaire seule des fragments de squelette, qui semblent évoquer des spectres.

Ces débris d'ossements figurent la réalité, telle qu'elle apparaît dépouillée de son décor sensible. C'est la vérité brutale, privée du voile des illusions, la vérité toute nue, qui se cache au fond d'un puits.

Ce puits, qui aboutit au centre du monde, c'est l'intérieur de l'homme. Il y est fait allusion dans le mot VITRIOL, dont l'interprétation était un grand secret parmi les alchimistes. Les lettres dont il se compose leur rappelaient la formule : *Visita Interiora Terræ, Rectificando Invenies Occultum Lapidem* (Visite l'intérieur de la terre et, en rectifiant [par des purifications], tu trouveras la Pierre cachée des Sages).

Cette *Pierre*, la fameuse *Pierre philosophale*, n'est autre chose que la *Pierre cubique* des Francs-maçons. C'est la base de certitude que chacun doit chercher en lui-même, afin de posséder la pierre angulaire (le noyau de cristallisation) de la construction intellectuelle et morale qui constitue le Grand Œuvre.

Dans les mystères de Cérès à Éleusis, le Récipiendaire représentait la graine enfouie dans le sol. Elle y subit la putréfaction, afin de donner naissance à la plante virtuellement renfermée dans le germe. Le profane soumis à l'épreuve de la Terre est pareillement appelé à mettre en jeu les énergies latentes qu'il porte en lui-même. L'Initiation a pour but de favoriser la pleine expansion de son individualité.

L'in-pace du futur Initié renferme un pain et une cruche d'eau. C'est la réserve alimentaire qui, dans le fruit et dans l'œuf, sert à nourrir le germe en voie de développement. Le sage doit apprendre à se contenter du nécessaire, sans se rendre esclave du superflu.

Les murs du caveau portent des inscriptions telles que les suivantes :

Si la curiosité t'a conduit ici, va-t'en !

Si tu crains d'être éclairé sur tes défauts, tu seras mal parmi nous.

Si tu es capable de dissimulation, tremble, on te pénétrera.

Si tu tiens aux distinctions humaines, sors, on n'en connaît point ici !

Si ton âme a senti l'effroi, ne va pas plus loin !

Si tu persévères, tu seras purifié par les éléments, tu sortiras de l'abîme des ténèbres, tu verras la Lumière !

Ces sentences sont groupées autour d'un *Coq* et d'un *Sablier*, emblèmes peints qu'accompagnent les mots : *Vigilance* (sur tes actions), *Persévérance* (dans le bien).

Le *Sablier* est un attribut de Saturne, le Temps, qui s'écoule en dissolvant les formes transitoires (putréfaction – couleur noire des Alchimistes).

Le *Coq* fait allusion au réveil des forces endormies. Il annonce la fin de la nuit et le triomphe prochain de la lumière sur les ténèbres.

Le sel et le soufre

Le rituel prescrit de placer devant le Récipiendaire, deux vases contenant l'un du *sel* et l'autre du *soufre*.

Cette pratique ne peut se justifier que par la théorie des trois principes alchimiques : *soufre*, *mercure* et *sel*.

Le *soufre* correspond à l'énergie expansive qui part du centre de tout être (Colonne J:'). Son action s'oppose à celle du *mercure*, qui pénètre toutes choses par une influence venant de l'extérieur

(Colonne B··). Ces deux forces antagonistes s'équilibrent dans le *sel*, principe de cristallisation, qui représente la partie stable de l'être.

Le penseur ne peut se recueillir qu'en s'isolant des influences mercurielles. C'est pourquoi, dans la chambre de réflexions, le *soufre*, principe d'initiative et d'action personnelle, doit seul agir sur le *sel*, symbole de tout ce qui, au point de vue intellectuel, moral et physique, constitue l'essence même de la personnalité.

Le Testament

Les emblèmes funèbres du Cabinet de Réflexion doivent rappeler la fin nécessaire des choses, la fragilité de la vie humaine et de la vanité des ambitions terrestres. Le Profane, après s'être suffisamment absorbé dans cet ordre d'idées, est invité à répondre par écrit à trois questions, portant sur les devoirs de l'homme *envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables*.

Cette division ternaire de toutes nos obligations morales est basée sur les trois principes alchimiques dont il vient d'être question.

Dieu est ici l'idéal que l'homme porte en lui-même : c'est la conception qu'il peut avoir du Vrai, du Juste et du Beau, c'est le guide suprême de ses actions, l'Architecte qui préside à la construction de son être moral. – Il ne s'agit point là de l'idole monstrueuse que la superstition se forge sur le modèle des despotes terrestres. – La divinité est représentée dans l'homme par ce qu'il y a en lui de plus noble, de plus généreux et de plus pur. Nous portons en nous un Dieu qui est notre principe pensant. De lui émanent la raison et l'intelligence, choses intérieures, que les hermétistes rapportaient au *soufre*. (Le soleil occulte qui brille dans le séjour des

morts – Osiris – Sérapis – Pluton – la Colonne J.: centre d'initiative et d'action expansive.)

Les devoirs envers soi-même sont relatifs au *Sel*, essence de la personnalité, et les devoirs envers les semblables au *mercure*, qui figure l'influence pénétrante du milieu ambiant. Or, tout est nécessairement compris dans la réunion du *contenu* (soufre) du *contenant* (sel) et de l'ambiance (mercure). Les trois questions posées embrassent donc tout le domaine de la morale universelle.

Les ayant résolues, le penseur ne doit pas s'en tenir à la théorie. Renonçant à toutes les faiblesses du passé, il lui incombe de mourir à la vie profane, pour renaître à un mode supérieur d'existence. – Le Récipiendaire se prépare à cette mort symbolique en rédigeant son testament, acte dans lequel il consigne les volontés, qui deviendront exécutoires pour le futur Initié.

Préparation du Récipiendaire

La plante qui perce la surface du sol abandonne dans la terre les écorces qui protégeaient la graine. L'enfant, à sa naissance, se dépouille de même des enveloppes qui contenaient le fœtus. Par analogie, le Profane ne sort de la Chambre des Réflexions qu'en y laissant quelques-uns de ses vêtements.

Il se trouve alors le cœur à découvert, le genou droit mis à nu et le pied gauche déchaussé.

On lui découvre le sein gauche, pour marquer qu'aucune restriction égoïste ne doit isoler le Maçon du reste de ses frères.

Le genou droit est mis à nu, pour indiquer les sentiments de piété philosophique qui doivent présider à la recherche de la Vérité.

Quant au pied sans chaussure, il rappelle l'usage des Orientaux, qui se déchaussent avant de fouler le sol d'une enceinte sacrée. C'est en outre un symbole qui se retrouve dans la légende de Jason.

Ce héros, ayant rencontré sur le bord d'une rivière une vieille femme désireuse de passer l'eau, n'hésite pas à la prendre sur ses épaules, puis à la déposer sur la rive opposée. – On imagine la surprise du jeune homme qui voit alors l'aïeule aux traits fanés reprendre subitement l'aspect majestueux de Junon, la reine du ciel. En récompense de sa bonne action, la déesse lui promet de le protéger dans toutes ses entreprises. Jason avait perdu l'une de ses sandales dans le lit de la rivière, mais, ravi de son aventure, il n'y prend pas garde et entre dans la ville voisine avec un pied nu. Or, un oracle avait averti Pélias, le roi du pays, de se méfier d'un homme qui n'aurait qu'une chaussure. Inquiet à la vue de Jason, il lui demande : « Que ferais-tu d'un citoyen qu'une prédiction t'aurait dénoncé comme devant attenter à ta vie ? » « Je l'enverrais chercher la Toison d'Or » répondit Jason, prononçant ainsi son propre arrêt. – La perte d'une chaussure devint donc la cause de l'expédition des Argonautes, entreprise initiatique, traduite en mythe poétique.

La porte du Temple

Privé de ses métaux, dépouillé d'une partie de ses vêtements et les yeux couverts d'un épais bandeau, le Profane est admis à frapper à la porte du sanctuaire. Ses coups retentissent d'une manière désordonnée et viennent troubler les travaux intérieurs. Interrogé, il manifeste son intention d'être reçu Maçon et fait constater qu'il est *né libre et de bonnes mœurs*.

Cette constatation lui fait accorder l'entrée du Temple. La porte s'ouvre avec fracas et, pour franchir le seuil, le Profane se courbe jusqu'à terre.

Dans l'Antiquité, on obligeait le Récipiendaire à ramper à travers un conduit resserré, à l'imitation de l'enfant qui vient au monde. (Le Cabinet de Réflexion figure la matrice où se développe le germe. L'enfant y laisse les membranes qui le contenaient, puis il vient au monde à la suite d'un suprême effort. Il est retenu par le cordon ombilical, que rappelle la corde, qui dans les Loges Anglaises est pendue au cou du Récipiendaire).

Dans les Initiations modernes, on veut surtout faire comprendre que toute science vraie est fille de l'humilité. L'ignorant présomptueux croit tout savoir et n'éprouve aucun besoin de s'instruire. On réalise donc un premier progrès en se rendant compte qu'on ne sait rien. Quantité de Maçons s'imaginent connaître la Maçonnerie, alors qu'ils ne soupçonnent même pas l'existence de ses mystères et de son ésotérisme. Ceux-là n'ont pas su s'incliner en pénétrant dans le sanctuaire, où ils se comportent en intrus et en profanateurs.

Le Récipiendaire est introduit dans le Temple les yeux bandés. Il ne voit rien, mais il peut *sentir*. C'est ce qu'on donne à entendre en lui faisant appuyer contre sa poitrine la pointe d'un glaive. Il est des vérités d'ordre intuitif qui se devinent et se perçoivent, *sans qu'elles soient exprimées*.

Le glaive flamboyant est le symbole du Verbe, autrement dit de la pensée active. C'est l'arme unique de l'Initié, qui ne saurait vaincre que par la puissance de l'idée et par la force qu'elle porte en elle-même.

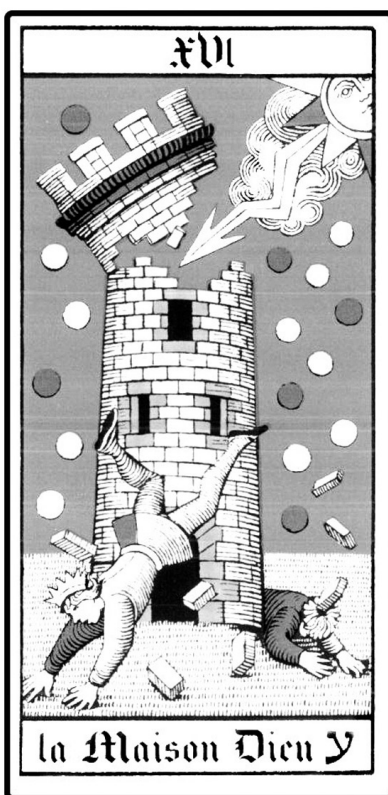
Premier voyage

L'homme qui s'exerce à penser marche tout d'abord en aveugle. Il n'avance qu'à tâtons, trébuchant à chaque pas contre des obstacles qu'il ne saurait surmonter sans l'aide de protecteurs éclairés. Le Récipiendaire, partant de l'*Occident* (le domaine des faits, la réalité objective, le monde sensible) se hasarde à travers les ténèbres de la région du *Nord*. Il s'engage dans cette obscure forêt dépeinte par Dante et citée par Virgile comme cachant le rameau d'or qui procure à Énée l'accès des Enfers.

Ce rameau consacré à Proserpine, c'est la faculté d'*induction* qui porte l'esprit à généraliser les faits observés. Cette opération mentale peut conduire aux hypothèses les plus fausses. – La pensée humaine commence par tomber d'erreurs en erreurs. Ce sont autant de pièges et d'embûches dont l'intelligence doit parvenir à se dégager. – La lutte est longue et pénible. Elle conduit le Récipiendaire jusqu'à l'*Orient* (le domaine de l'abstraction, la réalité subjective, le monde intelligible). – Des notions rationnelles et synthétiques paraissent alors rendre compte des faits. Il en découle des *déductions*, c'est-à-dire un retour vers l'*Occident* (les phénomènes sensibles) par la route du *Midi*.

Le chemin, pour revenir, n'est plus semé de ronces comme au départ. Mais le voyageur s'impose les plus dures fatigues pour gravir laborieusement la cime d'une montagne abrupte. À peine se félicite-t-il d'avoir atteint une hauteur qui domine de vastes régions, qu'il est soudainement assailli par un orage violent. La foudre gronde, le sol tremble et la grêle accable l'imprudent, qui est finalement entraîné par les tourbillons d'un vent furieux et précipité à travers l'espace jusqu'au lieu d'où il est parti. C'est la purification par l'*Air* des anciennes épreuves initiatiques. – Le souffle impétueux de l'opinion

générale fait effondrer l'échafaudage factice des théories personnelles.



Le Tarot, ce livre hiéroglyphique qui nous a été conservé sous forme d'un jeu de cartes, nous retrace cette épreuve dans sa seizième lame. On y voit un homme projeté du haut d'une tour (celle de Babel ?), que décapite le feu du ciel.

Au point de vue moral, le premier voyage est l'emblème de la vie humaine. – Le tumulte des passions, le choc de divers intérêts, la difficulté des entreprises, les obstacles que multiplient sous nos pas des concurrents empressés à nous nuire et toujours disposés à nous

rebuter, tout cela est figuré par l'irrégularité de la route que le Récipiendaire a parcourue et par le bruit qui s'est fait autour de lui.

Il a gravi avec difficulté une hauteur d'où il serait tombé dans un abîme, si un bras protecteur ne l'eût retenu. Cela indique comment, isolé, livré à ses ressources individuelles et uniquement préoccupé de réussir dans la vie, on se donne souvent beaucoup de peine pour ne récolter que ruine et déception. L'égoïsme est un guide trompeur qui conduit aux mécomptes les plus désastreux.

Deuxième voyage

Un premier échec ne doit pas décourager. Le penseur déçu s'efforce de discerner la cause de ses erreurs, puis il retourne sur ses pas. Mais il avance avec circonspection, car l'expérience l'a rendu défiant. Par crainte des anciens pièges, il hésite, s'arrête parfois et marche tantôt vite, tantôt lentement. Une grande incertitude pèse sur son esprit. Il manque de confiance en lui-même et recule devant les conclusions inattendues auxquelles il est amené.

Pour rendre au Récipiendaire son assurance, on lui fait subir la purification par l'*Eau*. C'est une sorte de baptême philosophique qui lave de toute souillure. Toutes les fantasmagories qui faussent l'imagination doivent être entraînées par les ondes de ce fleuve qu'Hercule fit couler à travers les étables d'Augias.

L'Initié doit aussi savoir résister à l'entraînement des courants auxquels, dans la vie, s'abandonnent les natures vulgaires. Il lui appartient, en particulier, de penser par lui-même, sans se faire l'esclave des opinions d'autrui.

Au bruit étourdissant du premier voyage a succédé un cliquetis d'armes, emblème des combats que l'homme est constamment forcé

de soutenir pour repousser les influences corruptrices qui l'assiègent et prétendent le dominer. Il doit lutter sans cesse pour se soustraire à la tyrannie des penchants vicieux. Le sage, cependant, saura se tenir à l'écart des conflits déchaînés autour de lui par les passions égoïstes. Il traversera, imperturbable, le champ de carnage où se heurtent les intérêts opposés, se gardant bien, surtout, de se laisser séduire par les ambitieux sans scrupules, qui savent flatter les appétits et attiser les haines à leur unique profit.

Mais il ne suffit pas de s'abstenir de l'erreur et du vice. Les vertus négatives, indices cependant d'une sagesse trop rare parmi les hommes, sont loin, à elles seules, de donner droit au titre d'*Initié*. Une dernière épreuve reste donc à subir, et c'est la plus redoutable.

Troisième voyage

Pour contempler la Reine des Enfers, c'est-à-dire la vérité qui se cache au-dedans de lui-même, l'Initié doit franchir une triple enceinte de flammes. C'est l'épreuve du *Feu*. Le Récipiendaire impassible, qui s'avance d'un pas ferme, parvient au but sain et sauf, après avoir été enveloppé par trois fois d'un manteau brûlant. Il marche sans difficulté, ne se heurte à nul obstacle et n'entend aucun bruit.

La facilité de ce voyage est un effet de la persévérance du candidat, qui a su opposer le calme et la sérénité à la fougue des passions (flammes). Il s'est rendu apte à juger sainement ; c'est ce qui lui a permis de pénétrer jusqu'au foyer central de la connaissance abstraite, symbolisé par le palais de Pluton (colonne rouge auprès de laquelle l'Apprenti reçoit son salaire).

L'Initié séjourne au milieu des flammes (passions ambiantes) sans être brûlé, mais il se laisse pénétrer par la chaleur bienfaisante qui s'en dégage. L'enthousiasme éclairé est une force dont il faut savoir tirer parti, car seule elle communique l'énergie nécessaire à la réalisation des grandes choses. Une ardeur vive, mais sagement gouvernée, doit porter l'Initié vers tout ce qui est noble et généreux. Il lui appartient surtout de ne jamais laisser s'éteindre dans son cœur le feu d'un amour profond pour ses semblables. Un rayonnement de sympathie se dégagera ainsi de lui, pour l'entourer d'une atmosphère saturée de bienveillance, auréole d'énergies occultes, permettant d'opérer les prodiges les plus inattendus.

Le calice d'amertume

Tout progrès intellectuel étend notre responsabilité morale. On ne peut rien exiger de l'être inconscient ; mais le penseur contracte des devoirs d'autant plus étendus, qu'il est plus avancé dans la connaissance du bien et du mal. Celui qui boit à la coupe du savoir y puise un liquide frais et doux, qui, devenu subitement amer, reprend finalement sa douceur primitive.

Il en est ainsi dans la vie de l'Initié. L'insouciance propre aux êtres vulgaires lui est interdite. L'homme éclairé n'a pas le droit de ne vivre que pour lui-même : il se doit à ses semblables, et, loin de ne pouvoir songer qu'à ses intérêts personnels, il porte désormais tout le poids des misères d'autrui. C'est une charge accablante pour l'homme de cœur qui se dévoue, et dont les intentions sont méconnues. Son désintéressement est une anomalie aux yeux des égoïstes ; par suite, sa conduite est suspectée, ses actes sont

travestis, il est calomnié, persécuté, abandonné, trahi et méprisé de tous.

Abreuvé d'amertume, le juste est alors tenté de désespérer et risque de succomber, écrasé par l'ingratitude des hommes.

Mais cette suprême épreuve ne saurait surprendre l'Initié. Loin de se laisser abattre et de repousser le calice fatidique, il doit le saisir, décidé à le vider jusqu'à la lie.

C'est alors que la liqueur âcre et brûlante se change en un breuvage réconfortant. L'Initié boit les eaux du Léthé. Il oublie les injures, il ne sent plus ses peines, et persistant dans son abnégation il retrouve au milieu des tourments de la vie toute sa sérénité d'esprit. Jouissant désormais de la paix des sages, il est admis aux délices des bosquets élyséens. Sa grandeur morale l'élève à une hauteur où la rage des méchants ne saurait plus l'atteindre. Les événements les plus cruels n'ont plus de prise sur lui. Il est au-dessus de tout : véritablement libre et digne du titre d'INITIÉ !

La bienfaisance

En apprenant au Récipiendaire qu'il vient d'être définitivement admis dans la F. V. M. V., on l'invite à entrer dans la *chaîne d'union* des Maçons. Cela n'est possible qu'en faisant avec eux acte de solidarité par la participation aux œuvres de bienfaisance de l'Ordre. La vie maçonnique s'inaugure donc par un don volontaire, que chacun proportionne à ses moyens et dont la valeur reste cachée.

C'est avec tact et discrétion que nous devons aider nos frères. Ils ont droit à notre protection, car ceux qui manquent du nécessaire sont les créanciers de ceux qui jouissent du superflu. La bienfaisance est donc de pure justice. Elle doit s'accomplir comme un devoir de

solidarité, sans jamais fournir de prétexte à des actes d'ostentation ou de vanité, sources d'orgueil pour celui qui donne et d'humiliation pour celui qui reçoit.

Tous nous pouvons être utiles les uns aux autres. Chacun a besoin de tous, et qui refuserait de secourir son semblable, celui-là s'exclurait lui-même, par ce seul fait, de la communion des Initiés.

La Lumière

Après avoir rempli son premier devoir de Maçon, le néophyte est conduit à l'autel, où il achève de se lier par un engagement solennel.

Il promet, sur son honneur, de garder inviolablement tous les secrets de la F.·. M.·. et de ne jamais révéler aucun de ses mystères, si ce n'est à un bon et légitime Maçon.

Il promet de s'appliquer de toute son intelligence à la recherche de la Vérité et de consacrer toutes ses forces au triomphe de la Justice.

Il promet d'aimer ses frères et de les secourir selon ses facultés.

Il promet enfin de se soumettre aux lois qui régissent la F.·. M.·.

Il consent, s'il devient parjure, à subir les peines qu'il aura méritées, et à ne plus être considéré que comme un être vil, sans honneur ni dignité.

Le néophyte devra toujours avoir présente à l'esprit l'obligation contractée de sa pleine liberté. Il doit être prêt à la renouveler en toute occasion et se sentir la force de l'observer. Sur l'assurance que le serment qu'il vient de prononcer ne lui donne aucune inquiétude, la Lumière lui est accordée. Au signal donné, le bandeau tombe des yeux du Récipiendaire, le Temple s'illumine d'une soudaine clarté, dont le nouvel Initié reste d'abord ébloui. Mais dès que sa vue s'est

accoutumée à la lumière, il voit les assistants debout et à l'ordre, pointant leurs glaives contre sa poitrine.

Ce n'est pas une menace. Par leur attitude, les assistants annoncent à leur nouveau Frère, qu'ils voleront à son secours dans toutes les circonstances difficiles où il pourrait se trouver. Les lames étincelantes dirigées vers lui figurent, en outre, le rayonnement intellectuel que chaque Maçon projettera désormais vers le néophyte. – Ces glaives, d'ailleurs, sont tenus de la main gauche, côté du cœur, et font allusion ainsi aux effluves de sympathie qui de toutes parts se concentrent sur le *nouveau né*, qu'on accueille avec joie au sein de la famille maçonnique.

Le Tablier

L'Initié, qui vient de recevoir la Lumière, s'approche de l'Orient pour renouveler son obligation.

Le Rituel ancien lui fait mettre le genou droit à terre, et la jambe gauche en équerre (soumission, respect à tout ce qui est équitable et juste). La main gauche tenant un compas ouvert en dirige l'une des pointes vers le sein gauche (sincérité parfaite des sentiments exprimés). La main droite est posée sur l'épée flamboyante du Vén., glaive couché lui-même sur les statuts de l'Ordre, ou, plus anciennement sur l'Évangile, ouvert au premier chapitre de saint Jean.

Le Néophyte ayant confirmé ses engagements, le Vén. saisit le glaive flamboyant de la main gauche, il l'étend sur la tête du Récipiendaire et prononce la formule de consécration, en frappant trois coups de maillet sur la lame. Il touche ensuite du glaive les épaules du néophyte et lui donne l'accolade en l'appelant « mon

Frère ». C'est la seule appellation que le nouvel Initié recevra désormais.

Il est en même temps revêtu des insignes de son grade, c'est-à-dire d'un Tablier, emblème du travail, qui rappelle qu'un Maçon doit toujours avoir une vie active et laborieuse. – On ne peut pas se présenter en Loge sans en être décoré. Aussi les plus grands hommes se sont-ils fait honneur de ceindre un modeste tablier de peau d'agneau.

Le penseur y voit le symbole du corps physique, de l'enveloppe matérielle, dont l'esprit doit se revêtir pour prendre part à l'œuvre de la Construction universelle. On peut se souvenir à ce sujet des « tuniques de peau » dont il est question dans la Genèse. Le couple adamique les reçut pour vêtement, lorsqu'il fut contraint de renoncer au Paradis (la jouissance, l'inaction, le repos). Mais si les anciens textes représentent le travail comme un châtiment, il appartient à la Maçonnerie de le glorifier. L'esclave peut maudire son labeur forcé, mais l'homme libre répugne à la mollesse et à l'oisiveté. Il éprouve le besoin de déployer son activité et trouve le summum du bonheur dans une action constante, féconde et utile au plus grand nombre.

Les gants

Au Moyen Âge, le nouvel Apprenti devait offrir une paire de gants à tous les membres de l'Atelier. Dans la Maçonnerie moderne, c'est au contraire le néophyte qui reçoit une double paire de gants blancs.

L'une lui est destinée. Il évitera d'en souiller la blancheur, car les mains d'un Maçon doivent toujours rester pures.

L'autre paire doit être offerte par l'Initié à la femme qu'il estime le plus.

La F.°. M.°. rend hommage ainsi aux vertus d'un sexe, qu'elle refuse d'astreindre à l'aridité de ses travaux ordinaires. La femme est la prêtresse du foyer domestique. Elle veille au-dedans, alors que l'homme s'agite au-dehors. Lorsque celui-ci rentre meurtri des combats de la vie, il puise de nouvelles forces auprès d'une compagne dévouée, qui panse ses blessures. Intelligente, animée d'un courage d'autre nature que le sien, elle le soutient dans ses défaillances, elle l'encourage dans ses entreprises généreuses et devient ainsi sa collaboratrice incessante. Et si l'homme devait être tenté d'oublier ses devoirs, c'est à la femme qu'il appartient de les lui rappeler. La F.°. M.°. a voulu lui en fournir un moyen puissant. Les gants blancs reçus le jour de son initiation évoquent pour le Maçon le souvenir de ses engagements. La femme qui les lui montrera lorsqu'il sera sur le point de défaillir, lui apparaîtra comme sa conscience vivante, comme la gardienne de son bonheur. Quelle mission plus haute pourrait-on confier à la femme que l'on *estime* le plus ? – Le Rituel fait remarquer que ce n'est pas toujours celle que l'on *aime* le plus, car l'amour, souvent aveugle, peut tromper sur la valeur morale de celle qui doit être l'inspiratrice de toutes les œuvres grandes et généreuses.

Goethe, initié à Weimar le 23 juin 1780, s'empessa de faire hommage des gants symboliques à Mme von Stein, en lui faisant remarquer que si le cadeau était infime en apparence, il présentait cette singularité de ne pouvoir être offert par un Franc-Maçon qu'une seule fois dans sa vie.

Restitution des métaux

Le néophyte ayant reçu communication des mots, signes et attouchements qui lui permettent de se faire reconnaître comme Apprenti-maçon, est conduit auprès des surveillants qui le *tuilent*, en lui faisant exécuter la marche « dans un carré long ». Il est ensuite proclamé membre actif de la Loge qui a procédé à sa réception, et désormais tous les Maçons du monde lui devront aide et protection.

L'assemblée acclame le nouvel Initié par la batterie d'usage, puis il est admis à prendre place en tête des frères rangés devant la Colonne du Nord¹.

Le Vén.· l'exhorte à mériter, par son assiduité aux travaux de la Loge et par la pratique des vertus maçonniques, de pénétrer plus avant dans les mystères de l'Ordre.

Il fait remarquer au néophyte que, dans l'espace de quelques heures, on lui a donné de quoi réfléchir pendant toute sa vie. Le langage allégorique de la F.· M.· doit, en effet, être médité avec soin. Les symboles généralisent ce que les mots spécifient. Ils permettent d'exprimer des idées générales qui représentent les lois immuables de la pensée humaine. Ils n'ont pas une valeur déterminée et invariable, mais sont susceptibles, au contraire, d'être envisagés à des points de vue multiples, donnant lieu, chaque fois, à des interprétations analogues, mais différentes.

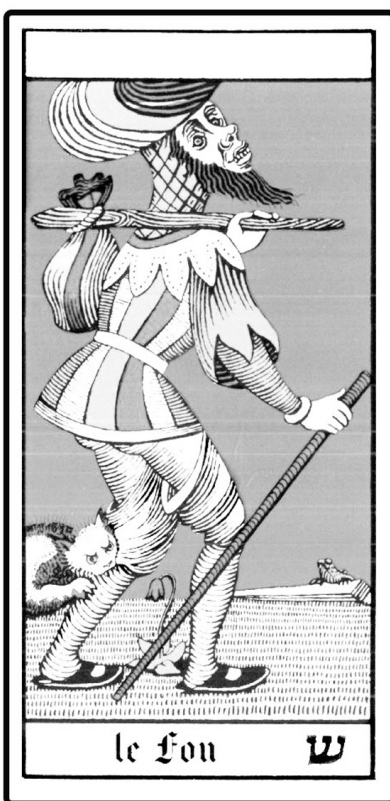
On ne saurait donc exposer tout ce que peut signifier un symbole. Il n'y a jamais dans un signe que ce qu'on sait y voir. Le symbolisme est une écriture qu'il faut apprendre à lire. Celui-là seul, pour qui les symboles ne sont plus lettre morte, peut se dire un *Penseur* et un réel *Initié*.

Le cérémonial de réception se termine par où il a commencé : l'Initié rentre en possession des métaux dont le Profane avait été dépouillé. Le faux brillant des choses ne doit plus faire illusion à l'homme qui a été purifié intellectuellement et moralement. Quant

aux richesses, il ne s'agit aucunement de les mépriser, mais de ne les rechercher qu'en vue de les employer dans l'intérêt de tous.

L'Initiation au premier degré constitue par elle-même un cycle complet : celui des *purifications*, qui enseignent symboliquement au Récipiendaire, à se dégager des préjugés et des défauts profanes, afin de se mettre en état de voir effectivement la Lumière.

Le nouvel Initié ne saurait retenir d'emblée tous les détails rituels sur lesquels doivent porter ses *méditations*. Il ne pourra donc compléter son initiation qu'en participant à celle d'autrui. En s'efforçant d'approfondir le sens du cérémonial, au fur et à mesure qu'il se déroulera devant lui, il contribuera par son attitude à rendre plus profond le recueillement au milieu duquel s'accomplissent les initiations.



Le Profane, l'être qui ne pense pas. Affublé d'une défroque bariolée, il porte une besace remplie d'erreurs et de préjugés. Il marche au hasard, sans discernement et sollicité par ses seules passions. Le lynx, qui le mord, figure le châtimement de ses vices. Un crocodile le guette pour l'engloutir.

-
1. La première pierre d'un édifice devait être celle de l'angle nord-est.

Conceptions philosophiques se rattachant au Rituélisme du grade d'Apprenti

Les traditions

Certaines théories ont exercé une influence prépondérante sur la pensée humaine. Un Initié ne doit pas les ignorer. Nous exposerons donc ici quelques idées des Anciens susceptibles d'éclairer la question : *D'où venons-nous ?*

Il reste entendu que la F.·. M.·. ne préconise aucune manière de voir déterminée. Elle sollicite la pensée indépendante, et, pour mieux stimuler les intelligences, elle évite de leur jeter en pâture des solutions arbitraires.

Qu'on prenne donc bien garde à ce qui va suivre. C'est à titre de renseignement que nous allons nous efforcer de reproduire les théories des antiques hiérophantes. Notre but est de fournir un aliment aux réflexions de ceux qui veulent penser, et non de soutenir une thèse. La F.·. M.·. repousse tout dogmatisme et ne saurait se faire le champion d'aucune doctrine. Elle refuse de prendre parti et

cherche l'accord entre tous les penseurs, car c'est dans cet accord que lui apparaît la Vérité.

La régénération

Rien ne commence et rien ne finit d'une manière absolue. Il n'y a de commencement et de fin qu'en apparence. En réalité tout se tient, tout se continue, pour subir d'incessantes transformations qui se manifestent par une série de modes successifs d'existence.

Ces modes sont variés. Tout ce qui se réalise *en acte* a précédemment existé *en puissance*. Les énergies qui se groupent pour donner naissance à un être subsistaient avant son apparition. Tout être a donc ses racines dans l'origine même de toutes choses.

Des considérations de ce genre ont fait envisager la vie terrestre de chaque être comme une phase particulière d'une vie plus étendue. Cette phase n'est même apparue que comme un accident dans la vie permanente de l'être. L'homme a semblé faire son entrée sur la scène du monde comme sur celle d'un théâtre. Il s'introduit transitoirement dans la peau d'une personne (*persona*, en latin, signifie *masque*, et par extension *rôle*, *acteur*). L'identification est si parfaite, que la plupart des humains, prennent leur rôle au sérieux : ils croient, comme on dit familièrement, « que les choses sont arrivées ». Grimés et affublés de costumes assortis, ils prennent le langage, le ton, les gestes, le maintien du personnage qu'ils ont à représenter, puis ils jouent avec une telle conviction, qu'ils oublient totalement qu'à la chute du rideau les acteurs jettent masques et oripeaux pour redevenir eux-mêmes.

Les Initiés antiques se prétendaient au-dessus de pareilles illusions, qu'ils jugeaient indispensable de ne pas détruire chez le

vulgaire. Pour eux, mystiques raffinés, la vie intégrale de l'homme comportait des phases alternatives d'action et de repos. La vie présente est une période d'activité matérielle. Mais avant de naître, nous avons déjà vécu dans un état imperceptible pour nos sens. Nous étions alors livrés à la vie du rêve, et, selon les souvenirs conservés d'une précédente période active, nous étions en proie au cauchemar du remords, où nous goûtions la douce satisfaction du devoir accompli. C'était le séjour de l'âme dans le royaume de Pluton (le monde invisible).

Mais les peines du Tartare n'étaient pas éternelles et le repos élyséen n'avait rien de définitif. À un moment donné, la partie persistante de l'être se trouvait rappelée à de nouvelles destinées terrestres. Il y avait alors oubli du passé. Le Profane était dépouillé de ses métaux. L'être renonçait à tout ce qu'il avait acquis. Il se reconstruisait lui-même, en se reprenant par la base. Il refaisait toute son évolution, recommençant par le commencement, et repartait d'où il était primitivement venu.

Ce ne sont là que de pures extravagances pour qui ne se donne pas la peine d'approfondir. Mais le penseur pourra utilement puiser dans le trésor de ces vénérables traditions, surtout s'il possède quelques notions d'embryologie.

La genèse individuelle

Les données nébuleuses du mysticisme antique s'éclairent parfois d'une manière nette et précise grâce aux découvertes de la science moderne. Les idées des Anciens ne doivent donc pas être dédaignées.

– Des méthodes avec lesquelles nous sommes peu familiarisés ont pu

les conduire à des solutions qui se rapprochent singulièrement des nôtres.

Rien de surprenant à cela ! Il n'y a *qu'une* vérité, et c'est elle qui inspire toutes les méditations.

Mais la vérité fondamentale s'altère par l'expression. Dès qu'on la revêt d'une forme, son auguste nudité se masque, et les divergences de vue se manifestent. Il appartient dès lors à l'Initié de faire abstraction du signe extérieur. – En matière de formules, de théories, de systèmes, le penseur doit exercer sa pénétration d'esprit, afin de discerner la pensée primitive, qui presque toujours lui apparaîtra comme une éclatante vérité, enfouie sous une accumulation d'erreurs.

Les allégories de la Chambre des Réflexions se rapportent pleinement à cette recherche de la pensée pure, saisie dans un état antérieur à toute concrétion. – Cette pensée généralisée, échappant à toute expression, correspond à la *Matière première des Sages*, point de départ du Grand Œuvre.

Mais envisageons les choses à un autre point de vue. Considérons l'ovule maternel qui vient de se fixer sur la paroi utérine. C'est une simple vésicule aqueuse au sein de laquelle la fécondation semble avoir allumé un foyer d'initiative (Colonne J'), en sorte qu'en elle se marient le *Feu* et l'*Eau*, ou le *Soufre* et le *Sel*, comme l'ont voulu les anciens rituélistes.

Le Récipiendaire reste censément enfermé pendant neuf jours dans le sein de la terre. Cela rappelle les neuf mois de la gestation humaine. – Tant que durait l'épreuve, le postulant ne se nourrissait que de pain et d'eau ; de plus, il ne parlait à personne. Ces austérités ont pu suggérer l'idée des retraites religieuses et des neuvaines.

Les épreuves

L'enfant est aveugle moralement et intellectuellement. Il débute dans la vie soutenu par ses proches, qui ne pourront l'abandonner à lui-même que lorsqu'il sera en pleine possession de ses facultés.

Celles-ci se développent peu à peu. L'homme se fait progressivement ; ses forces s'accroissent en raison de leur mise en œuvre : les difficultés qu'il rencontre sont un stimulant. Elles nous obligent à acquérir ce qui nous manque. Si tout se faisait de soi-même, nous n'aurions aucune raison d'être, car, comme tout organe, nous n'existons qu'en vue de la fonction que nous avons à remplir. Si nous n'avions rien à désirer, rien à vaincre et rien à conquérir, notre rôle serait nul. La lutte nous forme, elle préside à notre évolution et nous fait ce que nous sommes.

La vie d'ailleurs est une école. On n'y est pas pour s'amuser, mais pour se faire et pour s'instruire. Nous devons conquérir nos grades dans la hiérarchie de l'existence et gravir un à un les échelons du perfectionnement individuel.

Mais il s'agit en premier lieu d'atteindre l'âge adulte. L'homme, alors, doit avoir appris à gouverner les forces dont il dispose. La construction corporelle est achevée ; docile aux impulsions volontaires, l'organisme est l'instrument de travail de l'esprit. C'est un vêtement (tablier), que l'homme invisible emploie comme un scaphandre pour plonger dans le domaine des sens, afin d'y accomplir sa tâche.

Le principe intelligent se dégage transitoirement de cet appareil et perd alors tout contact avec le monde sensible. C'est le cas du sommeil ou des états analogues, qui interrompent le cours des travaux symboliques. Ceux-ci reprennent *force* et *vigueur* dès que

nous revenons à nous par le réveil, c'est-à-dire lorsque l'homme invisible s'avise de ceindre à nouveau le *tablier allégorique*.

L'homme parvenu à se posséder entièrement est comparable à l'artiste qui s'est rendu maître de son instrument, au point d'en faire strictement ce qu'il veut. Dans cet état d'harmonie et d'accord parfait entre l'esprit qui commande et le corps qui obéit, il arrive que celui-ci bénéficie de l'expérience acquise par la partie transcendante de l'être. L'atavisme, en effet, ne suffit pas à expliquer des talents et des dispositions heureuses que certains individus manifestent à un tel degré qu'ils semblent se ressouvenir de ce qu'ils auraient pu avoir appris dans une précédente existence. – Ce serait un effet de la *restitution des métaux*.

Si étranges que puissent paraître ces idées, n'ayons pas la présomption de les repousser avec trop de dédain.

Elles sont susceptibles d'une certaine mise au point, et l'Initié ne peut pas se contenter de penser simplement en homme de son temps et de son pays. Il doit s'appliquer à tout comprendre, pour s'assimiler la pensée de toutes les époques, et l'esprit intime de toutes les philosophies.

Tout est vrai lorsqu'on comprend, tout est faux lorsqu'on ne comprend pas.



Pluton règne sur le monde inférieur.
Cerbère est le Sphinx des régions infernales.
Ses trois têtes posent les trois questions :
D'où venons-nous ?
Que sommes-nous ?
Où allons-nous ?

Devoirs de l'Apprenti-Maçon

Devoirs généraux de l'Initié

Les rites initiatiques n'ont aucune vertu sacramentelle. Le Profane qui a été reçu Maçon selon les formes traditionnelles n'a point acquis, par ce seul fait, les qualités qui distinguent le penseur éclairé de l'homme inintelligent et grossier. Le cérémonial de réception n'a de valeur qu'en tant que mise en scène d'un programme qu'il importe au néophyte de suivre pour entrer en pleine possession de toutes ses facultés. L'Apprenti-maçon a donc pour premier devoir de méditer les enseignements du rituel, afin d'y conformer sa conduite. C'est là son devoir par excellence, son seul devoir qui comprend tous les autres.

Mais un débutant réclame des prescriptions plus précises. Elles sont contenues dans l'obligation qu'il a prêté avant de recevoir la Lumière.

Se taire devant les Profanes.

Chercher la Vérité.

Vouloir la Justice.

Aimer ses Frères.

Se soumettre à la Loi.

Discrétion maçonnique

S'interdire de parler, pour s'astreindre à écouter, est une excellente discipline intellectuelle lorsqu'on veut apprendre à penser. Les idées mûrissent par la méditation silencieuse, qui est une conversation avec soi-même. Les opinions raisonnées résultent de débats intimes, qui s'engagent dans le secret de la pensée. Le sage pense beaucoup et parle peu.

Un jeune Maçon doit donc, d'une manière générale, se montrer très réservé. Tout prosélytisme intempestif lui est interdit. Il n'est pire erreur que la vérité mal comprise. Parler pour se faire mal comprendre est à la fois dangereux et nuisible. Il faut donc toujours nous mettre à la portée de ceux qui nous écoutent. Chercher à étonner, en exposant des idées trop hardies, est essentiellement antimaçonnique. À quoi bon effaroucher les esprits timides ? Les intelligences ont besoin d'être préparées à recevoir la Lumière : une clarté trop brusque aveugle et n'éclaire point. Lorsque le bandeau symbolique est tombé de ses yeux, tout Initié a pu constater que l'éblouissement produit une sensation douloureuse. Soyons donc attentifs à ne heurter aucune conviction sincère. Écoutons chacun avec bienveillance, sans faire parade de notre manière de voir. Nous avons à former notre opinion, et, dans ce but, il nous est avantageux d'entendre les avocats des causes les plus contradictoires. Apprenons à juger sans le moindre parti pris, c'est ainsi que nous deviendrons des penseurs indépendants ou des libres-penseurs, dans le vrai sens du mot.

Secret

Un Maçon doit s'abstenir de toute divulgation susceptible de porter préjudice à la F. : M. : ou à ses membres.

Tous les membres de l'Ordre sont solidarisés par un contrat formel de réciprocité. Ils ont des obligations les uns envers les autres, et, pour les remplir, il est indispensable que les Initiés puissent se distinguer des Profanes. Les moyens de reconnaissance doivent donc faire l'objet du secret le plus absolu.

Quant au détail des rites qui se pratiquent au sein des temples maçonniques, il est interdit d'en parler au-dehors. Les esprits superficiels ne pourraient qu'en prendre texte pour ridiculiser la F. : M. :. Il faut éviter, à ce point de vue, de jeter des perles devant les pourceaux.

Le formalisme du rituel maçonnique n'est point d'ailleurs resté secret. Il a été divulgué dans de nombreux ouvrages parus dès le commencement du XVIII^e siècle. Mais on ne peut faire connaître sous ce rapport que le côté matériel de nos pratiques. *L'Ésotérisme* n'est pas susceptible de divulgation.

La discipline du silence portait les anciens Maçons à laisser sans réplique les calomnies dont ils étaient l'objet. Ils attendaient stoïquement que la vérité se fît jour. Elle triomphe nécessairement, comme le donne à entendre la vieille maxime : *Bien faire et laisser braire*.

La pensée, au surplus, est en elle-même une force qui agit au-dehors d'une manière mystérieuse. Elle peut influencer la volonté d'autrui, sans même qu'elle soit exprimée par la parole ou par l'écriture. C'est ce que révèle l'étude des lois occultes de la pensée. L'Initié instruit de ces lois s'applique à *se taire*. Il se concentre, afin d'imprimer à ses idées une plus haute tension. C'est un conspirateur

qui dispose du plus puissant de tous les moyens d'action : la pensée dirigée en pleine connaissance de cause. Mais il convient en ces matières de joindre l'exemple au précepte et de ne pas enfreindre, plus qu'il n'est permis, la loi du silence.

Tolérance

Il est toujours présomptueux de se faire juge d'une opinion, quelle qu'elle soit. Les manières de voir divergentes qui se font jour sont toutes également respectables lorsqu'elles émanent de personnes sincères. Elles expriment la Vérité sous les différents aspects qu'elle présente, en raison des points de vue multiples d'où elle est susceptible d'être envisagée.

Il se rencontre donc une part de vrai dans toutes les opinions. Nul n'est dans l'erreur absolue, et nul, d'autre part, ne peut se flatter de posséder la vérité parfaite. Soyons donc indulgents et ne demandons pas à chacun de voir les choses comme nous-mêmes.

Les intelligences sont faibles. Elles ne s'approchent de la Vérité qu'en parcourant une série d'étapes qu'il faut gagner une à une. Pour favoriser le progrès des esprits, il faut donc tenir compte des phases successives de toute évolution intellectuelle. On obtiendra les meilleurs résultats en intervenant discrètement. On ne saurait trop mettre en application, la devise de Rabelais : *Noli ire, fac venire*. Ne bousculez pas les retardataires pour les obliger à marcher malgré eux ; contentez-vous de les précéder en les encourageant : ils ne manqueront pas de vous suivre.

Gardez-vous surtout de procéder par affirmations, par formules et par dogmes. Rien n'est plus contraire à l'esprit maçonnique. Ne cherchez pas à imposer votre manière de voir, mais amenez les

autres à découvrir ce que vous avez trouvé vous-mêmes. Pensez et faites penser.

Recherche du vrai

La F.·. M.·. se distingue des églises par ce fait qu'elle ne se prétend point en possession de la Vérité. L'enseignement maçonnique ne comporte ni dogme, ni *credo* d'aucune sorte. Chaque Maçon est appelé à construire par lui-même l'édifice de ses propres convictions. C'est dans ce but qu'il est initié à la pratique de l'*Art de la Pensée*.

Cet art s'exerce sur des matériaux qu'il faut dégrossir. Il s'agit, en d'autres termes, d'élaguer les erreurs qui défigurent la vérité. Celle-ci est partout ; mais elle est cachée. Elle demande à être extraite de tout ce qui paraît faux et superstitieux. La superstition n'est que de la pétrification, l'écorce ou le cadavre d'une notion vraie, qui n'a su être ni saisie, ni exprimée correctement.

Ne repoussons donc rien *a priori*. Toute prévention, tout parti pris, s'oppose à notre impartialité de jugement. Le véritable ami de la Vérité ne saurait être un esprit borné, systématiquement enfermé dans le cercle étroit de son horizon mental. Ce doit être une intelligence largement ouverte à toutes les idées susceptibles de provoquer une modification des convictions présentes. Celui qui a ses idées arrêtées et qui tient à les conserver n'est pas un homme de lumière et de progrès : c'est un pontife qui croit savoir et qui a foi en son infaillibilité. Si l'initiation ne parvient pas à le désabuser, c'est qu'il ferme les yeux et qu'il tient à rester Profane.

Réalisation

Si la F.·. M.·. ne se livrait qu'à la spéculation pure, elle resterait dans le domaine abstrait sans compatir aux maux qui accablent l'humanité. Or, ces maux ont leur répercussion sensible dans le cœur de tout homme généreux. L'Initié, par suite, ne s'isole point du monde. Il se garde d'imiter ces mystiques égoïstes qui cherchent la perfection loin du contact de la corruption générale. Il partage moins encore l'indifférence des satisfaits qui ne visent qu'à jouir de faveurs accordées au petit nombre.

L'homme de cœur se sent lésé par toute iniquité, même lorsqu'il n'en est pas directement victime. Se désintéresser du sort d'autrui, c'est rompre le lien de solidarité qui unit tous les membres de la famille humaine. Or les individus ne tirent leur force que de la collectivité dont ils font partie. Se détacher du tout auquel on est incorporé, c'est se vouer à la mort. L'égoïste qui ne prétend vivre que pour lui-même cesse de participer à la vie générale. Il se comporte comme un corps étranger au sein de l'organisme humanitaire et devient un élément morbide, une cause de maladie sociale.

La F.·. M.·. est une alliance universelle d'hommes honnêtes, sincèrement dévoués au bien de tous. Par l'union d'un ensemble de volontés fortes, une action irrésistible s'exerce sur les volontés faibles. C'est dans ce sens qu'il faut *vouloir la Justice*, car ce que l'on veut avec persistance et fermeté, on ne peut manquer de l'obtenir.

Fraternité initiatique

La force d'une association réside essentiellement dans la cohésion de ses membres. Plus ils sont unis, et plus ils sont puissants. En

Maçonnerie, l'union n'est point l'effet d'une discipline imposée, elle ne peut naître que de l'affection que ressentent les uns pour les autres les Initiés. Il est donc de la plus haute importance de contribuer par tous les moyens à resserrer les liens qui unissent les Maçons.

Il est indispensable, avant toutes choses, de se voir, afin de se connaître, de s'apprécier et de s'estimer. Toutes les réunions maçonniques seront donc suivies avec la plus grande assiduité. On s'y comportera de manière à mériter la sympathie de chacun, et par ailleurs, on se montrera plein d'indulgence à l'égard des défauts de ses Frères. – L'homme est toujours imparfait. Il faut donc éviter de s'arrêter aux faiblesses d'autrui ; discernons les qualités de nos collaborateurs et passons la *truelle* sur les rugosités des pierres que doit indissolublement unir le ciment de la plus franche amitié.

Respect de la loi

Au-dessus des lois conventionnelles, il est une loi idéale, écrite dans le cœur des hommes de bien. C'est à cette règle souveraine que l'Initié se soumet sans réserve.

Quant aux lois positives, si imparfaites qu'elles soient, elles n'en sont pas moins respectables. Elles constituent l'élément fondamental de toute civilisation, elles garantissent contre l'arbitraire, assurent l'ordre et s'imposent comme sanction nécessaire du pacte social.

Un Initié se soumet donc aux lois, alors même qu'elles seraient injustes. Il s'incline devant la volonté générale, même lorsque celle-ci se trompe. – Socrate a préféré boire la ciguë, plutôt que de se soustraire à l'arrêt légal, mais inique, qui le frappait. Robespierre est

tombé en refusant d'appeler le peuple à la révolte¹. Ce sont là de grands exemples.

Les Francs-maçons se soumettent scrupuleusement à la législation de tous les pays où il leur est permis de se réunir librement. Ils ne conspirent contre aucune autorité légalement constituée. Leur action humanitaire ne peut donc porter ombrage qu'aux gouvernements qui ont conscience d'avoir contre eux le droit.

En ce qui concerne la *loi maçonnique*, les Maçons en observent surtout l'*esprit*. Les règlements ne s'imposent pas à eux avec une inflexibilité tyrannique. Ils préconisent une ligne de conduite qui a pour elle l'autorité d'une longue expérience. Mais il ne faut jamais perdre de vue que les prescriptions réglementaires s'adressent à des hommes qui pensent et qui se dirigent selon la logique. Or, pour le Penseur, la Raison reste la loi suprême, contre laquelle aucune stipulation écrite ne saurait être invoquée. L'Initié jouit d'une entière liberté, parce qu'il est pleinement raisonnable et que, par suite, il ne peut faire qu'un bon usage de sa volonté. C'est en ce sens que le Maçon doit être libre dans la Loge libre. Lorsque Rabelais résumait la règle des Thélémites par : *Fais ce que voudras*, il comprenait que « *gens libres, bien nez, bien instruictz, conversans en compaignies honnestes, ont par nature un instinct et aguillon qui tousjours les poulse à faictz vertueux et retire de vice, lequel ils nommoient honneur. Iceulx, quand par vile subjection et contraincte sont deprimez et asserviz, détournent la noble affection par laquelle à vertuz franchement tendoient, à déposer et enfreindre ce joug de servitude : car nous entreprenons toujours choses deffendues et convoitons ce que nous est denié.* »



1. N. d. É. – Tel était l'état des recherches historiques lorsque Wirth écrivit cette phrase. C'était une opinion unanimement admise. Mais depuis, Albert Mathiez aurait retrouvé aux Archives nationales l'ordre d'appel du peuple à l'insurrection, signé de Robespierre et taché, pense-t-il, de son sang.

Catéchisme interprétatif du grade d'Apprenti

À chaque grade maçonnique se rattache une instruction par demandes et réponses.

Les questions sont posées de manière à stimuler la réflexion. Le penseur doit s'efforcer d'y répondre selon la logique, et ne pas se contenter de retenir simplement les réponses conventionnelles.

Certaines de ces réponses doivent, *au tuilage*, être données textuellement : elles sont imprimées en caractères spéciaux.

D. – Quel est le lien qui nous unit¹ ?

R. – *La Franc-maçonnerie.*

D. – Qu'est-ce que la Franc-maçonnerie ?

R. – C'est une alliance universelle d'hommes éclairés, unis pour travailler en commun au perfectionnement intellectuel et moral de l'humanité.

D. – La Franc-maçonnerie est-elle une religion ?

R. – Ce n'est pas une religion dans le sens étroit du mot. Mais, mieux que toute autre institution, elle a pour effet de *relier* les hommes entre eux ; c'est par ce fait une religion (de *religare*, *relier*) dans le sens le plus large et le plus élevé du terme.

D. – Êtes-vous Maçon ?

R. – *Mes frères me reconnaissent pour tel.*

D. – Pourquoi répondez-vous ainsi ?

R. – Parce qu'un Apprenti-Maçon doit se défier de lui-même et craindre de porter un jugement avant d'avoir fait appel aux lumières de ses frères.

D. – Qu'est-ce qu'un Maçon ?

R. – *C'est un homme né libre et de bonnes mœurs, également ami du riche et du pauvre s'ils sont vertueux.*

D. – Que veut dire *né libre* ?

R. – L'homme *né libre* est celui qui, après être mort aux préjugés du vulgaire, s'est vu renaître à la vie nouvelle que confère l'initiation.

D. – Pourquoi dites-vous qu'un Maçon *est également ami du riche et du pauvre s'ils sont vertueux* ?

R. – Pour indiquer que la valeur individuelle doit s'apprécier en raison des qualités morales. L'estime ne doit se mesurer que selon la constance et l'énergie que l'homme apporte à la réalisation du bien.

D. – Quels sont les devoirs du Maçon ?

R. – *Fuir le vice et pratiquer la vertu.*

D. – Comment un Maçon doit-il pratiquer la vertu ?

R. – En préférant à toutes choses la Justice et la Vérité.

D. – Où avez-vous été préparé à devenir Maçon ?

R. – Dans mon cœur.

D. – Comment avez-vous procédé à cette préparation ?

R. – En m'appliquant à aimer fraternellement tous les humains.

D. – Où avez-vous été reçu Maçon ?

R. – *Dans une L. : juste et parfaite.*

D. – Que faut-il pour qu'une L. : soit juste et parfaite ?

R. – *Trois la dirigent ; cinq l'éclairent ; sept la rendent juste et parfaite.*

D. – Expliquez cette réponse.

R. – Les *trois* sont le Vén.° et les deux Surv.°. Ces officiers avec l'Orat.° et le Sec.°, sont les *cinq lumières* de la L.°. – mais il faut que sept membres de la L.° au moins soient réunis pour pouvoir procéder à des initiations régulières. – Sur ces sept, trois au moins doivent posséder le grade de Maître et deux le grade de Compagnon.

Trois Maçons, dont l'un au moins est Maître, constituent une *Loge simple*, apte aux délibérations intimes et aux échanges de vues visant à l'instruction réciproque en matière initiatique. – La réunion de cinq Maçons, dont trois Maîtres et un Compagnon, forme une *Loge juste*, compétente en matière d'instruction judiciaire. – Enfin la *Loge parfaite*, composée de sept membres, comme il est dit ci-dessus, possède seule la plénitude de la souveraineté maçonnique.

D. – Depuis quand êtes-vous Maçon ?

R. – *Depuis que j'ai reçu la lumière.*

D. – Que signifie cette réponse ?

R. – Que nous ne devenons réellement Maçons qu'à partir du jour où notre esprit s'est ouvert à l'intelligence des mystères maçonniques.

D. – À quoi reconnâtrai-je que vous êtes Maçon ?

R. – *À mes signes, paroles et attouchements.*

D. – Comment interprétez-vous cette réponse ?

R. – Un Maçon se reconnaît à sa façon d'agir, toujours équitable et franche (*signes*) ; à son langage loyal et sincère (*paroles*) ; enfin à la sollicitude fraternelle qu'il manifeste pour tous ceux à qui il est rattaché par les liens de la solidarité (*serrements de mains, attouchements*).

D. – Comment se font les signes des Maçons ?

R. – *Par équerre, niveau et perpendiculaire.*

D. – Expliquez cette réponse.

R. – Le Maçon, dans ses actes, doit s'inspirer des idées de justice et d'équité (*Équerre*) ; il doit viser au nivellement des inégalités arbitraires (*Niveau*) ; et contribuer enfin à élever sans cesse le niveau social (*Perpendiculaire*).

D. – Donnez-moi le signe.

R. – ... (On le donne).

D. – Que signifie ce signe ?

R. – *Que je préférerais avoir la gorge coupée, plutôt que de révéler les secrets qui m'ont été confiés.*

D. – Ce signe n'a-t-il pas d'autre signification ?

R. – La main droite, placée en équerre sous la gorge, paraît contenir le bouillonnement des passions qui s'agitent dans la poitrine et préserver ainsi la tête de toute exaltation fébrile, susceptible de compromettre notre lucidité d'esprit. – Le signe d'Apprenti signifie à ce point de vue : *Je suis en possession de moi-même et je m'attache à juger tout avec impartialité.*

D. – Donnez-moi le mot de passe.

R. – N. I. A. C. L. A. B. U. T...

D. – Que signifie ce mot ?

R. – Il fait allusion à des mystères qu'on ne saurait approfondir d'emblée.

La Bible donne ce nom au premier homme qui ait forgé des métaux. Il se rapporte aux *Toublai*, peuple de l'Asie mineure livré dès la plus haute Antiquité à l'industrie minière.

Le père de la métallurgie rappelle *Vulcain*, dieu du travail chez les Romains. Les Alchimistes en ont fait le fondateur de leur science.

En Maçonnerie, on a parfois interprété le mot de passe du gr. d'App. dans le sens de *possession du monde*, d'où l'idée de la F. M. exerçant son influence sur tous les peuples de la terre.

D. – Donnez-moi le mot sacré.

R. – *Je ne sais ni lire, ni écrire, je ne puis qu'épeler. Dites-moi la première lettre, je vous dirai la seconde.*

D. – J.

R. – (On donne le mot lettre par lettre).

D. – Que signifie ce mot ?

R. – *Il établit, il fonde.* C'est le nom d'une colonne de bronze dressée à l'entrée du temple de Salomon. Les Apprentis recevaient près d'elle leur salaire.

D. – Pourquoi dites-vous : « Je ne sais ni lire ni écrire. » À quoi se rapporte votre ignorance ?

R. – Au langage emblématique employé par la F.°. M.°. – Le sens ne s'en discerne que progressivement, et l'Initié, au début de sa carrière, épelle avec difficulté ce qui, plus tard, fera pour lui l'objet d'une lecture courante.

D. – Que vous indique la manière d'épeler le mot sacré ?

R. – La méthode d'enseignement de la F.°. M.°, qui sollicite les efforts intellectuels de chacun, tout en évitant d'inculquer des dogmes. – On met le néophyte sur la voie de la Vérité, en lui donnant symboliquement la première lettre du mot sacré ; il doit trouver lui-même la seconde, puis on lui indique la troisième, afin qu'il devine la quatrième.

D. – Qu'appelle-t-on *salaire* en Maçonnerie ?

R. – C'est la récompense du travail, le résultat qu'il produit pour l'ouvrier.

D. – Par quoi se traduit le *salaire* des Maçons ?

R. – Par un perfectionnement graduel de soi-même.

D. – Pourquoi les Apprentis reçoivent-ils leur salaire près de la Colonne J.° ?

R. – Parce qu'elle symbolise *l'énergie productrice, le foyer d'où rayonne l'activité humaine.*

D. – Quel est ce foyer ?

R. – C'est le centre conscient auquel se rapporte chez l'individu la conception du *moi*. – L'Apprenti-Maçon doit s'absorber en lui-même, se replier sur la source initiale de sa pensée, afin de chercher dans la raison pure le point de départ de ses connaissances. C'est pourquoi, au début de son initiation, il est enfermé dans le sein de la terre, où, rentrant en lui-même, il doit descendre jusque dans les profondeurs du puits où la Vérité se trouve cachée.

D. – Quelle est la forme de votre Loge ?

R. – *Un carré long.*

D. – Dans quel sens est sa longueur ?

R. – *De l'Orient à l'Occident.*

D. – Sa largeur ?

R. – *Du Midi au Septentrion.*

D. – Sa hauteur ?

R. – *Du Zénith au Nadir.*

D. – Que veulent dire ces dimensions ?

R. – *Que la Franc-maçonnerie est universelle.*

D. – Pourquoi votre Loge s'étend-elle de l'Orient à l'Occident ?

R. – Elle est *orientée*, comme tous les anciens édifices sacrés, pour rappeler que la Maçonnerie marque à ses adeptes la direction d'où vient la lumière. Il appartient aux Maçons de s'engager dans la voie tracée afin de marcher par eux-mêmes à la conquête du Vrai.

Il est à remarquer que les cathédrales construites par les Francs-Maçons du Moyen Âge ont toujours leur grand axe strictement parallèle à l'équateur terrestre.

D. – Qu'entendez-vous par le mot Loge ?

R. – C'est un lieu secret qui sert d'abri aux Maçons pour couvrir leurs travaux.

D. – Pourquoi les travaux maçonniques doivent-ils s’accomplir à couvert ?

R. – Parce que toutes les forces, qui sont destinées à se déployer utilement au-dehors, doivent tout d’abord être concentrées sur elles-mêmes, afin qu’après s’être mûries par la compression, elles puissent acquérir leur summum d’énergie expansive.

D. – À quoi peut se comparer une Loge régulièrement couverte ?

R. – À la cellule organique et plus spécialement à l’œuf qui contient un être en puissance de devenir. – Tout cerveau pensant figure en outre un Atelier fermé : c’est une assemblée délibérante, abritée contre l’agitation du dehors.

D. – Que dites-vous quand les travaux ne sont pas à couvert ?

R. – *Il pleut !* (Cette expression permet aux Maçons de s’avertir entre eux, lorsque leur conversation risque d’être surprise par des oreilles profanes.)

D. – Qu’est-ce qui soutient votre Loge ?

R. – *Trois grands piliers qu’on nomme Sagesse, Force et Beauté, et qui sont symboliquement représentés par le Vén. : et les deux Surv. :*

D. – Comment ces piliers allégoriques peuvent-ils soutenir votre Loge, c’est-à-dire présider au travail constructif des Maçons ?

R. – *La Sagesse conçoit, la Force exécute et la Beauté orne.*

D. – Pourquoi vous êtes-vous fait recevoir Franc-Maçon ?

R. – *Parce que j’étais dans les ténèbres et que j’ai désiré la lumière.*

D. – Expliquez cette réponse.

R. – La société au milieu de laquelle nous vivons n’est qu’à demi civilisée. Les vérités essentielles y sont encore entourées d’ombres épaisses, les préjugés et l’ignorance la tuent, la force y prime le droit. La plus grande somme de vérités et de lumières ne saurait donc mieux se rencontrer que dans les temples maçonniques, consacrés au travail et à l’étude par des hommes éprouvés et choisis.

D. – Dans quel état étiez-vous quand on a procédé à votre Initiation ?

R. – *Ni nu, ni vêtu, mais dans un état décent et dépourvu de tous métaux.*

D. – Pourquoi dans cet état ?

R. – *Dépouillé d'une partie de mes vêtements, pour rappeler que la vertu n'a pas besoin d'ornements.*

Le cœur à découvert, en signe de sincérité et de franchise.

Le genou droit mis à nu, pour marquer les sentiments d'humilité qui doivent présider à la poursuite du Vrai.

Le pied gauche déchaussé, à l'imitation d'une coutume orientale, et par respect pour un lieu qui est saint parce qu'on y recherche la Vérité².

Dépouvu de tous métaux, comme preuve de désintéressement, et pour apprendre à se priver sans regret de tout ce qui peut nuire à notre perfectionnement.

D. – Comment avez-vous été introduit en Loge ?

R. – *Par trois grands coups.*

D. – Quelle est leur signification ?

R. – *Demandez et vous recevrez (la Lumière) ; cherchez et vous trouverez (la Vérité) ; frappez et on vous ouvrira (les portes du Temple).*

D. – Que vous est-il arrivé après votre introduction dans le Temple ?

R. – *Après avoir subi diverses épreuves et du consentement de mes frères, le Maître de la Loge m'a reçu Maçon.*

D. – Quelles sont ces épreuves et que signifient-elles ?

R. – Ces épreuves ont consisté en trois voyages destinés à m'enseigner la route qui conduit à la Vérité.

D. – Qu'avez-vous fait après avoir subi les épreuves ?

R. – J'ai promis de garder les secrets de l'Ordre et d'agir en toutes circonstances comme un bon et loyal Maçon.

D. – En quoi consistent les secrets de l'Ordre ?

R. – Dans la connaissance des vérités abstraites, dont le symbolisme maçonnique est la traduction sensible.

D. – Qu'avez-vous aperçu en entrant en Loge ?

R. – *Rien que l'esprit humain puisse comprendre : un voile épais me couvrait les yeux.*

D. – Comment expliquez-vous cette réponse ?

R. – Il ne suffit pas à l'homme d'être mis en présence de la Vérité pour qu'elle lui soit intelligible. La lumière n'éclaire l'esprit humain que lorsque rien ne s'oppose à son rayonnement. Tant que l'illusion et les préjugés nous aveuglent, l'obscurité règne en nous et nous rend insensibles à la splendeur du Vrai.

D. – Qu'avez-vous vu en recevant la Lumière ?

R. – *Le Soleil, la Lune et le Maître de la Loge.*

D. – Quel rapport symbolique y a-t-il entre ces astres et le M.° de la L.° ?

R. – Le *Soleil* représente la raison qui éclaire les intelligences, la *Lune* figure l'imagination qui revêt les idées d'une forme appropriée, et le *Maître de la Loge* symbolise le principe conscient qui s'illumine sous la double influence du raisonnement (Soleil) et de l'imagination (Lune).

D. – Où se tient le Maître de la Loge ?

R. – *À l'Orient.*

D. – Pourquoi ?

R. – *De même que le soleil apparaît à l'Orient pour ouvrir la carrière du jour, de même aussi le Maître se tient à l'Orient pour ouvrir la L.° et mettre les ouvriers à l'œuvre.*

D. – Où se tiennent les Surveillants ?

R. – *À l'Occident, pour aider le M.: de la L.: dans ses travaux, payer les ouvriers et les renvoyer contents.*

D. – Que signifie l'Occident par rapport à l'Orient ?

R. – L'Orient marque la direction d'où provient la lumière, et l'Occident la région sur laquelle elle s'arrête. L'Occident figure par suite le monde visible qui tombe sous les sens, et, d'une manière générale, tout ce qui est *concret*. L'Orient, au contraire, représente le monde intelligible, qui ne se révèle qu'à l'esprit : en d'autres termes, tout ce qui est *abstrait*.

D. – Où se tiennent les Apprentis ?

R. – *Au Septentrion, qui représente la région la moins éclairée, parce qu'ils n'ont encore reçu qu'une instruction élémentaire en Maçonnerie et que, par suite, ils ne sont pas en état de supporter un trop grand jour.*

D. – À quelle heure les Maçons ouvrent-ils et ferment-ils leurs travaux ?

R. – *Allégoriquement les travaux s'ouvrent à Midi et se ferment à Minuit.*

D. – Que signifient ces heures conventionnelles ?

R. – Elles indiquent que l'homme atteint la moitié de sa carrière, le midi de sa vie, avant de pouvoir être utile à ses semblables, mais que, dès cet instant jusqu'à sa dernière heure, il doit travailler sans relâche au bonheur commun³.

D. – Que nous apprend la coutume de s'informer de l'heure avant d'agir ?

R. – L'action n'est utile que si elle vient à propos. Les conquêtes du progrès ne s'accomplissent qu'à leur heure. En se montrant trop impatient, on risque de faire avorter ce qui est en voie de préparation. Il faut savoir attendre le moment psychologique : agir trop tôt ou trop tard entraîne un égal insuccès.

D. – Quel âge avez-vous ?

R. – *Trois ans.*

D. – Que signifie cette réponse ?

R. – S'informer de l'âge maçonnique d'un F.°, c'est lui demander quel est son grade. – L'Apprenti-Maçon a trois ans, parce qu'il doit être initié aux mystères des trois premiers nombres.

D. – Quels sont ces mystères ?

R. – Ce sont les conséquences logiques qui se déduisent des propriétés intrinsèques des nombres. La raison se base sur ces notions abstraites lorsqu'elle s'applique à résoudre le problème de l'existence des choses.

D. – Qu'avez-vous appris par l'étude du nombre *Un* ?

R. – Que tout est *Un*, vu qu'il ne saurait rien exister en dehors du *Tout*.

D. – Comment formulez-vous les principes que vous révèle le nombre *Deux* ?

R. – L'intelligence humaine assigne artificiellement des bornes à ce qui est *Un* et sans limites. L'*Unité* est ainsi renfermée entre deux extrêmes, qui ne sont que de pures abstractions, auxquelles les mots seuls prêtent une fausse apparence de réalité.

D. – Que concluez-vous de là ?

R. – Que l'*Être*, la *Réalité* ou la *Vérité* a pour symbole le nombre *Trois*.

D. – Pourquoi ?

R. – Parce que l'*Être* ou *Ce qui est* nous apparaît comme un troisième et moyen terme, en qui les extrêmes opposés se concilient.

D. – À quoi travaillent les Apprentis ?

R. – À *dégrossir la pierre brute, afin de la dépouiller de ses aspérités et la rapprocher d'une forme en rapport avec sa destination.*

D. – Quelle est cette pierre brute ?

R. – C'est l'homme lui-même, en tant que produit grossier de la nature, appelé à être poli et transformé par l'art.

D. – Quels sont les outils de l'Apprenti ?

R. – *Le Ciseau et le Maillet.*

D. – Que figurent-ils ?

R. – Le *Ciseau* représente la pensée arrêtée, les résolutions prises, et le *Maillet* la volonté qui les met à exécution.

D. – Que signifie la marche des Apprentis ?

R. – *Le zèle que nous devons montrer en marchant vers celui qui nous éclaire.*

D. – Avez-vous quelque ambition ?

R. – *Une seule, j'aspire à l'honneur d'être reçu parmi les Compagnons.*

1. D'après les anciens rituels anglais, le *tuilage* débute comme suit :

D. – *Y a-t-il quelque chose entre vous et moi ?*

R. – *Oui, Vén. : M. :*

D. – *Qu'est-ce, mon F. : ?*

R. – *Un secret.*

D. – *Lequel ?*

R. – *La Fr. : Maç. :*

D. – *Je présume donc que vous êtes Franc-Maçon ?*

R. – *J'ai été reçu et admis comme tel par mes FF. : Maîtres et Compagnons.*

2. La voix qui sortait du Buisson ardent dit à Moïse : « N'approche point d'ici ; déchausse tes souliers de tes pieds, car le lieu où tu te tiens est une terre sainte ! »

3. D'après la légende, Zoroastre, l'un des fondateurs des mystères de l'Antiquité, recevait ses disciples à midi et les congédiait à minuit, après l'agape fraternelle qui terminait les travaux.

Premiers éléments de philosophie initiatique

Les mystères

La science était jadis l'apanage du petit nombre. Elle ne se transmettait que sous le sceau du secret, à des hommes choisis dont on exigeait de rares qualités morales.

Ces élus étaient mis en présence d'emblèmes et de symboles, car le langage manquait primitivement de termes pour exprimer les choses abstraites. Force était donc de revêtir les conceptions philosophiques d'un voile imagé, qui devait être transparent pour les esprits perspicaces.

La science ne s'adressait ainsi qu'à des intelligences d'élite. Pour acquérir les connaissances propres aux anciens sages, il ne suffisait pas d'exercer la mémoire et de mettre en jeu une certaine facilité d'assimilation. Il fut un temps où l'on ne s'instruisait qu'en parvenant à résoudre des énigmes.

Les vérités que l'on découvrait ainsi n'avaient rien de commun avec les connaissances usuelles que l'on cherche si largement à répandre de nos jours. – La Sagesse des Anciens s'attachait aux plus hautes spéculations : elle recherchait les *causes* et surtout la *Cause*

des causes. – La science moderne étudie, au contraire, les *effets* : elle *observe* et elle *calcule* ; mais trop souvent, elle se dispense de *penser*. – L'Antiquité tendait à produire des *sages*, alors que nous n'avons plus aujourd'hui que des *savants*.

Le triomphe très légitime de l'expérimentalisme ne doit pas, néanmoins, nous faire perdre de vue l'ordre de ces vérités qui sont en nous et non en dehors de nous. – La pensée est soumise à des lois, dont la connaissance peut seule nous faire distinguer en toutes choses la réalité de l'apparence.

L'homme qui ignore ces lois est le jouet de perpétuelles illusions, car il ne sait ni contrôler, ni rectifier les données de ses sens.

Le penseur, au contraire, qui est initié aux *mystères de l'être*, conçoit les conditions nécessaires de toute existence et ne saurait être dupe d'aucun mirage trompeur.

Lorsqu'on a su conquérir cette initiation, on cesse de s'agiter en aveugle au sein des ténèbres du monde profane, on s'éclaire d'un flambeau qui dissipe l'obscurité que l'on porte en soi, on tient le fil d'Ariane qui permet de pénétrer sans s'égarer dans le labyrinthe des choses incomprises.

L'ésotérisme

La science qui s'enseigne dans nos universités ne tient compte que de ce qui frappe les sens. Elle n'envisage que le côté extérieur des choses et repousse les notions d'ordre purement intelligible. Cette science du dehors, de l'apparent, du visible, c'est la *science profane* (de *profanum* : devant le Temple). Nul ne songe à la mépriser, mais elle ne doit pas faire négliger ce qu'on appelait jadis

la *Science sacrée*, c'est-à-dire la science de ce qui est caché, de ce qui est invisible ou intérieur.

Un exemple fera nettement saisir les caractères distinctifs de ces deux sciences.

Supposons un volume imprimé, et prions un savant de l'examiner selon les méthodes qui lui sont propres. – Il envisagera le livre comme un objet doué de propriétés physiques, qu'il déterminera avec une merveilleuse exactitude. Il pourra mesurer les dimensions du volume à un dix-millième de millimètre près. Le poids en sera indiqué en tenant compte de la moindre fraction de milligramme. Les caractères du texte seront comptés. On cherchera la règle de leur répartition. La science, en outre, fournira l'analyse chimique du papier et de l'encre d'imprimerie. Ses investigations iront sous ce rapport jusqu'aux plus extrêmes limites de la minutie.

Mais tous ces renseignements ne vous intéressent que d'une manière secondaire et la chose essentielle pour vous serait de connaître la pensée que l'auteur a voulu exprimer. Gardez-vous cependant d'interroger à ce sujet l'homme aux instruments de précision. Il vous répondrait, non sans une certaine suffisance, qu'il lui appartient de rester sur le terrain des faits, et qu'il doit s'interdire de compromettre la dignité de la science en la livrant au hasard des spéculations métaphysiques !

Cette réponse n'étant guère de nature à satisfaire la curiosité humaine, il faut en conclure que les connaissances profanes sont insuffisantes.

D'aucuns se complaisent, il est vrai, dans cette ignorance savante qu'on nomme l'agnosticisme. Ils s'obstinent à rester en arrêt devant la façade du Temple et se contentent de la vue extérieure des choses, dont l'essence intime leur échappera toujours, tant qu'ils n'auront pas pénétré dans l'intérieur du sanctuaire.

Les nombres

Ce qui n'est pas visible se révèle à qui sait regarder en dedans de soi. Cette vue renversée sur elle-même fait découvrir un vaste domaine de connaissances indépendantes de toute observation matérielle. Ce sont des notions qui s'imposent par leur propre évidence. Elles se rapportent à *ce qui est nécessairement* et constituent ainsi la *science de l'absolu*, qui ne souffre pas plus d'incertitude que les mathématiques.

Cette science, qui est la plus importante de toutes, est renfermée dans notre esprit, qui la découvre comme un trésor ignoré, dès qu'il parvient à se percevoir lui-même. – C'est ainsi que la connaissance de soi-même devient le point de départ de toute philosophie.

Mais il est impossible de se connaître directement soi-même sans le secours d'un miroir. Les abstractions qui sont en nous ne deviennent perceptibles que lorsqu'elles se reflètent dans un signe extérieur. Les symboles interviennent donc pour nous rendre manifestes les vérités qui sont en nous. Ils nous présentent l'image fidèle de ce que contient notre esprit. Lorsque celui-ci est vide, ils n'ont, par suite, aucune signification. La faute n'en est pas aux symboles, mais à celui qui ne sait rien y voir. On ne peut rien sortir d'une intelligence creuse.

Les symboles, néanmoins, ne parlent pas d'eux-mêmes. Pour les rendre éloquents, il faut avoir ouvert le sanctuaire des vérités abstraites, grâce à la clef que nous fournit l'étude des *propriétés intrinsèques des Nombres*.

Toutes les écoles initiatiques ont préconisé cette étude. – Les Anciens en ont fait la base de leur science sacrée ; aussi les nombres jouent-ils un rôle prépondérant dans le symbolisme de toutes les religions. – Pythagore prétendait que les nombres régissent le

monde. – Dans leur correspondance particulière, les Maçons se saluent « par les nombres qui leur sont connus » (P.: L.: N.: Q.: V.: S.: C.:). La F.: M., au surplus, n'agit en toutes choses, que d'après des nombres déterminés et rattache les connaissances spéciales de chaque grade à la philosophie numérale des Anciens.

Pour l'Apprenti, le programme se limite aux nombres Un, Deux, Trois et Quatre, qu'il doit examiner au point de vue des déductions logiques qui se dégagent de la notion de l'*Unité*, du *Binaire*, du *Ternaire* et du *Quaternaire*.

L'unité

Pour faciliter l'étude des nombres, la F.: M.: fait usage d'emblèmes attirant l'attention sur leurs propriétés essentielles. – Le nouvel Initié, néanmoins, ne discerne tout d'abord aucun symbole se rapportant au nombre *Un*.

Il doit en être ainsi, car rien de ce qui est sensible ne peut être admis à représenter l'Unité. Nous ne percevons, en dehors de nous, que diversité et multiplicité. Rien dans la nature n'est simple : tout y est complexe.

Mais si l'unité ne nous apparaît pas dans ce qui nous est extérieur, elle semble, par contre, résider en nous. Tout être pensant a le sentiment qu'il est *Un*.

Cette Unité qui est en nous se manifeste à la fois dans notre manière de penser, d'agir et de sentir. – Nos idées, ramenées à la notion d'un tout harmonique, font naître en nous la notion du *Vrai*. – Nos actes, rapportés à une loi établie pour tous, se règlent sur cette unité morale qui correspond au *Juste* et au *Bien*. – Nous sommes enfin portés à coordonner nos sensations, et c'est de ce

besoin d'unité esthétique que naissent les arts qui réalisent le *Beau*.
– Le *Vrai*, le *Juste* et le *Beau* traduisent donc, dans des domaines différents, un même principe d'Unité, qui est *l'Idéal*, le pôle unique vers lequel tendent toutes les aspirations.



Le Principe pensant universel, représenté par *Indra*, divinité védique, dispensatrice de la pluie spirituelle, animatrice du monde. – Chacun des cheveux de cette figure correspond à une individualité pensante.

L'Unité n'a rien d'objectif. C'est une abstraction qui se rapporte au *Centre* insaisissable auquel nous ramenons notre *moi*.

Ce *Centre*, qui n'est localisé nulle part, semble être en chacun de nous. Mais ce n'est qu'une illusion. La pensée est *une*. Il n'y a qu'un seul principe pensant commun à tous les êtres. C'est le *Centre omniprésent*, qui est à la fois en nous et hors de nous. (*Brahma, Osiris, Dieu le Père, l'Ancien des jours, etc.*).

Tout centre suppose une circonférence. L'unité abstraite est donc indissolublement liée à la Multiplicité concrète.

Le Père universel (Osiris) est uni à la Mère universelle (Isis ou la Nature).

Cela veut dire que les *effets* sont inséparables des *causes*, qui se ramènent toutes à une *Cause* primitive simple.

Quelle est cette *Cause* ? Quel est le principe premier dont dérivent toutes choses ?

L'Unité absolue, qui englobe toute existence passée, présente et future, a été symbolisée jadis par un serpent qui se mord la queue, le fameux serpent *Ouroboros*, qu'accompagnait, comme on le voit sur la figure ci-contre, une légende grecque qui peut se traduire ainsi :

UN LE TOUT



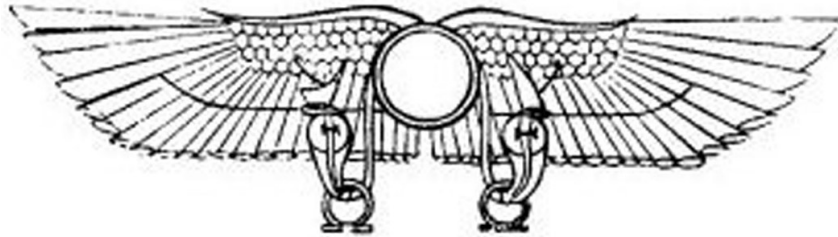
Cet *Un-Tout* échappe nécessairement à notre compréhension. C'est le *Mystère par excellence*, l'*Arcane des Arcanes*.

L'existence ne s'explique pas, elle se constate. *L'Être* ou *Ce qui est*, se montre à nos sens sous son aspect de *multiplicité*, de même qu'il se révèle à la raison sous son caractère d'*unité*. – À la fois *un* et *multiple*, il a été représenté dans la Bible par le mot *Ælohim*, pluriel qui régit un verbe au singulier (*Beraes-chith barâ Ælohim*. Dans le principe Lui-les-Dieux créa...).

Pour les alchimistes, tout provient de la *Matière première des Sages*, substance non différenciée qui ne saurait frapper nos sens. Cette entité mystérieuse n'est *rien* pour le vulgaire, mais elle est *tout*

pour les philosophes. – Les sots ne la voient *nulle part*, tandis qu'elle est *partout* pour les Sages.

La substance *une* est d'ailleurs pour nous comme si elle n'existait pas. Nous ne percevons les choses qu'en raison des contrastes, qui font nécessairement défaut dans ce qui est *un* et *uniforme*. – L'Unité absolue ne pouvant être distinguée ou séparée d'autre chose, se conçoit donc comme le *Vide* ou le *Néant*. C'est l'Abîme, la *Nuit* ou le *Chaos* des différentes cosmogonies. – Hiéroglyphiquement c'est un disque noir, qui représente le *Tout-Rien* ou *Être-Non-Être* des Kabbalistes.



Le binaire

Nous ne pouvons *comprendre*, c'est-à-dire *prendre* mentalement, que ce qui donne *prise* à nos facultés intellectuelles. Or, celles-ci ne peuvent saisir l'*Être* dans son unité radicale. L'infini échappe à notre entendement, tout en s'imposant à notre raison, qui est tenue de s'incliner devant les vérités transcendantes en reconnaissant son impuissance. (Le Récipiendaire se courbe jusqu'à terre en franchissant le seuil du Temple).



Nous ne percevons un objet, que lorsqu'il se différencie de son milieu ambiant. La différenciation est donc indispensable à la connaissance, et c'est ce qui fait de *deux* le nombre de la Science.

Dans le symbolisme ancien, celle-ci était représentée par une femme assise entre deux colonnes, images du Binaire dans ses différents aspects.

Cette femme est noire, pour indiquer le caractère mystérieux et secret de la science antique. Ses mains font le signe de l'*ésotérisme* (ce qui est intérieur, inaccessible aux sens et d'ordre purement intelligible). La droite est dirigée vers le ciel, la gauche vers la terre. Cela signifie : « *Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas.* » C'est le principe de l'analogie universelle, base de l'interprétation de tous les symbolismes.

Des deux colonnes, l'une est rouge (J'·) et l'autre blanche (B'·). Elles correspondent aux antithèses suivantes :

Sujet.	Objet.
Agent.	Patient.
Actif.	Passif.
Positif.	Négatif.
Mâle.	Femelle.
Père.	Mère.
Donner.	Recevoir.
Créer, produire.	Développer, conserver.
Agir.	Sentir.
Raison.	Imagination.
Inventer.	Comprendre.
Commander.	Obéir.
Mouvement.	Repos.
Esprit.	Matière.
Osiris.	Isis.
Soleil.	Lune.
Abstrait.	Concret.

Les colonnes symboliques rappellent les obélisques couverts de hiéroglyphes qui se dressaient devant les temples égyptiens. On les retrouve dans les deux tours du portail des cathédrales gothiques. Ce sont les *colonnes d'Hercule* qui marquent les limites entre lesquelles se meut l'esprit humain. Ce domaine de ce qui nous est connu a pour image le *voile d'Isis*, tendu de l'une des colonnes à l'autre.

Ce rideau nous dérobe la vue de la réalité vraie, qui se renferme dans le mystère de l'unité. Nous prêtons une objectivité décevante aux qualités contraires que nous attribuons aux choses. Nous sommes ainsi le jouet de *Maya* la déesse de l'Illusion, qui nous tient fascinés sous le charme de ses enchantements.

Pour se soustraire à l'empire de l'éternelle magicienne, le penseur ne doit accorder qu'une valeur purement relative aux entités antagonistes que nous imaginons, par un abus du langage autant que de la pensée. – Le *Vrai* et le *Faux*, le *Bien* et le *Mal*, le *Beau* et le *Laid*, etc., se rapportent à des *extrêmes* qui n'existent que dans notre esprit. Ce sont les bornes factices du monde qui nous est connu, lambeau bien exigü, mais qui nous séduit par les reflets chatoyants des soies dont il est tissé. Ce voile, suspendu entre les colonnes du Temple, en masque l'entrée, et doit être soulevé par le penseur qui veut y pénétrer. Le Récipiendaire le laisse derrière lui, lorsqu'il a subi les épreuves et que la lumière lui est accordée. L'Initié se tient alors entre les deux colonnes, debout sur le *pavé mosaïque*, qui est un assemblage de dalles alternativement blanches et noires.

Ces couleurs contraires nous apprennent comment, dans le domaine de nos sensations, tout se compense avec une rigoureuse exactitude. Nos perceptions se plient à la loi des contrastes. Nous ne jouissons du repos qu'en tant qu'il répare une fatigue. Nous n'apprécions le plaisir qu'en le comparant à la douleur qui nous est connue. La joie se proportionne à la peine ou à l'anxiété qui l'a précédée. L'erreur manifeste la vérité. Le bien nous attire dans l'exacte mesure où le mal nous repousse. Le beau nous plaît en proportion de l'horreur que nous inspire le laid. La lumière ne se conçoit que par opposition aux ténèbres, et le bonheur ne peut être goûté que lorsqu'il nous sauve de l'infortune. L'existence n'acquiert de prix que par la lutte contre les difficultés qu'on parvient à vaincre. La jouissance ne réside que dans le triomphe.

La vie résulte d'un perpétuel conflit. C'est l'opposition qui engendre toutes choses, de même que la révolte crée l'individu, car il faut s'insurger pour *être*. Tel est le sens du mythe de la chute adamique. Un foyer d'initiative individuelle ne se constitue que sous

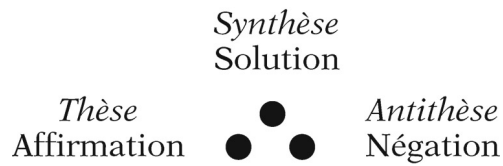
l'inspiration de l'égoïsme radical. (Serpent de la Genèse), qui incite l'automatisme physiologique à se rendre conscient et à vouloir être semblable à Lui-les-Dieux (Ælohim) connaissant le bien et le mal !

Le ternaire

Deux est le nombre du discernement, qui procède par analyse, en établissant des distinctions incessantes, sur lesquelles rien ne saurait se baser. L'esprit qui refuse de s'arrêter dans cette voie se condamne à la stérilité du doute systématique, à l'opposition impuissante, à la contestation perpétuelle. Ce binaire est celui de Méphistophélès, le contradicteur qui toujours nie.

L'Initié sait conjurer le démon après l'avoir évoqué, car l'Unité radicale ne se dédouble à ses yeux que pour se reconstituer trinitairement. *Deux* révèle *Trois* et le ternaire n'est qu'un aspect plus intelligible de l'unité.

La Tri-Unité de toutes choses est le mystère fondamental de l'Initiation intellectuelle. Le Maçon qui pare sa signature de trois points en triangle, donne à entendre qu'il sait ramener par le ternaire le binaire à l'unité. Si réellement il s'est élevé à la hauteur du point qui domine les deux autres, il ne se perdra jamais en de vaines discussions, car il percevra sans difficulté la solution qui se dégage d'un débat contradictoire. Jugeant de haut sans le moindre parti pris et en toute liberté d'esprit, il fera jaillir la lumière du choc de l'affirmation et de la négation.



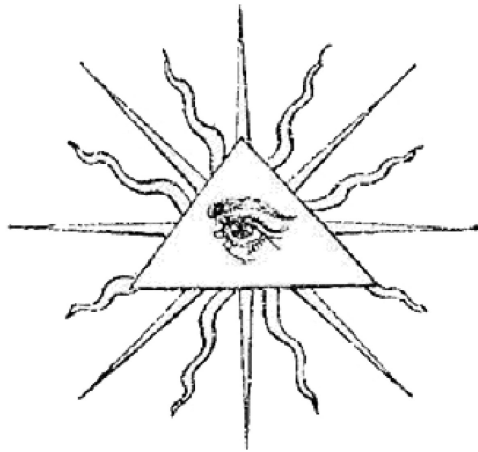
Le vulgaire discute communément avec une partialité pleine de candeur. Loin de peser en chaque chose le *pour* et le *contre*, il ne veut connaître que le *pour* de ce dont il est partisan, de même qu'il ne s'attache qu'au *contre* de ce qu'il combat. Les victimes de l'esprit de parti sont ainsi hors d'état de voir clair, parce qu'elles restent prisonnières d'un point de vue unique. Le penseur ne craint pas de se déplacer afin d'épouser l'optique de son adversaire, car il ne saurait parvenir autrement à planer au-dessus du débat.

C'est en raison de l'importance exceptionnelle du ternaire que la Franc-maçonnerie en rappelle la loi dans ses principaux symboles. L'un des plus frappants est à cet égard le *delta lumineux*.

On distingue trois parties dans l'ensemble de l'emblème :

1° Un *triangle*, qui porte en son centre l'œil de l'intelligence ou du principe conscient.

2° Des *rayons* exprimant l'activité, l'expansion constante de l'être, en vertu de laquelle le point mathématique sans dimensions, qui est partout, remplit l'immensité sans limites.



3° Un *cercle de nuages* figurant le retour sur elles-mêmes des émanations expansives, ou, plus exactement, leur condensation sous la pression de leur rencontre, puisqu'il s'agit de vibrations provenant d'une infinité de foyers.

Le tout est un schéma de l'*Être* dans la multiplicité infinie de ses manifestations, car tout est à la fois triple et un. Pour s'en convaincre, il suffit d'envisager un acte quel qu'il soit, qui n'est concevable qu'en tant qu'action exercée sur quelque chose pour en obtenir un résultat. En tout ce qui se fait, donc en tout ce qui existe, interviennent ainsi trois termes : 1° un *agent* qui agit ; 2° un *patient* qui subit l'action ; 3° un *effet* produit par celle-ci.

Le mystère de la *Trinité* s'applique ainsi universellement, si bien que, sous diverses formes, il se retrouve dans les systèmes de nombreuses écoles, comme l'indiquent les rapprochements suivants :

Tableau analogique du Ternaire			
Nombres	I	II	III
<i>Delta lumineux</i>	Triangle	Rayons	Nuages
<i>Brahmanisme</i>	Brahma	Vishnou	Shiva
<i>Christianisme</i>	Père	Fils	Saint-Esprit
<i>Platonisme</i>	Principe	Verbe	Substance
<i>Mysticisme</i>	Esprit	Âme	Corps
<i>Hermétisme</i>	Archée	Azoth	Hyle
<i>Alchimie</i>	Soufre	Mercure	Sel
<i>Idéogrammes</i>			
<i>F ∴ M ∴</i>	Sagesse	Force	Beauté

Dans ce tableau, le premier terme est actif, le second est passif par rapport au premier, mais actif par rapport au troisième, qui est pleinement passif.

D'autres ternaires mettent en présence deux contraires (I et II, Positif et Négatif) dont la combinaison engendre le troisième terme (III, Neutre ou Équilibré).

Les bijoux distinctifs des trois premiers officiers sont une illustration frappante de la loi du Ternaire.

I	II	III
Actif	Passif	Neutre
Père	Mère	Enfant
Osiris	Isis	Horus
Soleil	Lune	Triangle
Raison	Imagination	Intelligence
Expansion	Compression	Équilibre
Attraction	Répulsion	Stabilité
Force	Matière	Mouvement
Action	Résistance	Travail
J ∴	B ∴	M ∴
Niveau	Perpendiculaire	Équerre
—		└

Le *Niveau* du 1^{er} Surv.∴ veut, en effet, que nul ne domine sur autrui ; or, la *Perpendiculaire* du 2^e Surv.∴ sollicite au contraire chacun à s'élever aussi haut que possible, en même temps qu'à descendre jusque dans les abîmes les plus profonds de la pensée. Il y a donc conflit entre l'horizontale égalitaire et la verticale hiérarchique ; mais tout se concilie dans l'*Équerre* qui décore le Maître de la Loge. Celui-ci accorde à tous les ouvriers une même estime en raison du zèle égal que tous apportent au travail, ce qui ne l'empêche pas d'apprécier chacun selon ses capacités particulières, si bien qu'il demande à l'un ce qu'il ne saurait exiger d'un autre. L'Équité dont l'Équerre est l'emblème préside ainsi aux rapports des Maçons, qui se taillent d'ailleurs symboliquement eux-mêmes en blocs équarris avec soin, car seuls des matériaux rectangulaires peuvent s'ajuster entre eux sans solution de continuité, condition indispensable à la cohésion de l'édifice. Mais la solidité de celui-ci dépend de la stricte horizontalité des assises que

contrôle le niveau. Quant à la construction en hauteur, elle se stabilise à l'aide de la Perpendiculaire, qui assure qu'aucun mur ne penche ni d'un côté ni de l'autre.

Tout dépend en cela de la taille correcte des pierres. Il faut qu'elles soient *normales*, c'est-à-dire en concordance avec l'Équerre (*Norma* en latin), autrement aucun art n'intervient et tout se borne à un grossier entassement de blocs informes. *L'Équerre est donc en Maçonnerie l'instrument primordial*, car elle dirige le dégrossissement de la pierre brute, autrement dit la formation de l'individu en vue de l'exact accomplissement de sa fonction humanitaire et sociale.

Les trilogies

Les anciens Maçons faisaient reposer leur œuvre sur trois grands piliers nommés SAGESSE, FORCE et BEAUTÉ, en l'honneur d'antiques déesses auxquelles les imagiers du Moyen Âge ont consacré trois des vingt-deux compositions allégoriques du Tarot.



La *Sagesse* nous apparaît ainsi sous les traits d'une Impératrice céleste, ailée comme la Vierge zodiacale ou Vénus-Uranie. C'est la *sophia* des Gnostiques, la mère virginale des idées génératrices des formes.

Elle est l'intelligence qui conçoit le projet de l'édifice et en arrête le plan.

La *Force* exécute les conceptions en domptant les énergies rebelles. Ce n'est point un athlète, mais une femme gracieuse et frêle qui maîtrise en souriant un lion rugissant, emblème des passions qu'il faut soumettre et discipliner dans l'intérêt du Grand Œuvre à poursuivre.



Tout comme la Vérité, la *Beauté* se montre nue. Elle arrose la terre aride, qui aussitôt se pare de verdure et de fleurs. C'est l'idéalité, la fée qui embellit la vie et la fait aimer en dépit de ses misères et de sa cruauté.

Le triangle maçonnique est parfois commenté par les mots :

BIEN PENSER

BIEN DIRE BIEN FAIRE

Mais aux yeux de la Maçonnerie latine, il évoque la devise :

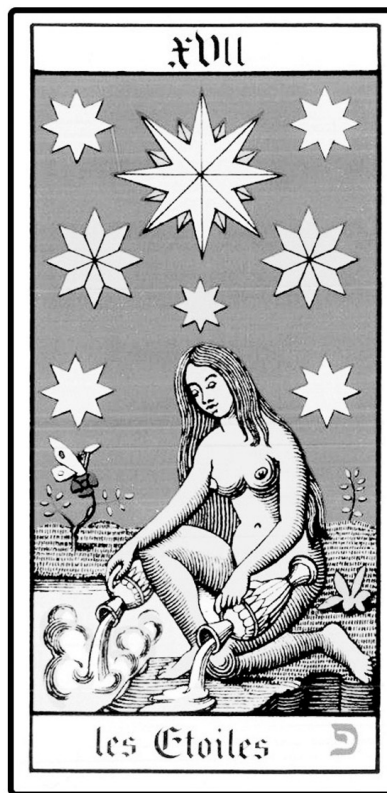
LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

En politique, cette formule a pu réserver des déceptions ; il n'en est pas de même en initiation.

La vraie *Liberté* appartient à l'homme affranchi de la tyrannie des vices et des passions, aussi bien que de la servitude des erreurs et des préjugés. Elle n'est le propre que de l'Initié qui reste *libre*, fût-il chargé de fers par les ennemis du bien. La *liberté* réelle est inaliénable : l'homme la porte en lui-même et nul despote ne peut y attenter.

L'égalité n'est effective qu'aux yeux du philosophe qui envisage le monde comme un théâtre où chacun joue un rôle convenu. Bien ridicule serait l'acteur déguisé en prince, s'il méprisait son camarade appelé à contrefaire le mendiant. Ne sont-ils pas comédiens au même titre ? Et si l'un est supérieur à l'autre, n'est-ce pas celui qui aura le mieux su se conformer aux intentions du dramaturge ?

La *fraternité* découle aux yeux des Anglo-Saxons de la persuasion que nous sommes tous enfants d'un même Dieu. Faisant abstraction de toute théologie, les Latins puisent dans le sentiment de la solidarité humaine la conviction qu'il y a entre les hommes des liens plus puissants que ceux de la simple consanguinité. Le genre humain est beaucoup plus unique que ne saurait l'être une grande famille, car il constitue un corps unique, dont nous sommes les cellules animées d'une même vie générale. Faire du tort à autrui, c'est se frapper soi-même par le dommage causé à la collectivité. Se dévouer au bien de tous se traduit, au contraire, par un développement bénéfique de la valeur individuelle, et le bien réalisé se répercute sur son auteur.



Le quaternaire

La quadruple purification subie par l'Initié doit lui enseigner à surmonter les attractions élémentaires. Celles-ci s'exercent ou s'opposent deux par deux. On fait correspondre la première à la *Terre*, qui symbolise la lourdeur, l'opacité, le positivisme matériel, l'inertie, etc.

Cette tendance vers le bas est combattue par le dégagement en hauteur, figuré par l'*Air*, élément léger, subtil, transparent, mais inconsistant et peu saisissable.

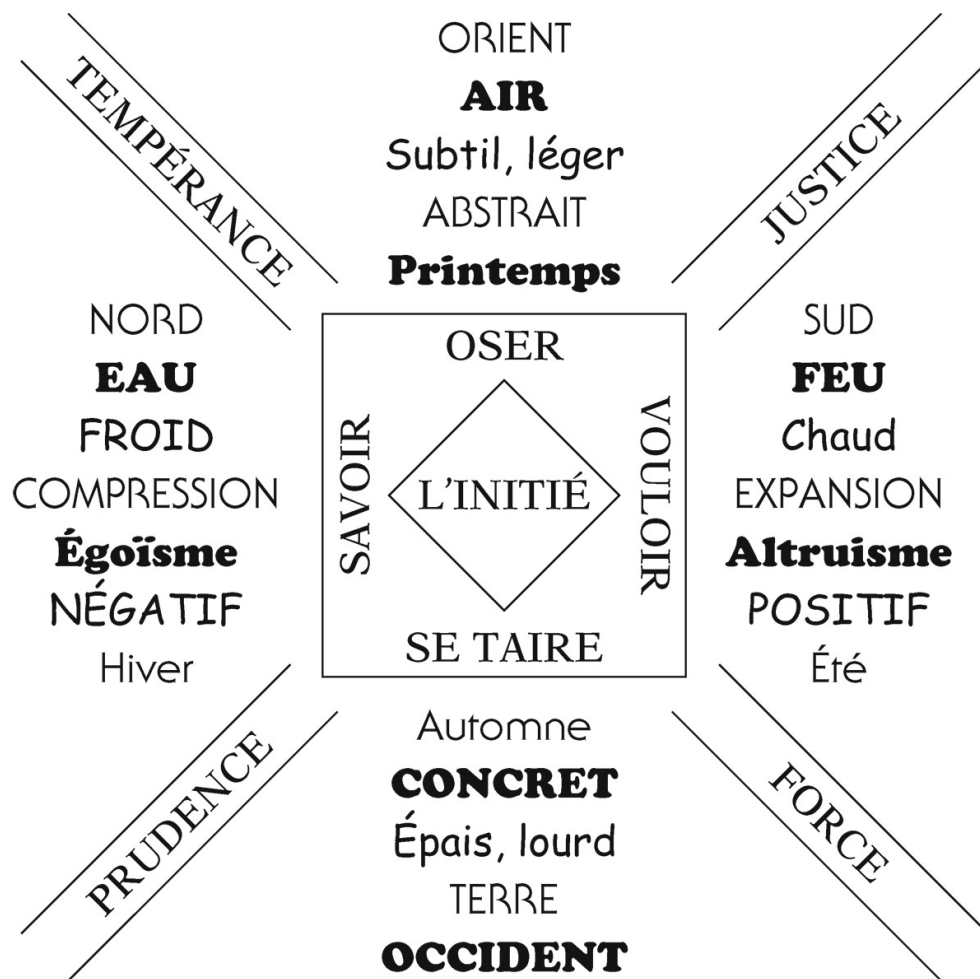
L'*Eau* remplit ce qui est creux ; elle a ainsi donné l'idée d'une matière universelle se pliant à toutes les formes. Elle cherche

d'ailleurs le repos, l'horizontalité ; elle calme, elle éteint, d'où la propulsion à la langueur et à la paresse qu'on lui attribue.

À sa passivité, à son indifférence, à sa froideur s'oppose le *Feu*, dont l'activité stimule toutes les énergies. Modéré, il vivifie, mais trop violent, il dessèche et tue.

L'Initié doit se maintenir au centre de la croix, dont les extrémités correspondent aux termes du quaternaire.

Les Pythagoriciens expliquaient par la *Tétrade* les mystères de la Création et la Bible représente l'Être des êtres par un hiérogamme de quatre lettres : יהוה, mot sacré qui ne devait pas être prononcé.



Ces indications doivent suffire ici, car l'étude plus approfondie du quaternaire rentre dans le programme du grade de Compagnon.

Le Temple

La décoration et l'arrangement intérieur d'un lieu de réunion exercent une influence marquée sur l'esprit de ceux qui s'y rassemblent. Un temple maçonnique doit donc être autre chose qu'une simple salle de conférences

Nul besoin cependant que ce soit un local luxueux. Il suffit que certaines données symboliques soient constamment rappelées aux Maçons, afin qu'elles s'imposent à leurs méditations.

C'est ainsi qu'à l'imitation de l'univers sensible, tel que se le figuraient les Anciens, l'atelier sera plus long que large et conventionnellement orienté selon les quatre points cardinaux.

La porte s'ouvrira à l'Occident, entre deux colonnes creuses, aux chapiteaux ornés de lys égyptiens et couronnés de pommes de grenade entrouvertes ; ces fruits aux grains symétriquement rangés rappellent la famille maçonnique, dont tous les membres sont harmonieusement reliés par l'esprit d'ordre et de fraternité.

La Colonne du Nord est rouge ; elle marque la place du 1^{er} Surveillant, dont l'insigne est le *niveau*.

La Colonne du Sud est blanche ; près d'elle siège le 2^e Surveillant que décore la *perpendiculaire*.

Ces deux Colonnes se dressent sur le *pavé mosaïque* composé de dalles alternativement blanches et noires.

L'Orient est occupé par une estrade élevée de trois marches, sur laquelle prend place le Maître de la Loge, dit Vénérable Maître ou

simplement Vénérable¹, assisté de l'Orateur (Sud) et du Secrétaire (Nord).

La chaire présidentielle (trône) est surmontée d'un dais dont les draperies encadrent le *Delta lumineux*, qui se trouve ainsi suspendu entre le *Soleil* (Sud) et la *Lune* (Nord), de manière à former avec ces astres un triangle renversé.

Le plafond est parsemé d'étoiles. De même que les tentures, il est bleu comme la voûte céleste qui enveloppe de toutes parts la terre, figurée par le parquet du local.

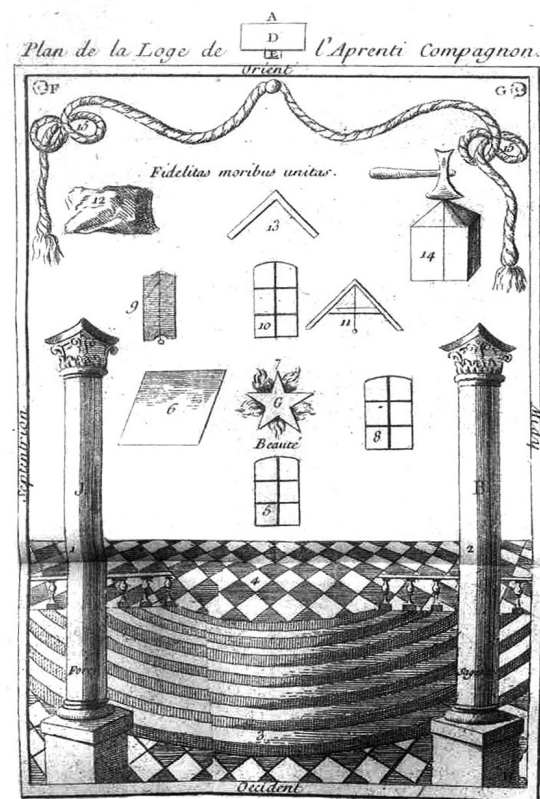
Un lambrequin dentelé forme frise et porte une corde terminée par des houppes qui se rejoignent près des colonnes J.° et B.°. Cet ornement a été appelé improprement *houppes dentelées*. La corde se noue en entrelacs, dits *lacs d'amour* et représente ainsi la *Chaîne d'Union* reliant tous les Maçons. Les nœuds peuvent être au nombre de douze pour correspondre aux signes du zodiaque.

L'initiation se conférait primitivement dans des grottes naturelles, puis dans des cryptes taillées dans le flanc des montagnes. C'est en souvenir de ces sanctuaires que la Loge n'est éclairée par aucune fenêtre. On a également voulu rappeler ainsi que l'Univers n'est visible que du dedans, puisqu'il n'y a pas à supposer d'aspect extérieur au Tout qui remplit l'immensité sans limites. Un éclairage artificiel s'impose ainsi en Loge : il est fourni par un minimum de cinq lumières placées près des cinq premiers officiers.

Le Trésorier siège près de l'Orateur (Sud) et l'Hospitalier près du Secrétaire (Nord).

Les assistants prennent place au Nord et au Sud en se faisant face. Les Apprentis se tiennent au Nord et demandent la parole au 1^{er} Surveillant. Ils ne s'auraient s'expliquer d'emblée tous les symboles qui les frappent en Loge, mais les Maîtres ont mission de les instruire et les aideront à déchiffrer l'énigme des choses.

L'Apprenti se considère comme une *Pierre brute*, non encore dégrossie à souhait. Il est à la fois le sujet et l'objet de son travail, puisqu'il est appelé à se transformer lui-même en bloc rectangulaire, capable de tenir exactement sa place dans l'édifice à construire. Ses outils sont le *ciseau* et le *maillet*. Quand il aura prouvé qu'il sait en faire usage en vue de son perfectionnement intellectuel et moral, il sera proposé pour le grade de Compagnon.



-
1. Le Vénérable porte aussi le titre de *Maître en chaire* de l'anglais *Chair Master* qui le distingue des autres Maîtres, ses égaux en grade.

Les figures du Livre de l'Apprenti

Indications sommaires sur leur origine et leur portée symbolique

Janus, d'après une médaille antique. Le croissant lunaire, qui surmonte le double visage, rapproche le Dieu latin de l'Hermès grec. Il s'agit de l'influence formatrice, qui s'inspire de la tradition (hérédité), pour engendrer ce qui doit naître.

Le *Rebis*, la chose double unissant les deux sexes, en réalité l'âme spirituelle douée de raison (Soleil) et d'imagination (Lune). Le principe intelligent domine l'animalité, représentée par le dragon des attractions élémentaires.

La Maison-Dieu. L'arcane XVI du Tarot fait allusion aux entreprises chimériques dont ne sauraient résulter que ruine et déception.

Le Fou du Tarot. L'inconscience, l'abandon aux impulsions, impliquant absence de toute réelle personnalité.

Pluton. Les enfers correspondent au monde intérieur que nous portons en nous. Or, l'invisible n'est concevable que par opposition au visible. Comme l'indique le sceptre bifurqué du dieu, on ne pénètre dans le domaine de l'ésotérisme qu'en imaginant ce que suggèrent les contrastes.

La Justice. L'arcane VIII du Tarot fait allusion à la loi universelle d'équilibre qui remet fatalement chaque chose à sa place.

Indra. Cette divinité védique correspond au *Jupiter pluvius* des Latins. Cependant l'eau céleste que fait tomber « celui qui pleut » féconde, non les champs, mais les intelligences. Elle émane de l'Océan de la Sagesse suprême, personnifiée par Ea chez les Chaldéens.

L'Ouroboros. Le circuit incessant de la vie universelle. Le courant qui simultanément crée, dévore et reconstitue.

Le Globe ailé des Égyptiens. La matière animée (serpents) qui se volatilise (ailes) pour remplir l'immensité sans limites.

Isis, déesse du mystère. Elle est assise sur la pierre cubique et enseigne à deviner ce qui est caché.

Le Delta rayonnant. Les Alchimistes reconnaissaient en cet emblème la réunion de leurs trois principes : *Soufre, Mercure* et *Sel*, qui se distinguent nécessairement en tout être et en toute chose.

Sagesse, Force et *Beauté*, les trois piliers de la construction maçonnique, correspondant aux arcanes III, XI et XVII du Tarot, qui figurent l'intelligence théorique la plus haute, l'énergie pratique appliquée judicieusement, et le sens esthétique qui sait tout idéaliser.

Le Carré long renfermant les symboles essentiels du grade d'Apprenti. Il se traçait jadis sur le plancher de la Loge au moment de l'ouverture des travaux et toute trace en était effacée lors de la clôture. C'était l'équivalent d'un cercle magique servant aux évocations. Les conjurateurs se figuraient que l'Esprit maçonnique était descendu au milieu d'eux, si bien que le plus humble local se trouvait transformé, par la magie du rituel et la foi des assistants, en un sanctuaire plus vénérable qu'un temple somptueux.

LIVRE II

LE COMPAGNON

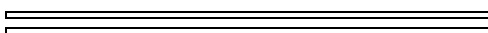
« ... La Franc-Maçonnerie est appelée à refaire le monde.
La tâche n'est pas au-dessus de ses forces à la condition qu'elle
devienne ce qu'elle doit être. »

O. W.

« ... Entre ce commencement, l'Apprentissage, et cette fin, la
vraie Maîtrise, s'étend toute la vie maçonnique figurée par le
Compagnonnage... »

O. W.

LE LIVRE DU COMPAGNON



« ... Vous êtes appelé, désormais, à *vivre maçonniquement*, c'est-à-dire en conformant tous vos actes à l'idéal (Étoile Flamboyante) que vous devez porter en vous-même... »

O. W.

Le livre du compagnon

Aux initiés du 2^e degré

(Préface à l'Édition de 1931)

TT::CC::FF::COMPAGNONS,

Votre période d'apprentissage ayant été accomplie, vous avez été jugés capables de collaborer utilement au Grand Œuvre de la Construction universelle. Vous voici admis au nombre des Ouvriers sachant travailler : un ouvrage peut désormais vous être confié, vous ne manquerez pas de l'exécuter fidèlement, selon toutes les règles de notre Art.

Mais, pour être dignes de la confiance qui vous a été témoignée, il est indispensable que vous deveniez de véritables Compagnons.

Il ne suffit pas, en effet, pour posséder effectivement un grade maçonnique, de l'avoir reçu rituellement. Nos cérémonies n'ont aucune vertu sacramentelle, et nulle consécration n'a le pouvoir de faire un Maçon, car, en toute initiation effective, l'INITIÉ SE FAIT LUI-MÊME. Les rites initiatiques n'ont d'autre rôle que de lui tracer un programme.

C'est ainsi que les épreuves du grade d'Apprenti ont dû vous inciter à vous transformer intérieurement, de manière à réaliser l'idéal de l'Initié du premier degré. Si vous avez saisi toute la portée des formalités qu'il vous a fallu subir pour recevoir la lumière, vous possédez effectivement celle-ci, et, par ce fait, vous êtes initiés – implicitement, il est vrai – à tous les secrets de la Franc-Maçonnerie.

Procédant toujours par synthèse, notre institution essentiellement philosophique aime, en effet, à renfermer le tout dans la partie. Le premier de ses grades est, à ce point de vue, si bien combiné, qu'il pourrait rester unique, si notre esprit avait la puissance d'y découvrir tout ce qu'il contient.

Mais notre pénétration intellectuelle est loin d'être toujours géniale. Les exigences de la vie moderne laissent peu de loisirs pour la méditation, si bien que nous avons contracté l'habitude de nous en tenir à la surface des choses. Or, pour découvrir les vérités initiatiques, il faut approfondir et s'astreindre à des efforts persévérants, qu'il devient nécessaire de graduer, afin de venir en aide à la faiblesse humaine. La Maçonnerie confère, par suite, l'initiation intégrale en trois grades, qui marquent autant d'étapes, destinées à conduire progressivement à la connaissance initiatique (Gnose).

Cette connaissance est d'une conquête beaucoup trop ardue pour que son assimilation puisse s'effectuer soit en une, soit même en trois fois. C'est ce qui justifie la multiplication des grades maçonniques. Toutes les hiérarchies ont, en cela, le même objectif. Quel que soit le nombre des échelons interposés, la distance à franchir reste la même. Il s'agit toujours de partir de l'Apprentissage pour aboutir à la vraie Maîtrise. Mais entre ce commencement (naissance ou renaissance initiatique) et cette fin (mort, transformation, renouvellement) s'étend toute la vie maçonnique, figurée par le Compagnonnage.

Vous êtes donc appelés, désormais, à vivre maçonniquement, c'est-à-dire, en conformant tous vos actes à l'idéal (Étoile Flamboyante) que vous devez porter en vous-mêmes. Le présent Manuel n'a d'autre but que de vous éclairer pleinement à cet effet.

Veuillez le lire avec soin, sans craindre d'en reprendre souvent la lecture page par page, en méditant sur ce qui vous aura frappé. Il a été rédigé de manière à donner beaucoup à réfléchir, aussi est-ce un guide qui ne manquera pas de vous révéler des mystères de la plus haute importance, si vous savez vous rendre accessibles aux vérités initiatiques.

N'oubliez pas surtout que le grade d'Apprenti est la base de toute Maçonnerie. C'est sur son étude approfondie que se fondent tous les progrès ultérieurs. Il faut revenir sans cesse à ce point de départ, si l'on veut avancer. Le premier degré est la clef de tous les autres. Si haut gradé que soit un Maçon, s'il ignore l'ésotérisme du Grade d'Apprenti, il ne possède en Maçonnerie aucune connaissance effective, et tous les rubans dont il se décore ne sont que de vains hochets !

Le deuxième grade est d'ailleurs la consécration du premier, en ce sens que l'Apprenti, par le seul fait qu'il a réalisé des progrès suffisants comme tel, est admis dans la classe des Ouvriers ou Compagnons. C'est l'achèvement de son apprentissage qui lui vaut son augmentation de salaire.

Si loin que nous puissions aller, sachons enfin rester toujours Apprentis, car jamais nous ne devons avoir fini d'apprendre. Convaincu que le vrai savant ne saurait cesser d'étudier, l'illustre Chevreul se disait étudiant, alors qu'il était plus que centenaire. Souvenons-nous de cet enseignement et ne nous laissons jamais de travailler à notre propre perfectionnement, tant intellectuel que moral. C'est là cet Apprentissage incessant, qui doit être poursuivi avec persévérance, car seul il confère le

véritable Compagnonnage, autrement dit le pouvoir d'action féconde et de réalisation vraiment pratique.

Donc, TT.: CC.: FF.: Compagnons, repassez avec soin tout ce qui vous a été précédemment enseigné ; attaquez-vous ensuite aux énigmes que vous propose votre grade actuel. Avec l'aide de votre lumière intérieure, vous parviendrez à vaincre toutes les difficultés, quelque formidables qu'elles soient. Si déjà le véritable Apprenti Maçon est un sage comme il s'en rencontre peu parmi les hommes, que sera le Compagnon, ce penseur éclairé, armé de la souveraine puissance d'action ?

Surtout ne vous découragez pas ! Ayez l'héroïsme des Compagnons de Jason¹, qui osèrent s'embarquer avec lui pour aller conquérir la Toison d'Or. Comptez sur votre sagacité, tout en faisant appel aux énergies les plus profondes de votre volonté ! Vous n'obtiendrez rien si vous ménagez votre peine : mais vous pouvez aspirer à tout, à la condition de poursuivre votre œuvre sans défaillance, en y mettant toute votre âme !

*

* *

Le présent Manuel ne prétend rien inculquer ; ce n'est pas un livre de classe où l'élève apprend sa leçon en vue de pouvoir la réciter correctement. L'Initiation enseigne à penser, donc à faire l'effort personnel qui conduit à l'élaboration de la vérité. Celle-ci n'est jamais révélée à l'Initié, dont la mission consiste à découvrir par lui-même les secrets qui l'intéressent. L'Art auquel il s'adonne veut qu'il sache construire selon ses convenances personnelles l'édifice de ses propres convictions. Toute liberté lui est laissée à cet égard, pourvu qu'il construise solidement, avec des matériaux judicieusement choisis, car toute pierre n'est pas acceptable par le constructeur, qui doit éprouver,

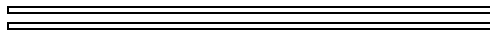
au point de vue de la cohésion, le grain de tout bloc qu'il met en œuvre. Il en va de même dans le domaine des idées, où nulle conception ne doit être acceptée sans examen.

Ceci compte pour les pages qui vont suivre. L'auteur y a consigné de son mieux le fruit de ses études au bénéfice de ses FF.°, mais il ne demande pas à être cru aveuglément. Pour bien comprendre sa pensée, il est indispensable de repenser par soi-même le sujet traité. Des conclusions rectificatives pourront ainsi se présenter à l'esprit du lecteur qui aura su lire en méditant, comme il convient à tout réel Initié.

1. Voir *Le Livre de l'Apprenti*, édition 2000, pages 101 et 102.

PREMIÈRE PARTIE

NOTIONS HISTORIQUES



Relatives au grade de compagnon

L'art et sa maîtrise intégrale

L'Initiation Professionnelle

Ce qui caractérise un *art*, au sens le plus étendu du mot, c'est que le premier venu n'est pas à même de l'exercer. Pour devenir *artiste*, il faut acquérir une habileté spéciale, en développant des aptitudes que chacun ne possède pas. Ceux qui, par leur talent, parviennent ainsi à s'élever au-dessus du commun des mortels en éprouvent un légitime orgueil ; ils se considèrent comme une élite par rapport à la masse ignorante et inhabile. Celle-ci représente à leurs yeux le monde profane, dont ils se distinguent en raison de leur supériorité.

Un artiste d'ailleurs, si modeste que puisse être son art, n'est plus un homme comme un autre. Il n'est précisément devenu artiste qu'en se transformant, en s'adaptant aux exigences de l'art.

Or, par le fait qu'il s'est différencié de la généralité, l'artiste s'en est détaché, pour se rattacher désormais à une collectivité particulière dont les membres sont unis par des liens spéciaux de solidarité.

Ces liens, qui existent en dehors de toute organisation pratique, s'établissent forcément d'eux-mêmes, ne serait-ce qu'en raison de la

nécessité d'aimer leur art, qui s'impose à tous les artistes. Pour réussir en un art, il est indispensable, en effet, de s'y adonner avec amour. Nul ne participera aux privilèges du véritable artiste, si, reculant devant les sacrifices requis, il prétend se contenter de pratiquer l'art froidement, en amateur, sans y mettre toute son âme et sans se vouer à un culte réclamant jusqu'au don intégral de soi-même.

Nous ne recevons qu'en proportion de ce que nous savons donner. Bien n'est ésotériquement plus vrai que ces légendes d'apparence naïve, qui nous montrent des artistes signant un pacte dans l'intérêt de l'œuvre entreprise. En nous engageant dans la carrière de l'Art, nous nous lions, nous contractons de très graves obligations et nous sommes avertis qu'il nous sera beaucoup demandé. En échange, si notre abnégation va jusqu'à nous livrer sans réserve, nous avons la perspective de devenir de réels *Enfants de l'Art*, et il y a là de quoi nous satisfaire très amplement.

En obtenant d'être admis dans la *grande famille* dont tous les membres sont unis par un sentiment commun d'amour fervent et de dévouement absolu envers l'Art, nous recueillons immédiatement les bénéfices *d'une fraternité* effective. Nous ne sommes plus isolés : une assistance mystérieuse encourage nos efforts, guide notre activité, inspire nos essais ; c'est la collectivité exerçant son action psychique sur tout individu qui lui est incorporé.

La Hiérarchie Ternaire

On ne devient pas artiste par le simple fait qu'on le désire. Il y faut une préparation, souvent fort longue et toujours ingrate, qui

correspond à l'*Apprentissage*, dont le but est de familiariser progressivement l'élève avec les procédés de l'Art.

Jadis, parmi les tailleurs de pierre du Moyen Âge, l'*Apprenti* se soumettait à l'autorité paternelle d'un *Maître*, qu'il s'engageait à servir pendant sept ans. Jusqu'à l'expiration de cette période, le travail de l'*Apprenti* n'était pas rétribué ; mais son Maître pourvoyait à son entretien et avait intérêt à parfaire le plus rapidement possible son instruction, afin de tirer un plus grand profit des services rendus par le débutant. Celui-ci était admis aux réunions corporatives, mais uniquement à titre d'auditeur muet ; il était là pour s'instruire en silence et n'avait à prendre aucune part aux débats ou aux votes.

Au fur et à mesure que l'*Apprenti* s'instruisait, il devenait plus apte à se faire un jugement sur les matières en discussion, mais, faute de compétence suffisante, il n'était pas appelé à donner son avis. Toujours attentif, mais renfermé en lui-même, il devait patiemment mûrir ses opinions, jusqu'au jour où il lui serait permis de les manifester.

La permission nécessaire à cet effet ne lui était accordée que lors de son admission définitive dans la corporation. À ce moment, le stage de sept années réglementaires devait être achevé ; aussi le Maître présentait-il son *Apprenti* à l'assemblée des Maîtres et Compagnons, en rendant témoignage de sa bonne conduite et en se déclarant satisfait de son travail.

Il n'en fallait pas davantage pour que l'ouvrier ayant fait ses preuves fût proclamé *Compagnon*. Désormais, il aura droit au salaire que mérite son travail. Dégagé des engagements contractés envers son maître, il deviendra libre de chercher du travail à sa convenance et de voyager à cet effet. Il voyagera d'ailleurs surtout en vue de se perfectionner dans la pratique de son art : il comparera les procédés

et s'efforcera de travailler sous la direction des Maîtres les plus expérimentés de pays différents.

Partout, les membres de la Corporation l'accueilleront fraternellement ; ils n'auront pour lui aucun secret technique et seront heureux de lui enseigner ce qu'il pourrait encore ignorer. Ils le traitent en égal, quel que soit son talent ou sa valeur professionnelle, car, si les moyens et les aptitudes diffèrent, il est admis que tous apportent au travail le même zèle et une identique loyauté ; aussi les droits sont-ils pareils pour tous ceux qui se sentent solidairement unis par les liens sacrés de l'Art.

À force de parcourir le monde en tous sens, afin de s'instruire de tous les secrets de son Art, le Compagnon ne pouvait manquer d'acquérir une vaste expérience, dont il ne demandait qu'à faire profiter ses Frères. Ceux-ci acceptaient volontiers ses conseils, car ils voyaient en lui un aîné, un moniteur éclairé, capable de les guider utilement dans l'exécution de leur tâche. En se signalant par l'habileté professionnelle, l'ouvrier expert s'élevait ainsi peu à peu à la maîtrise. Devenu apte à enseigner, il se révèle *Maître* tout d'abord par rapport aux Apprentis. Puis, son autorité s'affirmant de plus en plus, même vis-à-vis des Compagnons, ceux-ci finissent par le prendre comme arbitre dans les cas litigieux et à lui confier la direction du travail commun. Pour posséder la maîtrise intégrale, il ne lui reste plus désormais qu'à parfaire son éducation artistique. Non content de pratiquer l'Art avec une dextérité consommée, et de savoir résoudre toutes les difficultés techniques, il doit encore se montrer capable d'en raisonner la théorie. Le véritable Maître n'est pas l'esclave des règles traditionnelles de l'Art : il les applique, parce qu'il en discerne nettement la raison d'être. Il a su remonter jusqu'aux principes fondamentaux de la Beauté, pour concevoir la

suprême philosophie du Beau, dont découlent toutes les lois de la construction universelle.

C'est alors un sage, parvenu à cet âge où les forces physiques déclinent, tout en permettant à l'intelligence d'acquérir son summum de lucidité. Il sera *Vénérable* et les outils pourront trembler entre ses mains devenus débiles. Qu'importe ! Il n'a plus à façonner la pierre : il trace des plans et c'est son cerveau, son imagination surtout qui travaille. Il entre en communion avec tous ceux qui, jusque dans le passé le plus lointain, ont vibré comme lui en s'absorbant dans la contemplation d'un même idéal. Le Maître en arrive ainsi à incarner cette tradition impérissable qui revit nécessairement dans l'Adepté complet.

Le Cérémonial Corporatif

Ce qui vient d'être dit doit faire ressortir suffisamment que la graduation ternaire est dans la nature des choses. Les membres de n'importe quelle corporation d'arts et métiers se partagent nécessairement en Apprentis, Compagnons et Maîtres.

Est-ce à dire que les trois grades aient toujours donné lieu à des initiations cérémonielles ? Jusqu'à une période récente, nul n'hésitait à répondre affirmativement, en se basant sur ce qui semble avoir été pratiqué dès l'origine dans la Franc-Maçonnerie. Mais des recherches historiques, très activement poursuivies depuis une trentaine d'années, sont venues renverser toutes les idées reçues.

Nous savons ainsi qu'antérieurement à 1730 la Maçonnerie moderne ne pratiquait que deux grades, et que les loges anglaises du XVII^e siècle semblent bien n'avoir connu qu'une cérémonie unique, ayant pour objet de *faire des Maçons*.

Les détails de cette cérémonie sont loin de nous être exactement connus. Aucun doute cependant ne saurait s'élever sur les points suivants :

1° Avant toute autre formalité, le récipiendaire était minutieusement dépouillé de tous les métaux qu'il pouvait porter sur lui. Une très grande importance était attachée à ce rite qui s'accomplissait vraisemblablement dans une chambre vide de tous meubles et aux murs nus ;

2° Le récipiendaire était en partie dévêtu, de manière à lui mettre à découvert le sein gauche et le genou droit. Il ne restait chaussé, en outre, que du pied droit, le gauche étant mis en pantoufle ;

3° Le récipiendaire était introduit en loge les yeux bandés. Après l'avoir promené en divers sens, on lui enseignait de s'avancer vers l'Orient par trois pas mystérieux. Il devait alors plier le genou droit mis à nu et l'appuyer sur le sol dans l'ouverture d'une équerre. On lui plaçait en même temps dans la main gauche un compas, dont il devait appuyer l'une des pointes sur son sein gauche, tandis que sa main droite était étendue sur la Bible. C'est dans cette posture qu'était prononcé le serment du silence, à la suite duquel la Lumière lui était accordée.

À ce cérémonial fort simple, se rattachait la communication des *secrets* se bornant aux moyens de reconnaissance entre Maçons.

Il n'y avait là, en réalité, que les rudiments du ritualisme profondément initiatique de la Franc-Maçonnerie actuelle. Mais que fallait-il de plus à une corporation de constructeurs pratiques, dont les visées n'étaient pas autrement ambitieuses ? On pouvait parfaitement s'en tenir là, tant qu'il ne s'agissait que de perpétuer des usages anciens, considérés comme respectables à titre de vestiges d'un passé glorieux.

Sous le régime corporatif, on ne devenait d'ailleurs Apprenti-Maçon qu'en vertu d'un contrat spécial passé entre l'intéressé, ses parents ou tuteurs, et le patron ou maître d'apprentissage. Celui-ci n'acceptait pas d'enseigner le métier au premier venu. Il prenait d'abord le postulant à l'essai, et ce n'est qu'après s'être assuré de ses dispositions et aptitudes, qu'il l'admettait définitivement à faire son septennat d'apprentissage. À ce moment, le Maître faisait inscrire l'Apprenti sur les registres de la corporation, ce qui, en Écosse, valait à celui-ci le titre d'*Entered Apprentice* (Apprenti entré, inscrit ou enregistré) ; mais rien ne nous dit qu'à cette inscription se soit attachée une cérémonie d'initiation.

Semblable solennité convenait bien plutôt à l'acte réellement important de la vie corporative, c'est-à-dire à la réception de l'ouvrier instruit au nombre des Compagnons. Ce qui se passe encore de nos jours dans les Compagnonnages ouvriers donne à supposer que l'ancien cérémonial destiné à *faire des Maçons* devait correspondre à notre deuxième degré actuel, plutôt qu'au premier.

Les Grades Symboliques

Il est manifeste, au surplus, que l'initiation maçonnique, telle qu'elle nous a été transmise par la Maçonnerie dite « *opérative* », n'était plus que l'ombre d'elle-même. Quantité de traditions devaient fatalement se perdre au cours de longs siècles d'une transmission orale. Des détails étaient oubliés, et la fantaisie intervenait parfois pour ajouter des fioritures contraires à l'esprit primitif du rite.

Aussi, lorsque la Maçonnerie fut devenue franchement « *spéculative* », éprouva-t-on la nécessité de soumettre son cérémonial traditionnel à une révision. Un travail fut entrepris dans

ce sens au sein de la plupart des loges anglaises, qui rivalisaient entre elles, poussées par le désir de rendre leurs initiations plus intéressantes et de désillusionner le moins possible les néophytes attirés par la haute idée qu'ils se faisaient du secret maçonnique.

Ce mouvement eut pour première conséquence de remettre en vigueur une cérémonie tombée en désuétude et dont quelques vieux maçons conservaient seuls le souvenir. On affirmait qu'elle se rapportait aux mystères les plus profonds de la Franc-Maçonnerie, à ceux qu'il convenait de ne révéler qu'aux Maîtres.

Deux degrés furent alors pratiqués ; mais il est difficile de déterminer exactement leur équivalence par rapport aux grades symboliques actuels. Au point de vue du ritualisme, on peut cependant considérer le premier de ces degrés comme correspondant au grade d'Apprenti, complété par les instructions qui ont plus tard été réservées aux Compagnons¹. Quant au degré supérieur, son identification avec la Maîtrise paraît s'imposer. Ce qui complique en ces matières, c'est qu'on ne s'est pas immédiatement mis d'accord sur les appellations attribuables aux deux degrés dont il s'agit. Selon certains textes, les Maçons du premier degré ne sont que de simples *Apprentis* et ceux du second des *Maîtres et Compagnons*. Mais, nous trouvons aussi, pour le premier degré des *Apprentis et Compagnons*, et pour le second des *Maîtres*.

La bonne logique réclamait trois grades ; aussi se détermina-t-on, aux environs de 1730, à dédoubler le premier degré, afin de conférer séparément les grades d'Apprenti et de Compagnon. Dans ce partage, tout le cérémonial traditionnel fut appliqué à la réception des Apprentis, qui ensuite passaient Compagnons presque sans aucune formalité symbolique. Tout se bornait pour ainsi dire à conduire les récipiendaires d'une colonne à l'autre, après leur avoir fait exécuter la marche du grade.

On s'est ingénié, plus tard, à donner une plus grande importance rituelle au grade de Compagnon, et le présent manuel a pour but de montrer comment on y est parvenu, en France, dans le cours du XVIII^e siècle.

La Coordination Rituelle

Le rituel anglais, tel qu'il fut introduit sur le continent, était loin de donner satisfaction au génie de notre race, qui veut que tout soit logiquement coordonné. Les Maçons Français éprouvèrent donc dès le début le besoin de retoucher ce qui leur semblait assez mal venu.

Frappés de l'importance accordée traditionnellement au nombre 3, ils conçurent immédiatement la nécessité d'une hiérarchie ternaire. Chacun des trois grades devait d'ailleurs, à leur sens, être construit sur un nombre caractéristique. Ils avaient remarqué les 3 lumières qui éclairent la Loge du premier degré, alors qu'il en faut 9 pour la Chambre du Milieu ; aussi, lorsqu'il fut question de composer un grade intermédiaire, eut-on à choisir, avant tout, le nombre typique. Le choix tomba très judicieusement sur 5, d'où les cinq voyages du grade de Compagnon et l'étoile à cinq pointes, qui correspondent aux trois voyages de la première initiation et au triangle lumineux. Des données logiques ont déterminé ensuite tous les détails rituels, en particulier l'attribution des outils aux différents voyages.

Si les ritualistes du XVIII^e siècle firent preuve d'une science initiatique profonde, il n'en est malheureusement pas de même de leurs successeurs du siècle dernier. Ceux-ci se sont égarés en des dissertations dépourvues de toute portée initiatique sur les cinq ordres d'architecture et sur les cinq sens, dont ils n'ont su dire que

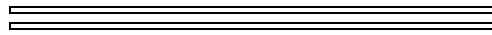
des banalités physiologiques. Les choses essentielles ont été de plus en plus négligées au bénéfice de développements d'ordre profane. C'est ainsi que le symbolisme, si important, des outils est à peine mentionné, mais que des discours sont volontiers prononcés, après chaque voyage, sur des sujets ne se rattachant que de très loin à ceux-ci. Les *Sens*, les *Arts* et leur utilité sociale, les *Sciences* mathématiques, physiques et naturelles, morales et sociologiques, les *bienfaiteurs de l'humanité* (inventeurs, artistes, savants, moralistes et hommes politiques) servent ainsi successivement de thèmes à des instructions qui seraient à leur place dans une école primaire, non dans une réunion mystérieuse, dont tout profane et même les Apprentis-Maçons se trouvent écartés.

Un retour à la tradition du XVIII^e siècle s'impose. Sachons construire l'avenir en nous inspirant du passé.

1. Les plus anciennes divulgations, telles que le « Catéchisme des Francs-Maçons dédié au beau sexe », paru en 1740, donnent le « plan de la Loge pour la réception d'un Apprenti-Compagnon ».

II^E PARTIE

LE RITUÉLISME



Du grade de compagnon

Examen du candidat au grade de compagnon

Les Impressions Maçonniques

Après avoir laissé au néophyte le temps de se reconnaître sommairement en maçonnerie, il est d'usage de lui demander ses *impressions maçonniques*. L'occasion s'offre ainsi pour lui d'exposer en toute franchise, et avec une absolue sincérité, ce qu'il pense de son initiation, des formalités singulières qui furent observées en la circonstance et, en général, de tout ce dont il a été frappé depuis qu'il est Franc-Maçon.

Il arrive que le jeune Apprenti, s'inspirant de son bon sens naturel, formule des critiques dignes d'être prises en considération par ceux qui ont en charge de diriger l'atelier et de le maintenir dans ses saines traditions. Mais, le plus souvent, le novice se déclare choqué par un ensemble de choses qui lui paraissent dénuées de raison d'être, uniquement parce qu'il lui a été impossible d'en saisir d'emblée la signification.

Il est à désirer que tout néophyte s'explique à ce sujet sans la moindre réticence, avec la belle hardiesse d'une pensée qui s'épanouit sans crainte dans sa fraîcheur native. Les *impressions* ne

sont intéressantes que lorsqu'elles traduisent sans fard l'état d'âme du débutant, encore ébloui de ce qui a frappé sa vue après la chute du bandeau symbolique. Il est bon qu'en s'attaquant avec témérité à tout ce qu'il n'a pas compris, il indique lui-même les points sur lesquels devra porter plus spécialement son instruction.

Celle-ci peut lui être donnée en Loge, soit que le Vénérable, l'Orateur ou d'autres FF.·. compétents entreprennent de répondre immédiatement aux objections soulevées par ses *impressions*, soit que des conférences lui apportent, par la suite, les éclaircissements nécessaires.

Mais l'instruction collective ne saurait suffire. Aucun Apprenti ne devrait être abandonné à lui-même au sein de sa Loge, dont tous les membres ont le devoir de continuer à l'instruire. Ce qui incombe à chacun risque cependant d'être négligé par tous, s'ils comptent les uns sur les autres. Aussi la tradition prévoit-elle sagement que tout néophyte sera placé en apprentissage auprès d'un Maître désigné à cet effet, et rendu personnellement responsable de l'instruction de son Apprenti.

Le choix du Maître devra se baser sur les impressions maçonniques du nouvel Initié, dont le premier morceau d'architecture pourrait être remis à l'instructeur désigné, qui aurait ensuite pour mission, au cours d'une série d'entretiens particuliers, d'éclairer son élève sur tout ce qu'il a besoin de savoir afin de pouvoir être proposé pour le grade de Compagnon.

L'Apprentissage

Le mieux doué des néophytes a devant lui une rude besogne, s'il veut se préparer sérieusement au Compagnonnage.

Pour être accepté comme Apprenti, il suffit de montrer des aptitudes, de la bonne volonté, avec l'énergie nécessaire pour la mettre en œuvre. Or, on exige autre chose que des promesses pour passer Compagnon : il faut alors savoir travailler et s'être rendu pratiquement utilisable comme collaborateur au Grand Œuvre de la construction universelle. Ce n'est point là chose facile. Le bon Ouvrier du Progrès ne s'improvise pas ; il demande à être formé avec méthode, sans que rien soit négligé dans son éducation. Mal instruit il devient un danger, en raison du discrédit que son mauvais ouvrage jette sur la corporation.

Il importe donc au plus haut point de soigner l'apprentissage, en veillant à ce que toutes les prescriptions du rituel soient effectivement mises en pratique.

C'est ainsi que le Maître rendu responsable de l'instruction de l'Apprenti devra, avant toutes choses, s'assurer que son élève s'est réellement *dépouillé de ses métaux*. Comment le futur penseur pourrait-il, en effet, rentrer en lui-même et s'abîmer dans la nuit du mystère, afin d'approfondir les principes nécessaires de l'être, s'il restait entiché d'un vaste savoir de pure surface ? Il faut s'enfermer pour de bon dans le *cabinet de réflexion* et s'abstraire du monde extérieur, si l'on veut descendre dans le puits où la vérité se cache. Ce sont là des symboles qui doivent être pris au sérieux, autrement le néophyte reste ce qu'il était : *il ne meurt pas* à son existence profane et *ne renaît* jamais à la vie initiatique, ouverte cependant devant lui.

Il en va de même avec toutes les épreuves initiatiques. Ce ne sont pas de vaines formalités, maintenues en vigueur avec un amour quelque peu puéril de l'archéologie. Elles sont indispensables en initiation. Il faut les subir intégralement, dans leur réalité effective,

pour que la lumière finisse par briller devant nos yeux autrement que sous l'aspect symbolique d'une flamme de lycopode !

L'Examen du Candidat

Lorsqu'un Apprenti est suffisamment instruit de la théorie pour saisir tout au moins le programme que lui trace le ritualisme de sa première initiation, il peut aspirer à la seconde. Il appartient à son Maître de le proposer alors à la Loge, pour un avancement qui lui semble mérité. L'Atelier ne se prononce qu'après audition du candidat, qui, en présence des autres Apprentis, doit répondre à toutes les questions relatives au premier degré que l'on estimera utile de lui poser.

Cet examen portera forcément sur le tuilage et le catéchisme ; mais ces secrets, qui sont à la portée de toutes les mémoires, ne devront pas faire perdre de vue d'autres mystères plus profonds, dont la divulgation n'est pas à la merci de la première indiscretion venue. Sans doute, les anciens Maçons, favorisés de longue date avec les arcanes de la philosophie initiatique, n'exigeront pas qu'un débutant ait découvert, en quelques mois, ce qui ne s'est révélé à eux qu'à la suite de méditations persévérantes, poursuivies souvent d'années en années. Mais ils pourront demander au candidat ce qui lui a été donné d'apprendre depuis son initiation. Ils s'appliqueront à discerner en quoi sa mentalité s'est modifiée ; puis ils amèneront l'Apprenti à rechercher en quoi consiste son *moi* le plus intime et le plus absolu. Ils le prépareront ainsi à se connaître lui-même dans l'essence de sa personnalité ; car, si l'Apprenti a dû se demander : *D'où venons-nous ?* le Compagnon devra s'efforcer de répondre à la question : *Que sommes-nous ?*

La réception en loge du compagnon

Préparation du Récipiendaire

Uniquement guidée par des instincts de symétrie, la Maçonnerie anglo-saxonne a cru faire merveille en imposant au Récipiendaire du 2^e degré une préparation analogue à celle que doit subir le Profane pour être présenté en Loge. Le rituel adopté par la Grande Loge d'Angleterre en 1813 prévoit en effet qu'au premier degré le Récipiendaire, dépouillé de ses métaux, aura les yeux bandés, le bras droit, le sein et le genou gauches mis à nu, le pied droit en pantoufle et une corde autour du cou. Au deuxième degré, il est prescrit de procéder inversement et de mettre à nu cette fois le bras gauche ainsi que le sein et le genou droits ; la pantoufle chausse, en outre, le pied gauche et non le droit. Quant aux yeux, ils ne sont plus bandés dans les Loges Britanniques au Maçon qui a vu la lumière. Il n'en est pas de même en Amérique, où le bandeau est de rigueur pour la réception aux trois premiers degrés ; au grade de Compagnon on consent cependant parfois à ne l'appliquer que sur l'œil droit. Les Maçons américains ont également une prédilection marquée pour la corde, qu'ils enroulent deux fois, à hauteur du

biceps, autour du bras droit de l'Apprenti admis à passer Compagnon. Pour la Maîtrise, la même corde servira de triple ceinture au Récipiendaire, qui aura le torse et les deux bras nus, ainsi que les deux jambes à partir des genoux.

Toutes ces subtilités n'ont rien d'initiatique et relèvent de la plus arbitraire fantaisie. Ce sont d'ailleurs des inventions postérieures à la propagation sur le continent européen de la « pure et ancienne Maçonnerie de Saint-Jean ». Celle-ci ne connaît qu'une seule préparation *physique*, celle du candidat à la première initiation, qui doit être présenté « ni nu ni vêtu, mais dans un état décent et dépourvu de tous métaux ».

Pour le grade de Compagnon, la préparation doit être essentiellement *morale*, de même qu'elle devra surtout être *intellectuelle* pour la Maîtrise. C'est le Compagnon qui doit pouvoir répondre qu'il a été préparé *dans son cœur* à recevoir le second degré.

Arrivé au terme de son apprentissage, il connaît suffisamment la Maçonnerie, pour s'engager envers elle en pleine connaissance de cause. Son dévouement peut seul le lier à ceux dont il doit devenir le *Compagnon* effectif, c'est-à-dire l'associé solidaire, le collaborateur zélé, disposé à ne reculer, en faveur de l'œuvre commune, devant aucun sacrifice.

En résumé, pour être admis à l'Apprentissage, il suffit de montrer des aptitudes ; pour passer Compagnon, il faut en plus avoir fait preuve d'application, de zèle et d'ardeur au travail ; le Maître, enfin, ne s'affirme que par des capacités reconnues, par le talent et par la compréhension intégrale de l'Art.

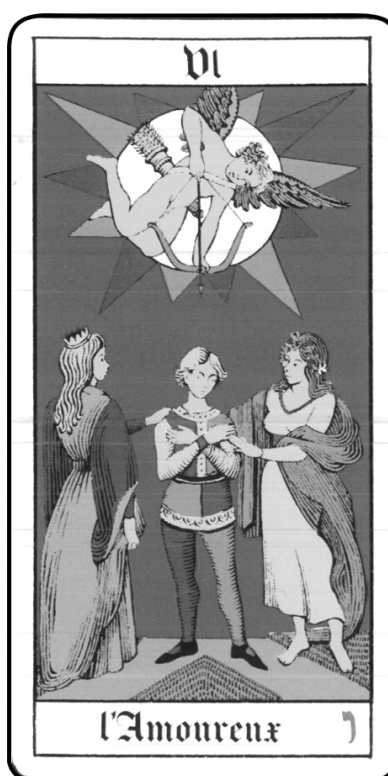
L'Introduction en Loge du Compagnon

Pour être admis à franchir le seuil du Temple, il faut, au premier degré, que le Récipiendaire fasse constater qu'il est « *né libre et de bonnes mœurs* ». Dans les mêmes circonstances, il est indispensable, au second degré, de pouvoir certifier que *l'Apprenti a fait son temps et que son Maître est content de lui*.

Il n'est plus question, d'ailleurs, d'entrer humblement, courbé jusqu'à terre, ou même en rampant à travers un boyau resserré, comme s'il s'agissait de simuler la venue au monde du nouvel initié. L'Apprenti, la tête haute, avance à l'ordre par les trois pas symboliques et s'arrête, fièrement dressé, entre les deux Surveillants¹.

Ceux-ci siègent auprès de deux colonnes, consacrées à la *Force* et à la *Beauté*, autrement dit aux deux principes contraires de l'énergie mâle et de la sensibilité féminine (Dorisme et Ionisme). Or, n'oublions pas ce qu'il advint au jeune Hercule, lorsque, après avoir achevé son apprentissage, il voulut réfléchir à l'emploi qu'il ferait de ses puissantes facultés et de ses nombreux talents. S'étant retiré à l'écart, pour ne pas être troublé dans sa méditation, il se vit brusquement en présence de deux femmes de haute stature, l'une et l'autre fort belles. La première, austèrement drapée dans une simple robe blanche, avait un visage majestueux et plein de dignité ; la pudeur se lisait dans ses yeux : c'était la *Vertu*. L'autre, parée de bijoux et de vêtements magnifiques, avait des regards libres et le sourire engageant : c'était la *Mollesse*. Elles tâchèrent, chacune à sa manière, de gagner le fils d'Alcmène, lui promettant, l'une de le faire triompher de toutes les épreuves de la vie, l'autre de lui épargner la peine de lutter. Hercule n'hésita pas, et, refusant de s'abandonner sans gloire à la douceur de vivre, il résolut d'être utile et de s'astreindre, dans ce but, à un travail incessant, pénible et toujours profitable à autrui.

Placé entre les deux Colonnes, le postulant au grade de Compagnon ne doit pas, en énergie morale, se montrer inférieur au héros mythologique. Appelé à s'employer sans réserve pour le bien de tous, il lui appartient, au sortir de la préparation théorique de l'Apprentissage, de débiter dans la carrière de l'action pratique en repoussant les tentations d'un bonheur facile, basé sur la jouissance et l'abandon sybarite aux charmes de l'existence.



Dans le Tarot², l'Initié appelé à subir la suprême épreuve morale, celle qui décidera de tout son avenir initiatique, est représenté par l'*Amoureux* dont deux femmes semblent se disputer le cœur.

La Participation au Grand Œuvre

Mais quelle idée le postulant peut-il se faire du grade qu'il sollicite ?

Les épreuves de votre premier grade, lui est-il expliqué, ont consisté en une série de purifications ayant pour but de vous rendre apte à *voir la lumière*. Vous avez été débarrassé de tout ce qui obstruait votre vue spirituelle ; mais ce travail est essentiellement *négatif*. En vous dépouillant des préjugés profanes, vous vous êtes efforcé de désapprendre ce qu'on vous avait inculqué de faux : vous avez fait table rase en votre esprit, selon le précepte de Descartes, et par là vous avez déblayé le sol sur lequel vous allez avoir à bâtir.

Le moment, en effet, est venu pour vous de passer du *négatif* au *positif*. De démolisseur que vous avez été jusqu'ici, vous allez devenir constructeur ! Vous vous joindrez à nous pour l'édification du Temple qui représente le Grand Œuvre de la Franc-Maçonnerie.

Quel est cet Œuvre ? Le Récipiendaire est tenu de le savoir, puisqu'il doit se déclarer fortement résolu à s'y consacrer, afin de travailler avec zèle, de toutes ses forces et sans défaillance, à la réalisation du Progrès humanitaire.

Il ne peut ignorer l'objectif que se proposent les Maçons lorsqu'ils prétendent construire un monde meilleur par la préparation intellectuelle et morale des hommes à leur mission constructive.

De par l'engagement qu'il prend de s'associer à leur tâche, le Récipiendaire devient virtuellement Compagnon, et il peut dès lors entreprendre les cinq voyages destinés à l'instruire des mystères du grade.

1. Au Rite écossais, l'Apprenti se présente armé d'une Règle, qu'il porte sur l'épaule gauche, comme un ouvrier qui se rend au lieu de ses travaux avec ses outils. Le symbolisme de la Règle, qui sera expliqué plus loin, justifie cette pratique.
2. Le Tarot est un recueil de 22 compositions symboliques se rapportant à la philosophie initiatique du Moyen Âge. Un ouvrage d'Oswald Wirth, intitulé *Le Tarot des Imagiers du Moyen Âge*, est consacré à l'étude approfondie de cet alphabet des Initiés.

Les voyages

Premier Voyage

L'Apprenti attaque tout d'abord la *Pierre brute* à l'aide d'une sorte de pic ou de marteau à pointe, dit « *common gavel* » dans les rituels anglais. Cet instrument ne se prête qu'à un dégrossissement sommaire, aussi faut-il recourir au *Ciseau* et au *Maillet* pour faire disparaître l'une après l'autre toutes les aspérités du bloc qu'il importe de façonner en impeccable *Pierre cubique*.

Taillée de manière à tenir exactement sa place, cette Pierre achevée est l'image même du *Compagnon*, destiné à être incorporé au Temple vivant, dont les Initiés sont à la fois les constructeurs et les matériaux. Mais pour rendre possible son incorporation, l'*Ouvrier-Matière* doit savoir se transformer, en se livrant sur lui-même à un travail constant de perfectionnement.

Deux outils lui sont, pour cela, indispensables. Le premier représente les résolutions arrêtées en notre esprit : c'est le *Ciseau* d'acier, qui s'applique sur la pierre, tenu de la main gauche, côté passif, correspondant à la réceptivité intellectuelle, au discernement spéculatif (Colonne B., Nord). L'autre figure la volonté qui exécute ; c'est le *Maillet*, insigne de commandement, que brandit la main

droite, côté actif, se rapportant à l'énergie agissante et à la détermination morale dont découle la réalisation pratique (Colonne J.: , Sud).

Sans le concours de ces deux instruments, rien ne saurait s'accomplir. L'intellectuel armé uniquement du Ciseau sait fort bien ce qui est à faire et n'ignore rien des moyens d'exécution ; mais c'est tout : faute d'énergie réalisatrice et de courage actif, rien ne se fait, tout restant à l'état de projet ou de résolution stérile. Inversement, le Maillet, à lui seul, ne produit que du bruit, image, en cela, de la force morale qui, faute de trouver à s'appliquer judicieusement, se consume en manifestations infécondes. Ouvrier habile travaille des deux mains, en tirant parti des aptitudes de chacune. Il demande à la gauche de maintenir le ciseau immobile à l'endroit choisi et dans la direction voulue, alors que la droite assène avec vigueur des coups de maillet bien ajustés.

Cela veut dire que la *Beauté* ne se réalise qu'en unissant la *Sagesse* qui conçoit à la *Force* qui exécute. Le théoricien brillant, mais sceptique, convient aussi peu à l'œuvre de la Franc-Maçonnerie que l'homme sincèrement convaincu et enfiévré pour l'action, mais condamné à s'agiter en pure perte, faute de réflexion calme et de discernement sagace.

L'Initiation ne se contente pas d'enseigner à raisonner correctement et à voir juste ; ce n'est là que la première partie de son programme, celle qui se rapporte plus spécialement au grade d'Apprenti, en tant que celui-ci s'applique à mettre le néophyte en état de *voir la lumière*. Mais la théorie est vaine, si elle ne conduit pas à la pratique ; aussi l'action s'impose-t-elle à l'Initié par le fait même qu'il voit clair et n'est plus un aveugle dispensé d'agir. C'est pourquoi le Compagnon est plus spécialement appelé à s'entraîner à l'action par la culture rationnelle de sa puissance de volonté. Il doit

achever de s'éclairer et apprendre à vouloir. Le Ciseau et le Maillet sont des outils profondément significatifs à cet égard.

Deuxième Voyage

La puissance d'agir ne s'acquiert qu'à la condition de l'exercer tout d'abord sur soi-même. Notre intelligence et notre volonté doivent s'appliquer à notre propre perfectionnement, avant qu'il nous soit permis d'ambitionner une action plus étendue. Le Compagnon, cependant, est loin d'être condamné à s'en tenir exclusivement au maniement du Ciseau et du Maillet. Ces instruments, sans doute, sont pour lui d'une importance capitale, puisque c'est avec eux qu'il attaque les matériaux pour les façonner. Mais d'autres outils sont indispensables à la vérification et au contrôle du travail accompli grâce aux deux premiers. Parmi eux la *Règle* et le Compas sont plus particulièrement précieux, car, à eux seuls, ils permettent de construire toutes les figures géométriques sans exception.



Mais, au point de vue symbolique, il convient surtout de les envisager comme les générateurs de la ligne droite et du cercle, l'une susceptible d'être prolongée dans les deux sens à l'infini, l'autre circonscrivant un espace limité.

Or, dans le domaine moral, la rigidité de la ligne droite nous trace une direction de conduite dont nous n'avons jamais à dévier. Épris d'un idéal supérieur, nous devons tendre sans cesse à le réaliser ; mais, tout en ne perdant jamais de vue la perfection poursuivie, nous ne pouvons nous dispenser de tenir compte des conditions réelles dans lesquelles nous vivons, car, un idéal abstrait ne se réalise que dans la mesure où il se laisse adapter aux nécessités concrètes. Mais celles-ci ne sauraient mieux nous être révélées que par le Compas, dont les branches, en s'écartant à volonté, permettent de mesurer le rapport qui existe entre le *moi* et le *non-moi*, entre le centre de notre personnalité et la circonférence de tout ce qu'il nous est donné d'atteindre.

Règle et Compas enseignent ainsi à concilier l'Absolu et le Relatif. Jamais nous ne placerons trop haut notre idéal ; mais n'en exigeons point une réalisation chimérique. Évitions de tomber dans une intransigeance doctrinaire qui tomberait à faux dans la vie pratique. Dans ses conceptions, l'esprit n'est retenu par aucun obstacle, mais ceux que la matière nous oppose demandent à être mesurés et surmontés avec une ingénieuse patience.

Troisième Voyage

Pour indiquer leur rôle intellectuel et en quelque sorte passif, la Règle et le Compas sont tenus de la main gauche ; il n'en est pas de même du *Levier*, instrument actif par excellence, dont ne saurait

s'armer que la main droite, bien qu'il faille le saisir à deux mains, et peser de tout le poids du corps, quand de lourdes masses doivent être soulevées.

Rien ne résiste d'ailleurs à la puissance que le Levier symbolise en Initiation, si bien qu'Archimède semble avoir parlé en Initié, lorsqu'il prétendait pouvoir soulever le monde, grâce à l'instrument dont il venait de découvrir la loi d'application.

Mais quel est le pouvoir mystérieux et en quelque sorte illimité dont le Compagnon est appelé à être investi ? Par quel sortilège agira-t-il autour de lui, pour mettre en mouvement jusqu'aux rocs les plus inertes ? Comment exercera-t-il une action souveraine, aussi étendue que profonde, et fatalement irrésistible ?

Ces questions se rapportent au secret le plus formidable de la Franc-Maçonnerie. Sans le trahir, il nous est permis d'affirmer qu'un vouloir *inébranlable, intelligent et désintéressé* triomphe de toutes choses.

Il est certain, en effet, qu'une volonté girouette est impuissante, car elle ne saurait être génératrice d'aucune énergie. Fixe, mais s'acharnant dans l'absurde, la force considérable qu'elle déploie se trouve dévoyée, mise en œuvre en pure perte. Si l'égoïsme l'inspire, elle échafaude inmanquablement, enfin, une catastrophe. Une volonté, constante, calme, mais vigoureuse et surtout éclairée, s'imposera par contre invinciblement, si elle prend son point d'appui dans le dévouement absolu à une cause élevée, noble et généreuse.

Un instrument de l'importance du Levier ne saurait être confié au Compagnon qu'à bon escient. Aussi ne l'obtient-il qu'après avoir fait ses preuves avec la Règle et le Compas. Plus une puissance est redoutable, plus il convient de veiller à ce qu'il n'en soit point fait abus. Celle de l'Initié se retournerait, du reste, contre lui-même, si, en l'appliquant, ses intentions n'étaient pas d'une pureté absolue,

uniquement inspirées de la *Règle inflexible*, qu'il doit appuyer contre son cœur, pour être autorisé à s'emparer du Levier.

Quatrième Voyage

Il ne doit jamais y avoir rien de tortueux dans la conduite d'un Franc-Maçon. Marchant toujours droit devant soi, avec résolution, franchise et loyauté, il triomphera par la rectitude, dédaigneux de toutes les ruses obliques. La *Règle* lui rappelle cette tactique constante qu'il doit observer en tout ce qu'il entreprend. Aussi le Compagnon conserve-t-il cet instrument directeur, alors même qu'il dépose le Levier pour le remplacer par l'*Équerre*.

Celle-ci permet de contrôler minutieusement la coupe définitive des pierres, qui ne peuvent s'ajuster entre elles avec exactitude qu'à la condition d'être strictement rectangulaires. Les matériaux étant régulièrement équarris sur toutes leurs faces, le mur se construit comme de lui-même à l'aide du Niveau et de la Perpendiculaire, mais il faut que tout soit scrupuleusement d'équerre, sans quoi la maçonnerie n'est plus digne de ce nom.

Il est essentiel aussi, que toute pierre soit proportionnée dans ses trois dimensions, dont la mesure se détermine d'après les divisions de la *Règle*, spécialement graduée pour cet usage. La *Pierre cubique* n'est pas, à cet égard, un cube géométrique, car, un bloc rigoureusement égal en tous sens se prêterait fort mal à la construction, ce serait l'image de l'homme-type réalisant la perfection, et si bien équilibré en toutes choses, que, n'ayant besoin de personne, il resterait isolé, sans éprouver le besoin de s'associer à autrui, pas même à son semblable. Or, le Maçon ne se perfectionne qu'en vue d'être utile, et, dans ce but, il ne doit pas craindre de se

spécialiser, de s'étendre par conséquent, dans un sens plutôt que dans les autres, tout en veillant à se rencontrer toujours rectangulairement avec son prochain.

Cinquième Voyage

La Règle et l'Équerre ayant permis de constater que la Pierre est achevée, qu'elle est impeccable dans sa forme et ses dimensions, le Compagnon est initié à un genre de travail qui s'accomplit sans l'aide d'aucun outil, la Règle elle-même étant désormais superflue.

Effectivement délivré de tous les vices profanes, n'en ayant plus en lui le moindre germe, l'Initié façonné aux exigences d'une vie supérieure n'est plus soumis, en effet, à aucune contrainte. Il est devenu souverainement libre, de par sa volonté qui est bonne et ne peut le porter qu'à des actes conformes à sa tâche d'Ouvrier du Progrès.

Après avoir déployé toute son activité, le Compagnon doit, au surplus, se consacrer à la contemplation, c'est-à-dire à l'élaboration intérieure des observations recueillies au cours de ses voyages. Ceux-ci sont des explorations qui aboutissent à la récolte de copieux matériaux, dont l'assimilation ne saurait s'effectuer d'emblée. Il est une digestion intellectuelle qui permet seule de s'approprier les emprunts dus aux efforts d'attention, d'où le caractère méditatif du dernier voyage de l'ouvrier appelé à construire son propre édifice mental.

Tout voyage s'accomplit en Loge à l'imitation du trajet journalier du Soleil. En partant de l'Occident, le voyageur s'enfonce dans la nuit du Septentrion pour gagner l'Orient et revenir par le Midi. L'Occident est le domaine de la sensation, de l'observation directe

des phénomènes, dont l'ensemble se dresse devant l'esprit comme la façade des apparences derrière laquelle se dissimule l'énigmatique réalité. Pour concevoir celle-ci nous risquons des hypothèses, en nous aventurant dans des brumes théoriques et spéculatives (Nord, Lune, Imagination). L'Orient projette ensuite une clarté critique désillusionnante, qui incite au retour par le sentier brûlé qu'éclaire implacablement le soleil du Midi (Raisonnement rigoureux, esprit scientifique). Le circuit se poursuit sans arrêt, car pour conquérir la lumière, il importe de passer successivement des faits (Occident) à leur interprétation hypothétique (Nord), puis de tenter une synthétisation infructueuse (Orient) qui contraint à un examen rationnel minutieux (Midi).

Le savoir initiatique se butine d'ailleurs comme le miel, qui avait son rôle dans les mystères de Mithra ; mais c'est en son art que s'instruit l'ouvrier, en vue d'en posséder la théorie non moins que la pratique.

Au cours de ses voyages, il s'enrichit de tous les perfectionnements apportés au travail ; les plus habiles ouvriers le font profiter de leur expérience. Il ne lui reste plus qu'à coordonner en son esprit les notions ainsi récoltées pour s'acheminer tout naturellement vers la Maîtrise.

Sachant raisonner ce qu'il fait, discernant le pourquoi des choses à la lumière d'une esthétique raffinée, il est désormais l'Artiste accompli, autorisé à suivre son propre génie, en s'émancipant des règles trop étroites du simple métier.

Le véritable illuminisme

L'Étoile Flamboyante

En accomplissant son cinquième voyage, les mains entièrement libres, le Compagnon a dû s'appliquer à se mettre en état de réceptivité par rapport à certaine lumière ambiante, invisiblement diffuse dans l'espace. Savoir attirer à soi cette obscure clarté, afin de s'en saturer progressivement, tel est le secret capital du second degré de l'Initiation, qui correspond au véritable *Illuminisme*.

Pour découvrir cette lumière mystérieuse, il faut gravir successivement cinq¹ marches de couleurs différentes et marquées chacune d'un signe planétaire.

La première est noire et porte le signe de Saturne ♄. Elle fait allusion à la purification par la *Terre* et à la nécessité d'approfondir les choses sans se laisser arrêter par leurs apparences extérieures.

La suivante est bleue et consacrée à Jupiter ♃. Elle rappelle la purification par l'*Air* et l'obligation pour l'Initié de dégager le subtil de l'épais, le signifié du signifiant et l'esprit vivifiant de la lettre morte.

La troisième est verte, couleur de Vénus ♀. Elle se rapporte à la purification par l'*Eau*, qui a pour effet de laver le miroir mental où

se reflètent les conceptions de l'intuitif, si bien qu'il en arrive à imaginer juste.

La quatrième est rouge en l'honneur de Mars ♂. Elle correspond à la purification par le *Feu*, autrement dit à l'exaltation de l'ardeur interne jusqu'à envahissement igné de toute la personnalité.

Quant à la cinquième marche, elle est transparente et par conséquent incolore, parce qu'elle est en relation avec Mercure ♿. Elle n'est accessible qu'après purification intégrale par les quatre Éléments, ramenés à l'unité de leur quintessence commune.

Parvenu à cette hauteur, l'Initié ne risque pas d'être ébloui par la clarté aveuglante du Soleil, ni même charmé par le doux rayonnement de la Lune, car il n'a devant lui qu'une profondeur d'un noir absolu. Cependant, tandis qu'il s'efforce de sonder les ténèbres, un point lumineux, à peine perceptible, y apparaît soudain. Lueur d'abord infime, c'est bientôt une étoile qui grandit rapidement, pour resplendir enfin d'un tel éclat que l'obscurité est dissipée. À ce moment, l'astre mystérieux prend l'aspect d'un Pentagramme flamboyant, au centre duquel se distingue un idéogramme que l'on a traduit par la lettre G.

Le Pentagramme

L'Étoile qui se découvre au Compagnon définitivement vainqueur des attractions élémentaires est celle du génie humain. Elle a cinq pointes qui correspondent à la tête et aux quatre membres de l'homme. Or, ceux-ci ont à exécuter ce que le cerveau commande, c'est pourquoi le Pentagramme, dit aussi Étoile du Microcosme, est, en Magie, le signe de la Volonté souveraine, qui est l'irrésistible moyen d'action de l'Initié.

Mais pour que la figure ait cette valeur, elle doit être tracée de manière qu'on puisse y inscrire une figure humaine en position normale, la tête en haut. Renversée, l'étoile à cinq pointes prend un sens diamétralement opposé. Ce n'est plus alors le Pentalpha lumineux ou l'Étoile des Mages, emblème de la liberté acquise à l'esprit commandant à la matière, mais bien l'astre obscurci des instincts grossiers et des ardeurs lubriques qui subjuguent les animaux. On y a vu, par suite, le schéma d'une tête de bouc.

Une même figure, selon qu'elle est droite ou renversée, devient ainsi le symbole de ce qu'il y a de plus noble dans l'Hominalité ou de brutalement instinctif dans l'Animalité. Une force universelle identique est d'ailleurs en jeu dans les deux cas : elle s'adapte et se polarise inversement, voilà tout.

La Lettre G

On peut se demander par quelle anomalie la septième lettre de l'alphabet latin intervient dans un symbolisme qui devrait être strictement universel. Il est vraisemblable qu'un signe d'une valeur symbolique plus générale marquait primitivement le centre de la grande lumière des Initiés. L'idéogramme alchimique du Sel Θ , après avoir été ouvert à la manière du chiffre 6, aurait pu conduire, par corruption, à notre G familier. Mais ne convient-il pas plutôt de rattacher ce caractère alphabétique au symbole de la fécondation vitale $\oplus$, dont dérive l'antique croix gammée, dite Swastika . Cette Roue du Mouvement universel, ou du Feu animateur, occuperait à très juste titre le cœur de l'Étoile Flamboyante.

Il n'est d'ailleurs question de celle-ci dans aucun rituel antérieur à 1737, époque vers laquelle cet emblème fut adopté par les Loges

françaises, fort éprises alors de philosophie hermétique. Les Maçons du XVIII^e siècle professèrent immédiatement, du reste, une sorte de culte pour la lettre G, par rapport à laquelle, aux termes des plus anciens catéchismes français, ils déclaraient s'être fait recevoir Compagnons. Quant à la signification de cette lettre, il fallait la chercher dans les mots : Gloire, Grandeur et Géométrie (Gloire pour Dieu, Grandeur pour le Maître de la Loge et Géométrie pour les Frères).

« Ne signifie-t-elle pas autre chose ? » interrogeait ensuite le Vénérable, qui recevait pour réponse :

« Plus grand que vous, très Vénérable ! »

« Hé, qui peut être plus grand que moi qui suis Maître d'une Loge juste et parfaite ?

« C'est Dieu lui-même, dont cette lettre exprime le nom par le mot *God* qui est anglais. »

Des explications multiples n'ont pas manqué d'être fournies, depuis, du mystérieux monogramme, équivalent du Gamma grec Γ et du Gimmel phénicien  qui dessinent une équerre et tiennent la troisième place dans l'alphabet primitif.

Géométrie

Pour peu que la taille des pierres se complique, elle devient impossible à l'ouvrier, s'il n'est pas capable de résoudre certains problèmes de géométrie. Cette science, la cinquième selon la classification antique, a donc été très anciennement en honneur parmi les Maçons qui voyaient en elle la théorie rationnelle et en quelque sorte la philosophie de leur art. Leur étude ne se bornait pas, d'ailleurs, à la mesure des différents genres de surfaces et de

solides, car, après les avoir guidés dans leur pratique constructive, la géométrie devait encore les éclairer sur les mystères de la construction du monde. Les figures géométriques devenaient, en cela, des symboles révélateurs, grâce aux spéculations basées sur les nombres et sur les formes. Il est, en effet, une Géométrie purement initiatique, dont les théorèmes s'appliquent aux questions les plus ardues de la métaphysique et de l'ontologie, Pythagore y excellait et Platon était persuadé que, seuls, les Initiés du second degré pouvaient saisir la portée de son enseignement, d'où la fameuse inscription tracée sur la porte de son école : « Nul n'entre ici s'il n'est géomètre ! »

Cette même géométrie transcendantale, qui fait parler les antiques idéogrammes, fournit en Maçonnerie la clef du suprême ésotérisme. Aussi doit-elle être possédée à fond par le Compagnon qui aspire à la Maîtrise.

En tant que science de la construction universelle, la Géométrie maçonnique est, en outre, tout particulièrement importante au point de vue moral. Elle enseigne à façonner les individus en vue de leur destination, puis à les unir harmoniquement pour leur bonheur réciproque. C'est la science sociale dans la plus haute acception du mot, celle qui mérite de tenir la première place dans les préoccupations de tout véritable Maçon.

Dans la série des cinquante estampes florentines, dites *cartes de Baldini*, gravées, sinon par Mantegna lui-même, du moins par un de ses élèves, la Géométrie philosophique est représentée sous les traits d'une jeune fille, qui, ravie au-dessus des nuages, s'absorbe en des spéculations inspirées du Cercle, du Triangle et du Carré, figures fondamentales en idéographie alchimique².

Génération

Si, comme jadis, la Maçonnerie ne mettait en œuvre que des matériaux inertes, les connaissances théoriques du Maçon pourraient se borner à la géométrie. Mais le temple se construit à l'aide de pierres vivantes et son édification se poursuit selon les lois de la physiologie. Or, celle-ci nous enseigne comment les êtres animés se développent en procédant d'un germe. L'Initié doit donc approfondir les mystères de la *Génération*, s'il veut utilement participer au travail de la construction universelle.

Il lui appartient, en particulier, de discerner les deux facteurs qui s'associent pour la génération de tout être. C'est, d'une part, une énergie active concentrée, demandant à se déployer, afin de se construire un organisme susceptible d'accomplir la fonction qui est sa raison d'être. Cet esprit d'initiative, d'ambition, de conquête et d'expansion immodérée a pour symbole la Colonne J.°, à laquelle fait pendant, et en quelque sorte contrepoids, la Colonne B.°. Celle-ci représente, en effet, la retenue limitative, sans laquelle l'énergie la plus généreuse se gaspillerait en pure perte, alors qu'elle ne saurait être conservée, canalisée et judicieusement appliquée que si les efforts impétueux sont disciplinés à point et sagement coordonnés.

Toute action persistante repose ainsi sur les deux colonnes symboliques, dressées à très juste titre devant le Temple du Grand Architecte de l'Univers.

Elles figurent le Binaire perpétuellement créateur, grâce auquel s'engendre, se développe et se maintient tout ce qui doit naître, vivre, durer et accomplir sa destinée. Or, comme le Compagnon est appelé à collaborer au Grand Œuvre, il doit, pour aider utilement à l'édification du progrès humain, savoir intervenir avec intelligence

dans la genèse des choses. L'avenir est préparé par des ouvriers perspicaces qui, dédaigneux du présent et des satisfactions éphémères, savent influencer en leur germe les futures formations rénovatrices. Il faut remonter aux sources mêmes de la *Génération*, pour opérer les transmutations ambitionnées de l'Adepté, d'où l'importance de la seconde signification attribuée à la lettre G.

Nos deux colonnes se rapportent d'ailleurs à l'antique *culte de la Génération*, qui fut la manifestation religieuse la plus universelle de l'humanité primitive, car le mystère de la vie et de sa transmission intrigua les hommes dès qu'ils furent capables de réfléchir. Le pouvoir procréateur leur apparut alors comme divin et leurs premières adorations s'adressèrent à des pierres de forme phallique dressées sur les hauteurs. Les menhirs eurent un sens analogue, de même que les obélisques, qui suggérèrent les colonnes fondues par Hiram, dont la forme, reconstituée d'après les indications de la Bible, est caractéristique.

Tout ce qui se rapporte à la génération resta sacré tant que prévalurent les *religions de Vie*, dont l'idéal est terrestre, mais que supplantèrent des *religions de Mort*, prometteuses de félicités d'outre-tombe. Or, la Franc-Maçonnerie procède des cultes de la Vie, dont elle a conservé les symboles. Elle enseigne aux hommes à se construire sur terre leur bonheur collectif, sans leur interdire de croire à une vie future, si tel est leur sentiment. Mais les préoccupations de l'avenir ne doivent pas distraire le Maçon de sa tâche constructive actuelle. Bien vivre la vie transitoire d'ici-bas, tel est le devoir immédiat, plus particulièrement du Compagnon, dont la religion est celle du Travail et de l'Action.



Gravitation

Pour être solide, une construction doit tenir compte des lois de la pesanteur. L'Univers lui-même n'est redevable de sa coordination harmonique et de sa stabilité qu'à l'attraction que tous les corps exercent les uns sur les autres. La *Gravitation*, qui régit ainsi le monde physique, devient, dans le domaine moral, l'image de cette force de cohésion, sans laquelle les matériaux vivants de l'édifice maçonnique ne manqueraient pas de se disjoindre. Si l'initiation se bornait à cultiver l'intelligence, elle parviendrait bien à cultiver les individus isolés, mais elle serait incapable de les faire agir collectivement. Son œuvre resterait ainsi sans portée pratique, car, isolément, l'homme ne réalise rien de grand ; il ne devient puissant que par l'association. Mais l'union permanente, indispensable à toute action commune féconde, se base sur la puissance des sentiments qui animent les membres d'une même association. Il y a eu de tous temps de très intéressantes écoles de philosophie et des groupements intellectuels plus ou moins brillants ; mais les penseurs ne sont parvenus à exercer une influence décisive que le jour où ils ont pu disposer d'une organisation telle que la Franc-Maçonnerie. Celle-ci, en effet, groupe, non des opinions semblables, mais des sentiments identiques. Elle exige de ses adeptes qu'ils s'aiment entre eux jusqu'au sacrifice de leur intérêt personnel, et qu'ils soient unis

dans un amour profond pour l'Humanité. L'Apprenti ne passe Compagnon qu'en devenant apte à prendre part au travail commun, en s'y associant par le cœur, non moins que par l'esprit. La puissance de penser reste stérile, tant qu'elle ne s'appuie pas sur le pouvoir d'aimer. Le Maçon doit donc développer ses facultés affectives, afin de mieux obéir à la loi souveraine qui rapproche les âmes et les gouverne à la manière d'une mystérieuse *Gravitation*, dont les effets se répercutent inévitablement dans toutes les manifestations de la personnalité humaine. La lettre G mérite ainsi d'être méditée dans sa troisième signification, non moins que dans les deux premières.

Génie

Le Compagnon, qui au point de vue psychique parvient à réaliser le programme de son grade, ne travaille plus isolément. Il se surpasse dans ce qu'il entreprend, comme s'il bénéficiait d'une inspiration qu'on aurait jadis attribuée aux dieux, aux muses, aux anges, aux démons ou aux esprits. En réalité, de mystérieuses influences lui prêtent bien leur concours, mais elles s'expliquent naturellement par l'action psychologique exercée par la collectivité sur tout individu qui a su entrer avec elle en communion effective. Il ne suffit pas d'appartenir à la Franc-Maçonnerie simplement par le *corps*, en faisant partie d'une Loge et en se conformant aux obligations matérielles contractées lors de l'initiation. On ne devient vraiment maçon que par l'*âme*, en se laissant pénétrer par des vibrations transformatrices de l'individualité profane. Nous ne serons de véritables Ouvriers du Grand Œuvre que lorsque notre entité intellectuelle et morale vibrera à l'unisson avec la grande âme de la Franc-Maçonnerie. Chacun de nous, en cela, doit aspirer au *Génie*,

qui, sous une forme ou sous une autre, ne peut manquer d'être le partage de tout Compagnon authentique.

Gnose

Compagnon est synonyme d'associé. On ne saurait être Compagnon sans avoir des compagnons de travail, et sans constituer avec eux une collectivité unitaire au point de vue psychique. Cette collectivité réagit sur l'individu, si bien que la lumière générale se répercute en chaque intellectualité particulière, dans la mesure où celle-ci a su se rendre réceptive.

Tout Initié véritable bénéficie ainsi d'une illumination qui lui permet de conquérir la *Gnose*, c'est-à-dire la connaissance caractéristique de tout esprit ayant su pénétrer les mystères de l'Initiation. Ceux-ci présentent cette particularité qu'ils sont strictement incommunicables : il faut les découvrir par soi-même pour les posséder. Ce sont des secrets qui échappent à toute divulgation, car ils portent sur des vérités d'un ordre philosophique si élevé, que la parole est impuissante à les traduire. Aussi la philosophie initiatique n'a-t-elle jamais été formulée en un langage s'adressant à l'oreille. Il ne faut la chercher en aucun texte écrit, pas même en des pages aussi sincèrement rédigées que les présentes à l'usage de ceux qui ont dû voir l'Étoile Flamboyante. La *Gnose* ne s'acquiert qu'à force de méditations personnelles, portant sur les symboles multiples qui sollicitent l'esprit à deviner leur sens caché. On ne saurait trop insister sur ce point : un suprême enseignement se dégage pour le Penseur averti de l'ensemble de notre symbolisme. Sachons en saisir la signification la plus profonde, et notre entendement s'illuminera de la plus radieuse clarté de

compréhension. C'est alors que, possédant la *Gnose*, il nous sera permis d'affirmer que nous connaissons la lettre G.

1. Pour parvenir à la Chambre du Milieu, il faudra gravir sept degrés mystérieux ; mais, dès le cinquième, l'illumination caractéristique du grade de Compagnon commence.

2. Voir *Le Symbolisme hermétique*, page 4.

Le compagnon ouvrier du grand œuvre

Le Serment du Compagnon

L'Apprenti a dû prendre l'engagement de se taire devant les profanes, de se soumettre aux lois de la Franc-Maçonnerie et d'aimer ses Frères.

Le Compagnon ne se contente pas de renouveler sur ces divers points sa première obligation, car on est en droit de demander à un Maçon instruit ce qu'on ne pouvait exiger d'un débutant.

C'est ainsi que le Compagnon devra redoubler de discrétion et se garder, en particulier, de chercher à expliquer aux Apprentis ce qu'ils ne sauraient comprendre. Il faut laisser évoluer chaque esprit, sans prétendre faire brûler aux intelligences les étapes de compréhension qui leur sont nécessaires. N'imposons jamais notre manière de voir et sachons nous mettre à la portée de ceux qui sont moins avancés que nous.

La discipline du silence devait surtout engager l'Apprenti à ne point gaspiller ses forces mentales en bavardages prématurés. On ne devient un penseur qu'en rentrant en soi-même et en s'exerçant à concentrer son énergie intellectuelle. Par le fait que l'on garde

scrupuleusement un secret, on s'assure, en outre, les avantages de la fidélité envers ceux qui vous l'ont confié. Le Maçon qui manque à la discrétion promise se détache de l'Ordre par le fait même et renonce à tous les bénéfices intellectuels et moraux de la fraternité initiatique. Or, toute la force du Compagnon réside en sa participation à l'âme de la Franc-Maçonnerie. Le silence prend donc pour lui une importance capitale, d'autant plus qu'il est appelé à agir initiatiquement, c'est-à-dire en véritable conspirateur de la pensée et du vouloir.

En ce qui concerne l'observation fidèle des lois, le Compagnon promet de se conduire en toutes choses de manière à mériter toujours d'être proposé en exemple aux Apprentis.

Quant au dévouement envers ses Frères, il y est désormais directement intéressé, car il ne recevra jamais qu'en proportion de ce qu'il donnera. S'il se cantonne en un égoïsme inintelligent, il ne tirera jamais aucun bénéfice réel de la Franc-Maçonnerie : cela est d'une certitude mathématique. Pour celui qui sait comprendre, égoïsme bien entendu et altruisme sont parfaitement d'accord.

Tout se résume d'ailleurs pour le Compagnon en une seule résolution, celle de devenir un *réel Initié* et de s'instruire en conséquence, afin de pouvoir se consacrer de toute son âme à l'œuvre de la Franc-Maçonnerie.

Le Port du Tablier

Après avoir prêté le serment du grade¹, le nouveau Compagnon est consacré par cinq coups de maillet, puis son habillement maçonnique est légèrement modifié, car un Compagnon ne se différencie guère extérieurement d'un Apprenti. S'il est moins

couvert, précisément dans la région épigastrique, c'est qu'il n'a plus à se débattre contre une trop grande impressionnabilité. Il devait, en temps qu'Apprenti, s'appliquer à prendre possession de lui-même, en repoussant tout d'abord toute influence extérieure. Comme Compagnon, il est désormais assez sûr de lui-même, pour renoncer à un isolement concentratif trop strict. Afin de faire de nouveaux progrès, l'Initié doit entrer en rapport avec l'extérieur, en attirant à lui la lumière diffuse, dont il lui incombe maintenant de se pénétrer, afin de parvenir à se transformer soi-même en Étoile Flamboyante. Cet emblème, ou plutôt le simple pentagramme linéaire, pourra être tracé sur la bavette abattue du tablier. Le triangle renversé ∇ figure d'ailleurs l'eau, l'âme ou la sensibilité, à l'encontre du *delta* Δ , symbole du feu, de l'esprit ou de l'activité. L'Apprenti devait lutter contre les éléments conjurés, en se montrant constamment actif. Après avoir dompté les forces envahissantes, il peut les diriger et les asservir ; telle est la mission du Compagnon qui, pour agir avec efficacité, doit savoir se rendre passif et réceptif avec discernement, car celui qui voudrait donner généreusement sans recevoir au fur et à mesure serait vite épuisé. C'est parce que le Compagnonnage est le grade de l'action féconde, qu'il prévoit la réparation des forces et la captation par l'individu d'une énergie extérieure à lui-même.

Le Travail

Lorsque communication a été donnée au Compagnon des mystères traditionnels qui lui permettent de se faire reconnaître, il est conduit auprès des FF.°. Surveillants qui l'examinent. Ce n'est qu'à la suite de cette épreuve qu'il est proclamé Compagnon. Mais les « mystères » dont il s'agit ne sont que purement symboliques.

Pour être réellement reconnu comme initié du deuxième degré, il sera nécessaire de faire ses preuves d'une manière autrement sérieuse. C'est au pied du mur que l'on connaît le Maçon et c'est par sa façon de travailler que s'affirme le Compagnon.

Mais que faut-il entendre par *travail* en Maçonnerie ? Trop souvent les Maçons confondent le symbole avec la réalité ; ils s'imaginent avoir travaillé maçonniquement pour tout de bon, lorsqu'ils ont suivi avec assiduité les « travaux » de leur Loge, en faisant honneur, à l'occasion, aux « travaux de mastication » ! Hélas ! ceux qui en sont là ne connaissent de la Maçonnerie que la lettre morte : ils ignorent tout du véritable travail initiatique.

Ce *travail par excellence*, auquel les sages de tous les temps se sont consacrés, est bien loin de se borner à l'accomplissement de cérémonies symboliques, si profondément significatives soient-elles. Le *Grand Œuvre*, auquel nous convie la Franc-Maçonnerie implique en effet participation effective de notre part à l'entreprise la plus sublime qui puisse se concevoir, puisqu'il s'agit de rien de moins que de la création du Monde, ou de son achèvement, ce qui revient au même. Nous sommes appelés à discerner la marche du Progrès, à deviner les intentions de ce qui veut se faire, à déchiffrer, en d'autres termes, le plan de l'intelligence constructive de l'Univers, afin de pouvoir utilement intervenir en vue de favoriser partout l'éclosion du mieux.

Ouvriers du perfectionnement général, nous devons savoir construire, avec notre intelligence, notre âme et notre volonté, un édifice moral, qui sera le Temple unique d'une Humanité de plus en plus éclairée, déployant partout une activité harmonieuse, par le seul fait qu'elle sera préservée de tous les maux entretenus par l'ignorance, par le défaut d'intelligence et de compréhension,

autrement dit par cet ennemi de tout progrès, vulgairement appelé : la bêtise humaine.

Cette bêtise, cette inintelligence coupable de toutes les souffrances que les hommes s'infligent entre eux, représente pour l'Initié le grand ennemi, l'adversaire par excellence², qui doit être combattu sans relâche d'abord en nous-mêmes, puis autour de nous. S'éclairer soi-même, afin de pouvoir ensuite éclairer autrui, tel est le véritable objet du travail maçonnique. Nous travaillons, nous luttons, en vue de conquérir la lumière, puis de la répandre. Nous sommes ouvriers de lumière et nous collaborons comme tels au Grand Œuvre du Grand Architecte de l'Univers.

L'Idéal Constructif

Lorsqu'il s'est agi d'initier des constructeurs à certaines conceptions transcendantes, il a fallu recourir à des images qui leur étaient familières. Ils n'ont eu aucune peine à se figurer l'Univers comme un immense chantier de construction et à s'expliquer la vie universelle comme un travail incessant, voulu et dirigé par une suprême intelligence.

Tout en évitant avec le plus grand soin l'écueil de l'anthropomorphisme, il nous appartient, en tant que Maçons réfléchis, de ne pas rejeter à la légère de très respectables traditions philosophiques. La vie dans les êtres est très certainement liée à un travail constructif, auquel nous attribuons trois phases qui correspondent aux trois grades de l'Initiation. L'Apprentissage avec le dégrossissement de la pierre brute, se rapporte ainsi à la jeunesse, durant laquelle la vie exubérante, jaillissant du germe, construit l'individu, l'armant progressivement de tous les organes nécessaires

aux fonctions à remplir. L'âge adulte ou de maturité se prolonge ensuite tant que les organes se maintiennent en bon état de fonctionnement. Nous sommes désormais en plein Compagnonnage : la construction de l'individu étant achevée, il peut se consacrer à un travail constructif se poursuivant au bénéfice de l'être collectif, dont il n'est qu'une cellule composante. Tel est le travail propre du Compagnon : il doit s'oublier pour l'espèce, pour le genre humain, tout comme le bon citoyen, le cas échéant, s'oublie pour la Patrie. Et lorsque viendra la vieillesse, avec l'usure fatale des organes, alors l'Initié n'en travaillera pas moins, mais ce ne sera plus sur le même plan ni par les mêmes moyens : devenu Maître, il possédera l'expérience et saura diriger !

À quelque grade qu'il travaille, le Maçon est au service de l'Intelligence universelle, qui préside à l'évolution des êtres. Il se fait l'agent, le ministre de l'Intelligence, l'exécuteur de ses intentions. Il est l'organe agissant, le constructeur qui ne suit pas son caprice mais se conforme au plan général d'après lequel tout se construit.

Ainsi du moins l'entendaient les anciens Initiés, qui se disaient adeptes du *Grand Art*, à la fois *sacerdotal* et *royal*. Comme ils prétendaient discerner la volonté divine (le plan du Grand Architecte) et se consacrer à son accomplissement, ils s'affirmaient *prêtres*, considérant comme indignes de ce titre les exploiters de la crédulité populaire. D'autre part, s'ils se proclamaient *rois*, c'est que la supériorité de leur instruction leur permettait de régner véritablement sur les intelligences.

La Religion du Travail

Pour le Maçon, tout travail prend un caractère sacré, car, sous quelque forme qu'il se produise, il rentre dans la grande action, perpétuellement transformatrice de ce qui existe. Travailler, c'est faire œuvre utile, œuvre de bien et de véritable piété. Loin de s'abaisser, l'homme qui travaille se relève en dignité, puisqu'il se rend semblable au Grand Ouvrier constructeur du monde ! Comment ceux qui croient au Dieu créateur ne s'en sont-ils pas aperçus ? Comment ont-ils pu envisager le travail comme une calamité, comme la punition d'une faute commise par nos premiers parents, tout en plaçant l'idéal du bonheur dans une fainéantise aussi éternelle qu'absolue ?

À cette doctrine de paresse, de mort et d'anéantissement, la Franc-Maçonnerie oppose une philosophie glorifiant l'action, la vie et la perpétuité d'un effort, qui ne s'interrompt que pour reprendre avec un surcroît d'énergie, après un repos réparateur passager. Nous n'avons que faire d'un paradis d'extase et de passivité, nous privant de la plus noble des jouissances, qui est l'action féconde, la production d'œuvres utiles et belles. Un Walhalla, où les guerriers continuent à se battre, aurait du moins le mérite de ne pas inspirer l'horreur d'une prétendue vie éternelle, dépourvue de tous les caractères essentiels de la vie. Vivre, en effet, c'est lutter, agir, travailler en vue d'obtenir un résultat ; l'inaction, par contre, équivaut à la mort.

Comment, dans ces conditions, n'accepterions-nous pas avec enthousiasme notre mission de travailleurs ? Mieux nous travaillerons, plus nous nous élèverons dans l'échelle des êtres. Par le travail initiatique enfin, nous participons au pouvoir créateur et nous nous divinisons ! Les Initiés comprendront.

N'oublions pas, en cela, que la vie particulière de l'individu se rattache à la grande vie, une et universelle, dont l'objectif est la

construction du monde, sa coordination harmonique et son perfectionnement. Plus nous participons à cette vie supérieure, plus nous vivons véritablement. Elle seule nous donne la possession de la vie éternelle et de l'immortalité réelle que nous devons ambitionner. Tout organe n'existe qu'en vue de fonction à remplir. Si donc nous voulons persister, sachons être à la hauteur d'une fonction d'éternité. Pour nous immortaliser, mettons-nous sans réserve au service du Grand Œuvre. Le bon ouvrier trouvera toujours son emploi : il constitue une force qui ne saurait se perdre. En nous rendant aptes au travail, nous assurons à jamais notre avenir.



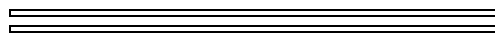
LE COMPAGNON

1. Le Rituel anglais fait contracter l'obligation du Compagnon en présence du Grand Géomètre de l'Univers.

2. Adversaire se dit « Satan » en hébreu. Or, le véritable Satan, qui s'oppose à la lumière créatrice, c'est l'obscurantisme, n'en déplaît à ceux qui anathématisent l'émancipation des intelligences.

III^E PARTIE

CONCEPTIONS PHILOSOPHIQUES



Se rattachant au grade
de compagnon

« Connais-toi »

La Triple Énigme

Comme le F. : Ragon l'a très justement fait remarquer dans son *Orthodoxie Maçonnique*, les trois grades initiatiques répondent chacun à l'une des questions que l'esprit humain se pose dès qu'il s'exerce à penser :

D'où venons-nous ?

Que sommes-nous ?

Où allons-nous ?

Toute philosophie, comme toute religion, vise à résoudre ce triple problème. C'est sur sa solution que se basent métaphysiquement les sociétés humaines, notre manière d'agir étant déterminée, en dernière analyse, par nos conceptions sur l'origine des choses, sur l'essence de notre personnalité et sur nos destinées définitives. Notre conduite cherche toujours à se justifier logiquement. Les idées que nous pouvons nous faire, sur la raison de notre existence et sur le rapport qui nous relie à l'ensemble des choses, sont donc d'une extrême importance. Toutes les civilisations

ont été bâties sur de semblables idées. Pour rénover le monde, il faut commencer par rénover les croyances ; autrement, on le bouleverse sans le refaire. Or, en tant que Maçons, nous avons à *construire*, et si nous sommes appelés à renverser, ce n'est jamais que pour réédifier aussitôt.

Que sommes-nous ?

Il a été demandé à l'Apprenti *d'où il vient*, et il a dû savoir trouver par lui-même une réponse, en méditant sur les propriétés intrinsèques des quatre premiers nombres¹. Le Compagnon doit chercher à son tour, mais cette fois en s'efforçant de discerner *ce qu'il est*. Il lui appartient de se conformer au précepte socratique : ΓΝΩΘΙ ΣΕΑΥΤΟΝ, *connais-toi toi-même*.

L'Homme, étant ainsi l'objet essentiel de l'étude de l'Initié du second degré, ses méditations pourront avantageusement porter tout d'abord sur les deux définitions classiques, dont l'une représente l'Homme comme un animal raisonnable et l'autre comme une intelligence servie par des organes.

Ces formules nous incitent à rechercher en premier lieu ce qui caractérise l'animal, c'est-à-dire l'être vivant. Ainsi se trouve posée la question capitale du Grade de Compagnon : *Qu'est-ce que la Vie ?*

Puis, il faudra se demander ce qu'est la *Raison*, cette lumière qui, en l'éclairant, distingue l'homme de la brute purement instinctive.

En quoi consiste, par ailleurs, l'*Intelligence*, comment se fait-elle obéir par les organes, et comment peut-elle arriver à dompter la matière, pour la dominer et régner en souveraine ?

Nous n'avons pas ici à satisfaire la curiosité du lecteur par des dissertations. Notre rôle est de l'obliger à penser par lui-même, en

évitant de lui servir une doctrine qu'il n'aurait qu'à s'assimiler. Ce n'est donc que par des symboles qu'il nous est permis de répondre, si nous voulons rester fidèles aux traditions initiatiques.

1. Voir tome I : *Le Livre de l'Apprenti*, édition 2000, pages 143 et 144.

La vie

Vivre

Vivre est synonyme d'*agir*. Tous les êtres ne vivent que pour remplir une fonction, une tâche leur étant imposée par le fait même qu'ils existent.

Nous ne vivons que pour travailler. Le travail commence, en effet, pour nous dès notre conception. Il nous faut tout d'abord construire notre organisme, c'est-à-dire l'instrument qui nous permettra d'agir en dehors de nous-mêmes.

L'achèvement de l'outil corporel, puis l'entrée en possession de celui-ci, se rapportent à l'Apprentissage. L'individu devient Compagnon dès que, se possédant pleinement lui-même, il se sent disponible pour une besogne nouvelle, c'est-à-dire pour le travail effectif auquel il est appelé.

Travailler en Compagnon, c'est faire œuvre d'utilité générale, c'est se mettre au service de la collectivité à laquelle l'individu se dévoue.

L'Apprenti reste égoïste, en ce sens qu'il travaille sur lui-même et qu'il poursuit son propre perfectionnement. Il applique le précepte : charité bien ordonnée commence par soi-même. Afin de pouvoir

donner, il faut acquérir, il faut savoir attirer à soi, prendre et s'approprier.

Cet égoïsme est obligatoire : il est à la racine de tout devenir. Tout être individuel se constitue aux dépens de son ambiance. Il est astreint à se faire centre d'accaparement et à s'insurger, en quelque sorte, contre l'ensemble des choses, contre la vie universelle, au courant général de laquelle il oppose son tourbillon particulier.

Cette opposition, cependant, n'est pas destinée à se perpétuer. Il vient un temps où l'individu atteint son maximum de croissance, le midi de la vie¹. La collectivité dont il fait partie intégrante réclame alors ses droits. Elle exige que l'individu, sans s'oublier lui-même et sans négliger sa propre conservation, prenne de plus en plus conscience des intérêts généraux et qu'il sache y subordonner les siens.

Pour recevoir son salaire à la Colonne J., il faut s'être montré fort d'une énergie intérieure, puisée en soi-même. Mais, après avoir accumulé cette force, il est nécessaire de l'avoir généreusement dépensée, pour approcher de la Colonne B., où ne sont récompensés que ceux qui se sont affaiblis volontairement, en se sacrifiant.

Qu'arrive-t-il dans l'organisme à la cellule qui s'est fatiguée au bénéfice de l'ensemble ? Elle languit momentanément, mais immédiatement l'économie générale vient à son secours ; elle est réconfortée en vue d'un nouvel effort, et, loin de rester affaiblie elle se fortifie dans l'action au fur et à mesure qu'elle l'exerce.

Les choses se passent d'une manière analogue pour les individus qui savent ne pas vivre uniquement pour eux-mêmes. Ils ont tout intérêt à vivre d'une vie plus large, qui sera celle de leur branche ancestrale, de leur race, de leur nation et finalement de leur espèce,

considérée comme l'être collectif dont ils sont les unités composantes.

De même que l'Apprenti aspire à *voir la Lumière*, le Compagnon doit s'appliquer à *vivre réellement d'une Vie supérieure*.

L'Altruisme

Dans le chapitre V d'un petit traité de 1775, intitulé : *Le Grand Œuvre dévoilé en faveur des Enfants de la Lumière*, nous lisons :

« La vie est trop courte pour les hommes qui pensent ; elle est trop longue pour ceux qui ne pensent pas. Le temps passe rapidement quand on s'occupe, lentement quand on ne fait rien. La vie consiste uniquement dans l'action. Sans l'action, la vie ne diffère en rien de la mort. Ce n'est pas vivre que vivre oisif, c'est végéter. Ne s'occuper que pour soi, c'est ne vivre qu'à demi. S'intéresser au bonheur universel des hommes et agir en conséquence, c'est véritablement vivre et sentir que l'on vit. Qu'il y a peu d'hommes dans le monde qui vivent, et qu'il y en a beaucoup qui, au lieu de vivre, ne font que végéter !

« Les riches, trop enorgueillis de leur opulence et trop enfiévrés de l'encens que les flatteurs ne cessent de leur prodiguer, ne sentent pas ce que c'est que vivre ; les pauvres, accablés de leur misère et humiliés par le mépris que l'on a pour eux, ne le sentent point aussi. Et ceux qui se trouvent entre les grands et les petits, entre les riches et les pauvres, ne s'occupant, le plus souvent, que de ce qui les concerne, n'en sentent pas davantage.

« Qui donc vit sans végéter ? Les philosophes. Oui, il n'y a que les philosophes qui sentent ce que c'est que de vivre, qui connaissent tous les avantages de la vie, et qui en savent profiter. Non contents

de vivre pour eux, ils vivent encore pour les autres, et, à l'exemple du grand Hermès, dont ils font gloire d'être et de se dire les Disciples, ils ne vivent que pour faire du bien à la société humaine. »

L'auteur de cette page profondément initiatique fait ressortir, en outre, que le vulgaire *travaille pour vivre*, alors qu'il appartient au vrai sage *de vivre pour travailler*.

Le Serpent Initiatique

Les êtres inférieurs sont déterminés dans leurs actes par les lois de leur espèce. Ce sont des automates qui réagissent invariablement sous l'influence des impulsions reçues. Leur vie particulière se trouve ainsi subordonnée à une vie plus générale, au sein de laquelle s'écoule l'existence des individus.

Cet automatisme irresponsable correspond à l'état d'innocence et de candeur, dont les poètes ont chanté les délices, lorsqu'ils rêvaient d'un âge d'or, antérieur au règne de Jupiter.

Or, le maître des dieux et des hommes figure le principe conscient. C'est à ce titre qu'il enfante Minerve, la Sagesse, qui surgit tout armée de son cerveau. Son règne commence dès que les individus prennent conscience d'eux-mêmes. Ils sortent alors de l'état d'inconscience ou de pure instinctivité qui les soumettait à Saturne, dieu du destin ou de la fatalité.

Dans la Genèse, ces notions se traduisent par le mythe du Paradis terrestre², lieu de félicité, où l'humanité primitive n'a qu'à se laisser vivre, à la façon des animaux ou des enfants non encore parvenus à l'âge de discernement.

Le Serpent séducteur, qui incite à mordre au fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, symbolise un instinct particulier,

non plus celui de la conservation, mais une impulsion à la fois plus noble et plus subtile, dont le propre est de faire éprouver à l'individu le besoin de s'élever dans l'échelle des êtres.

Cet aiguillon secret est le promoteur de tous les progrès, de toutes les conquêtes qui étendent la sphère d'action des individus, aussi bien que des collectivités.

Cela explique pourquoi le Serpent, inspirateur de désobéissance, d'insubordination et de révolte, fut maudit par les anciens théocrates, alors qu'il était en honneur parmi les Initiés. Ceux-ci estimaient, en effet, qu'il ne saurait rien y avoir de plus sacré que les aspirations qui nous portent à nous rapprocher progressivement des dieux, envisagés comme les puissances conscientes, chargées de débrouiller le chaos et de gouverner le monde.

Rendre semblable à la divinité, tel était l'objet des anciens Mystères. Le myste se divinisait en se purifiant et en s'élevant moralement et intellectuellement au-dessus du vulgaire des humains. De nos jours, le programme de l'Initiation n'a pas changé ; le Maçon moderne se divinise, lui aussi, mais il a conscience qu'il ne saurait le faire qu'en travaillant divinement, c'est-à-dire en s'appliquant à parachever la Création laissée imparfaite. Élevé au-dessus de l'animalité humaine, le Constructeur, agent d'exécution du plan divin, se fait *dieu*, au sens antique du mot.

1. Si les trav·. s'ouvrent au milieu du jour, c'est pour faire allusion à l'époque de la vie où l'individu, en possession de toute sa force et de sa pleine clarté de jugement, peut utilement se consacrer au Grand Œuvre.

2. La Bible a recueilli cette tradition, comme beaucoup d'autres, à une époque où le sens de l'allégorie s'était perdu. Il faudrait retrouver le document original, probablement chaldéen, pour restituer le mythe à sa pureté native.

La raison

En prenant conscience de soi, l'être, jusque-là purement instinctif, s'est émancipé d'une tutelle protectrice. Livré désormais à lui-même, à ses propres lumières encore incertaines et à son propre jugement peu assuré, il ne jouit plus de la lucidité infailible qui se rattache à l'instinct. Le voici hors d'un paradis dont il s'est expulsé lui-même et où il ne pourra plus rentrer.

Il n'a plus voulu obéir aveuglément : il faut maintenant qu'il comprenne, qu'il sache pourquoi agir dans un sens plutôt que dans l'autre. C'est, en d'autres termes, la *raison* qui est devenue son guide.

Ce n'est, au début, qu'une lueur vacillante, une légère étincelle, jaillie du frottement des pièces de bois sec qui servaient à faire le feu. Mais le chétif enfant des mythes et des légendes grandira. Il échappera aux persécutions des puissants de la terre, qui se coaliseront en vain contre le Maître futur.

La raison, en effet, finira par régner ; mais ce ne sera pas sans luttes. Ce n'est pas d'emblée qu'un être devient pleinement raisonnable. Il ne s'instruira qu'à ses propres dépens, achetant très cher une expérience qu'il ne peut acquérir que par lui-même. Nous n'arrivons à démêler laborieusement le vrai, qu'après être tombés d'erreur en erreur. Nous ne discernons le bien qu'après avoir souffert

le mal, et nous ne parvenons que très difficilement à comprendre notre véritable intérêt.

Pourquoi ? Parce que notre raison est obscurcie. Nous n'avons pas encore appris à nous en servir. C'est une clarté qui, trop souvent, éblouit plus qu'elle n'éclaire. Tant que nous sommes soumis à l'instinct, nos actes sont condamnés par nos besoins, auxquels ils correspondent strictement. Lorsqu'une demi-raison nous guide, nous nous faisons facilement des idées extravagantes qui influent sur notre manière d'agir. L'homme en arrive à se montrer moins sage que l'animal. Il commet des folies, qui entraîneraient sa dégradation si, tôt ou tard, il n'en prenait conscience. Le sentiment de sa dignité lui faisant alors honte, il s'efforce de devenir plus raisonnable.

La raison, en effet, fait toute la noblesse de l'homme. S'il la renie, il tombe au-dessous du niveau de l'animal. Un ivrogne, n'est-il pas inférieur à son cheval ou à son chien ?

Cultivons donc notre raison, devenons pleinement raisonnables, si nous voulons nous élever jusqu'à l'hominalité vraie. S'affirmer Homme dans l'acception initiatique du mot, telle doit être, au surplus, la suprême ambition du véritable sage. Nous sommes divins, s'il faut en croire le fondateur du Christianisme qui, menacé d'être lapidé pour s'être proclamé Dieu, calma les Juifs en leur citant le psaume 82, v. 6, où il est écrit : « J'ai dit : Vous êtes des dieux ! » (Évangile de saint Jean, chap. 10, v. 34).

L'intelligence

L'Homme

Tout se tient dans l'Univers, qui, dans son ensemble, est un être vivant. Telle est du moins l'idée que s'en faisaient les anciens Initiés, dont il nous importe de recueillir les traditions, non pour les accepter aveuglément comme vraies, mais pour nous efforcer d'en dégager des notions suggestives, nous fournissant matière à de fécondes méditations.

Représentons-nous donc l'Univers comme un organisme englobant tous les autres organismes dans sa propre unité organique. Au sein de ce grand organisme, la nébuleuse, à laquelle appartient notre système solaire, nous apparaîtra comme un organe, dont les corps célestes sont les éléments constitutifs.

Voici notre globe terrestre, ce « monde » qui nous paraît si vaste, réduit à n'être plus qu'un atome, ou plus exactement, une cellule organique du Cosmos véritable.

Mais nous, qui grouillons à la surface de cet infime globule sidéral, que pouvons-nous bien être par rapport à lui ?

Comme tout individu, ce corps céleste possède sa vitalité propre, sous forme de chaleur interne ; mais il subit des influences

extérieures, surtout celles du Soleil et de la Lune, qui déterminent les effets physiologiques dont s'occupe la météorologie.

La chaleur planétaire interne gouverne essentiellement ce qu'on pourrait appeler la vie minérale, car, dans ses couches profondes, la substance terrestre est vivante. Elle ne prend un aspect inerte qu'à la superficie et ressemble, en cela, aux cellules mortes de notre épiderme.

Notre système pileux correspond, dans le même ordre d'idées, aux végétaux. Quant aux animaux, ils présentent de l'analogie avec des globules qui circulent dans le sang et dans la lymphe.

De semblables rapprochements n'impliquent d'ailleurs aucun parallélisme rigoureux, car, si des lois nécessaires et fatalement uniformes s'imposent à toute architecture, chaque construction vitale particulière tient compte des besoins auxquels elle doit s'adapter.

Un globe qui roule mécaniquement dans l'espace, exempt de tout souci de locomotion, de nutrition, etc., n'aurait que faire d'un organe de la pensée fixé, comme le nôtre, sous une boîte crânienne et rattaché par des nerfs à des organes, les uns sensitifs et les autres moteurs. Si la Terre pense, elle jouit de l'inappréciable avantage de pouvoir s'oublier elle-même.

Mais est-il permis de supposer qu'un corps céleste puisse penser ? On peut admettre qu'il vive minéralement ; mais avec quoi la Terre penserait-elle ? Tout simplement avec le cerveau des hommes, répond la tradition ou, si l'on préfère la Paléosophie. Tout individu pensant ne serait donc, en quelque sorte, qu'une cellule cérébrale de la Terre.

Cette conception n'a pas été, jusqu'ici, formulée en ces termes ; mais elle découle logiquement de fort anciennes données

initiatiques, d'après lesquelles l'Humanité, dans son ensemble, apparaît comme l'organe pensant de la planète.

Isis, Cérès et la Diane éphésienne symbolisaient la Terre, dont les mystères se révèlent au penseur instruit de ce qu'il est, conscient du rôle qui lui incombe et assez oublieux de lui-même pour obéir fidèlement à la loi de sa destinée.

L'Initié et son œuvre surhumaine

L'Initié

En tant qu'être pensant, l'homme participe à la divinité, il est divin, puisqu'il est l'organe grâce auquel s'objective la pensée de notre Dieu planétaire.

Ce Dieu-Humanité est à chacun de nous ce que notre personnalité est aux cellules de la substance grise de notre cerveau. C'est une résultante, un tout synthétisé réagissant sur les éléments composants. De même que nous avons individuellement une intelligence, une mémoire, une volonté, une imagination, etc., l'Humanité dans son ensemble possède ce que l'on est convenu d'appeler une âme. Cette entité psychique collective a toujours été, sous des noms multiples, la grande Déesse des anciens Initiés, l'épouse du Dieu-Lumière, dont le rayonnement est universel. L'Initié se distinguait du vulgaire par la connaissance de mystères qui lui donnaient le sentiment de sa dignité. Il se considérait comme un être privilégié, admis à prendre sa part au gouvernement du monde ; car la suprême divinité, celle qui préside à la formation de toutes choses, passait pour l'avoir investi de sa confiance, en lui révélant des secrets dérobés au commun des hommes.

Ces secrets avaient un caractère redoutable et sacré. Leur divulgation, en admettant qu'elle ait pu être praticable, aurait équivalu au pire des sacrilèges. Mais, par sa nature même, le secret initiatique reste inviolable. Les mots ne sauraient le traduire, aucune mentalité ne parvient à le saisir, sans subir, de ce fait, une modification profonde. L'Initié ne pense plus comme il pensait avant d'avoir compris ; sa volonté non plus ne s'exerce plus arbitrairement, comme précédemment. Il est devenu un être qui ne s'appartient plus à lui-même en tant qu'individu. Sans mépriser ses intérêts particuliers et sans les négliger dans ce qu'ils ont de légitime, l'Initié les subordonnera toujours à d'autres, plus généraux et plus nobles. Il sera au service de ce qui veut et doit se faire, agissant en toutes choses comme un ouvrier intelligent de la transmutation universelle du mal en bien, autrement dit comme un artisan éclairé du Progrès, ou, pour parler maçonnièrement, comme un constructeur habile à réaliser le plan du Grand Architecte de l'Univers.

Le Grand Œuvre

Pour avoir mordu au fruit défendu, nos premiers parents furent condamnés au travail. Esclaves de leurs besoins physiques, il leur fallut peiner pour vivre et lutter âprement en vue de leur propre conservation. S'ils furent châtiés avec une extrême rigueur, eux qui, dans leur désobéissante curiosité, n'avaient que timidement entamé le fruit tentant, quel sera donc le châtiment des Initiés, assez impies pour se nourrir systématiquement de l'aliment interdit ? Ils ne pourront expier leur crime qu'en travaillant, eux aussi ; mais il ne s'agira plus pour eux de gagner simplement leur pain à la sueur de leur front, avec la perspective de ne retrouver le repos que dans la

tombe. À ce labeur purement humain, s'ajoute pour l'Initié un travail d'un autre genre, affectant un caractère réellement surhumain.

Ce travail, en effet, est celui des *Ælohim*, de *Lui-les-Dieux*, que la Genèse désigne comme le foyer générateur de la Lumière coordinatrice du chaos. C'est une activité qui n'a ni commencement ni fin : elle est éternelle et n'est interrompue par aucune phase de repos. L'être qui s'y associe se condamne à une action incessante, qui ne saurait prendre fin, même avec l'usure de son instrument corporel.

La nécessité d'ailleurs ne nous impose pas un pareil travail : nous restons libres de nous y soustraire ; mais alors nous risquons fort de nous reposer un jour pour tout de bon, en cessant d'exister. Si telle n'est pas notre ambition, apprenons à travailler, car le travail c'est la vie, et le Grand Œuvre seul peut nous immortaliser. Le repos éternel équivaldrait à l'anéantissement, s'il était concevable. Rien n'existe à l'état d'inertie absolue : les minéraux eux-mêmes doivent leur apparente stabilité au tourbillonnement vertigineux de leurs atomes.

La Personnalité

La conscience de soi procure la sensation du *moi*. Chacun de nous se sent maître d'un certain domaine qui lui appartient exclusivement. Le moi règne ainsi à la façon d'un dieu sur ce qui est sien. Mais notre moi est-il un être, est-il une entité objective ? Contrairement à l'opinion courante, le moi n'est rien par lui-même ; ce n'est qu'un phénomène d'interférence, une illusion d'optique mentale.

Il faut donc arriver à se dire : « Je sais que je ne suis rien », tout comme Socrate disait : « Je sais que je ne sais rien ».

Mais, si le moi individuel est illusoire en tant qu'essence spirituelle possédant une objectivité effective, il n'en existe pas moins à la façon d'un foyer de concentration, où se réfractent les rayons intellectuels pénétrant dans notre sphère psychique.

Le moi devient ainsi le centre de l'âme, qui est faite de nos impressions, de notre mémoire, de l'ensemble des images retenues par notre imagination ou combinées par elle, de nos aspirations, de nos désirs, des résolutions que nous avons prises, de notre héritage ancestral, etc. Or, notre âme se modifie continuellement par suite des influences qu'elle subit, et par ce fait, notre moi, s'il reste fixe dans son abstraction, se manifeste pourtant différemment selon les circonstances. Dès que nous sortons de notre état normal, comme dans la colère, dans l'ivresse, ou la folie, notre moi semble changé.

Rien ne nous oblige donc à croire qu'il y ait en nous comme une étincelle divine particulière, qui assure la persistance de notre moi au-delà des limites de l'existence terrestre. Et cependant l'homme a toujours eu l'impression divinatoire que la vie est indestructible, qu'elle se transforme, changeant d'aspect et de mode de manifestation, mais qu'elle ne s'éteint jamais.

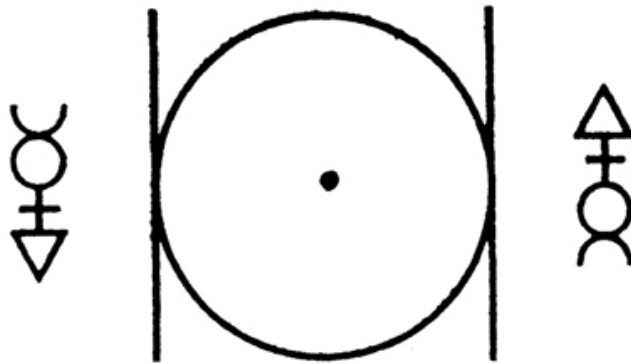
Sans doute, rien ne se perd, pas plus dans l'ordre intellectuel et moral que dans le domaine des forces ou de la matière. Mais, comme on a pu le constater chez les sujets hypnotiques, les états de conscience sont multiples pour un même individu. Le moi peut varier au gré de la suggestion acceptée.

Dans ces conditions, notre personnalité tourne au fantoche. Nous ne sommes que ce que nous avons besoin d'être pour jouer notre rôle de marionnettes sur le théâtre du monde. Mais nous sommes des marionnettes vivantes, et *la vie est une*.

Cette unité de la vie peut seule nous rendre immortels, en nous faisant participer à l'immortalité du Grand Tout, qui est la seule

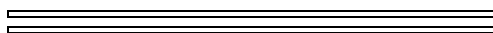
effective, car une immortalité mesquine, étroite, individuelle ou personnelle répugne à toute saine raison.

L'individu est une manifestation éphémère et particularisée de l'espèce, qui seule possède une vie plus étendue, rattachée à la grande vie universelle. Dégageons-nous de l'étroitesse de notre personnalité, afin de nous élever jusqu'à l'Humanité. En nous *humanisant*, au sens des Initiés, nous nous identifions avec ce qui persiste. Pour vivre d'une vie supérieure et durable, sachons faire abstraction des mesquineries de notre *moi*, en nous appliquant à penser, sentir et vouloir humanitairement.



IV^E PARTIE

DEVOIRS DU COMPAGNON



Assiduité

Le Compagnon doit savoir travailler et donner en cela le bon exemple aux Apprentis. Il saura d'ailleurs se montrer discret envers eux, comme ils sont tenus eux-mêmes de se taire devant les profanes. Quand il veut enseigner, un Initié se contente de donner à réfléchir et s'abstient toujours de dogmatiser. Sa méthode consiste avant tout à prêcher d'exemple.

À ce titre, le Compagnon doit prendre part avec une scrupuleuse assiduité aux travaux de son Atelier. Toute indifférence envers la collectivité à laquelle il a librement adhéré relâche le lien qui le rattache à celle-ci. Or, il ne peut recevoir le salaire du second degré, et bénéficier ainsi de la force vitale de la Maçonnerie qu'en faisant corps avec l'unité organique représentée par sa Loge.

Tout Maçon ne peut avoir la prétention d'être un penseur génial ; mais ce ne sont pas toujours les intelligences les plus brillantes qui servent le mieux la cause du progrès. Si obscur qu'il soit, un dévouement sincère est une force immense, et tous, si humbles que nous puissions être, il nous est loisible de travailler en véritables Compagnons. C'est notre cœur qu'il faut surtout faire entrer en action à ce grade, comme le rappelle le signe d'ordre.

Mais notre ferveur de Maçons, notre attachement à la Maçonnerie, ne peut se manifester que par le zèle avec lequel nous suivons tous les travaux de notre Loge.

Ne fussent-ils pas toujours très intéressants, nous ne devons pas craindre de leur sacrifier des agréments ou des avantages profanes. Le vrai Maçon, qu'une détermination inflexible empêche, sauf le cas de force majeure, de manquer aucune réunion de son Atelier, apporte chaque fois à ses FF. : un concours inappréciable d'énergie psychique. Il contribue à charger cette pile de dynamisme humain dont les membres réellement actifs d'une Loge sont les éléments constitutifs.

Mais le Compagnon ne peut recevoir de la collectivité qu'en proportion de ce qu'il donne lui-même. Froid, indifférent, sceptique, n'apportant rien, il ne peut tirer de la Maçonnerie aucun bénéfice intellectuel ou moral. Il y puisera, au contraire, une force immense, s'il prend la Maçonnerie à cœur, s'il s'inspire de son idéal et s'enthousiasme pour son œuvre. Mais nous ne nous assurons de nos sentiments et de notre volonté que par des actes, d'où la nécessité d'une pratique, d'une sorte de culte maçonnique. Toute religion se meurt quand les temples se vident. Il en est de même en Maçonnerie : notre institution sera d'autant plus vivante, d'autant plus forte et active, que les Maçons fréquenteront leur Loge avec plus de ferveur et d'assiduité.

C'est donc en pleine connaissance de cause que le Compagnon doit s'imposer la règle de ne jamais se dérober au travail commun. Il y a faute grave de sa part, s'il se montre négligent. En Initiation, nul ne touche un salaire s'il ne l'a pas mérité. Il en est plus particulièrement ainsi des avantages qui découlent de la Colonne B. :.

Ponctualité

Il ne suffit pas de participer à une partie seulement des travaux, et de faire tardivement acte de présence, alors qu'il eût fallu commencer strictement à l'heure prescrite. Le Compagnon, comme le mot l'indique, ne travaille pas isolément : il collabore à une œuvre commune, en tant que membre d'une collectivité agissante. Mais tout groupement qui veut agir n'obtient un résultat que si ses éléments composants ont su accepter une discipline. S'ils n'ont pas consenti à s'imposer une certaine contrainte, en vue de coordonner et d'unifier leurs efforts, toute leur agitation resterait stérile.

Le travail maçonnique impliquant une coopération méthodiquement réglée, tout bon Compagnon tiendra toujours à honneur d'être scrupuleusement à son poste en temps voulu. Il ne craindra pas de s'imposer les sacrifices nécessaires pour ne jamais manquer l'ouverture des travaux de son atelier. S'il se montrait ouvrier nonchalant, son salaire s'en ressentirait infailliblement.

On ne saurait trop insister, en effet, sur l'action que la Loge, en tant qu'entité psychique collective, exerce très réellement sur ceux de ses membres qui se dévouent en sa faveur. Une récompense échoit nécessairement à tout Maçon qui aime sincèrement sa Loge et lui témoigne son affection, en se montrant assidu et ponctuel à tous les travaux de l'Atelier.

Cette discipline est d'une extrême importance, car elle seule donne à la Loge sa force et lui permet d'exercer une action effective, tant sur ses propres membres que sur le monde extérieur. Un groupement peu nombreux, mais uni et strictement discipliné, devient une sorte d'accumulateur de dynamisme à haute tension. Rien ne lui résiste, si chacun de ses éléments donne ce qu'il peut donner. Composée de vrais Compagnons, une Loge est une puissance

capable d'obtenir tout ce qui est juste, pourvu qu'elle sache le vouloir avec énergie et avec persistance.

Activité

Dût-il ne jamais assister aux travaux, un Maçon compte abusivement comme « actif » du moment qu'il ne néglige pas de rester en règle avec le trésor de sa Loge. Matériellement, une « activité » aussi dérisoire peut, sans doute, avoir sa valeur ; mais, au point de vue de la participation effective à l'œuvre de la Franc-Maçonnerie, elle diffère à peine du sommeil complet.

Pour le Compagnon résolu à s'associer sérieusement au Grand Œuvre, *être actif* signifie bien autre chose qu'un concours purement financier. Un Maçon qui se montrerait exemplairement assidu et ponctuel n'a pas encore nécessairement satisfait par là à tout son devoir d'activité. Participer régulièrement au travail commun qui s'accomplit en Loge est fort bien ; mais ce n'est pas tout. Le travail *symbolique* a une grande importance, sans doute, mais il ne serait qu'une lettre morte s'il n'avait pas pour effet de faire travailler l'esprit des Maçons en dehors de leurs réunions périodiques.

Le Vrai Compagnon puise dans sa Loge une excitation à penser. Il en revient chaque fois méditatif, et ne manque jamais, dans l'intervalle des tenues, de se préoccuper des sujets à l'étude, de préparer des travaux et de consacrer à la Loge en particulier ou à la Franc-Maçonnerie en général tout le temps dont il peut disposer. Seul le Maçon qui travaille ainsi, sans jamais perdre de vue le Grand Œuvre, est en droit de se dire pleinement actif. Lui seul peut approcher utilement de la Colonne B'.

Illumination

Afin qu'elle ne dégénère pas en activité stérile, l'activité que nous déployons doit être judicieuse. C'est pourquoi il nous importe tant de *voir clair*.

L'Apprentissage a dû nous enseigner à discerner l'erreur et à nous en éloigner. Le Compagnonnage doit nous rendre attractif pour le vrai et nous en rapprocher. Le bandeau étant tombé de nos yeux, il nous appartient de nous tourner vers la lumière et de marcher dans sa direction.

Notre marche vers la clarté n'a rien de dangereux ou de pénible, la route étant unie et sûre. Mais le voyage est si long, qu'il faut une rare endurance pour l'accomplir intégralement. Des déceptions découragent d'ordinaire dès le début les âmes mal trempées, fascinées par une succession de mirages trompeurs. Le penseur a pu, lui aussi, en être dupe ; mais, en approchant, il reconnaît la cause de son illusion et passe outre.

Cheminant ainsi sans faiblir, observant toujours, raisonnant et comparant, tout en s'efforçant de deviner, l'esprit humain s'illumine peu à peu, au fur et à mesure que la lumière se fait dans l'entendement.

Telle est l'illumination que doit rechercher celui qui a vu briller l'Étoile Flamboyante. Au cours de sa pérégrination vitale, tout est appelé à l'instruire, s'il sait recueillir la lumière qui se réfracte en toutes choses. L'important pour lui n'est d'ailleurs pas de savoir beaucoup, mais de savoir bien ce qu'il sait. La Gnose est affaire de compréhension personnelle et de pénétration intime, non de mémoire ou d'assimilation superficielle.

Domination de Soi-même

L'homme éclairé devient digne de ravir le feu du ciel et d'exercer ainsi la puissance souveraine qui réside dans la volonté. Mais avant de commander au-dehors, il faut dominer au-dedans et régner effectivement sur soi-même. C'est ce qu'exprime le Compagnon lorsqu'il se met à l'ordre. Son geste l'invite à dompter son propre cœur, à contenir tout bouillonnement d'une ambition personnelle et à étouffer tout sentiment qui ne serait pas absolument noble et généreux. Il faut qu'il arrive à ne pouvoir rien désirer qui ne soit juste. Ce n'est qu'à cette condition qu'il pourra formuler des volitions ayant force exécutoire.

Notre volonté, en effet, n'a qu'une action très restreinte, tant qu'elle n'émane que de notre caprice individuel. Mais lorsque l'individu s'oublie, pour mettre son énergie volitive au service d'une grande cause, il acquiert une puissance immense, dont il ne devra jamais user arbitrairement. La Volonté nous met en main le Levier irrésistible qui permet de soulever le monde ; mais, comme le rituel nous l'enseigne, cet instrument ne doit jamais être manié sans la Règle.

Dans le Tarot, le Compagnon sachant vouloir est comparé à un empereur trônant sur un cube d'or, autrement dit sur la pierre cubique, parce que, pour devenir maître de toutes choses, il faut commencer par se dominer soi-même d'une manière absolue. Ne rien désirer pour soi autorise à vouloir impérieusement ce qui rentre dans l'ordre universel des choses et ne doit profiter qu'au bien général.

Le Pouvoir Initiatique

La Volonté a été comparée à la foudre non sans à propos, car, dans le domaine des forces psychiques, elle présente plus d'une analogie avec l'électricité. C'est ainsi qu'il est permis de parler de tension volitive, de courants animiques, sensitifs ou volontaires et d'un travail accompli par les ondes provenant de nos vibrations cérébrales.

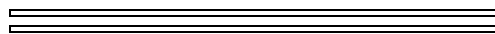
À force de se replier sur eux-mêmes, les anciens Initiés avaient fini par pénétrer bien des mystères de la psychologie humaine. Ils croyaient, en particulier, que le vouloir individuel, faible et vacillant, n'est qu'une particularisation d'une volonté plus générale, puissante et fixe.

Cette conception devait conduire à la pratique de la *théurgie*, c'est-à-dire à la mise en œuvre et à l'utilisation effective de la puissance des dieux, qu'il faut se représenter comme des collectivités psychiques. Pour bénéficier de cette puissance, pour la domestiquer, s'il est permis d'employer ce terme, il suffit, en somme, d'avoir réalisé l'idéal de la pierre cubique. Soyez parfaits en tant que membres de la société humaine, et celle-ci concentrera sur vous ses forces disponibles. C'est alors qu'il vous sera donné de déployer toute l'activité féconde des héros antiques, qui furent des Initiés ou de véritables Compagnons.



V^E PARTIE

CATÉCHISME INTERPRÉTATIF



Du grade de compagnon

Catéchisme interprétatif du grade de compagnon

Les instructions initiatiques par demandes et réponses sont destinées à être relues souvent. Elles ont pour but de stimuler les investigations personnelles. Il ne faut donc pas se contenter de parcourir rapidement les pages qui vont suivre. En se reportant chaque fois aux passages auxquels renvoient les indications données entre parenthèses, le Compagnon réfléchi ne manquera pas de tirer un profit sérieux de l'étude approfondie du présent catéchisme.

*

* *

D. — Êtes-vous Compagnon ?

R. — Je le suis.

D. — Comment justifiez-vous cette affirmation ?

R. — L'Apprenti n'est pas encore parvenu à se connaître lui-même (voir p. 73 et suivantes), aussi est-il tenu de s'en rapporter à la compétence d'autrui en ce qui concerne l'appréciation exacte de son avancement en initiation. En passant Compagnon j'ai pris conscience de moi-même. Je sais donc ce que je suis et je puis me prononcer avec assurance sur le grade initiatique auquel je suis parvenu.

D. — Qu'est-ce qu'un Compagnon ?

R. — C'est l'ouvrier reconnu apte à exercer son art et possédant toute son énergie de travail. Il a pour mission de réaliser pratiquement le plan théorique conçu par les Maîtres.

D. — Le grade de Compagnon ne confère-t-il pas des prérogatives spéciales ?

R. — En raison de son inexpérience, l'Apprenti ne saurait utilement prendre part aux décisions d'un atelier. Logiquement il n'a droit qu'à l'instruction, son devoir étant surtout d'écouter, tant qu'il n'a pas atteint la majorité initiatique impliquée par le grade de Compagnon, qui, en raison de son importance, devrait conférer le droit de vote et de délibération au sein de la Loge.

D. — Pourquoi vous êtes-vous fait recevoir Compagnon ?

R. — *Pour connaître la lettre G* (voir p. 51 et suivantes).

D. — Que signifie ce monogramme ?

R. — Géométrie, Génération, Gravitation, Génie et Gnose.

D. — De quelle Géométrie s'agit-il ici ?

R. — De celle qui s'applique à la construction universelle et enseigne à façonner les individus, en vue de leur permettre de tenir leur place dans l'édifice social.

D. — Quel rapport la Génération a-t-elle avec le grade de Compagnon ?

R. — Le Compagnon est appelé à faire œuvre de vie. Il doit savoir mettre en action son énergie vitale, et il lui importe, en conséquence, d'approfondir les mystères de la vie. Or, celle-ci prend sa source dans la Génération, dont les lois ont inspiré les plus remarquables doctrines de l'Antiquité.

D. — En quoi la Gravitation intéresse-t-elle la Franc-Maçonnerie ?

R. — À l'attraction universelle, qui tend à rapprocher les corps dans l'ordre physique, correspond, dans le domaine moral, une force mystérieuse analogue, visant au rapprochement et même à la fusion des âmes. Cette force, qui unit les cœurs, assure la solidité de l'édifice maçonnique, dont les matériaux sont des êtres vivants, retenus uniquement par la profonde affection qu'ils éprouvent les uns pour les autres. L'amour fraternel intervient ainsi en Maçonnerie à la manière d'un principe vital, générateur d'ordre, d'harmonie et de stabilité, absolument comme la gravitation qui règle le mouvement des corps célestes.

D. — En quoi consiste le Génie ?

R. — En une exaltation féconde de nos facultés intellectuelles et imaginatives. Tant que l'esprit individuel reste froidement en possession de lui-même, il ne sort pas des limites du talent qu'il peut posséder. Pour se surpasser et parvenir au génie, il faut qu'il s'abandonne à des influences extérieures, qu'il s'enthousiasme et qu'il vibre aux accords d'une harmonie supérieure.

D. — Que signifie le mot « Gnose » ?

R. — Connaissance (en grec Γνωσις). Il s'agit d'un ensemble de notions communes à tous les Initiés, qui, à force d'approfondir, ont fini par se rencontrer en une même compréhension du mystère des choses.

D. — Comment avez-vous été reçu Compagnon ?

R. — En passant de la Colonne J.° à la Colonne B.°, après avoir accompli cinq voyages.

D. — Que représente ce passage d'une Colonne à l'autre ?

R. — Il équivaut à une modification du programme initiatique. Pour recevoir son salaire auprès de la Colonne J.°, qui est rouge, masculine-active et correspond au Soleil, l'Apprenti a dû se baser uniquement sur la Raison, dont la clarté dissipe les ténèbres et fait

discerner l'erreur. Mais à la suite de toutes les purifications, qu'il a victorieusement subies, l'Initié du premier degré est finalement conduit auprès de la Colonne B·, qui est blanche, féminine-passive et correspond à la Lune. Sans s'écarter de ses habitudes de discipline rationnelle, il devra désormais, afin de devenir un penseur complet, exercer son imagination et développer sa sensibilité. Après avoir appris à raisonner correctement, il peut s'entraîner à imaginer juste, par l'éducation judicieuse de son intuition.

D. — Que vous a-t-on enseigné au cours de vos voyages de Compagnon ?

R. — À me servir des outils qui servent à transformer la Pierre brute en Pierre cubique, taillée selon les exigences de l'Art.

D. — Quels sont ces outils ?

R. — D'abord le Ciseau et le Maillet, ensuite la Règle et le Compas, puis le Levier et finalement l'Équerre.

D. — Que signifient le Ciseau et le Maillet ?

R. — Ces instruments, qui servent à dégrossir la Pierre brute, nous indiquent comment nous devons nous corriger de nos défauts, en formant de sages résolutions (Ciseau), qu'une détermination énergique (Maillet) met à exécution (voir p. 41).

D. — Quel rapport y a-t-il entre la Règle et le Compas ?

R. — La Règle, qui permet de tracer des lignes droites susceptibles d'être prolongées à l'infini, est l'emblème du droit inflexible, de la loi morale dans ce qu'elle a de rigoureux et d'immuable. À cet absolu s'oppose le cercle du relatif, dont le rayon est mesuré par l'écartement des branches du Compas. Or, comme nos moyens de réalisation sont limités, nous devons déterminer notre programme de travail, en tenant compte à la fois de l'idéal abstrait qu'il nous incombe de poursuivre (Règle) et de la réalité

concrète (Compas), avec laquelle nous sommes aux prises (voir p. 63).

D. — À quoi fait allusion le Levier ?

R. — Au pouvoir irrésistible d'une volonté inflexible intelligemment appliquée (voir p. 45).

D. — Pourquoi la Règle doit-elle être jointe au Levier ?

R. — Parce que la Volonté n'est invincible que si elle est mise au service du droit absolu (voir p. 45).

D. — Quelle est l'importance de l'Équerre ?

R. — Elle permet de contrôler la coupe des pierres qui doivent être strictement rectangulaires pour s'ajuster entre elles avec exactitude. Symboliquement, l'Équerre détermine ainsi les conditions de sociabilité. Emblème de sagesse, elle enseigne que la perfection consiste pour l'individu dans la justesse avec laquelle il tient sa place dans la société (voir p. 46).

D. — Pourquoi le dernier voyage du Compagnon doit-il s'accomplir les mains vides ?

R. — Parce que, la transformation en Pierre cubique étant achevée, il n'a plus à se préoccuper que de son propre perfectionnement. Il lui appartient désormais de se recueillir et d'observer, en se rendant accessible aux clartés intellectuelles qui doivent illuminer progressivement son entendement (voir p. 46).

D. — Comment un Compagnon se fait-il reconnaître ?

R. — Par un signe, des paroles et un attouchement.

D. — Comment expliquez-vous le signe de Compagnon ?

R. — En portant la main droite sur le cœur, je prends l'engagement d'aimer mes FF.·. avec ferveur et dévouement ; en élevant la main gauche, j'affirme la sincérité de ma promesse, et en décrivant une équerre de la main droite, je montre que tous mes actes s'inspirent de la justice et de l'équité.

D. — L'attitude que les Compagnons prennent pour se mettre à l'Ordre ne fait-elle pas allusion aussi à des secrets spéciaux du grade ?

R. — La main gauche levée semble faire appel aux forces extérieures, énergies captées, que la droite crispée s'efforce ensuite de contenir dans le cœur, où elles s'accumulent.

L'Initié, prêt à s'arracher le cœur, proclame, en outre, qu'il a su dompter ses sentiments et qu'il ne cédera jamais à un entraînement irréfléchi.

D. — Quelles sont les paroles du Compagnon ?

R. — Il y en a deux : le mot de passe et le mot sacré.

D. — Que signifie le mot de passe ?

R. — « Épi », ou, par extension : « Nombreux comme les épis de blé ». Il est tiré de la Bible, qui, au douzième chapitre du Livre des Juges, nous apprend que ce mot fut choisi par les Galaadites pour reconnaître les gens d'Ephraïm. Ceux-ci, dans leur dialecte particulier ne le prononçaient pas correctement, disant *Sibb*· pour *Schibb*·. Cette prononciation défectueuse devint fatale aux 42 000 Ephraïmites, que Jephté fit massacrer au fur et à mesure qu'ils se présentaient pour traverser le Jourdain.

D. — Ce mot ne doit-il pas avoir pour nous une portée plus initiatique ?

R. — Traduit, il peut se rapporter aux mystères de Cérès, dont le symbolisme était agricole, si bien que l'Initié devait, à Eleusis, subir allégoriquement le sort du grain de blé qui meurt sous terre en hiver, pour renaître au printemps sous forme de plante nouvelle.

D. — Donnez-moi le mot sacré des Compagnons ?

R. — Je ne puis le prononcer, mais seulement l'épeler.

D. — Dites-moi la première lettre, je vous aiderai ensuite.

R. — B.

D. — En quoi la manière d'épeler le mot sacré diffère-t-elle du premier au second degré ?

R. — Comme le débutant est incapable de découvrir par lui-même les premiers éléments de la science initiatique, il a besoin d'être mis sur la voie ; c'est pourquoi la première lettre du mot sacré est donnée à l'Apprenti afin qu'il puisse parvenir à trouver la seconde par ses propres efforts de pénétration. Dès qu'il pourra la donner, il recevra la troisième, et ainsi de suite.

Le Compagnon n'est plus un ignorant ; il a dû faire preuve d'initiative intellectuelle ; aussi, peut-on lui demander de donner avant de recevoir.

D. — Que signifie le mot sacré des Compagnons ?

R. — Littéralement, il se traduit par : « En lui la Force », dont on a fait : « Ma force est en Dieu ». On en a également tiré : « Persévérance dans le bien ». C'est le nom de la colonne du temple de Salomon, auprès de laquelle les Compagnons recevaient leur salaire.

D. — Quel rapport les Colonnes J.'. et B.'. ont-elles avec le salaire des Apprentis et des Compagnons ?

R. — Dressées extérieurement, de chaque côté de la porte principale du Temple, ces colonnes correspondaient aux obélisques des sanctuaires égyptiens. Comme ceux-ci, elles étaient couvertes d'hiéroglyphes ou d'idéogrammes dont les Initiés devaient apprendre à discerner le sens. C'est donc leur instruction initiatique, et non un salaire matériel, qu'Apprentis et Compagnons viennent recevoir auprès de ces deux colonnes.

D. — De quelle matière ces colonnes sont-elles composées ?

R. — D'airain, pour indiquer que les principes de l'Initiation sont immuables et qu'ils se transmettent d'une civilisation à une autre.

D. — Quelles dimensions la Bible assigne-t-elle aux deux colonnes symboliques, œuvres du fondeur Hiram le Tyrien ?

R. — Le premier livre des Rois (chap. VII, v. 13 et suivants) leur donne dix-huit coudées de hauteur, sans compter le chapiteau, mesurant cinq coudées. Il est question, en outre, d'un réseau de douze coudées entourant chaque colonne. Le chapiteau se termine en calotte hémisphérique entourée d'un double rang de pommes de grenade.

Ces proportions donnent aux colonnes du Temple de Salomon un aspect phallique et les rapprochent des nombreux monuments phéniciens consacrés au pouvoir générateur mâle.

D. — Quelle épaisseur avait l'airain de ces colonnes selon la tradition Maçonnique ?

R. — Quatre pouces, car on les supposait creuses pour contenir le trésor des Apprentis et des Compagnons.

D. — Que représente ce trésor intérieur et par conséquent caché ?

R. — La doctrine initiatique, dont la connaissance est réservée à ceux qui ne s'en tiennent pas à la surface et savent approfondir.

D. — Pourquoi la marche des Compagnons comporte-t-elle un pas fait de côté ?

R. — Pour indiquer qu'un Compagnon n'est pas tenu de suivre immuablement la même direction. Afin de poursuivre la vérité partout où elle se cache, il lui est permis de s'écarter de la route normalement tracée. Mais l'exploration du mystère ne doit pas le désorienter, tout écart momentané d'imagination étant immédiatement suivi d'un prompt retour à la rectitude rationnelle.

D. — Avez-vous des ornements dans votre Loge ?

R. — Oui, il y en a trois : le *Pavé mosaïque*, l'*Étoile Flamboyante* et la *Houppes dentelée*.

D. — Quel est leur usage ?

R. — Le Pavé Mosaïque orne le seuil du grand portique ; l'Étoile Flamboyante brille au centre pour éclairer la Loge ; quant à la Houppes dentelée, elle borde et décore les extrémités.

D. — Que représente le *Pavé mosaïque* ?

R. — Ses dalles d'égale dimension, mais alternativement blanches et noires, traduisent la rigoureuse exactitude avec laquelle tout se compense dans le domaine de nos sensations, fatalement soumises à la loi des contrastes.

D. — Quel rapport y a-t-il entre le Compagnon et le *Pavé Mosaïque* ?

R. — En tant qu'ouvrier appliqué à la réalisation du Grand Œuvre, l'Initié du deuxième degré doit être pénétré de la vanité d'une poursuite visant à conquérir une félicité continue et sans mélange. Un bonheur qui se perpétue et que rien ne trouble n'est plus éprouvé comme tel : il tourne au supplice, car il amoindrit et conduit à l'anéantissement, à la mort. Une prétendue vie éternelle, au sein du repos et de jouissances infinies, est une pure chimère. Quelle qu'elle puisse être, éternelle ou non, la *Vie* ne saurait résider que dans l'Action, dans la Lutte contre les obstacles, dans le Travail pénible mais persévérant, poursuivi en vue d'un idéal à réaliser. L'effort, la souffrance éprouvée, fait le prix de la vie, dont les jouissances sont très exactement proportionnelles à ce que nous les avons payées.

D. — Pourquoi l'Étoile *Flamboyante* est-elle le symbole essentiel du grade du Compagnon ? ¹.

R. — Parce que l'Initié du deuxième degré est appelé à devenir lui-même un foyer ardent, source à la fois de chaleur et de lumière. La générosité de ses sentiments doit l'inciter à se dévouer sans

réserve, mais avec le discernement d'une intelligence vraiment éclairée, parce qu'elle est ouverte à toutes les compréhensions.

D. — Pourquoi cette Étoile a-t-elle cinq pointes ?

R. — Pour figurer les quatre membres de l'homme et la tête qui les gouverne. Celle-ci, en tant que siège des facultés intellectuelles, domine le quaternaire des Éléments ou de la matière. L'Étoile à cinq pointes devient ainsi plus particulièrement l'emblème du pouvoir de la volonté (voir p. 50-51).

D. — Quelle place occupe l'*Étoile Flamboyante* par rapport au *Soleil* et à la *Lune* ?

R. — Elle est placée entre ces deux astres, de manière à former avec eux un triangle.

D. — Pourquoi ?

R. — Parce que l'*Étoile Flamboyante* brille de la lumière combinée du *Soleil* et de la *Lune* ; ce qui veut dire que l'*Intelligence* ou la *Compréhension* procède autant de la *Raison* que de l'*Imagination*.

D. — Qu'entendez-vous par *Houppes Dentelées* ?

R. — Ce terme conventionnel s'applique au lambrequin découpé qui borde le plafond de la Loge. Au-dessus des dentelures d'étoffe, court une corde formant une série de nœuds, dits *lacs d'amour* : c'est la *chaîne d'union*, dont les extrémités, effilées en houppes, se rejoignent près des Colonnes J. et B. Le tout est l'emblème du lien qui unit tous les Maçons et n'en fait qu'une même famille sur toute la terre.

D. — Y a-t-il des bijoux dans votre Loge ?

R. — Oui, ils sont au nombre de six : trois mobiles et trois immobiles.

D. — Quels sont les bijoux mobiles ?

R. — L'*Équerre*, insigne du Vénérable, le *Niveau*, qui décore le premier Surveillant, et la *Perpendiculaire* ou ligne d'aplomb (fil à plomb) que porte le deuxième Surveillant.

D. — Pourquoi ces bijoux sont-ils dits mobiles ?

R. — Parce que les titulaires des offices qu'ils désignent passent ces bijoux à leurs successeurs, comme signe de transmission des pouvoirs.

D. — Quel est l'usage de ces bijoux mobiles ?

R. — L'*Équerre* contrôle la taille des pierres, dont le *Niveau* assure la pose horizontale, alors que la *Perpendiculaire* permet de les superposer verticalement.

D. — Que signifient-ils au moral ?

R. — L'*Équerre* nous astreint à nous corriger des défauts qui nous empêcheraient de tenir exactement notre place dans la construction humanitaire ; le *Niveau* exige qu'un Maçon envisage tout homme comme son égal : quant à la *Perpendiculaire*, elle invite à s'élever au-dessus de toute mesquinerie l'Initié qui a su tout approfondir et connaît ainsi la valeur réelle des choses.

D. — Quels sont les bijoux immobiles ?

R. — La *Pierre brute*, la *Pierre cubique* et la *Planche à tracer*.

D. — Quel est leur usage ?

R. — La *Pierre brute* est la matière sur laquelle s'exercent les Apprentis ; la *Pierre cubique* sert aux Compagnons pour aiguiser leurs outils, et la *Planche à tracer* permet aux Maîtres de dresser leurs plans.

D. — À quoi les bijoux immobiles font-ils allusion ?

R. — La *Pierre brute* est l'image de l'homme grossier et ignorant, mais susceptible d'être éduqué et instruit ; la *Pierre cubique* figure l'Initié, qui, après s'être dégagé des erreurs et des préjugés profanes, a su s'acquérir les connaissances et l'habileté nécessaires pour

participer utilement au Grand Œuvre de la Construction universelle ; la *Planche à tracer*, enfin, se rapporte aux Maîtres, dont l'autorité se base sur le talent dont ils ont fait preuve et sur le bon exemple qu'ils auront su donner.

D. — Par combien de fenêtres la Chambre des Compagnons est-elle éclairée ?

R. — Par trois fenêtres s'ouvrant à l'Orient, au Midi et à l'Occident.

D. — Pourquoi n'y en a-t-il pas au Septentrion ?

R. — Parce que la lumière ne vient jamais de cette direction.

D. — À quoi servent ces trois fenêtres ?

R. — À éclairer les ouvriers quand ils viennent au travail, pendant qu'ils s'y livrent, et lorsqu'ils le quittent.

D. — Où se tiennent les Compagnons ?

R. — Au Midi.

D. — Pourquoi ?

R. — Parce qu'ils sont assez avancés en Initiation pour supporter le plein éclat du jour.

D. — Comment un Compagnon travaille-t-il avec son Maître ?

R. — Avec joie, ferveur et liberté.

D. — Quel est l'âge maçonnique du Compagnon ?

R. — Cinq ans.

D. — À quoi se rapporte ce nombre ?

R. — À la *Quintessence*, conçue comme l'esprit invisible des choses ou comme un cinquième principe ramenant à l'unité le quaternaire des Éléments.

Il fait également allusion aux cinq sens qui révèlent le monde extérieur, objet de l'étude du Compagnon, alors que le nombre trois avait dû conduire l'Apprenti à se renfermer dans son monde intérieur.

D. — Avez-vous reçu votre salaire ?

R. — Je suis content.

D. — Où l'avez-vous reçu ?

R. — À la Colonne B. :

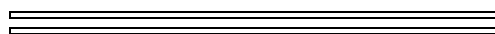
D. — N'attendez-vous plus rien de vos FF. : ?

R. — J'attends l'heure où, suffisamment instruit de ce que doit savoir un Compagnon, je serai admis à partager les travaux des Maîtres.

1. Au Rite écossais, à la demande : « Êtes-vous Compagnon ? » il est d'usage de répondre : « J'ai vu l'Étoile Flamboyante ».

VI^E PARTIE

NOTIONS DE PHILOSOPHIE INITIATIQUE



Relatives au grade de compagnon

L'Énigme

À l'exemple des animaux, l'homme pourrait se contenter d'accepter la vie telle qu'elle se présente à lui. S'appliquer à en jouir de son mieux, avec une heureuse insouciance, ne serait-ce pas plus sage que de se torturer l'esprit pour pénétrer d'insondables mystères ? La question ne se pose pas assurément pour la masse des humains, qui ne demande qu'à se laisser vivre, en recherchant des satisfactions pratiques, sans se laisser troubler par des tracasseries superflues. Mais il est des hommes que le mystère obsède ; l'énigme des choses les irrite : ils veulent comprendre, leur cerveau travaille, impatient de s'expliquer l'existence du monde et des êtres qui le peuplent.

Semblables aux enfants qui harcèlent leurs parents de questions parfois embarrassantes, ces curieux interrogent la Nature, anxieux de lui arracher ses secrets. Ils s'acharnent à méditer et se font des idées destinées à rendre rationnellement compte de tout ce qu'ils ont pu observer.

Ainsi naissent les systèmes philosophiques ou religieux, qui, formulés en doctrines données comme certaines, s'efforcent de satisfaire au besoin de savoir inhérent à la nature humaine.

Bien que propagés avec sincérité, tous ces systèmes n'en sont pas moins trompeurs, parce qu'ils procèdent tous de convictions hâtives. Pour les formuler, il faut se croire en possession d'une vérité, qui, en réalité, ne se laisse jamais saisir. Le mystère persiste, en dépit de tous les efforts accomplis pour le pénétrer. Son domaine s'élargit et recule, au fur et à mesure que nous avançons pour arriver à discerner.

Se faire illusion à ce sujet, pour dogmatiser, convaincu que l'on sait, assuré de ce qu'on avance, est un travers particulier aux esprits bornés. Le véritable Sage, le Penseur ou l'Initié reste toujours très humble en présence d'une vérité qu'il conçoit supérieure à ses facultés de compréhension. Aussi se refuse-t-il à se faire l'instructeur des foules, dont la curiosité légitime ne saurait être honnêtement satisfaite. Il les abandonne aux fantasmagories grossières dont elles se repaissent avec prédilection, car il lui est de toute impossibilité de se mettre à leur portée, pour les instruire en les initiant.

En revanche, l'Initié a pour devoir de venir en aide à tous ceux qui sont initiables, c'est-à-dire aux esprits indépendants, las de la tyrannie ou de l'arbitraire des systèmes. Cette élite mérite d'apprendre à chercher le Vrai, recherche incessante excluant tout espoir de triomphe final dans le repos d'une intelligence satisfaite. Nous ne saurons jamais ! Et cependant nous voulons savoir, nous nous acharnons à deviner l'éternelle énigme, sentant bien que telle est notre destinée à la fois la plus noble et la plus élevée.

La Méditation

La vérité qui nous attire avec une irrésistible puissance est trop vaste, trop vivante, trop déliée et trop subtile, pour se laisser emprisonner, immobiliser et pétrifier dans la rigidité d'un système. Tous les vêtements sous lesquels on prétend nous la faire connaître ne parviennent qu'à la déguiser et risquent, le plus souvent, de la rendre méconnaissable. Tel est le cas des images, des formules et des dogmes destinés à traduire la vérité, à la représenter, à la fixer, et à la rendre en quelque sorte tangible. Ce qui s'objective à l'aide de ces subterfuges, ce n'est jamais qu'un reflet décevant, pâle fantôme

défiguré de la grande Vérité une, que l'Initié aspire, mais en vain, à contempler sans voile.

L'Initiation, cependant, lui enseigne à oublier tout ce qu'il tient d'autrui, puis à se replier sur lui-même, en descendant dans les profondeurs de sa propre pensée, afin de se rapprocher ainsi de la source pure du Vrai. Il s'instruira donc, non en écoutant des dissertations savantes, mais en s'exerçant à méditer.

Sans doute, il ne parviendra pas ainsi à s'instruire de tout ce qui s'enseigne dans les écoles ou dans les livres. Mais à quoi bon enrichir notre mémoire, si nous nous méprenons sur le caractère illusoire de ce qui nous semble vrai. Le pur et simple ignorant est plus près de la vérité que le pédant qui se targue d'une science encyclopédique ne portant, en réalité, que sur des notions fausses.

En matière de savoir, la qualité prime la quantité. Sachez peu, mais sachez bien. Apprenez surtout à distinguer le réel de l'apparent. Ne vous laissez pas prendre aux mots, aux expressions. Faites l'effort mental qui permet de discerner l'inexprimé, l'idée-principe, le fond toujours imparfaitement traduit. Ainsi, et pas autrement, vous vous dégagerez des ténèbres du monde profane, pour participer à la clairvoyance des Initiés.

Ceux-ci se distinguent, en effet, par leur pénétration d'esprit et leur capacité de compréhension. Des philosophes célèbres et de très grands savants n'en sont pas moins restés profanes, faute d'avoir compris ce que d'obscurs penseurs ont discerné par eux-mêmes, à force de réfléchir dans le silence et le recueillement.

Pour vous initier, lisez peu, mais pensez beaucoup, méditez souvent et ne craignez pas de rêver !

La Gnose Numérale

Mais quel sera l'objet de vos méditations ? Sur quoi méditer pour se former l'esprit ?

Puisque vous êtes Maçon, commencez par concentrer toute votre attention sur la Maçonnerie. Tout ce qui lui est particulier doit naturellement vous intriguer : certaines singularités ne sont même destinées à vous frapper que pour solliciter votre sagacité. Tout notre symbolisme doit être envisagé à ce point de vue ; mais il est construit lui-même sur des données abstraites ou ontologiques qui se rattachent aux propriétés intrinsèques des Nombres.

Déjà l'Apprenti a dû se familiariser avec la Tétrade pythagoricienne qui nous montre dans le quaternaire la racine et le fondement des choses (voir tome I : « *L'Apprenti* », édition 1962, p. 209).

Le Compagnon reprendra cette étude ; mais, en partant de *quatre*, il sera conduit à *cinq*, à *six* et même à *sept*.

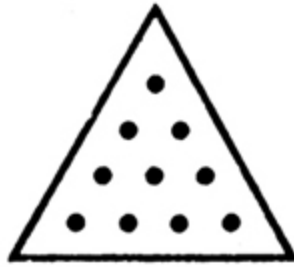
Comme Maître, il s'appuiera plus tard sur ce qu'il aura découvert relativement à *sept*, pour s'élever à *huit*, *neuf* et *dix*.

Apprenti 1, 2, 3, 4.

Compagnon..... 4, 5, 6, 7.

Maître..... 7, 8, 9, 10.

La Décade est ici envisagée comme ramenant à l'unité d'un tout relatif. Dix renferme donc un ensemble complet, un cycle clos, auquel il n'y a rien à ajouter.



Pythagore enseignait d'ailleurs que Quatre engendre Dix, puisque $1 + 2 + 3 + 4 = 10$, ce qui, graphiquement, est figuré par un triangle renfermant dix points, disposés par 1, 2, 3 et 4.

Un tracé aussi simple évoquait jadis une succession infinie d'idées, toutes logiquement reliées entre elles. L'Initié moderne doit ressaisir cette chaîne, qui lui servira de fil d'Ariane pour le guider dans le labyrinthe des connaissances initiatiques.

La Tétrade Sacrée

Géométriquement *Un* trouve son image dans le point, *Deux* dans la ligne, *Trois* dans la surface (triangle) et *Quatre* dans le solide, dont le cube est la mesure.

Mais *Un*, le point sans dimensions, est le générateur abstrait de toutes les formes imaginables. Il est le rien contenant le tout en puissance, disons le Créateur, le Principe antérieur à toute manifestation, l'Archée, l'Ouvrier par excellence.

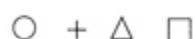
Deux, la ligne, n'est autre chose que *Un* en mouvement, donc l'action, le rayonnement, l'expansion ou émanation créatrice, le Verbe ou le *Travail*.

Trois, la surface, s'offre comme le plan où se précisent les intentions, où l'idéal se détermine et se fixe. C'est le domaine de la loi nécessaire qui gouverne toute action, imposant à tout *Art* ses règles inéluctables.

Quatre, le solide, et plus spécialement le cube, manifeste l'*Œuvre* réalisée, à travers laquelle se révèle à nous l'*Art*, le *Travail* et l'*Ouvrier* ou l'*Artiste*.

En toute chose, il importe donc de savoir distinguer un quaternaire, chaque fois que l'on se place à un point de vue objectif, car le ternaire suffit tant que l'on reste dans le domaine de l'abstrait ou du subjectif. Mais le Compagnon ne doit plus se contenter de concevoir théoriquement ; il est appelé à réaliser, à se mesurer sans cesse avec les difficultés pratiques. En sa qualité de réalisateur, Quatre est son point de départ, alors que l'Apprenti voyait dans Trois le nombre caractéristique de son grade.

Quatre signes fondamentaux se trouvent d'ailleurs à la base de l'idéographisme alchimique : ce sont le Cercle, la Croix, le Triangle et le Carré.



Ces signes se rapportent à l'Unité, au Binaire, au Ternaire et au Quaternaire. Ils se combinent entre eux pour constituer une série d'idéogrammes, dont le sens se découvre par l'analyse de leurs éléments composants¹.

Le Tétragramme Hébraïque

l'Être des êtres, l'Être en soi ou l'Être étant (ce qui est obligatoirement, de toute nécessité, parce qu'il est inconcevable que cela ne soit pas) est représenté dans la Bible par quatre lettres, qui forment le mot sacré, dont la prononciation est interdite.

י ה ו ה

Jod, la première de ces lettres (l'hébreu se lisant de droite à gauche), est la plus petite de l'alphabet sacré. Ce n'est qu'une virgule, en laquelle on a voulu voir l'organe générateur mâle ou, mieux encore, la semence paternelle qui engendre l'enfant. Nous revenons ainsi au point mathématique concentrant, dans son néant, toute la vertu expansive de ce qui devra naître et se développer. *Jod* se rapporte donc au principe actif, à la cause agissante, et par suite, au sujet pensant, voulant, commandant. De même que la Colonne J·, il fait allusion au Feu réalisateur  (Archée, Soufre des Alchimistes), qui se manifeste par l'Artiste, l'Ouvrier, l'Opérateur, le Créateur, l'Engendreur.

Hé correspond à un souffle qui sort de l'intérieur pour se répandre au-dehors. Cette lettre figure ainsi le souffle animateur émanant de *Jod*, pour se propager à travers l'espace² sous forme de rayonnement vital. Hé, en somme, représente la vie, ou l'activité exercée par le principe actif, *Jod*. Sans Hé, *Jod* ne serait pas actif. De même le sujet ne saurait être pensant, voulant et commandant, qu'en exerçant l'acte de penser, de vouloir et de commander, acte

traduit par le Hé, qui symbolise le Travail, l'Opération ou le Verbe, pris au sens grammatical.

Vau remplit en hébreu l'office de notre conjonction « et ». On y a donc vu le symbole de ce qui relie l'abstrait au concret, ou l'individuel au collectif général ou universel. Or, ce qui relie, c'est le milieu, l'ambiance, l'atmosphère animique, c'est aussi le rapport établi entre la cause et l'effet, si bien que *Vau* en arrive à se rapporter à la loi d'après laquelle l'activité s'exerce, donc à l'Art et aux règles ou conditions nécessaires du Travail.

Hé revient une seconde fois pour exprimer le résultat de l'activité : Travail effectué, Œuvre en cours d'exécution, Création en voie d'accomplissement. Par rapport au principe pensant, voulant et commandant, c'est la pensée, l'idée conçue, la volition arrêtée, le commandement donné ou l'ordre formulé.

Il est à remarquer que seule l'œuvre réalisée frappe les esprits superficiels, qui se montrent incapables de remonter de l'effet à la cause, en tenant compte du quaternaire qu'implique nécessairement toute action :

- 1° Principe agissant (sujet) ;
- 2° Activité déployée par ce principe (verbe) ;
- 3° Application de l'activité, qui se règle et se conforme à sa destination ;
- 4° Résultat produit (objet).

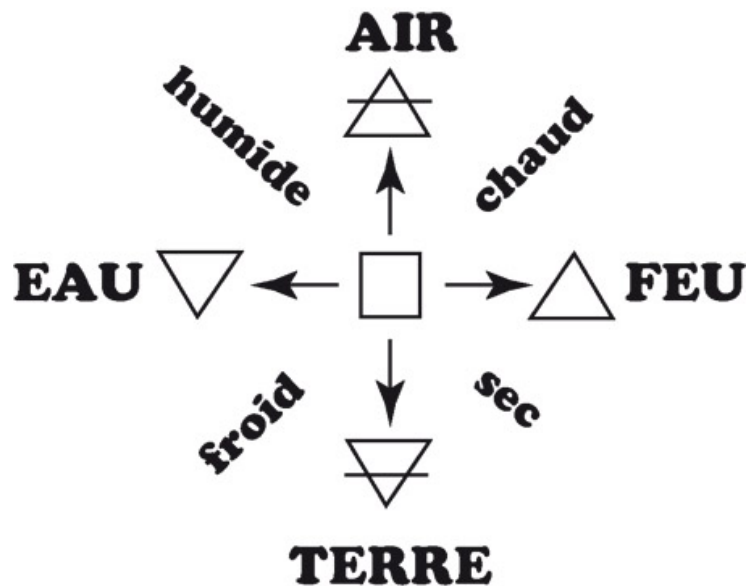
La Quintessence

L'Être ne se manifeste que par l'action : ne pas agir équivaut à ne pas être : aussi *ce qui est* se trouve-t-il en perpétuel travail. Rien n'est

inerte ou mort : tout vit, les minéraux et les corps célestes, non moins que les végétaux et les animaux.

La vie diffère cependant d'un règne de la nature à l'autre ; elle se hiérarchise partout, selon les espèces et même selon les individus. C'est ainsi que, parmi les hommes, les uns vivent d'une vie plus haute et plus complète que d'autres.

Cette vie d'ordre supérieur se proportionne au développement du principe de la personnalité, car l'être inférieur n'est qu'un automate qui réagit mécaniquement sous l'action des forces dont il est le jouet. Sa vie reste matérielle ou élémentaire, parce qu'elle résulte uniquement du conflit des Éléments, qui s'opposent deux à deux, comme l'indique le schéma suivant :



Il faut entendre par là que l'*Air*, léger et subtil, allège, en contrebalançant l'attraction de la *Terre*, épaisse et lourde, qui

appesantit ou matérialise. Froide et humide, l'*Eau* contracte, par ailleurs, ce que le *Feu*, sec et chaud, tend à dilater³.

Ces Éléments, qui n'ont rien de commun avec les corps prétendus simples de la chimie moderne, doivent être envisagés comme les agents coordinateurs du monde matériel. C'est par leur action que se débrouille le chaos ; aussi règnent-ils sur tout ce qui est matériel.

Mais les forces extérieures, si puissantes soient-elles, doivent être dominées par l'énergie qui trouve sa source dans la personnalité. C'est parce que l'homme est appelé à développer en lui un principe plus fort que les Éléments, qu'il entre en lutte avec eux au cours des épreuves initiatiques.

Tant qu'il combat, il s'affirme Apprenti mais, une fois vainqueur, il devient Compagnon ou Initié définitif. Ce qui triomphe à ce moment, c'est le principe de l'hominalité : l'homme proprement dit surmonte l'animal, *Cinq* s'est imposé à *Quatre*, la cinquième essence ou *Quintessence* a prévalu sur le quaternaire des Éléments.

Désormais, l'*Homme-type* aura été exalté sur la croix, pour accomplir le mystère de la rédemption. La Raison (Logos ou Verbe) resplendit en lui, remédiant à l'obscurcissement de l'Instinct provoqué par la chute. L'état d'illumination est atteint, les ténèbres intérieures sont dissipées, si bien que l'astre humain, ou l'Étoile Flamboyante, peut briller de tout son éclat.

La Rose Mystique

Cet astre central n'a pas un pouvoir éclairant comparable à celui du Soleil ; sa lumière est douce, nullement éblouissante et toujours facilement supportable. Elle se condense d'ailleurs en une sorte de

nimbe, qui a été poétiquement comparé à une fleur épanouie et figuré par une rose à cinq pétales.

Symbole de la Quintessence, donc de ce qu'il y a dans l'homme de plus noble et de plus élevé, la rose est associée à la croix dans un emblème qui unit Quatre et Cinq, mais au sujet duquel il n'y a pas lieu de s'étendre ici.

Éphémère comme la personnalité humaine, la rose charme, au surplus, par son parfum, non moins que par sa grâce et sa couleur. Si celle-ci approche du rouge vif, c'est pour faire allusion aux sentiments ardents qui animent l'homme réellement parvenu à s'élever au-dessus de tous les bas instincts et des passions égoïstes.

Le dévouement s'impose, en effet, aux âmes d'élite. Elles ne sont devenues grandes qu'en se donnant, en se répandant au loin. En se concentrant sur lui-même, l'égoïste s'amoindrit psychiquement : il tend vers le néant. La générosité, au contraire, dilate notre personnalité, lui procurant, par ce fait, une formidable puissance d'action, car les forces que nous puisons dans le milieu ambiant sont proportionnelles à l'étendue de notre sphère d'extériorisation affective. Qui ne sait pas aimer épuise rapidement les réserves de son énergie individuelle, puis, vidé, il s'effondre et disparaît. Il en est tout autrement de l'individu débordant d'affection, qui ne craint pas de se dévouer sans réserve. Semblable au Pélican, il se sacrifie pour autrui, ce qui a pour effet de le faire vivre d'une vie plus large, plus haute et plus générale.

L'Hexagramme

Cinq a pris naissance au centre de Quatre ; Six se constituera en tant qu'ambiance synthétique émanée de Cinq.

Mais l'atmosphère psychique, dont la personnalité s'enveloppe, se compose, au point de vue hermétique, d'Eau vaporisée par l'action du Feu, autrement dit d'Eau ignée, c'est-à-dire de fluide vital chargé d'énergies actives⁴.

Or, le mariage fécond du Feu Δ et de l'Eau ∇ se trouve graphiquement représenté par la figure connue sous le nom de *Sceau de Salomon*.



Des deux triangles entrelacés, l'un est masculin-actif et l'autre féminin-passif. Le premier se rapporte à l'énergie individuelle, à l'ardeur sulfureuse $\triangle$, qui s'élève en partant du centre de la personnalité. Le second, qui est renversé, ressemble à une coupe ∇ , destinée à recueillir la rosée déposée par l'humidité mercurielle ψ diffuse à travers l'espace.

Le tout constitue, aux yeux des occultistes, le pentacle par excellence, le signe d'une puissance à laquelle rien ne résiste, car,

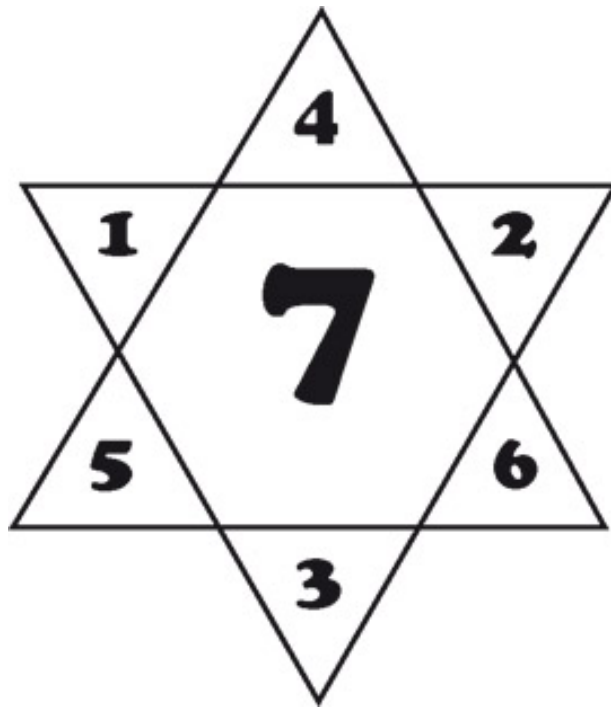
animé de son Soufre , le Mercure universel ou Azoth ☿ se particularise en Mercure des Sages ♄, substance qui est le véhicule du Grand Agent magique⁵.

Quant à ce mystérieux Agent, son image, d'après Basile Valentin, est un Serpent (courant vital) qui s'enroule autour du Soleil (Raison, Initiative individuelle, Énergie mâle, Colonne J:.) et de la Lune (Imagination, Réceptivité, Sensibilité féminine, Colonne B:.), comme autour de deux bobines d'induction. Ce monstre fluide se termine par deux têtes qui se rencontrent et se menacent, l'une de Lion (Pôle positif, Ardeur, Fixité, Constance), l'autre d'Aigle (Pôle négatif, Cruauté, Mobilité, Volatilité).

Il est à remarquer d'ailleurs que l'Étoile Flamboyante correspond au Microcosme humain, c'est-à-dire à l'Homme considéré comme un Monde en petit, alors que les deux triangles entrelacés dessinent l'Étoile du Macrocosme, ou du Monde en grand. Or, magiquement, le Pentagramme permet au Compagnon de commander dans le rayon de sa sphère d'action, parce qu'il sait vouloir avec énergie et rectitude, de manière à être obéi par ses subordonnés. Ce pouvoir est indéfiniment étendu par l'Hexagramme, l'oubli de soi-même ayant pour effet d'identifier l'individu avec le Grand Tout et de le faire participer à une puissance illimitée, du moins théoriquement.

Le Septénaire

Sept est le nombre de l'harmonie, qui résulte d'une juste pondération établie entre éléments dissemblables, comme l'indique la figure suivante :



L'addition de deux chiffres opposés, $1 + 6$, $2 + 5$, $3 + 4$, donne en effet toujours comme somme le 7 central.

Au point de vue symbolique, un intérêt spécial se rattache à $3 + 4$ car ces chiffres renvoient aux combinaisons du Triangle et de la Croix : $\triangle$ et ∇ .

La première de ces combinaisons s'offre à nous dans le signe du Soufre qui représente le Feu central réalisateur⁶, emprisonné dans le noyau de chaque être. Cette ardeur vitale exerce son action du dedans au dehors, en provoquant les phénomènes de développement et de croissance. C'est le *Principe constructeur* de tout organisme, autrement dit l'*Ouvrier universel*, dont l'emblème traditionnel est le Delta lumineux.



L'œil cependant est parfois remplacé au milieu du triangle par les quatre lettres du nom sacré.

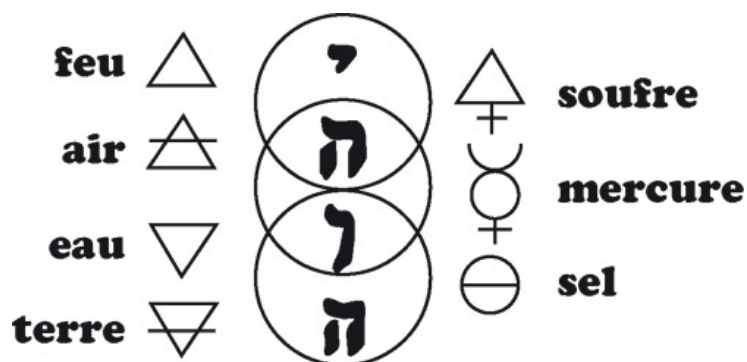


Celles-ci peuvent s'inscrire deux à deux en trois cercles, qui correspondent au ternaire des principes alchimiques. Or, comme

chacune des lettres du Tétragramme se reflète en l'un des Éléments, on peut considérer le *Soufre* comme composé de Feu et d'Air, le *Mercur* d'Air et d'Eau, et le *Sel* d'Eau et de Terre.

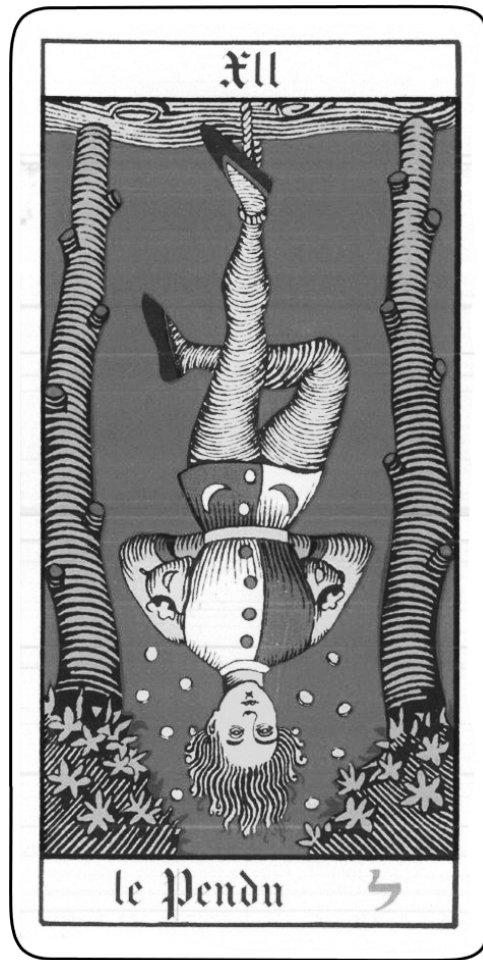
Ces rapprochements, assez puérils d'apparence, ont une réelle importance pour qui veut se donner la peine d'approfondir les conceptions d'où découle la clef de tout le symbolisme initiatique.

Comme il est aisé de le constater, les signes des Éléments ont été tirés de l'Hexagramme. L'Air n'est, à ce point de vue, que du Feu Δ tempéré par l'Eau ∇ et la Terre de l'Eau ∇ séchée par le Feu Δ ; les barres horizontales qui traversent les triangles sont, en effet, pour l'Air, la base du triangle de l'Eau et pour la Terre la base du triangle du Feu.



Le septénaire confine à la Maîtrise, aussi n'avons-nous que des indications sommaires à fournir sur le signe qui s'obtient en renversant celui du Soufre. C'est un triangle renversé ∇ (Eau) surmonté par la croix qui indique, dans ce cas, une élaboration achevée, un travail d'épuration et de perfectionnement glorieusement terminé ∇^+ . Il s'agit donc ici d'une Eau ayant subi la série complète des distillations épuratoires, grâce auxquelles se sont exaltées ses qualités propres. Cette substance ainsi sublimée et quintessenciée n'est autre chose que la personnalité ou l'âme humaine intégralement purifiée, fortifiée, trempée, par les épreuves de l'existence, et parvenue à un état lui permettant de réaliser ce que le vulgaire appelle des miracles.

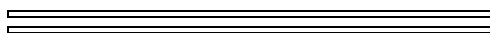
Le Compagnon ne doit pas ignorer que tel est l'idéal qui lui est proposé. Sans doute, l'accomplissement intégral du Grand Œuvre, figuré par l'idéogramme ∇^+ qui nous occupe est réservé à l'Initié parfait, au Maître. Mais pour mériter la Maîtrise, il faut avoir acquis d'avance les vertus qui en rendent digne.



-
1. Voir à ce sujet notre ouvrage : *Le Symbolisme hermétique dans ses rapports avec l'Alchimie et la Franc-Maçonnerie*.
 2. Certains Kabbalistes considèrent même qu'en émanant du Jod, Hé crée l'espace.
 3. Pour la théorie des Éléments, le lecteur peut se reporter au tome I : *Le Livre de l'Apprenti*, édition 2000, page 159 ou au *Symbolisme hermétique*, page 27.
 4. Voir *Le Symbolisme hermétique*, pages 154 et 178.
 5. Voir *Le Symbolisme hermétique*, pages 15 et 27.
 6. Voir *Le Symbolisme hermétique*, pages 16 et 33.

VII^E PARTIE

LA LOGE DU COMPAGNON



« ... Individuelle ou collective cette sphère d'expansion résulte de
notre Feu interne constructif ou réalisateur... »

O. W.

La loge du compagnon

La Couleur des Tentures

Les Apprentis travaillent en un Atelier qui représente l'Univers visible, tant par son orientation et ses dimensions symboliques que par ses tentures de couleur bleue. Cette couleur s'impose logiquement, puisque le plafond et les murs du Temple correspondent à la voûte azurée qui enveloppe la Terre. Il n'y a donc pas lieu de tendre en rouge une Loge d'Apprenti.

Bien qu'il n'y ait rien d'obligatoire en ces matières, cette pratique se recommanderait plutôt pour la Loge de Compagnon. Celle-ci, en effet, ne représente plus l'immensité sans limites, mais bien le champ d'action de l'esprit humain, domaine restreint, mesuré par l'étendue de notre rayonnement mental et psychique. Individuelle ou collective, cette sphère d'expansion résulte d'une exaltation de notre Feu interne, constructif ou réalisateur. C'est notre Soufre vital  qui, en brûlant, s'est extériorisé pour constituer une ambiance ignée, à laquelle convient la couleur rouge.

Le signe du Soufre  est à rapprocher du Niveau, insigne du Premier Surveillant, qui devrait rationnellement siéger auprès de la

Colonne J·, supposée *rouge* et dressée à l'Occident, au Sud de la porte d'entrée, en regard du Soleil.

Les Deux Colonnes

Le symbolisme maçonnique demande d'ailleurs à être fixé en ce qui concerne la disposition intérieure du Temple.

Au premier livre des *Rois*, chapitre VII, verset 21, la Bible nous apprend que les deux colonnes d'airain, œuvre du fondeur tyrien Hiram, furent érigées à l'entrée du Temple de Salomon, l'une à droite sous le nom de **יָדִי** et l'autre à gauche sous celui de **בֵּית**.

Il n'y a jamais eu de contestation sur le sexe symbolique de ces deux colonnes, la première étant suffisamment caractérisée comme masculine par le *Jod* initial qui la désigne communément. Ce caractère hébraïque correspond, en effet, à la masculinité par excellence¹. – *Beth*, la deuxième lettre de l'alphabet, est considérée, d'autre part, comme essentiellement féminine, car son nom signifie maison, habitation, d'où l'idée de réceptacle, de caverne, d'utérus, etc. La Colonne J· est donc bien masculine-active et la Colonne B· féminine-passive. Le symbolisme des couleurs exige, en conséquence, que la première soit *rouge* et la seconde *blanche* ou *noire*.

Si ces colonnes n'avaient pas été transportées à l'intérieur du Temple, leur emplacement ne serait pas douteux, la Bible plaçant J· à droite, donc au Sud, et B· à gauche, donc au Nord. Ces dispositions auraient dû être respectées lors du déplacement des colonnes, car J· correspond au Soleil et B· à la Lune ; or, à l'Orient,

le premier de ces astres resplendit au Sud, tandis que le second brille au Nord.

On peut supposer, il est vrai, que ces correspondances se croisent diagonalement. Les deux systèmes sont donc admissibles, mais à la condition que, des deux Surveillants, le premier siège toujours auprès de la Colonne J.° et le deuxième auprès de la Colonne B.°, car le Niveau et la Perpendiculaire qui décorent ces officiers, se rapportent au Soufre  (J.° Actif-Mâle), et au Mercure ☿ (B.° Passif-Féminin).

Les Surveillants

Puisque, en devenant Compagnon, l'Apprenti passe de la Perpendiculaire au Niveau, aux termes d'une locution consacrée, le deuxième Surveillant a pour mission de diriger plus spécialement le travail des Apprentis, le soin de parfaire l'instruction des Compagnons incombant au premier Surveillant.

Celui-ci, cependant, est moins chargé d'instruire théoriquement que de stimuler les initiatives individuelles. Un art ne s'inculque pas. Le nouveau Compagnon sait d'ailleurs travailler, et c'est essentiellement par la pratique qu'il se perfectionnera désormais.

Mais il ne pourra passer Maître qu'en prouvant qu'il possède son art à fond, aussi bien théoriquement que pratiquement. Pour recevoir son salaire à la Colonne B.°, il lui faudra donc savoir raisonner rigoureusement toutes les règles d'application pratique, rien en Maçonnerie ne devant se faire sans un motif valable et clairement explicite. Or, le pédagogue, le théoricien qui approfondit la raison des choses, c'est, dans une Loge, le deuxième Surveillant,

qu'il faut se représenter comme tenant le fil à plomb. Cet instrument enseigne à rentrer en soi-même, à pénétrer au début dans le Cabinet de Réflexion, puis à trouver plus tard le chemin de la Chambre du Milieu. Il appartient donc au deuxième Surveillant de guider les premiers pas de l'Apprenti, de le mettre ainsi dans la bonne voie et de l'y maintenir. Comme les Apprentis siègent au Nord, leur Surveillant se trouve fort bien placé devant la Colonne B., quelle que soit d'ailleurs la position de celle-ci ; mais, même si le plateau de cet officier est au Sud, il n'en devra pas moins surveiller de là les FF. assis au Nord.

La responsabilité de l'instruction des Apprentis incombant plus spécialement au deuxième Surveillant, il ne lui appartient pas de leur faire subir l'examen qui leur permettra d'être admis dans la classe supérieure. Le deuxième Surveillant se borne à se déclarer satisfait du zèle, de la bonne conduite et de l'application de l'Apprenti. Celui-ci, son Maître étant content de lui, peut approcher de la Colonne J. et y recevoir son salaire des mains du premier Surveillant, à l'école duquel il fera son temps de Compagnonnage.

Le cinquième voyage aura pour effet de ramener le Compagnon auprès du deuxième Surveillant, qui l'aidera dans ses efforts divinatoires afin de le conduire jusqu'à la Gnose.

Le Tableau Mystique

Primitivement, n'importe quel local clos et rectangulaire pouvait être très simplement transformé en sanctuaire maçonnique. À cet effet, un fauteuil était placé devant le mur opposé à la porte et deux sièges de chaque côté de celle-ci ; puis on traçait à la craie, sur le

plancher, un carré long, à l'intérieur duquel étaient sommairement dessinés les emblèmes essentiels de la Franc-Maçonnerie.

Il rentrait dans les attributions du Maître des Cérémonies de tracer ce tableau lors de l'ouverture des travaux, et de l'effacer soigneusement, avec une éponge mouillée, au moment de la clôture.

On trouva par la suite plus expédient de dérouler sur le parquet de la Loge une toile peinte d'avance une fois pour toutes. Traditionnellement, les Apprentis devaient accomplir leur voyage autour d'un semblable rectangle mystique, renfermant les symboles proposés à leur méditation. L'usage ne s'en est conservé en France que pour les réceptions au grade de Compagnon.

Le Tableau ou Tapis alors étendu au milieu de la Loge doit, aux termes des plus anciens rituels, appeler l'attention sur les emblèmes suivants :

1° Les sept marches du Temple et le pavé mosaïque de son portique ;

2° Les deux Colonnes J.° et B.°, et, entre elles, à la hauteur des chapiteaux, un Compas ouvert, les deux pointes en haut ;

3° À gauche de la Colonne B.°, la Pierre brute, le Maillet, le Ciseau, la Pince ou Levier et la Règle ; à droite de la Colonne J.°, la Pierre cubique, et, entre les fûts des deux Colonnes, la porte du Temple ;

4° Au-dessus du chapiteau de la Colonne J.°, le Niveau ; au-dessus de la Colonne B.°, la Perpendiculaire ;

5° Au milieu, au-dessus de l'ouverture du Compas, l'Étoile Flamboyante portant en son centre la lettre G ;

6° Au-dessus de l'Étoile Flamboyante, une Équerre, avec à droite le Soleil et à gauche la Lune, celle-ci surmontée de la Planche à tracer ;

7° La partie supérieure représente un ciel parsemé d'étoiles, au milieu desquelles serpente la Corde à nœuds, dite Chaîne d'Union ;

8° Trois fenêtres, ouvertes, la première sur l'Orient, la seconde sur le Midi et la troisième sur l'Occident.

On ajoute communément un Glaive et une Truelle.

Les Sept Marches

L'apprentissage durait jadis sept ans, d'où les sept marches à gravir pour s'élever jusqu'au grade de Compagnon.

On a vu aussi dans ce septénaire une allusion aux sept arts libéraux que l'Initié doit cultiver, à commencer par la *Grammaire*, qui lui enseigne à se faire comprendre, et à saisir correctement la pensée exprimée par autrui. Il ne faut donc pas prendre ici le mot au sens vulgaire, car il est à présumer qu'un Maçon n'a plus à apprendre ce qui s'enseigne aux enfants dès l'école primaire.

La *Rhétorique* se rapporte ensuite à l'art de capter l'attention d'un auditoire et de l'impressionner par la forme heureuse donnée aux idées exposées.

Quant à la *Logique*, elle met en garde contre toute fausse argumentation, aussi arme-t-elle le Penseur contre l'erreur et l'illusion.

L'*Arithmétique* se rapporte ici à la philosophie des Nombres, fondement de toute science initiatique.

La *Géométrie* enseigne les lois de la construction universelle. Appliquée au symbolisme, sa méthode permet à l'esprit humain d'explorer avec sécurité le domaine du mystère.

L'*Astronomie* fait comprendre à l'homme ce qu'il est par rapport à l'immensité.

La *Musique*, enfin, révèle les lois de l'harmonie qui gouvernent toutes choses et selon lesquelles doit se poursuivre l'œuvre de la Franc-Maçonnerie.

Les Trois Fenêtres

La Loge d'Apprenti ne reçoit aucune lumière du dehors. Elle rappelle en cela les cryptes souterraines ou creusées dans le flanc des montagnes, les hypogées de l'Égypte ou de l'Inde, la caverne des initiations mithriaques, l'ancre de Trophonius, etc.

La Loge de Compagnon, par contre, est en communication avec le monde extérieur grâce à trois fenêtres symboliques, supposées ouvertes l'une à l'Orient, l'autre au Midi et la troisième à l'Occident.

La première s'illumine des rayons du Soleil levant qui dissipe les ténèbres. Cette lumière combative correspond à la raison juvénile s'attaquant aux vieilles erreurs et aux préjugés tenaces. C'est une logique dissolvante, destructrice de tout ce qui n'est pas solidement fondé.

Par la fenêtre du Midi pénètre la pleine lumière du jour, celle qui, réduisant l'ombre portée à son minimum, montre les choses telles qu'elles sont, dans leur réalité brutale. C'est l'observation rigoureuse et positive des faits scientifiquement déterminés.

Les feux du Soleil couchant se reflètent enfin dans la fenêtre d'Occident. De riches couleurs manifestent alors ce qui mérite de survivre du passé. La Raison, en effet, ne se contente pas de repousser l'erreur (Orient) et de constater la vérité objective (Midi), elle sait aussi rendre justice aux penseurs disparus, en dégageant des anciennes traditions ce qu'elles renferment de vrai.

Glaive et Truelle

Il semble étrange de voir figurer parmi les symboles essentiellement pacifiques de la Franc-Maçonnerie une arme de guerre ou de défense individuelle. Aussi s'est-on demandé si le glaive était véritablement à sa place dans une Loge maçonnique.

Un usage fort ancien prescrit, cependant, de poster devant le seuil du Temple, un F.° chargé d'écarter les profanes et armé, à cet effet, d'une épée nue. Déjà la Bible ne fait-elle pas garder l'entrée du Paradis par des Chérubs s'escrimant avec une lame d'épée qu'ils font tourbillonner en cercle de feu² ? Les traducteurs alexandrins du texte hébraïque ont cru qu'il s'agissait d'une épée onduleuse ou flamboyante, sans doute parce qu'une arme semblable devait leur être connue. Or, nul guerrier antique ne s'est avisé de se faire forger un glaive flamboyant, arme très peu pratique au point de vue militaire. Si cet instrument a existé, il n'a pu avoir qu'une valeur purement symbolique. L'ondulation se rapporte, en effet, à un mouvement, qui transforme l'épée rigide en une arme vivante, symbole du rayonnement de la Pensée et du Verbe. C'est en ce sens que l'*Apocalypse* (chap. XIX, 15 et 21) fait sortir une épée tranchante de la bouche d'un cavalier monté sur un cheval blanc.

La Pensée initiatique, formulée ou non, mais vivante, est bien d'ailleurs ce qui écarte les profanes. Ce qui ne concorde pas avec leur mentalité les repousse ; ils fuient instinctivement ce qu'ils ne sauraient comprendre. En Maçonnerie tout est combiné pour rebuter d'avance les individualités indignes de l'institution. Les esprits superficiels sont choqués par des usages qui leur semblent ridicules, parce qu'ils sont incapables d'en soupçonner la portée. Si même il s'en trouve que, par erreur, l'association ait admis dans son sein, ils

ne tardent pas à s'en éliminer de leur propre mouvement, car ils ne s'y sentent pas à leur place.

Sans qu'ils s'en rendent compte, ces éléments inassimilables sont éloignés par l'action mystérieuse du Glaive symbolique, emblème du Verbe Maçonique envisagé dans son rôle protecteur et conservateur du caractère propre de la Franc-Maçonnerie.

En magie, la pointe d'un glaive tient en respect les larves et dissout les coagulations fluidiques fantomales. Pour qui n'est pas esclave de la lettre morte, cela signifie qu'une raison vigilante ne saurait être dupe des mirages de l'imagination.

Puisqu'il incombe au Maçon de combattre l'erreur, il est juste qu'il soit armé du Glaive spirituel qui met en déroute les préjugés, perce à jour les combinaisons du mensonge et fait s'évanouir les fantasmagories malsaines.

Mais le Glaive destructeur est toujours tenu par le Maçon de la main gauche, car c'est pour lui une arme défensive, qu'il ne manie que par nécessité, alors que de la droite il travaille infatigablement avec la Truelle.

Cet instrument sert à gâcher le mortier destiné, en cimentant les pierres de l'édifice, à en réaliser l'unité. Tandis que le Glaive tranche, sépare, divise, la Truelle réunit, fusionne, unifie. C'est donc essentiellement l'emblème des sentiments de bienveillance éclairée, de fraternité universelle et de très large tolérance qui distinguent le véritable Maçon. La Truelle devient ainsi l'insigne le mieux approprié du Franc-Maçon moderne, en même temps que le symbole le plus caractéristique de notre institution universelle, philosophiquement et moralement constructive.

Telle qu'elle est représentée sur le Tableau mystique, elle correspond à l'idéogramme alchimique , figurant l'accomplissement du Grand Œuvre. Le Compagnon expert dans l'art

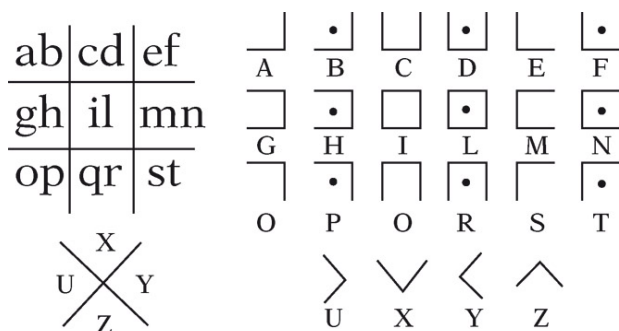
de manier la Truelle peut, en effet, aspirer à la Maîtrise, car il ne saurait manquer d'être imbu d'un esprit profondément maçonnique.

La Planche à Tracer

Il est réservé aux Maîtres d'arrêter les plans, mais pour que le Compagnon puisse s'y conformer dans l'exécution de son travail, il faut qu'il connaisse le dessin et que la Planche à tracer ne lui soit pas étrangère.

Cette Planche porte communément les figures d'après lesquelles se construisent les alphabets maçonniques, caractérisés par le fait qu'ils se composent d'éléments rectangulaires.

Les variantes sont nombreuses, mais la base est toujours la même. Au XVIII^e siècle, la combinaison la plus généralement adoptée fut la suivante :



Le carré aux côtés prolongés se prête d'ailleurs à l'étude du triple ternaire, dont la quintessence est le pivot, 5 correspondant au milieu

de 9 comme l'indiquent les figures suivantes dont la seconde est un carré magique.

Ces carrés disposent les nombres de telle sorte que leur addition, en n'importe quel sens, même en diagonale, donne toujours une somme fixe, Leur étude a beaucoup préoccupé jadis, les investigateurs du mystère. Nous aurons à y revenir dans le Livre du Maître.

1	2	3
4	5	6
7	8	9

8	1	6
3	5	7
4	9	2

Remarquons simplement que, disposés en trois rangs, selon leur ordre normal, les 9 premiers nombres prennent des significations particulières, dont les Kabbalistes se sont inspirés pour la construction de l'Arbre des Séphiroth, destiné à relier le ciel à la terre, l'abstrait au concret ou l'infini au fini. Les correspondances suivantes sont à noter à ce sujet :

1, 2, 3, Esprit (intellectualité, pensée).

4, 5, 6, Âme (sentimentalité, volonté).

7, 8, 9, Corps (motricité, action).

D'autre part, 1, 4, 7 sont masculins, 2, 5, 8 féminins et 3, 6, 9 neutres.

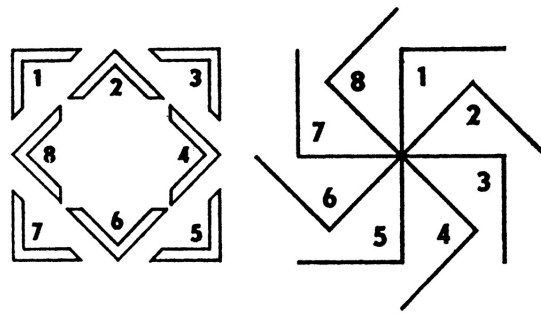
Équerre et Compas

Lorsque l'Étoile Flamboyante est associée à l'Équerre et au Compas, ces instruments l'encadrent généralement de telle façon que l'Équerre s'ouvre en bas, tandis que le Compas est debout, la tête en haut. L'Équerre, en ce cas, est passive ou réceptive et le Compas actif. Il figure le rayonnement qui émane de la raison pour apprécier les faits, pour mesurer le rapport entre le moi et le non-moi, entre le subjectif et l'objectif, entre l'abstrait et le concret, etc. Il est d'ailleurs triple, puisqu'il se compose des deux branches mobiles et de la tête qui est fixe.

L'Équerre, par contre, est double en ses deux bras qui représentent tous les antagonismes, mais plus spécialement le droit et le devoir.

Graphiquement, elle peut se présenter à nous sous huit aspects différents indiqués par les figures suivantes :

La seconde est un double swastika, dessinant la roue de la création, du devenir ou du mouvement universel. Les Équerres dont les branches sont verticales et horizontales (1, 3, 5, 7) correspondent aux Éléments (Air, Eau, Terre, Feu), et les Équerres obliques (2, 4, 6, 8) aux qualités élémentaires (Humide, Froid, Sec, Chaud).³



Sans nous arrêter ici à ces correspondances, qui ne trouvent guère d'application en Maçonnerie, nous nous bornerons à faire ressortir la position inaccoutumée de l'Équerre et du Compas dans le Tableau du grade de Compagnon.

Le Compas ouvert, les deux pointes en haut, implique une étude rationnelle, non de la terre ou des faits objectivement constatables, mais bien du ciel, donc une investigation rigoureuse et précise des principes abstraits. L'illumination n'est, en d'autres termes, promise au Compagnon que s'il sait la chercher dans l'enchaînement des théorèmes particuliers à la Géométrie platonicienne.

Quant à l'Équerre, qui arrête en hauteur le rayonnement de l'Étoile Flamboyante, pour le renvoyer vers le bas et le concentrer sur lui-même, elle fait allusion à l'absolue rectitude de jugement, indispensable aux idéalistes, trop facilement exposés à se perdre dans l'irréel, alors qu'il faut toujours viser la réalisation pratique.

La Pierre Cubique à Pointe

Le Cube parfait n'est guère approprié aux exigences de l'art de bâtir, qui superpose des blocs allongés. La Pierre cubique se rapporte

donc à un travail constructif qui procède par voie de cristallisation.

L'Initié qui réalise en lui-même l'idéal de cette Pierre devient dans le milieu humain un agent transmutateur, car, par sa seule conformation rectangulaire, il sollicite son ambiance à se modeler sur lui. Les Alchimistes s'expliquaient ainsi la vertu de leur fameuse Pierre philosophale, qu'ils représentaient par un cube. Un symbole inattendu se rencontre sur les documents maçonniques du XVIII^e siècle. C'est la Pierre cubique à pointe entamée par une hache.

Cet instrument, que les Maçons doivent emprunter aux Charpentiers, indique, sans doute, qu'il faut ouvrir la Pierre, la fendre, afin d'arriver à son contenu, à son ésotérisme. Le couronnement pyramidal du Cube pourrait, par ailleurs, équivaloir à la Croix qui surmonte le Carré dans l'idéogramme de la Pierre philosophale . Dans ce cas la Pierre cubique à pointe se rapporterait plus spécialement au grade de Maître et à cet affinement de la personnalité qui se traduit par la sainteté ou l'héroïsme au point de vue moral, et par une géniale acuité de jugement au point de vue intellectuel.

Mais, pratique et pondéré en toutes choses, le Compagnon n'a pas à viser au surhumain. Il lui appartient de réaliser le Cube pur et simple, ou la Pierre rectangulairement taillée, propre à tenir sa place dans l'édifice social. Nous adapter exactement à la fonction que nous sommes appelés à remplir dans l'intérêt général, telle est la perfection parfaitement réalisable à laquelle nous devons aspirer.

La Corde à Nœuds

S'il faut en croire un Maçon qui a particulièrement étudié les antiquités germaniques⁴, certaines de nos traditions auraient leurs

racines dans un passé fort lointain.

C'est ainsi que la Corde qui fait le tour de la Loge, en partant de l'une des Colonnes de l'entrée pour aboutir à l'autre, correspondrait très exactement au cordon déterminant l'enceinte réservée aux assemblées à la fois politiques et judiciaires des Germains.

Ces assemblées se tenaient en plein air, en un lieu consacré, le plus souvent sur une éminence naturelle ou artificielle. L'emplacement requis était circonscrit par des lances ou des piquets plantés en terre et reliés par une corde solidement attachée à ces supports.

L'enceinte ainsi constituée devenait sacrée. Celui qui aurait voulu passer sous la corde pour entrer ou sortir se serait rendu coupable d'un sacrilège, et aurait vraisemblablement été sacrifié aux divinités de la horde ou du clan. Pour participer à l'assemblée il fallait passer entre les deux pieux où aboutissaient les extrémités de la corde. Là se tenait un hérault ayant pour mission de s'opposer à l'intrusion de personnes non qualifiées.

Seuls les hommes *nés libres* étaient admis. Ils devaient obligatoirement être revêtus de leurs armes, pendues à leur ceinture sur le devant, en forme de tablier, car, chez des peuples très portés à combattre nus, l'équipement de guerre pouvait, à la rigueur, tenir lieu de tout vêtement.

L'assemblée était ouverte à la suite d'un échange de demandes et réponses portant sur l'heure, car il devait être constaté que le soleil avait atteint le méridien, qu'il était donc *midi plein*, avant que, glaive en main, le chef n'invitât les assistants à se ranger en ordre ou à *se mettre à l'ordre*. Il est probable que l'on entendait par là prendre une attitude convenue, tout en s'alignant régulièrement. Au cours des débats, l'assemblée se prononçait sur toutes les questions d'intérêt général ou de droit particulier qui avaient pu surgir ; elle

décidait, en particulier, de la paix et de la guerre, ratifiait les traités passés avec les peuplades voisines, etc.

Elle procédait aussi à l'admission dans son sein de jeunes gens devenus majeurs et reconnus dignes de jouir des droits et prérogatives des hommes libres. Ces récipiendaires étaient préalablement dépouillés de leurs armes, *de tous métaux*, de leur coiffure et de leurs gants, pour être ensuite solennellement armés et pleinement équipés.

L'écriture étant alors inconnue, la mémoire devait retenir toutes les décisions ayant force de loi. Une instruction juridique par demandes et réponses terminait en conséquence les débats de chaque assemblée.

On ne se séparait qu'à minuit, après un repas, dont la chair des victimes sacrifiées faisait les frais. Un cérémonial réglait ces agapes sacrées, comportant des libations, la dernière en faveur des Compagnons malheureux, tombés au pouvoir de l'ennemi.

Ce parallélisme avec la Maçonnerie donne à supposer que les confraternités constructives du Moyen Âge perpétuaient inconsciemment de très anciens usages païens.

L'importance que nous accordons au *Maillet* pourrait, en effet, se rattacher au dieu *Donar*, sorte de Jupiter tonnant, dont tout chef de famille devenait prêtre dans l'intérieur de la maison, où les rites familiaux ne s'accomplissaient qu'à l'aide du Marteau⁵.

1. Voir plus haut, page 129.

2. *Genèse*, chap. III, v 24.

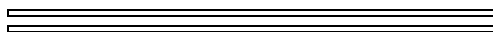
3. Voir *Le Symbolisme hermétique*, page 34.

4. Le F.· O. Dreyer, auteur d'un article intitulé : *Das Urbild der Loge, Altgermanisches in Ritual und Symbolik*, paru dans le n° 476 du *Hamburger Logenblatt* (juin 1909).

5. Voir, pour plus de détails, l'article intitulé : *L'Origine de nos traditions rituelles*, paru dans le n° 7-8 de *La Lumière Maçonnique* de 1910, page 99.

VIII^E PARTIE

LES DIVERGENCES RITUÉLIQUES



La Confusion des Langues

La Franc-Maçonnerie n'est aucunement figée dans un formalisme partout le même et rigoureusement immuable. Les siècles passés sont loin de lui avoir légué, en matière de rites et de symboles, un héritage intact. La Maçonnerie moderne n'a recueilli qu'une très pauvre succession, composée d'un ensemble de traditions incertaines, incomprises et par suite fortement défigurées.

Sur des données frustes et parfois décevantes, il a fallu construire, en reconstituant, guidé par un vague instinct d'architecture, plutôt que par une science vraiment éclairée.

Dans ces conditions, les formes maçonniques se sont développées diversement selon les races et selon les pays. Nous nous trouvons ainsi en présence, actuellement, d'une série de Maçonneries qui finissent par ne plus guère se ressembler entre elles.

Or, après s'être diversifiée, il importe que la Maçonnerie universelle, strictement une dans son principe, soit progressivement ramenée à l'unité d'un mode rationnel de travail. Il est désirable que les Maçons du monde entier parviennent à se mettre d'accord, pour pratiquer partout des usages, sinon absolument identiques, du moins semblables et concordants.

Pareille unification ne peut s'inspirer que d'une étude approfondie du symbolisme. Tout ce qui se fait en Maçonnerie doit pouvoir se justifier logiquement. Les rites qui s'appuient sur de bonnes raisons doivent être maintenus ; mais il convient de réformer très catégoriquement tout ce qui ne repose que sur la fantaisie, pour ne pas dire sur l'erreur.

Les Mots Sacrés

Aucune réforme ne serait plus urgente, sous ce rapport, que celle qui se rapporterait aux mots sacrés des deux premiers grades. Il est absurde que, d'une Obédience à l'autre, un même mot serve tantôt pour les Apprentis, tantôt pour les Compagnons. Dans l'intérêt du prestige de la Maçonnerie aux yeux de ses propres adeptes, il faudrait examiner qui a tort ou raison, puis faire disparaître un indice fâcheux de discorde et d'inintelligence.

Historiquement, la querelle remonte au milieu du XVIII^e siècle et à la rivalité des deux Grandes Loges qui s'excommuniaient réciproquement en Angleterre¹. Chacune d'elles avait son système, et, selon que les fondateurs des Loges provenaient de l'une ou de l'autre, ils accrédaient dans les divers pays des rites maçonniques contradictoires.

En France, aucun rituel du XVIII^e siècle ne connaît ce qui a été appelé depuis *l'interversion écossaise*². J.·. était alors incontestablement le mot des Apprentis et B.·. celui des Compagnons ; la marche s'exécutait, en outre, du pied droit et non du gauche.

Aucune raison, bonne ou mauvaise, n'a été jusqu'ici mise en faveur du pied gauche. Quant à la marche du pied droit, elle se

justifie par le fait que la droite figure l'activité, l'initiative, le raisonnement, alors que la passivité, l'obéissance et le sentiment se rapportent à la gauche. C'est donc le pied droit qui, logiquement, doit se porter en avant, appuyé par le gauche dont le rôle est de suivre.

La question est plus complexe en ce qui concerne J.° et B.°. Nul ne conteste, il est vrai, la valeur symbolique des deux mots. Masculin-actif, J.° correspond au Feu, au Soufre des Alchimistes , au principe de l'initiative intérieure ou individuelle. Or, c'est précisément son énergie interne, son Feu ou son Soufre, que l'Apprenti doit mettre en œuvre pour vaincre les Éléments et parvenir à voir la lumière initiatique. J.° semble donc bien être le mot sacré qui lui convient.

Remarquons d'ailleurs qu'il est demandé à l'Apprenti d'être *actif*, non pas extérieurement, mais *intérieurement*. Il ne doit pas se comporter comme un élève docile qui écoute et s'assimile un enseignement que ses maîtres s'attachent à lui inculquer. La Franc-Maçonnerie abandonne ce procédé aux églises et aux écoles profanes. Son rôle étant de former, non des croyants ou des endoctrinés, mais bien des penseurs strictement indépendants, elle ne peut y parvenir qu'en stimulant l'initiative individuelle (Soufre ). Aussi reste-t-elle systématiquement silencieuse devant le Récipiendaire. Elle l'interroge, l'obligeant à réfléchir et, pour l'instruire, elle lui montre des symboles, dont la signification n'est que très vaguement indiquée, car l'individu ne s'initie qu'en s'efforçant par lui-même de percer la nuit du mystère. En somme le programme du grade d'Apprenti coïncide avec celui de l'initiation masculine ou doriennne, basée sur le développement de l'énergie virile dans le double domaine de la raison et de la volonté. L'Apprenti prend possession de lui-même, par le fait qu'il triomphe

de tous les entraînements irréfléchis. C'est un sage bien équilibré, qui ne fait que ce qu'il veut, en s'inspirant d'une raison lucide et calme.

Il semble à première vue, qu'on ne puisse rien demander au-delà d'une pareille sagesse, et cependant, que serait le monde s'il n'était composé que de semblables philosophes ? Érasme nous a laissé un *Éloge de la folie* qui démontre admirablement l'insuffisance de la seule initiation masculine ou rationnelle. Ce qu'il y a en nous de meilleur et de plus noble, c'est précisément ce qui n'est pas raisonné. Seuls les élans de cœur nous portent à l'abnégation, à l'héroïsme. Tout ce qui est vraiment grand est le fruit du rêve, de l'imagination, d'une folie sublime et d'un oubli de soi.

Or, toutes ces choses se rapportent à l'initiation féminine ou ionienne, qui cultive les facultés imaginatives et le sentiment, donc à B·., mot sacré des Compagnons.

Ceux-ci, en effet, ne doivent pas se contenter de rester en possession d'eux-mêmes et de pratiquer ainsi une sagesse égoïste insuffisamment agissante. Ils sont appelés à déployer une activité plus grande que celle des Apprentis, qui n'étaient actifs qu'intérieurement, autrement dit sur eux-mêmes, puisqu'ils devaient travailler à leur propre transformation de Pierre brute en Pierre cubique.

Mais l'activité *extérieure* du Compagnon s'épuiserait rapidement, s'il ne savait pas renouveler ses forces, en se rendant réceptif ou passif, afin de bénéficier du réconfort promis à ceux qui approchent de la Colonne B·., dont le nom signifie : « En lui la Force ».

Activité et Passivité

Comme le Compagnon se montre plus actif encore que l'Apprenti, on a pu croire que J.:. devait être réservé au second degré, d'autant plus que ce mot compte cinq lettres, tandis que B.:. se transcrit d'ordinaire avec quatre. Cet argument numéral est d'autant plus faible que le nom de la colonne gauche du Temple **ב ע ז** se lit Bohaz plus correctement que B...z.

Ceux qui ont invoqué un aussi pauvre motif pour attribuer B.:. aux Apprentis, ont malheureusement fait preuve d'une déplorable ignorance en matière initiatique.

Ils n'ont pas compris qu'il faut nécessairement commencer par J.:. , parce que l'activité uniquement sulfureuse, donc intérieure, individuelle et restreinte, de l'Apprenti se transformera en une activité d'ordre supérieur lorsque le Soufre  (J.:.) se sera combiné avec le Mercure ☿ (B.:.). Alimenté par l'élément passif mercuriel (Air humide ou Eau aérienne), le Feu individuel (Soufre ) s'exalte, rayonne à l'extérieur et ne s'éteint plus.

C'est la réalisation de ce que représente le Phénix, autrement dit la mise en œuvre d'une activité sulpho-mercurielle, permettant à l'individu de bénéficier de toutes les ressources dynamiques de la collectivité.

Or, pour profiter de ces forces extérieures diffuses, il faut savoir les capter en s'harmonisant avec elles. Il s'agit en cela de se rendre accessible, non pas, sans discernement, à toutes les influences du dehors, mais uniquement aux bonnes, qui sont en affinité avec la pureté animique, obtenue grâce aux épreuves du premier degré. Au cours de ces épreuves, le Récipiendaire est actif, à l'exclusion de toute passivité ; elles lui valent, comme récompense, la domination de soi-même et la possession de l'énergie individuelle pleinement consciente, autrement dit le salaire qui se touche auprès de la Colonne J.:. .

Désormais pur et, par ce fait, à l'abri d'entraînements fâcheux, l'Initié, qui ne saurait plus obéir à aucun penchant inférieur, peut s'abandonner progressivement à cette passivité réceptive, propre au Compagnon digne de recevoir son salaire à la Colonne B.°.

Les Cinq Sens

Le rituel du grade de Compagnon a souvent été agrémenté de dissertations profanes, tirées de quelque manuel de physiologie. On aurait dû s'apercevoir, cependant, à quel point il est ridicule d'écarter les Apprentis et de se donner des allures de mystère, pour dévoiler finalement quelques notions absolument élémentaires sur le mécanisme des sens. Entrer en concurrence avec l'école primaire est plutôt humiliant pour le deuxième degré de la Franc-Maçonnerie !

Si l'on veut parler des cinq sens, ce qui n'est pas indispensable au grade de Compagnon, en dépit du nombre cinq, il faut les envisager au point de vue initiatique. Les questions qui se posent sont alors les suivantes :

Jusqu'à quel point les sens nous révèlent-ils la réalité ?

Où commence et où finit l'illusion des sens ?

Quel est leur rôle dans la formation de nos idées ?

Nous sont-elles toutes suggérées uniquement par les sens ?

Combien de sens avons-nous exactement ?

Certains animaux ne semblent-ils pas doués de sens qui nous manquent ?

Les personnes intuitives ne jouissent-elles pas de sens supplémentaires ?

Convient-il de baser la recherche de certain ordre de vérités sur le développement d'une hypersensibilité anormale ?

La saine clairvoyance ne résulte-t-elle pas de l'exercice équilibré d'une raison ferme et d'une imagination féconde, l'une contrôlant les hardiesses de l'autre ?

Un être strictement isolé, sans communication aucune avec quoi que ce soit³, pourrait-il avoir notion de son existence ?

Les Cinq Ordres d'Architecture

Les initiations qui développent l'individualité, en fortifiant la raison et la volonté, sont dites masculines ou *doriennes*. Celles qui, par contre, font appel à l'imagination, au sentiment et à l'intuition sont envisagées comme féminines ou *ioniennes*. Aux premières, donc au grade d'Apprenti, se rapporte l'ordre *dorique*, de même que l'ordre *ionique* correspond aux secondes, donc au grade de Compagnon. Un rapprochement s'impose ensuite entre le grade de Maître et l'ordre *corinthien*. Mais l'ordre *toscan* et l'ordre *composite* ne riment initiatiquement à rien. La Maçonnerie philosophique n'a donc pas à s'en préoccuper.

Les Arts

Puisque le Compagnon doit affiner sa sensibilité, il est bon de l'engager à parfaire son éducation artistique. L'appréciation du Beau aide à la compréhension du Bien. L'art s'adresse à l'âme qu'il émeut, en faisant entrer le moi en communion d'harmonie avec l'extérieur. L'émotion artistique établit un lien puissant entre tous ceux qui l'éprouvent. Une commune admiration rapproche les hommes mieux

encore que les intérêts matériels les plus directs. L'Art a donc une mission religieuse dans le sens le plus élevé du mot. L'artiste est l'interprète ou le prêtre du Beau. Il nous révèle l'Idéal, c'est-à-dire la réalité subjective qui est en nous et que nous voudrions pouvoir objectiver.

Il n'y a cependant pas lieu de surcharger le rituel du grade de Compagnon, de développements qui ne s'y rattachent qu'assez indirectement.

Mieux vaudrait s'en tenir à l'interprétation des symboles traditionnels. Les outils, l'Étoile Flamboyante, la lettre G et la glorification du travail sont des sujets dignes d'inspirer les orateurs chargés d'instruire les Récipiendaires. Il ne faudrait pas négliger l'essentiel pour l'accessoire ou même pour le superflu. Sous prétexte de perfectionner le rituel ou même de le compléter, on n'est parvenu trop souvent qu'à l'encombrer d'un verbiage inutile et pour le moins déplacé.

Combien de discours se prononcent en Loge de Compagnon, qui pourraient s'adresser, sans le moindre inconvénient, à des profanes et particulièrement à des enfants ! Des Initiés sont en droit d'entendre autre chose.

Usages Anglais

Les travaux ne sont déclarés ouverts, dans une Loge anglo-saxonne, que si les sept officiers indispensables sont à leur poste. Ce septénaire est le suivant :

1° Le *Vénérable Maître*, qui siège à l'Orient, où le soleil se lève pour ouvrir la carrière du jour. Il préside à l'ouverture des travaux et

les dirige, en vue d'employer tous les frères et d'assurer leur instruction ;

2° Le *Premier Surveillant*, dont la place est à l'Occident ; il a pour mission d'indiquer quand le soleil est à son couchant, puis il clôt les travaux par ordre du Vénérable Maître, après s'être assuré que tous les FF.· ont reçu leur salaire ;

3° Le *Deuxième Surveillant*, assis au Midi, pour observer quand le soleil passe au méridien. Il est chargé d'appeler les FF.· du travail au repos et du repos au travail, à leur plus grand profit et plaisir ;

4° Le *Premier Diacre*, qui se tient à la droite, ou non loin de la droite, du Vénérable Maître afin de porter ses ordres ou messages au Premier Surveillant et attendre auprès de lui le retour du Deuxième Diacre ;

5° Le *Deuxième Diacre*, placé à droite du Premier Surveillant, pour porter au Deuxième Surveillant tout message et avis émanant du Vénérable Maître et pour veiller à l'exécution des ordres donnés ;

6° Le *Couvreur*, posté intérieurement à l'entrée du Temple, avec mission d'admettre les Maçons qui ont été tuilés, de recevoir les candidats en bonne forme et d'obéir aux ordres du Deuxième Surveillant ;

7° Le *Gardien extérieur*, en fonction dans les parvis, où, armé d'un glaive nu, il doit écarter tout intrus ou profane et veiller à ce que les candidats soient convenablement préparés.

Le Rituel anglais ne prévoit pas les offices de l'Orateur, du Secrétaire, du Trésorier et de l'Hospitalier. Il remonte, en effet, à une époque où sept Maçons pouvaient constituer une Loge juste et parfaite de leur autorité privée, en se conformant aux traditions de la Maçonnerie, sans solliciter des pouvoirs spéciaux d'une administration centrale non encore établie.

Une Loge très régulière pouvait ainsi prendre naissance pour les besoins d'une initiation, puis se dissoudre à jamais. Dans ces conditions, Orateur, Secrétaire, Trésorier et Hospitalier n'avaient pas de raison d'être.

Lorsque la Maçonnerie moderne s'est définitivement organisée, deux nouveaux officiers ont été ajoutés à l'ancien septénaire opératif. Ce sont le Secrétaire et le Trésorier, qui, dans les Loges anglo-saxonnes siègent à l'Orient, le premier à gauche (Sud) et le second à droite (Nord) du Vénérable.

Le Secrétaire est chargé non seulement des procès-verbaux et de la correspondance, mais encore de faire rentrer les cotisations et d'en tenir une minutieuse comptabilité.

Le Trésorier, lui, se borne à recevoir les métaux recueillis par le F.°. Secrétaire, puis à exécuter les paiements ordonnancés par le Vénérable du consentement de la Loge.

Les FF.° qui ne remplissent aucun office prennent place au Nord, à l'Occident et au Sud. De même que les Officiers ils ne se présentent en Loge qu'en tenue de soirée : habit noir et gants blancs. Ils observent pendant les travaux l'attitude silencieuse la plus correcte et ne se permettent pas de converser entre eux, même à voix basse. Cette discipline rigoureuse donne aux travaux rituels des Loges anglaises une solennité imposante, qui impressionne très favorablement.

Sur l'autel placé devant le Vénérable figurent obligatoirement dans toute Loge anglo-saxonne, la *Bible*, l'*Équerre* et le *Compas*.

Trois grands candélabres sont, en outre, disposés autour du tapis oblong étendu sur le plancher en guise de pavé mosaïque. Ils correspondent aux trois piliers qui soutiennent la Loge, donc à la *Sagesse* (Orient), à la *Force* (Occident), et à la *Beauté* (Midi).

Quant aux deux Colonnes J. et B., elles ne sont représentées dans les Loges anglaises qu'en miniature, sur le plateau de chacun des deux Surveillants. Au moment où les travaux sont déclarés ouverts, le Premier Surveillant dresse sa Colonne. Le Deuxième Surveillant laisse la sienne couchée devant lui pour ne la dresser qu'au moment où une suspension des travaux sera prononcée. Le Premier Surveillant abaisse toujours sa Colonne dès que le Deuxième Surveillant dresse la sienne, et inversement.

Le travail s'accomplit ainsi en Loge, sous les auspices de la Colonne J. qui est d'ordre dorique (ardeur agissante) et la réparation des forces s'effectue à la faveur de la Colonne B. qui est d'ordre ionique (passivité réceptive).

Plan d'une Loge Anglo-Saxonne

1. À l'Orient, fauteuil du Vén. M. sur une estrade élevée de trois marches.

2. Siège du 1^{er} Surv., à l'Occident, sur une estrade d'une seule marche, mais couverte d'un tapis rappelant le Pavé mosaïque. Sur le Plateau, la colonne de la Force dressée pendant le travail et couchée pendant la suppression des trav.

3. Siège du 2^e Surv., au Sud, sur une estrade double ; la colonne de la Beauté, couchée pendant le travail, est dressée pendant le repos.

4. Siège du Trésorier.

5. Siège du Secrétaire.

6. Siège du Senior Deacon ou 1^{er} Diacre.

7. Siège du Junior Deacon ou 2^e Diacre.

8. Poste du Tuileur ou Couvreur.

9. Autel autour duquel s'accomplissent les voyages. Un Compas et une Équerre y sont posés sur une Bible ouverte.

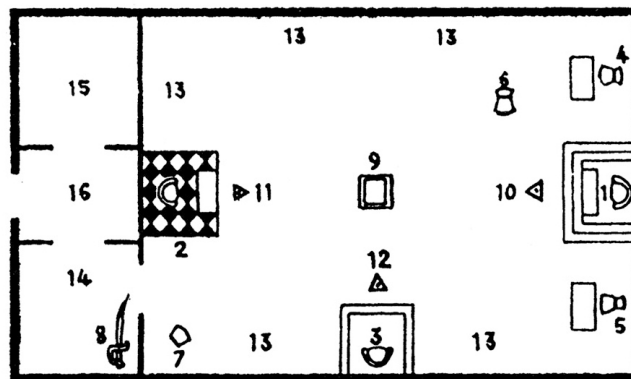
10, 11, 12. Trois grands candélabres figurant Sagesse, Force et Beauté.

13. Emplacement des FF. de la Loge et des Visiteurs.

14. Parvis.

15. Salle de préparation des Récipiendaires.

16. Vestibule.



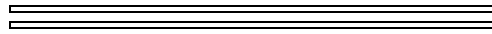
1. Voir tome I : *Le Livre de l'Apprenti*, édition 2000.

2. Les innovations dites « écossaises » ne se sont pas attaquées primitivement aux grades symboliques, les « Écossais » s'étant contentés, au début, de superposer à la Maîtrise des grades supérieurs, prétendus « écossais », alors qu'ils étaient d'invention purement française.

3. Telle fut la situation du Créateur antérieurement à la Création.

IX^E PARTIE

LES FIGURES DU LIVRE DU COMPAGNON



Indications sommaires quant
à leur origine et leur portée
symbolique

L'Amoureux, Arcane VI du Tarot. C'est l'Apprenti appelé à passer Compagnon, à qui l'habileté et l'intelligence ne sauraient suffire, car c'est par le cœur, par l'élévation des sentiments, qu'on obtient de participer réellement au Grand Œuvre.

Règle et Compas, instruments de toute construction géométrique.

Le T'ai-Kih, symbole fondamental de la cosmogonie et de la philosophie des Chinois. Cette dualité renfermée dans l'unité du cercle représente le Principe générateur de l'Univers et de tout ce qui existe.

Le Compagnon, revêtu du Tablier et portant la Règle, parcourt le Monde, assuré de trouver partout du travail.

Le Point au Centre d'un Cercle, symbole de la personnalité, dont le domaine est limité par les deux Colonnes J.: et B.: (les deux tangentes latérales du Cercle). Les signes alchimiques correspondent aux deux Colonnes. Celui de droite à J.: (Soufre  combiné avec Sel Gemme X) et celui de gauche à B.: (Mercure ☿ surmontant le signe de l'Eau ▽)¹.

L'Empereur, Arcane IV du Tarot. C'est le pouvoir exécutif, la volonté, qui commande, assurée de son droit. C'est en même temps la fixité qui rend la volition exécutoire. L'Empereur correspond au 1^{er} Surveillant. Il n'est pas décoré du Niveau ; mais le haut de son corps dessine un triangle et ses jambes sont croisées (le croisement des jambes rappelle ) , si bien que l'ensemble rappelle le signe du Soufre . Le trône de ce souverain n'est autre que la Pierre cubique.

Triangle renfermant dix points, groupés de manière à correspondre aux quatre premiers nombres. Les disciples de

Pythagore rapportaient cette figure aux enseignements donnés par leur Maître sur la Tétractys ou le Quaternaire initiatique.

Schéma des attractions élémentaires exercées sur l'individu.

L'Hexagramme ou Sceau de Salomon, composé de deux triangles entrelacés figurant le Feu Δ et l'eau ∇ .

Schéma du Septénaire harmonisateur.

Le Delta lumineux au centre d'un cercle de nuages.

Le Tétragramme hébraïque inscrit dans un triangle.

Schéma indiquant comment le Ternaire engendre le Quaternaire.

Le Pendu, Arcane XII du Tarot. La silhouette de ce personnage dessine le signe de l'Accomplissement du Grand-Œuvre ∇^+ . Le Pendu est, en cela, l'inverse de l'Empereur (Arcane IV), qui correspond au Soufre Δ^+ . Suspendu par un pied, la tête en bas et les mains liées, cet étrange supplicié semble être l'image même de l'impuissance. C'est cependant le rêveur à qui appartient l'avenir. S'il est sans action sur le présent, ses idées géniales n'en sont pas moins fécondes. Elles lui échappent comme ces pièces de monnaies d'or et d'argent que sème le Pendu.

L'Alphabet maçonnique.

Le Carré magique de Saturne.

Les huit positions de l'Équerre.

Plan d'une Loge anglo-saxonne.

Le Bateleur, Arcane I du Tarot. C'est l'Initié, vainqueur des attractions élémentaires, donc strictement maître de lui-même (né libre) et capable désormais d'acquérir les connaissances initiatiques (Gnose), qui le guideront dans l'exercice du pouvoir magique.



-
1. Voir *Le Symbolisme hermétique*, page 10.

LIVRE III

LE MAÎTRE

« ... La Franc-Maçonnerie est appelée à refaire le monde.
La tâche n'est pas au-dessus de ses forces à la condition qu'elle
devienne ce qu'elle doit être. »

O. W.

« ... Quand il y aura en Maçonnerie des Maîtres éclairés capables
de lire et écrire la langue sacrée, alors notre institution passera
du Symbole à la Réalité. Elle incarnera l'Initiation véritable et
construira effectivement le Temple de la Suprême Sagesse
humaine... »

O. W.

LE LIVRE DU MAÎTRE

« — Que cherchent les Maîtres ?

— *La Parole Perdue.*

— Quelle est cette parole ?

— La clef du secret maçonnique, autrement dit, la compréhension de ce qui reste inintelligible aux profanes et aux Initiés imparfaits. »

O. W.

« ... L'Homme est une intelligence servie par des organes... »
« Les véritables Maîtres sont les Intelligences constructives du Monde, puissances effectives pour les Initiés qui entrent en rapport avec les Supérieurs Inconnus de la tradition. »

O. W.

LE LIVRE DU MAÎTRE

AUX INITIÉS DU 3^e DEGRÉ

(Préface à l'Édition de 1931)

VÉNÉRABLES MAÎTRES,

Vous avez été élevés au suprême degré de la hiérarchie maçonnique : votre diplôme en fait foi. Mais êtes-vous Maîtres véritablement ? Répondre que certain rameau mystérieux vous est connu ne résout pas la question, car chacun peut retenir une formule rituelle et la répéter, sans en avoir saisi toute la portée.

Il n'y a du reste rien d'humiliant à confesser notre impuissance en face du mystère. Admis en Chambre du Milieu il y a neuf lustres, je ne puis me targuer de connaître l'Acacia. Comme vous, je suis, en réalité, resté Compagnon. Mes voyages n'ont pas pris fin et je travaille sans relâche à conquérir la Maîtrise, que je suis très loin de posséder.

Comment puis-je avoir alors la présomption de rédiger un Livre du Maître ?

Si je crois devoir donner satisfaction aux FF.: qui attendent avec impatience la publication de ce manuel, c'est que, à force d'aspirer à la Maîtrise, je suis parvenu à m'en faire une conception très nette. C'est parce que je sais fort bien ce qu'il faudrait être pour se dire Maître que je me sens très inférieur au troisième degré. Conscient de tout ce qui me sépare de l'idéal, je mesure, par ce fait même, la distance à parcourir pour y atteindre. Me tenant au pied de la montagne, je discerne le sentier qui mène au sommet ; les difficultés de l'ascension m'apparaissent et je puis renseigner les vaillants désireux de les affronter.

C'est à eux que s'adresse le tome III de la Franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes, ouvrage dont le plan fut arrêté dès 1888, au sein du Groupe Maçonnique d'Études Initiatiques. Immédiatement, le Livre de l'Apprenti fut mis en œuvre ; mais il ne vit le jour que fin 1892, sous les auspices de la R.: L.: Travail et Vrais Amis Fidèles.

Ce premier manuel s'inspirait d'idées mises en commun et longuement discutées ; aussi ne porta-t-il aucune signature individuelle. Il n'en fut plus de même du Livre du Compagnon, paru en 1911, qui fut rédigé, dans une mesure beaucoup plus large, sous ma responsabilité personnelle.

Quant au Livre du Maître, qui complète la série, il n'a pu être élaboré en Chambre du Milieu. On comprendra donc que je prenne à mon compte les vues que j'ai tenté de traduire dans ce traité particulièrement épineux.

Sans doute, pour retrouver la Parole Perdue, ai-je eu recours aux lumières des FF.: les plus instruits. Les uns comme Joseph Silbermann et le F.: Hubert, directeur de la Chaîne d'Union, ont verbalement stimulé mes méditations, alors que Ragon, Eliphas Lévi, Albert Pike et surtout Goethe m'ont instruit par leurs écrits.

Mais il ne suffit pas, en ces matières, de s'assimiler la pensée d'autrui. Pour renouer le fil rompu des traditions oubliées, il faut revivifier le passé par un effort personnel intense et persévérant. Il s'agit de revivre soi-même les temps anciens, en s'absorbant dans l'étude des monuments significatifs qu'ils nous ont laissés. Ruines, superstitions, doctrines philosophiques discréditées, religions étranges, tout mérite d'être exploré avec soin ; mais rien ne saurait être plus révélateur que les poèmes et les mythes.

Les poètes, dont l'imagination est éclairée, sont en Initiation plus instructifs que les froids raisonneurs. L'épopée chaldéenne du héros Gilgamès et la légende d'Ishtar descendue aux Enfers, compositions d'une haute portée initiatique, remontent à plus de cinq mille ans. Le récit de la mort d'Osiris et tant d'autres fables traduisent en images les enseignements de la plus profonde sagesse. La Bible elle-même est précieuse pour qui sait la comprendre. La séduction d'Ève par le serpent fait allusion aux principes fondamentaux de toute initiation, de même que quantité d'autres contes plus récents.

Les générations se transmettent des fantasmagories frivoles en apparence, que le Penseur ne doit pas dédaigner. Ce sont elles qui animent le vitrail de cette fenêtre d'Occident, dont l'Initié, parti le matin de l'Orient, approche le soir, après avoir, à midi, examiné toutes choses à la pleine clarté du jour.

Dès l'aube, sa raison éveillée avait guetté près de la fenêtre d'Orient les premiers rayons appelés à pénétrer dans son esprit. Cette illumination trop soudaine devait l'éblouir et le rendre présomptueux. Pleine d'ardeur, l'intelligence ainsi surprise se croit forte contre les erreurs. Elle ne voit partout que préjugés à combattre et fantômes à mettre en fuite. C'est l'âge des jugements précipités, qui ne tiennent compte d'aucune autorité reçue et portent condamnation sans réserve

sur tout ce qui ne cadre pas avec l'opinion intransigeante trop brusquement acquise.

Cette exubérance juvénile se calme vers le milieu de la vie. C'est alors qu'un jour implacable tombe presque verticalement par la fenêtre du Midi. Les objets ne projettent plus qu'un minimum d'ombre et se révèlent dans toute leur réalité. C'est l'heure où il convient de les observer rigoureusement, en les envisageant sous toutes leurs faces. Le jugement devient alors circonspect et reste volontiers en suspens. Une compréhension exacte se refuse à condamner, car elle explique avec indulgence, en faisant la part de tous les facteurs en cause.

La pleine lumière conduit ainsi à la Tolérance qui caractérise la Sagesse des Initiés. Il faut être arrivé à tout juger avec sérénité, pour obtenir le droit d'ouvrir la fenêtre occidentale du Sanctuaire de la Pensée. Le Soleil s'est alors couché : l'agitation du jour se calme et la paix du soir s'étend graduellement sur la plaine. Les détails s'y estompent dans l'ombre grandissante, qui fait ressortir l'éclat de l'étoile vespérale devant laquelle pâlissent toutes les autres. Cet astre n'est plus l'arrogant Lucifer, inspirateur d'orgueil et de révolte ; c'est un foyer de douce clarté, qui porte au rêve évocateur de l'idéalité. Désormais la nuit peut épaissir ses voiles : les ténèbres de l'extérieur ne prévaudront plus sur la lumière du dedans. Puis, quand les vivants se taisent, les morts se disposent à parler. L'heure est venue d'évoquer ceux qui détiennent les secrets qu'ils ont emportés dans la tombe. Ce sont eux les Véritables Maîtres, dont nous pouvons faire revivre la pensée en nous conformant aux rites prescrits.

Mais ne prêtons pas aux cérémonies une valeur sacramentelle. Hiram ne ressuscite pas en nous parce que nous avons extérieurement joué son rôle. En Initiation, rien ne compte, hors ce qui s'accomplit intérieurement.

Efforcez-vous donc, Vénérables Maîtres symboliques, de transformer le symbole en réalité. Titulaires de diplômes et porteurs d'insignes, métamorphosez-vous en Penseur participant à la Pensée impérissable !

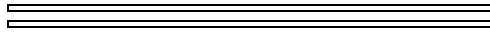
Puisse le Livre du Maître vous guider dans l'accomplissement de cette grande œuvre.

Oswald WIRTH.·

Mai 1931.

PREMIÈRE PARTIE

NOTIONS HISTORIQUES



RELATIVES AU GRADE
DE MAÎTRE

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES ET LES INITIÉS

Les Institutions Primitives

Si nous faisons abstraction de la famille, qui est antérieure à toute formation sociale proprement dite, quelle est l'association permanente la plus ancienne à laquelle nous puissions remonter ? S'appuyant sur l'ethnographie, les sociologues répondent que c'est le groupement des hommes adultes en société secrète. Les individus qui ont charge des intérêts collectifs de la tribu sont tout naturellement amenés à se réunir pour délibérer et prendre des résolutions communes. Ils tiennent, à cet effet, à s'assembler strictement entre eux, en dehors des femmes, des enfants et des étrangers. L'accès de leur lieu de réunion est interdit, en conséquence, aux personnes non qualifiées pour participer à l'assemblée. Celle-ci prend très facilement un caractère sacré, de même que l'enceinte qui lui est réservée. Telle est l'origine du *Temple* dont les profanes (de *pro fanum* : devant le Temple) sont exclus.

Pour être admis en ce lieu redoutable, dont l'approche indiscrete porte malheur, les conditions varient. Parfois l'adolescent est accueilli, par le fait même qu'il atteint l'âge de sa majorité, mais il

arrive aussi que des épreuves d'endurance physique soient imposées, ou qu'il faille donner des gages d'une suffisante maturité intellectuelle.

Toujours est-il que, aux yeux des primitifs, nul acte ne saurait être plus important dans la vie que l'admission du jeune homme dans l'assemblée des hommes faits. Des cérémonies, des fêtes et des réjouissances s'y rattachent donc, de nos jours encore, chez les sauvages restés à l'état de nature.

Mais ce n'est point là, en général, la seule solennité qu'ils aiment à célébrer avec pompe. L'usage des fêtes annuelles, en l'honneur de la jeunesse atteignant l'âge de la puberté est presque universellement répandu. La première communion des Chrétiens remonte ainsi, dans son principe, à des rites d'une extrême antiquité. Il en est de même de l'immense majorité des pratiques religieuses des différents cultes, qui ont leurs racines dans les simagrées des féticheurs préhistoriques.

Ceux-ci, d'ailleurs, ne doivent pas être méprisés. N'étaient-ils point choisis parmi les vieillards les plus expérimentés, ayant fait preuve de sagesse, de prudence et de subtilité au sein de l'assemblée des hommes faits ? Trop affaiblis de corps pour participer aux expéditions guerrières, ces anciens, dont l'esprit restait vigoureux, surent prendre un ascendant parfois très étendu. Ce fut le cas des Druides et d'autres prêtres similaires. Remarquons à ce sujet que « prêtre » vient de *presbyter*, dont la racine est un mot grec signifiant *vieillard*.

L'Art Sacerdotal et l'Art Royal

Qui se ressemble s'assemble. La similitude des caractères, des goûts, des intérêts, des occupations, des droits et des devoirs pousse au groupement. Les vieillards réputés les plus sages, mais physiquement débiles, furent donc amenés à se grouper séparément et à se réunir en dehors de l'assemblée des hommes restés vigoureux, au sein de laquelle prédominait l'élément guerrier. Peu nombreux, les vieux devaient aimer à tenir leurs conciliabules dans le silence de la nuit, retirés en quelque case isolée.

Comme leur prestige et leur influence se basaient sur leur renom de sagesse, ils avaient intérêt à s'instruire réciproquement, en se communiquant le fruit de leur expérience et de leurs méditations. Ils devinrent ainsi les dépositaires des traditions de la tribu. Parmi eux se trouvèrent les conteurs, habiles à charmer leurs auditeurs par des récits de plus en plus imagés de hauts faits attribués aux dieux et aux héros. Il y eut des rapsodes, chanteurs inspirés, habiles à captiver les imaginations. Parfois même des devins annonçaient l'avenir et indiquaient des remèdes à tous les maux.

La finesse d'esprit de vieillards musculairement affaiblis prévalut ainsi sur la fougue irréfléchie des forts. Exploitant les croyances qu'ils avaient contribué à répandre, de frêles hommes de pensée se firent craindre et vénérer des foules. Devant eux s'inclinèrent des guerriers intrépides, allant jusqu'à se donner volontairement la mort sur l'ordre des représentants des cieux. Ce fut là le triomphe du pouvoir spirituel, qui n'abusa que trop de son absolutisme.

Il faut cependant reconnaître en lui un facteur primordial du progrès humain. C'est lui qui le premier dompta la brutalité instinctive, en recourant aux seuls moyens dont il pouvait disposer. Il sut mettre en œuvre les fantômes de l'imagination, pour exercer son influence, grâce à eux, sur la masse des esprits grossiers. Ce fut

là le point de départ de cet *Art Sacerdotal*, qui a toujours joué le rôle principal dans le gouvernement des hommes.

Mais ne nous hâtons pas de condamner avant d'avoir bien compris. Dans les choses humaines, le bien et le mal aiment à s'enchevêtrer : il faut savoir les distinguer sans parti pris. Reconnaître l'un et l'autre en toutes choses est l'apanage de l'Initié qui a su cueillir le fameux fruit de l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal. Toute la psychologie du prêtre-sorcier primitif ne se ramène pas aux subterfuges d'une ruse ambitieuse ou au désir égoïste d'exploiter la candeur d'autrui, car nous sommes tenus de voir en lui le précurseur de nos philosophes et de nos savants.

Pour soutenir son renom de sagesse, il devait trouver réponse à tout, et, en particulier, aux questions qui se posent en présence des phénomènes naturels. Il eut vite fait d'imaginer une cosmogonie, attribuant tout à l'action d'êtres invisibles, bons ou mauvais, conçus à l'image de l'homme. Les générations successives creusèrent ensuite ces notions rudimentaires, dont se dégagea peu à peu toute la science des premiers âges.

Bien qu'issue de l'imagination, cette science n'est pas à mépriser. Elle s'est traduite en mythes, en symboles, en allégories, en une foule de pratiques superstitieuses. Gardons-nous de dédaigner celles-ci. Plus elles paraissent absurdes à première vue, plus elles doivent solliciter notre attention, si, transmises de siècles en siècles et sans cesse combattues par les orthodoxies et le rationalisme, elles ont survécu en dépit de tout. L'opiniâtreté de leur survivance ne peut s'expliquer que par un fond de vérité caché, dont elles sont le très impur véhicule, telle une perle qui se trouverait enfouie sous un amas de haillons sordides. Comme Maîtres, il nous appartient de découvrir cette perle sans nous laisser rebuter par ce qui la dérobe à l'indiscrétion profane.

Mais, si l'intelligence humaine est respectable jusque dans ses premiers balbutiements, il ne faut pas perdre de vue que les esprits subtils sont portés à se gausser des naïfs. La candeur enfantine des peuplades primitives devait stimuler l'ingéniosité des sorciers. En présence de foules dociles à toutes les suggestions, ils s'attribuèrent de mystérieux pouvoirs. Par des cérémonies étranges, des sacrifices et des incantations, ils prétendirent conjurer dieux et démons, déterminer le bon ou le mauvais sort et obtenir la réalisation de toutes leurs fantaisies. Ainsi se répandit la croyance à l'efficacité des rites magiques, dont la tradition s'est maintenue jusqu'à nos jours, puisque nous les voyons pratiqués, aussi bien par le sacerdoce des plus orgueilleuses religions, que par les humbles féticheurs africains.

Ceux qui exploitent les superstitions en sont d'ailleurs dupes, eux-mêmes, pour une très large part. Ils se croient investis des pouvoirs surnaturels qui leur ont été magiquement transmis. C'est donc de bonne foi qu'ils exercent leur ministère et qu'ils se font payer leurs services, car la première mission de l'*Art Sacerdotal* a toujours été de nourrir ses adeptes.

Jamais, au surplus, les représentants du pouvoir spirituel ne méconnurent les avantages d'une étroite alliance avec les détenteurs de la puissance matérielle. Les concordats ne sont guère moins vieux que le monde, car ils remontent à la fondation des plus anciennes dynasties. N'est-il pas, en effet, dans la nature des choses, qu'une tribu, se sentant plus forte, mais moins bien servie que la voisine, prenne la résolution de piller celle-ci ? Pour diriger l'opération de brigandage, le choix d'un guerrier énergique s'impose. Tout ayant marché à souhait, il n'est pas vraisemblable que le chef militaire triomphant soit pressé de se dépouiller de son autorité temporaire. La nécessité de défendre le bien mal acquis réclame un commandement permanent. Les premiers à le comprendre sont les

sorciers. Après avoir préparé l'opinion publique, ces fidèles interprètes de la divinité interviennent donc fort à propos pour administrer, sous une forme ou sous une autre, un sacrement équivalant à l'onction suprême. Du coup, la tribu victorieuse bénéficie d'un gouvernement stable, légitime et régulier.

Le processus se généralisant, prêtres et rois règnent sur les peuples. Ce n'est pas fatalement pour le malheur des gouvernés, car l'intérêt des gouvernants est de bien remplir leur tâche, donc de gouverner aussi sagement que possible. Des rois justes et des prêtres honnêtes ont pu collaborer au bonheur des troupeaux humains dont ils avaient pris la charge. Il est certain aussi que des soins particuliers furent donnés, en Égypte et en Chaldée, à l'éducation des hommes appelés à régner spirituellement ou matériellement. Des écoles enseignèrent un *Art Sacerdotal* raffiné, destiné à former des prêtres, et un *Art Royal* préparant à devenir roi.

Cette instruction supérieure, visant au plus haut perfectionnement intellectuel et moral des individus, fut ensuite mise à la portée de tous les hommes dignes de la recevoir. Dans le cours de l'Antiquité classique, il se constitua donc de nombreux centres d'initiation où les *mystères* furent révélés à une élite soigneusement sélectionnée.

La Maîtrise Idéale

De nos jours l'*Art Royal* continue à être enseigné. Il est vrai que c'est sous le voile de symboles, dont le sens n'est pas toujours pénétré. Les Maçons du ^{xvii}^e siècle ont ainsi pu se proclamer adeptes de l'*Art Royal*, parce que les rois se sont jadis intéressés à l'œuvre des corporations constructives, privilégiées au Moyen Âge pour

élever, dans toute la chrétienté, les édifices sacrés¹. Lorsque la Maçonnerie moderne se dégagea de toute préoccupation architecturale professionnelle, pour ne plus préconiser qu'une construction philosophique purement morale et intellectuelle, *Art Royal* devint synonyme de *Grand Art* ou d'*Art par excellence*. N'était-il pas, en effet, le *roi des Arts* cet *Art Suprême* selon lequel l'humanité dans son ensemble doit être construite, art qui s'applique, en outre, à chaque individu destiné à occuper sa place dans l'immense édifice ?

Mais il est temps de restituer à la vieille expression traditionnelle son sens primitif. Il ne faut pas que la Franc-Maçonnerie se dissimule qu'elle a pour mission de préparer ses adhérents à une véritable royauté : celle du *Citoyen*, souverain dans l'État moderne.

Avant tout, ce Souverain doit avoir conscience de sa dignité. Il ne reconnaît au-dessus de lui aucun pouvoir devant lequel il s'humilie pour solliciter des faveurs. La *Chose publique* (*Res publica* : République) est sa chose à lui, sa propriété, dont il est responsable. Il n'y souffre aucun abus et veille à ne jamais se faire complice d'un acte lésant l'intérêt général.

Ainsi compris, l'*Art Royal* doit être enseigné aux Républicains, car tant qu'ils n'auront pas reçu une éducation de rois, ils ne sauront pas exercer leur souveraineté. Celle-ci restera fallacieuse, jusqu'au jour où les citoyens seront pénétrés du devoir de la royauté collective qui est leur apanage. Si, par leur moralité, ils ne s'élèvent pas au-dessus des esclaves, toutes les proclamations officielles ne changeront rien à leur sort. Sous l'étiquette la plus démocratique, ils continueront à subir le joug qu'ils n'auront pas eu l'énergie de secouer. Le renversement d'un trône ne confère pas, une fois pour toutes, la liberté. Celle-ci demande à être constamment conquise par ceux qui veulent la mériter. Gardons-nous donc de nous endormir

sur les lauriers de nos pères qui ont pris la Bastille : nous ne serons jamais libres, si nous ne savons pas sacrifier continuellement nos ambitions mesquines au bien général. Sous quelque régime que ce soit, des prêtres et des rois nous domineront, tant que nous n'aurons pas appris à supplanter nous-mêmes prêtres et rois.

Mais comment se soustraire à cette domination, sinon en s'inspirant de l'adage : on ne supprime que ce qu'on remplace. Ce n'est pas en vain que l'Initié est appelé à devenir son propre Roi et son propre Prêtre.

Il sera Roi quand il régnera sur lui-même, quand ce qu'il y a de plus élevé en lui se fera obéir par ce qui est inférieur. Cette *Maîtrise de soi* peut seule conférer la dignité royale, caractéristique du Citoyen jaloux de sa souveraineté nationale.

Nul ne doit pouvoir, par ailleurs, abuser de l'imagination du souverain. Celui-ci s'initiera donc aux mystères de l'*Art Sacerdotal*, afin de n'être dupe, ni du représentant de Dieu qui promet la félicité dans un autre monde, ni du charlatan politique, prétendu détenteur de la panacée universelle mettant fin à toutes les misères sociales.

La vraie Maîtrise soustrait à toutes les duperies ; mais elle ne s'acquiert qu'au prix d'efforts soutenus, dirigés contre toutes nos faiblesses intellectuelles et morales.

La Mission des Initiés

De tout temps et sous toutes les latitudes, il s'est trouvé des esprits loyaux aspirant à la vérité, au bien de leurs semblables et à la suppression des maux dont les hommes souffrent par leur propre faute. Ces sages ont parfois fait école en instruisant des disciples. Donnant l'exemple d'une vie austère, ceux-ci ne craignirent pas, en

certaines circonstances, de s'attaquer publiquement aux abus du jour. S'étant attiré des persécutions, les réformateurs furent contraints à la prudence ; ils se firent discrets et s'enveloppèrent de mystère, sans rien abdiquer de leurs desseins généreux. Ainsi virent le jour de nombreuses associations plus ou moins secrètes et indépendantes les unes des autres, mais animées d'un même esprit de justice et de philanthropie.

À ce point de vue, la Franc-Maçonnerie actuelle est incontestablement l'héritière des plus nobles traditions. Ouvrière du progrès humain, elle a pleine conscience de son rôle émancipateur. Ne s'inféodant à aucune école et ne prenant parti pour aucun système, elle recherche en toute indépendance la *Lumière* qui affranchit de tout esclavage.

Sachant que les peuples ne sont pas condamnés à une enfance éternelle, les Initiés suivent leur évolution qu'ils favorisent, en travaillant à élever partout le niveau intellectuel et moral. Malheureusement, il est des coalitions qui conspirent en sens contraire. Convaincues que les peuples ont intérêt à être maintenus en tutelle, elles s'efforcent de retarder la marche normale des choses et entravent le progrès.

Une lutte s'engage ainsi fatalement entre les constructeurs de l'avenir et les conservateurs timorés d'un passé dont ils sont les bénéficiaires. Des éléments divers interviennent, de part et d'autre, dans cette lutte, chacun mettant en œuvre les ressources dont il dispose.

Ce qui distingue à ce point de vue les Initiés, c'est leur horreur de la violence. Ce ne sont jamais eux qui trament les révolutions sanglantes ou soulèvent les foules en excitant leurs appétits. La méthode des Initiés découle de l'expérience des siècles : elle est patiente, mais sûre.

Sans doute, une voix peut se faire entendre à propos pour rappeler au sacerdoce ignorant et à la royauté dégénérée, les origines modestes des plus orgueilleux pouvoirs. Lorsque le descendant du primitif chef de brigands se targue d'être l'oint du Seigneur, des philosophes peuvent se permettre de rire ouvertement. Il n'est pas interdit non plus aux ironistes d'exercer leur verve aux dépens d'un pontife infallible, dont la souveraineté spirituelle remonte à travers les âges à la très équivoque autorité d'un préhistorique doyen des sorciers.

Ce sont là des incartades d'enfants terribles car, soucieux de ne rien renverser trop brusquement, les Initiés se contentent, en général, de sourire entre eux des vanités humaines. Craignant de propager intempestivement des vérités incendiaires, ils s'imposent une discrétion qui est une force redoutable. Tant qu'il n'est pas l'heure de parler² ils se taisent, accumulant les notions reconnues vraies, les mûrissant ainsi avant de leur donner l'essor.

Puis, ils ont l'immense avantage de ne pas être des utopistes. Ils savent que le bonheur des collectivités ne peut résulter que de la transformation des individus qui les composent. La santé du corps social dépend de l'état des cellules constituantes. N'attachons donc pas une importance exagérée à la modification des régimes politiques ou sociaux. Ce sont les pierres, taillées selon l'équerre, qui assurent la solidité de l'édifice. La pratique de l'art de bâtir en instruisit les Francs-Maçons, qui, s'ils ont renoncé à l'architecture matérielle, n'en taillent pas moins leurs matériaux de construction. Ils dégrossissent sur eux-mêmes l'humaine pierre brute, qu'ils polissent ensuite avec soin, afin de l'adapter aux exigences du grand édifice. Il s'agit là de cette *réformation* intellectuelle et morale des individus qui est l'objectif de toute initiation véritable.

Sous des symbolismes différents, le programme reste en effet le même lorsque les *Hermétistes* enseignent allégoriquement à transmuter le plomb en or, ou que les *Rose-Croix* des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles assimilent au Christ, roi mystique, l'homme régénéré, mort à ses passions, afin de ressusciter dans la pure lumière.

Sans doute, ce Christianisme initiatique n'est pas celui des vulgaires croyants ; mais la Maçonnerie, elle aussi, s'élève ou s'abaisse dans la conception de chacun, selon le degré d'initiation conquis effectivement par ses adeptes ; d'où nécessité pour ceux-ci de s'instruire aussi complètement que possible, bien décidés à se défaire de leurs préjugés, à perdre leurs illusions, tout en contribuant à l'émancipation particulière et générale par la culture simultanée, en soi et en autrui, de toutes les qualités de l'esprit et du cœur.

La Filiation Maçonnique

Les Institutions primitives, dont il est question plus haut, se sont transformées, selon les circonstances, en des associations politiques, religieuses ou sociales d'une immense variété de formes. En ne tenant compte que de la mise en scène et du cérémonial encore en vogue parmi les sauvages actuels, on distingue six groupes d'institutions qui dérivent des usages les plus anciens.

En tête viennent les sociétés secrètes politico-magiques, composées de sorciers, de devins et de guérisseurs plus ou moins convaincus. Parfois des cultes proscrits, considérés comme immoraux, se perpétuent secrètement et donnent lieu à des sabbats comme ceux du Moyen Âge. Il arrive aussi que ces corporations ne manquent pas de sérieux, au moins quant aux épreuves qu'elles

imposent aux impétrants. Les Peaux-Rouges procèdent sous ce rapport à de véritables initiations³.

Le second rang revient aux cérémonies de clan, se rattachant au culte du foyer familial et des ancêtres. De cette source dérivent souvent les pompes officielles et les religions d'État. Ces cérémonies eurent une telle importance dans l'Antiquité, que Fabius, en pleine campagne contre Annibal, crut devoir quitter l'armée pour aller offrir, en temps et lieu, les sacrifices prescrits par les traditions de la gent fabienne, dont il était le chef.

Dans la troisième catégorie entrent toutes les confréries religieuses qui imposent un noviciat préparant à une vie spirituelle, inaccessible au commun des mortels. La perfection morale est le but que poursuivent ces Institutions, qu'elles soient chrétiennes, bouddhistes ou musulmanes ; mais elles commettent l'erreur de se placer en dehors du grand courant de la vie normale ; aussi leur œuvre est-elle stérile, ou pour le moins disproportionnée dans ses résultats avec l'effort déployé et les sacrifices consentis.

En quatrième lieu se placent les Mystères de l'Antiquité, dont l'objectif essentiel était la recherche des vérités cachées. Les adeptes étaient instruits sous le sceau du secret de notions qu'il eût été dangereux de répandre publiquement.

Sous la cinquième rubrique se rangent les confraternités formées par les hommes exerçant une même profession. L'architecture donna lieu, sous ce rapport, aux premiers groupements, comme le prouvent les collèges de constructeurs romains et les frères pontifes, spécialement chargés de la construction des ponts. Le Moyen Âge généralisa l'organisation des métiers, basant toute la vie municipale sur le régime corporatif.

Il reste à mentionner les associations philanthropiques et les mutualités qui sont fort anciennes. C'est ainsi que les Romains se

cotisaient pour s'assurer l'accomplissement, à leur décès, des rites funéraires conformes à leurs croyances⁴.

La Franc-Maçonnerie moderne ne se rattache pas à une seule et unique de ces catégories, car il n'est plus possible de la faire entrer dans la cinquième, puisqu'elle a cessé d'être une corporation d'artistes constructeurs. En elle se synthétisent des tendances multiples, si bien que, par certains de ses côtés, notre institution se rattache à chacune des catégories envisagées par les sociologues.

Il importe cependant d'établir les distinctions nécessaires, ne serait-ce que pour achever de caractériser la confraternité maçonnique.

Sommes-nous des Sorciers ?

S'il fallait en croire nos adversaires, nous serions des magiciens noirs, adonnés aux plus épouvantables pratiques : sacrilèges, assassinats par envoûtement, invocations du diable, sabbats, orgies, etc. Aucune accusation, née d'une fantaisie en délire, ne nous a été épargnée : toute une littérature spéciale en fait foi. Les premiers Chrétiens ont joui d'une tout aussi mauvaise réputation, parce que, tout comme nous, ils se réunissaient à « couvert » et que le dépit des profanes les porte toujours à interpréter en mal ce qui se passe à l'abri de leur indiscretion.

Si nous étions sorciers, même dans le sens le moins malveillant du mot, nous devrions chercher à développer certaines facultés dites « psychiques ». Nos Loges seraient des écoles de magie pratique, avec classe de magnétisme humain, comme le rêvait Mesmer, ou de voyance, selon les procédés de Cagliostro, de Puységur ou des occultistes contemporains.

En réalité, les Francs-Maçons ne s'intéressent pas spécialement à l'occultisme, qu'ils n'étudient qu'en vue de porter en tous les domaines leur recherche incessante du vrai. Ils ne se sont jamais posés en thaumaturges et leurs secrets n'ont rien de commun avec ceux du Grand et du Petit Albert.

Mais, ne ferions-nous pas de la magie inconsciente, sous l'influence mystérieuse d'une puissance surnaturelle soigneusement cachée ? Ici nous entrons dans le domaine de la foi aveugle où la raison perd ses droits.

Cependant, comme l'erreur n'est jamais absolue, il convient de rechercher le grain de vérité qui peut se dissimuler sous l'amas des pires extravagances. Tout n'est pas limpide dans nos usages et nous sommes fort capables de nous livrer avec candeur à des rites suspects. C'est ainsi que les anciens Maçons étaient loin de soupçonner qu'ils se livraient bel et bien à une opération magique en procédant à la transmutation instantanée de la plus banale des chambres en un temple réel, propre à l'accomplissement de leur culte.

Après s'être mis à l'abri de toute indiscretion profane, les adeptes de l'Art Royal, certains désormais d'être uniquement entre eux, chargeaient le F°. Expert de tracer, à la craie ou au charbon, un rectangle au milieu du plancher. L'espace ainsi délimité devenait aussitôt sacré, nul ne devant plus y poser le pied. Pour accentuer la portée de ce quadrilatère réservé qui ne diffère que par sa forme rectangulaire des fameux cercles magiques, on y dessinait des symboles significatifs. Un petit triangle équilatéral, flanqué des signes du Soleil et de la Lune, se traçait en tête du rectangle réservé, au centre duquel était figurée une étoile Flamboyante, qui dominait deux colonnes marquées J°. et B°. Le tracé mystérieux achevé, les outils de la Maçonnerie étaient disposés à l'intérieur du carré long

où équerre, compas, niveau, fil à plomb, ciseau, maillet, truelle, avaient une place prévue. Pendant ces préparatifs, le F. : Maître des cérémonies avait approché des bords du rectangle trois grands candélabres portant des cierges, qu'il était réservé au Maître et aux deux Surveillants d'allumer successivement. Lorsque brillait la lumière de l'Orient le Maître prononçait gravement : « *Sagesse*, dirige notre construction » ; dès que l'Occident s'éclairait à son tour, le premier Surveillant s'écriait d'une voix ferme : « *Force*, exécute notre travail » ; enfin, quand la troisième flamme illuminait le Midi, le deuxième Surveillant disait avec douceur : « *Beauté*, orne notre œuvre ». Puis, chacun ayant regagné son poste, le Maître invoquait le Grand Architecte de l'Univers, avant de déclarer les travaux ouverts.

Depuis le Christianisme, cette invocation n'a plus été qu'une simple prière, comme il s'en dit dans les églises ; mais comme tout le cérémonial est franchement évocatoire, il est hors de doute que, primitivement, les Maçons ouvraient leurs travaux par une *évocation magique* ayant pour effet de conjurer le dieu des constructeurs, en vue de contraindre cet esprit à se condenser invisiblement au milieu de ceux qui faisaient appel à son inspiration. Ils devaient alors se figurer le Grand Architecte de l'Univers comme présent au milieu d'eux.

Supposons maintenant que de semblables rites soient accomplis avec conviction. Du coup, la Loge improvisée, ouverte n'importe où, prend une valeur initiatique, dont ne bénéficient plus nos locaux maçonniques luxueusement agencés, décorés selon les exigences du plus savant symbolisme, mais froids, morts, inanimés.

Il est une magie que nous ne devrions pas négliger. Ce n'est pas celle des menus tours de passe-passe, même « psychiques », car le tablier maçonnique n'est pas destiné à se transformer en sac à

malice. Nos mystères se rapportent à une magie supérieure, étrangère à tous les vains prestiges, et nous ne réaliserons notre Grand Œuvre qu'en retrouvant la *Parole Perdue*.

Ajoutons que le *Glaive*, inutile aux constructeurs, est une arme magique, redoutable aux fantômes, comme le montre Homère dans l'*Odyssée*, lorsqu'il chante son héros évoquant l'ombre du devin Tirésias.

Sachons manier cet acier et nulle calomnie ne pourra nous atteindre.

Nos Cérémonies

Quand le public condescend à ne pas nous accuser des plus noirs maléfices, il se plaît à nous représenter comme de grands enfants qui se déguisent pour jouer des comédies rituelles. « Les Francs-Maçons se moquent des prêtres, mais ils se livrent à des momeries encore plus ridicules » : telle est la sentence des esprits qui se disent éclairés.

Toute critique formulée de bonne foi mérite considération. Ici, elle est d'autant plus sérieuse, que nombre de Francs-Maçons s'en sont émus. Honteux d'un cérémonial qui leur semblait creux, ces FF.° n'ont pas hésité à rompre avec des traditions que leur seul archaïsme ne rend plus suffisamment respectables à leurs yeux. De là tout un mouvement antisymboliste visant à moderniser rationnellement la Franc-Maçonnerie.

Ces réformateurs apparurent aux traditionalistes sous l'aspect de mauvais Compagnons, portant par ignorance le premier coup au Maître Hiram. Il est certain que l'entreprise ne visait à rien de moins qu'à la transformation de la Franc-Maçonnerie en une honnête

société profane du type 6 de la classification des sociologues. Les symbolistes eurent beau jeu de démontrer que, sans symbolisme, il n'y a plus ni Initiation, ni Franc-Maçonnerie.

Mais n'abusons de rien et méfions-nous des choses qui, en se corrompant, tournent aux pires, *Optimi corruptio pessima*. Tout notre enseignement est symbolique ; mais si les symboles ne nous enseignent rien, si, en nous obligeant à en chercher la signification, ils ne nous mettent pas sur la voie des profonds mystères de la pensée humaine, alors il ne faut pas se le dissimuler, notre attitude devient grotesque. Quel pauvre homme que le Maçon qui n'a jamais rien compris aux épreuves de sa réception et se complaît à revêtir ses insignes, très convaincu qu'une flamme de lycopode lui a réellement donné la lumière, et qu'il est un irréprochable Initié, puisqu'il sait son catéchisme, et qu'il est en règle avec le trésor de son atelier !

Il serait cruel d'insister, toute sincérité ayant droit au respect, et nulle plus que celle du Maçon animé de sentiments généreux. Qu'importe, après tout, qu'il n'ait pas su deviner nettement, si son cœur bien placé le fait agir maçonnièrement ?

Au surplus, aucun rite n'est sans valeur. Même accompli machinalement, l'acte rituel a son efficacité. Considérons un Maçon qui se prépare à entrer en Loge. Ayant mille préoccupations en tête, il ceint son tablier en pensant à autre chose ; puis il prend automatiquement l'attitude prescrite, exécute le signe et la marche du grade, pour s'échouer finalement sur les colonnes. Bien que tout se soit fait distraitement, par habitude, le Maçon, sans qu'il s'en rende compte, a été occultement influencé ; aussi ne se comportera-t-il jamais en Loge comme en réunion publique. Tout se passe comme si chacun des actes successifs avait eu sa répercussion dans le domaine mystérieux du sentiment. À défaut du conscient, le tablier

avertit l'inconscient qu'il va falloir ne plus être le même homme. La main placée sous la gorge a eu la vertu de contenir réellement les passions dans la poitrine, afin que le signe de l'équerre puisse affirmer sans mensonge : « Mon cerveau est calme et je jugerai ici impartialement, avec la rigide équité que m'impose mon caractère de Maçon. » Il faudrait être bien médiocre psychologue pour accabler de dédain des pratiques n'ayant de puéril que les apparences trompeuses.

Soyons donc prudents à l'égard des formes traditionnelles. Tant que leur portée n'est pas discernée, mieux vaut les respecter, car le croyant qui leur fait crédit risque d'être plus sage que l'esprit fort, trop pressé de les décrier.

Sans doute, l'impénétrable passé nous fait subir ainsi une domination irritante. Mais à quoi bon nous révolter, quand il s'agit d'une énigme à résoudre. Étudions, cherchons à comprendre et réservons notre jugement. L'impatience est excusable de la part d'un Apprenti ; mais le Maître ne doit se prononcer qu'en pleine connaissance de cause.

Comportant croyances et mystères, la Franc-Maçonnerie ne serait-elle pas, en fin de compte, une église comme une autre ? Comme une autre, non ; comme aucune autre plutôt. La différence capitale réside dans le caractère purement humain de la Franc-Maçonnerie, qui ne se targue pas de détenir une vérité divinement révélée, mais convie ses adeptes à se dégager de l'erreur par leurs propres efforts, pour s'orienter d'eux-mêmes, en toute indépendance, vers cette lumière de l'esprit à laquelle aspirent les intelligences. Il y a pourtant des similitudes. *Ecclesia*, en grec, signifiant *Assemblée*, on ne saurait nier que l'ensemble des Francs-Maçons forme « église », au sens étymologique du mot. On peut même parler d'église au sens courant du terme, car nous n'avons pas échappé aux schismes,

puisque, au sein de la Maçonnerie universelle, des organisations ecclésiastiques, dites « Grandes Loges » ont cessé de se reconnaître entre elles et s'excommunient le plus ecclésiastiquement du monde !

Nous partageons, en outre, le sort des religions en ce sens que notre institution ne réalise que très imparfaitement son idéal. Il y a loin du corps maçonnique, tel qu'il fonctionne, au Maçonnisme pur. La distance est vraisemblablement équivalente à celle qui sépare les églises chrétiennes du Christianisme rêvé.

Reste à savoir si la Franc-Maçonnerie est, oui ou non, une religion. Cesserait-elle d'en être une, parce que les autels de ses temples sont consacrés au culte de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité ? Ayons le courage de nous dire religieux et de nous affirmer apôtres d'une religion plus sainte que toutes les autres. Propageons la *Religion de la République*, qui formera le cœur des citoyens et cultivera les vertus républicaines. Mais ne songeons pas à un culte officiel, à une religion d'État ; car, en nous assimilant tout l'enseignement de la Maçonnerie, ou plus exactement du Maçonnisme, nous sommes appelés à exercer, chacun en notre sphère, une prêtrise indépendante ne visant qu'à l'émancipation des esprits.

Il va de soi que la Maçonnerie ne se mettra jamais au service d'un gouvernement quel qu'il soit. Une organisation maçonnique se faisant l'instrument du pouvoir n'a plus droit, en effet, au titre de *Libre-Maçonnerie*. Cela n'empêche pas les pseudo-Maçonneries les plus scandaleusement inféodées au trône et à l'autel de dénoncer comme « irrégulières » les Maçonneries démocratiques, coupables d'avoir contribué à l'émancipation des peuples, en se laissant entraîner transitoirement dans des conflits politiques !

Le Monachisme

Protéger une femme, la rendre mère et l'aider à élever ses enfants, telle a toujours été la plus noble mission du mâle. S'y soustraire volontairement, sans excuse valable, est une lâcheté, pour ne pas dire un sacrilège envers la nature et l'humanité.

Cependant, le célibat n'est pas blâmable quand les circonstances l'imposent et que, loin d'être recherché, il est subi comme une inéluctable calamité. Les associations de célibataires n'auraient donc, en principe, rien de répréhensible, si, dans leur outrecuidance, elles n'affichaient pas la prétention d'avoir choisi la meilleure part. À quelque religion qu'il appartienne, le mystique tombe dans une grossière erreur, lorsque, sous prétexte de se sanctifier, il fuit délibérément les charges et les responsabilités de la paternité. Pour se consacrer à Dieu, un âge canonique devrait être fixé.

Mais passons. Restés sainement laïques, les *Enfants de la Veuve* voient dans la Nature leur mère et lui obéissent docilement. Ce ne sont pas eux qui, redoutant la contamination d'un monde corrompu, s'en retirent dans l'intérêt de leur pureté morale. Ferments transformateurs, ils partagent toutes les misères de leurs concitoyens, qu'ils aspirent à moraliser par leur exemple. Pareille tâche ne saurait s'accomplir sans un puissant secours en énergie psychique. Les Francs-Maçons le sentent, et si, au milieu des combats qu'ils ont à soutenir, leur fermeté ne se dément jamais, c'est qu'ils savent où puiser la force morale dont ils ont besoin. Leur Loge est un asile de calme et de sérénité, où l'agitation du dehors n'a aucune répercussion. Les FF.° y mettent en commun leurs aspirations généreuses et leur inébranlable volonté de réaliser le plus grand bien du plus grand nombre. Ainsi se constitue un foyer d'idéal et d'activité bénéfique : l'adepte s'y retrempe

périodiquement, et c'est là le grand secret de sa puissance d'action régénératrice.

Sans doute, rien ne devrait, sous ce rapport, présenter plus d'analogie avec une Loge qu'un monastère. En réalité, l'esprit qui anime les religieux tend à stériliser leurs entreprises. Avec des moyens incomparablement supérieurs à ceux des Francs-Maçons, à quoi ont-ils abouti ? Préoccupés de leur propre salut et de la prospérité de leur ordre, ils ne savent se vouer, en artistes désintéressés, au Grand Œuvre de l'achèvement du monde. De petites ambitions mystiques, le désir d'assurer leur éternité, les empêchent de travailler, sans arrière-pensée cupide, à réaliser le plan du Grand Architecte de l'Univers. Il y a plus de vraie religion dans le cœur du Maçon prétendu athée, que dans le cerveau de l'ascète qui se macère en spéculant sur les délices de la vie future.

Il n'en reste pas moins certain que les couvents ont rendu des services. Alors que le flambeau de la civilisation gréco-romaine menaçait de s'éteindre, des moines savants sauvèrent de la destruction les manuscrits anciens. Les Bénédictins ont ainsi préparé la Renaissance. Grands bâtisseurs, ils ont dû largement contribuer, en outre, à l'instruction technique et symbolique des confréries architecturales dont dérive directement l'organisation des Francs-Maçons du Moyen Âge.

Ceux-ci auraient pu tenir aussi quelques secrets des *Templiers* ; mais rien dans le symbolisme maçonnique ancien et authentique ne trahit cette provenance. Il ne faut donc pas s'arrêter à la légende qui fait de Jacques Molay le fondateur de la Franc-Maçonnerie. Ce n'est là qu'un roman sans ombre de base historique, édité vers le milieu du XVIII^e siècle par des inventeurs de nouveaux grades prétendus maçonniques.

Un dernier mot sur les moines dont la Grande Loge de France occupe l'immeuble, 8, rue Puteaux, à Paris. C'étaient des Franciscains, confits en la dévotion de saint Antoine de Padoue, qui a pour spécialité de faire retrouver les objets perdus. Ces RR. PP. eurent l'idée ingénieuse d'appeler le public à bénéficier de leurs bons offices. Ils installèrent dans toutes les églises une boîte aux lettres et un tronc, pour recevoir, l'une, les demandes écrites sollicitant une grâce, l'autre, les offrandes consacrées à l'œuvre particulière du pain de saint Antoine. Centralisées rue Puteaux, les demandes étaient lues en public chaque semaine, afin que les fidèles pussent leur accorder l'appui de leurs prières. Mais les moines escomptaient surtout leurs propres incantations : dans le silence de la nuit, ils se réunissaient en un oratoire spécial pour conjurer saint Antoine de satisfaire leur clientèle.

Leur ferveur aidant, il se produisit Dieu sait quelle télépathie. Toujours est-il que les objets perdus furent retrouvés, sinon en totalité, du moins en quantité suffisante pour motiver les *ex-voto* qui, peu à peu, tapissèrent de marbre tous les murs du sanctuaire de saint Antoine. En plein Paris sceptique de la fin du XIX^e siècle, l'industrie religieuse des Franciscains battit son plein : ils gagnèrent de quoi payer l'immeuble qu'ils avaient fait bâtir, et, tout en subvenant aux frais de leur communauté, ils purent nourrir journellement de nombreux pauvres, bénéficiaires du pain de saint Antoine.

Que faut-il conclure de ces faits ? D'abord que l'Art Sacerdotal, habile à tirer parti des croyances et de certaines influences psychiques encore mal définies, continue à être magistralement pratiqué. Ensuite, que tout est loin d'être élucidé, car le succès de l'entreprise des Franciscains pose un problème de métapsychologie qu'il appartient aux Initiés de prendre en très sérieuse considération.

-
1. Voir *L'Apprenti, La Franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes*, Livre I, Éditions J'ai lu, 2015, p. 33-34.
 2. S'enquérir de *l'heure* avant d'ouvrir les trav.· est une prescription rituelle.
 3. Voir Robert C. Wright, *Indian Masonry*.
 4. Cette classification est empruntée au F.· Roscoe Pound, professeur de jurisprudence à l'université d'Harvard, dont l'ouvrage intitulé : *The Philosophy of Masonry* reproduit le texte de cinq conférences faites à Boston, en 1914, sous les auspices du Grand-Maître du Massachusetts.

LES MYSTÈRES

L'esprit philosophique des initiations gréco-romaines s'est incontestablement réincarné dans la Franc-Maçonnerie moderne, du moins dans la branche latine de l'institution. Peu nous importe le prestige extérieur, la respectabilité aux yeux des profanes, dont les Anglo-Saxons se montrent jaloux à l'excès. Nos Loges françaises, italiennes ou espagnoles ne sont pas des clubs où il est de bon ton d'être admis. Sur elles pèsent des excommunications qui ne sont pas uniquement cléricales, puisque la bigoterie maçonnique et même le sectarisme socialiste leur ont lancé l'anathème ! Ce sont des conventicules suspects, où tous les rangs sociaux se coudoient en une promiscuité dont s'offusque le gentleman pointilleux. Dans ces antres règne bien une certaine discipline librement acceptée, mais on n'y respecte à peu près rien, en dehors des opinions que chacun a le droit d'exprimer en toute indépendance. Tout se discute donc en Loge. Les idées les plus contradictoires s'y heurtent pacifiquement, devant une assistance qui prend goût au sport intellectuel dont les champions fraternisent cordialement, après s'être combattus avec véhémence dans l'arène de la libre recherche du Vrai.

Les choses n'ont pas dû se passer exactement ainsi à Eleusis, à Samothrace ou dans les sanctuaires initiatiques consacrés à Attis, à Isis ou à Mithra. Les Initiés modernes se refusent à limiter le champ

de leurs investigations. Toujours en garde contre l'erreur, qu'ils ne demandent qu'à discerner dès qu'elle se trahit, ils poussent leurs raisonnements à l'extrême, avec une hardiesse sans réserve. Beaucoup moins audacieux, leurs prédécesseurs de l'Antiquité classique se contentaient d'interpréter philosophiquement les allégories mythologiques. Celles-ci les mettaient sur la voie d'une cosmogonie rationnelle, tout en leur permettant de se reconnaître au milieu de la diversité des panthéons. Comprenant à quoi correspondent les dieux, ils les fusionnaient d'une mythologie à l'autre, pour tendre à une doctrine philosophico-religieuse de plus en plus universelle. Ils avaient, en outre, des idées particulières sur la destinée humaine, sur la naissance, la vie et la mort qu'ils ne croyaient pas définitive.

Une absolue discrétion leur était imposée, les profanes ne devant pas être troublés par des théories au-dessus de leur compréhension. Mais, entre eux, les Initiés avaient toute latitude de s'éclairer mutuellement. Ils le firent au hasard des rencontres et des groupements amicaux spontanés, mais nos ateliers verbeux ne semblent pas avoir eu leur pendant à l'époque des initiations païennes.

Celles-ci eurent très rapidement un sort facile à prévoir. La pompe, le cérémonial, prirent le dessus et l'esprit s'envola, pour hanter les philosophes dont les écoles se multiplièrent.

Lorsque le Christianisme parut, il était d'usage de se faire initier, un peu comme on se fait recevoir Franc-Maçon, Templier ou *Odd Fellow* aux États-Unis. C'était de mode et n'engageait pas à grand-chose. En recevant le baptême, les Initiés aux multiples mystères enrichirent le Christianisme naissant de nombreuses coutumes initiatiques, à commencer par le signe de croix permettant aux Chrétiens de se reconnaître entre eux.

Les Initiations professionnelles

Si, adaptée au génie moderne, l'intellectualité des anciens Mystères revit dans la Franc-Maçonnerie, celle-ci doit ses traditions immédiates à une confraternité constructive du Moyen Âge. À cette époque, la taille des pierres fut poussée jusqu'au raffinement, grâce à une étude approfondie de la stéréométrie pratique. De savants calculs présidèrent, par ailleurs, à l'assemblage des matériaux, dont la masse devait être systématiquement réduite au minimum, sans préjudice pour la solidité de l'édifice. Mais, tout en gravitant autour de la *géométrie*, leur maîtresse-science, le savoir des *maîtres d'œuvre* fut des plus étendus. Il leur était même recommandé, s'il faut en croire un vieux manuscrit anglais¹, de s'instruire *de omni re scibili et quibusdam aliis* selon la formule de Pic de la Mirandole. En tout cas, l'*astronomie* leur était indispensable, ne fût-ce que pour orienter exactement sur le terrain les axes de l'édifice à construire. Le rituel attache, en outre, une telle importance aux heures supposées d'ouverture et de clôture des travaux, qu'il est inadmissible que la première pierre d'un édifice ait pu être posée à une heure non reconnue comme propice par l'*astrologie*. Les zodiaques et d'autres symboles des cathédrales témoignent d'ailleurs des préoccupations astrologiques des constructeurs, dont la science du symbolisme devait s'étendre, de plus, à l'*hermétisme* et à l'*alchimie*. Le texte déjà cité, dont le style et l'orthographe cadrent avec le xv^e siècle, s'exprime comme suit à ce sujet :

« Les Maçons cachent l'art d'accomplir des merveilles et de prédire les choses futures, afin que les malintentionnés ne puissent en abuser. De même, ils se taisent sur l'art des transmutations et sur les méthodes aboutissant à la faculté de l'Abrac (Kabbale, Magie, Préparation de talismans), mais leur grand secret enseigne à devenir bon et parfait,

sans rien craindre ni espérer. Ils possèdent enfin un langage universel qui leur est propre. »

On peut regretter, avec Locke, que l'ensemble de l'humanité ne bénéficie pas du grand secret des Maçons, qui réside dans une conception particulière de la vie. Celle-ci est envisagée comme *une*. Elle anime toute la Création, dont l'œuvre, loin de s'être arrêtée le sixième jour biblique, se poursuit indéfiniment. C'est l'objet de l'activité constante du Grand Architecte de l'Univers, dont les êtres sont les ouvriers conscients ou inconscients.

Ce qui distingue les Maçons, c'est qu'ils collaborent au Grand Œuvre en pleine connaissance de cause, parce qu'ils ont été initiés au plan de l'intelligence constructive du monde et qu'ils ont la volonté de bien travailler. Leur enthousiasme pour la grandeur et la beauté de l'œuvre les élève même au-dessus de tout souci de salaire, si bien qu'ils travaillent pour l'amour de l'art, inaccessibles à la crainte d'un châtement, comme à l'espoir d'une récompense. N'étant plus salariés, ils s'élèvent au rang d'associés du Patron : ils sont à leur compte et parviennent ainsi à cette *Maîtrise*, équivalent d'une divinisation ou d'une apothéose.

Le langage universel réservé aux Maçons découle de la clairvoyance acquise dans l'interprétation des allégories et des symboles. Apprentis et Compagnons s'exercent à épeler et à déchiffrer plus ou moins péniblement les mots sacrés, alors que les Maîtres, qui ont surmonté les difficultés du début, détiennent la clef de tous les symbolismes.

Pour se rendre accessible au grand nombre, la pensée trop subtile se revêt d'images grossières, auxquelles s'arrête le commun des esprits, alors que l'Initié s'attache à discerner ce que parler veut dire. Se gardant bien de prendre à la lettre les fables, les mythes, le dogmatisme des religions ou la terminologie figurée des anciennes

écoles philosophiques, le Penseur véritable remonte jusqu'aux notions génératrices, mères du savoir humain².

Il s'initie ainsi au secret de la pensée rebelle à toute expression et pénètre la portée de toutes les traditions mystérieuses, parvenues jusqu'à nous sous forme de légendes déconcertantes, de poèmes chantant des héros invraisemblables, d'œuvres d'art énigmatiques ou de synthèses philosophico-scientifiques extravagantes au premier abord. La véritable Initiation ne s'émeut de rien, ne s'effarouche d'aucune apparence, et sonde avec sagacité les plus troublants mystères, persuadée qu'il importe de tout tirer au clair, car la poussière d'or de la vérité demande à être laborieusement isolée de la boue des âges et des décombres du passé.

Il est à remarquer que les anciens Maçons honoraient Pythagore comme l'Initié ayant le plus contribué à faire répandre en Occident la lumière de l'Orient. Rien de plus caractéristique à cet égard, que le texte du manuscrit déjà cité, où le nom du philosophe se trouve naïvement anglicisé.

Peter Gower, un Grec, y est-il dit, voyagea pour s'instruire en Égypte, en Syrie et dans tous les pays où les Vénitiens (lisez Phéniciens) avaient implanté la Maçonnerie. Admis dans toutes les Loges de Maçons, il acquit un vaste savoir, puis revint en Grande-Grèce où il travailla en augmentant ses connaissances, si bien qu'il devint un sage puissant, d'une renommée fort étendue. Il fonda dans cette contrée une Loge considérable à Groton (Crotone) où il fit beaucoup de Maçons. Parmi eux, il en est qui vinrent en France, où ils firent à leur tour de nombreux Maçons, grâce auxquels, par la suite, l'Art passa en Angleterre.

Ne voyons en ces lignes qu'un hommage rendu aux doctrines pythagoriciennes, tirées de spéculations sur les propriétés intrinsèques des *nombres* et inspirées par les suggestions des *figures*

géométriques. Cette philosophie numérale et symbolique guida les Maçons dans le tracé de leurs plans et dans le choix des proportions de chaque détail de leurs édifices.

La Bienfaisance

Comme les membres des autres corporations, les Maçons étaient tenus de se secourir réciproquement. Les *Enfants de l'Art* constituaient une grande famille et c'est à ce titre qu'ils se reconnaissaient comme *Frères*.

Mais leurs obligations strictes ne s'étendaient pas au-delà du cercle de la profession dont les « mystères » devaient être tenus si jalousement secrets, afin qu'aucun profane ne pût faire indûment appel à la solidarité des adeptes.

Lorsque d'*opérative* la Maçonnerie devint définitivement *spéculative* au début du XVIII^e siècle, les anciennes obligations professionnelles furent considérablement étendues, puisque la fraternité maçonnique devint alors universelle, le Franc-Maçon se proclamant frère de tous les hommes, initiés ou non. Désormais, les Maçons ne devaient plus se réunir sans contribuer au soulagement des misères humaines : la clôture de leurs travaux comporta circulation obligatoire du tronc de bienfaisance. Comme charité bien ordonnée commence par soi, la Maçonnerie assure avant tout le sort de ses vieillards, de ses veuves et de ses orphelins, grâce à des institutions spéciales entretenues à ses frais. Mais à l'occasion de toutes les calamités publiques, l'Ordre se montre généreux. Sa bienfaisance matérielle, large et continue, excuse la puérilité des pompes rituelles de certaines Maçonneries, trop oublieuses du côté intellectuel de l'institution.

Mais il est moins important pour les Loges d'accumuler des ressources financières, que d'être riches à d'autres points de vue. La charité maçonnique sait que l'homme ne se nourrit pas exclusivement de pain : aussi se préoccupe-t-elle de ses besoins moraux et intellectuels.

En tant que centre mobilisateur, tout atelier maçonnique exerce une action très efficace, pour le moins sur ses propres membres. Rien n'est, en effet, plus précieux pour le Franc-Maçon que l'estime de ses FF.°. Par sa conduite et son attitude, il doit s'appliquer en toutes choses à faire honneur à la collectivité qui a consenti à l'admettre dans son sein.

Pour se montrer digne de la Franc-Maçonnerie, les Maçons n'hésitent pas, quand les circonstances les y invitent, à faire plus que leur devoir normal. Nombreux sont les adeptes convaincus, qui ont tout sacrifié pour donner l'exemple d'une moralité supérieure. Plus d'un s'est souvenu des enseignements de sa Loge, au moment de prendre une résolution suprême devant lui coûter la vie³.

Mais l'héroïsme ne rentre pas dans la règle courante de la vie, où des actes plutôt insignifiants se succèdent dans un enchaînement d'allure automatique. L'homme ordinaire, qui ne demande qu'à se laisser vivre, prétend n'agir ni mieux ni plus mal que tout le monde ; aussi ne se trouble-t-il d'aucun scrupule quand son avantage l'incite à commettre une de ces nombreuses petites vilenies excusées par les nécessités de la lutte pour l'existence. Le Maçon ne peut s'abandonner ainsi, car la Maçonnerie le retient. Elle lui rappelle qu'il n'a plus le droit de vivre en profane, c'est-à-dire aussi mal que le premier venu. Il s'est engagé à vivre mieux, en combattant partout les abus et la corruption, afin de contribuer, dans toute l'étendue de ses moyens, à réformer la société civile.

Au sein de celle-ci, le Maçon fidèle à ses obligations se fait connaître, non par des gestes conventionnels, mais par la correction exemplaire de tous ses actes. *Bienfaisance* pour lui ne se confond pas avec ce qu'on est convenu d'appeler *Charité*. L'abandon de quelques bribes de superflu n'acquitte pas la dette sacrée que l'Initié contracte envers l'Humanité. *Bien faire* comporte tout un programme de vie. Vider sa bourse ne suffit pas, alors qu'il faut se donner soi-même, sans réserve, en entier et à jamais !

Les Degrés de Capacités

Le prestige du nombre *trois* réside vraisemblablement dans le fait qu'il s'impose à toute organisation.

Déjà l'ovule fécondé, qui se segmente en cellules, ne tarde pas à disposer celles-ci en trois pellicules, auxquelles se rattachera le développement ultérieur de tous les organes du corps. La sociologie constate, de son côté, une tendance naturelle des hommes à constituer trois groupements primitifs, comprenant les jouvenceaux, les hommes faits et les vieillards. Ce ternaire apparaît ensuite dans toutes les institutions humaines qui impliquent une initiation sous quelque forme que ce soit. Partout l'*initiable* se distingue de l'*initié* comme celui-ci de l'*initiateur* ; de là les hiérarchies d'*Apprenti*, *Compagnon* et *Maître* ; de *Bachelier*, *Licencié* et *Docteur* ; de *Page*, *Écuyer* et *Chevalier* ; etc.

Le premier degré se confère au candidat reconnu apte à s'instruire et à se développer pour se rendre digne du second degré. À celui-ci peut prétendre l'ouvrier dont l'apprentissage est achevé, si bien qu'il sait travailler et peut désormais exercer convenablement son métier ou sa profession. Le troisième degré enfin est réservé à

l'artiste qui possède intégralement son art après s'en être assimilé tous les secrets, tant de la pratique que de la théorie.

Si habile que soit l'ouvrier, il reste *Compagnon* tant qu'il n'a pas compris tout ce qui se rapporte à son art. Il ne passera *Maître* qu'en raisonnant la pratique, en parvenant à justifier rationnellement les règles auxquelles tout artiste est tenu de se conformer. Ainsi éclairé lui-même, l'Illuminé peut répandre la lumière, donc enseigner, professer et initier avec fruit.

Mais la Maîtrise n'est jamais complète ; nul ne saurait se targuer d'y être parvenu. Le plus expérimenté des Compagnons est choisi pour diriger les travaux et formuler l'instruction. Appelé ainsi à remplir les fonctions de Maître, il fait de son mieux, mais ne s'illusionne pas sur son caractère effectif, car aucune élection, aucune cérémonie initiatique, n'a le pouvoir de faire un *Véritable Maître*.

L'être supérieur ayant droit à ce titre est d'une extrême rareté parmi les hommes, au point qu'on peut se demander s'il existe en chair et en os. Les *Rose-Croix* avaient imaginé des Sages morts à toutes les convoitises et soustraits, par ce fait, aux défaillances du corps, de l'âme et de l'esprit. Initiés à tous les secrets de la nature, ces philosophes passaient pour atteindre des âges prodigieux, pour avoir vécu il y a des siècles et pour posséder un savoir universel. Le comte de Saint-Germain, au XVIII^e siècle, se donnait pour l'un de ces adeptes : mais ses prétentions tombent devant le principe d'après lequel un vrai Maître ne cherche jamais à éblouir ses contemporains. De nos jours, certains *Théosophes* s'efforcent de nous faire croire aux *Mahatmas* (Grands Esprits) qu'ils font vivre dans des retraites inaccessibles de l'Himalaya. Ces mystiques posséderaient des pouvoirs extraordinaires, en particulier celui de se transporter

instantanément n'importe où à travers l'espace. La matière leur est soumise et se transforme au gré de leur volonté !...

Peut-être les Maçons du XVIII^e siècle avaient-ils des idées plus saines, lorsqu'ils révélèrent au baron de Hund l'existence de *Supérieurs Inconnus*. Malheureusement le fondateur du régime de la *Stricte Observance* ne sut pas pénétrer le mystère et devint le jouet de mystificateurs. Goethe fut plus clairvoyant lorsque, après avoir participé, le 15 novembre 1814, à une tenue de Maîtrise particulièrement solennelle, il composa ces strophes intitulées « Symbolum ».

Des Maurers Wandeln	Und schwer und ferne
Es gleicht dem Leben,	Hängt eine Hülle.
Und sein Bestreben	Mit Ehrfurcht, stille,
Es gleicht dem Handeln	Ruhn oben die Sterne
Der Menschen auf Erden.	Und unten die Gräber.
Die Zukunft decket	Betrach't sie genauer
Schmerzen und Glücke	Und siehe, so melden
Schrittweis dem Blicke ;	Im Busen der Helden
Doch ungeschreckt	Sieh wandelnde Schauen
Dringen wir vorwärts.	Und ernste Gefühle.

Doch rufen von drüben
Die Stimmen der Geister,
Die Stimmen der Meister ;
Versäumt nicht su üben
Die Kräfte des Guten.

Le poète reconnaît, dans les voyages du Maçon, l'image de la vie humaine, avec ses aspirations et ses luttes. L'avenir nous cache les épreuves qui nous attendent, mais nous devons aller au-devant

d'elles avec hardiesse, sans hésitation ni terreur. Un rideau impressionnant intercepte cependant notre vue, alors que, dans un silence respectueux, scintillent en haut les étoiles et reposent en bas les tombes. Mais soyons attentifs, car, dans le cœur des vaillants alterneront les frissons et les sentiments graves. De l'au-delà, la voix des esprits, celle des Maîtres, les exhorte à ne rien négliger dans l'application des forces du bien.

Les Maçons s'agitent, Hiram les mène

Efforçons-nous maintenant de surprendre à l'œuvre les *Maîtres* énigmatiques de la Franc-Maçonnerie.

Au ^{xvii}^e siècle, les anciennes confraternités constructives avaient perdu leur raison d'être. En se développant, l'État moderne, de plus en plus centralisé, rend superflues les organisations nées du besoin de protection mutuelle des individus. La discipline des métiers s'étant relâchée, les corporations vieilles ne perpétuaient plus guère que les abus des jurandes et des maîtrises, dont la Révolution française était appelée à faire justice.

Dans les îles Britanniques, où les traditions sont tenaces, le passé ne put se résigner à disparaître. Les *Freemasons* continuaient à s'y réunir mystérieusement pour accomplir des rites inconnus du public. Leur association se disait fort ancienne et prétendait détenir des secrets remontant au sage roi Salomon. On savait qu'un serment terrible astreignait les affiliés à une discrétion absolue et qu'ils devaient se prêter une mutuelle assistance, fût-ce au péril de leur vie.

Le silence de ces Initiés piqua la curiosité de nombreux *gentlemen*, qui consentirent à devenir membres honoraires de la

confraternité, dans l'espoir de bénéficier d'extraordinaires révélations. Tel fut, du moins, le cas d'*Elias Ashmole*, le savant archéologue qui se fit recevoir *Freemason* à Warrington, le 16 octobre 1646.

Mais il est à supposer que cet homme, distingué par ses connaissances étendues, se trouva déçu du peu que purent lui apprendre ses initiateurs, car il ne reparut en Loge que trente-cinq ans plus tard, à Londres, où on l'avait prié de prêter son concours à la réception de six *gentlemen*.

Contrairement à la thèse soutenue par des auteurs mal informés, Ashmole ne doit donc pas être considéré comme le fondateur de la Franc-Maçonnerie moderne. Cet hermétiste estima que les *Freemasons* se livraient à des jeux enfantins et il ne se donna même pas la peine d'étudier leurs traditions et leurs cérémonies. Jugeant sans doute piteuses les légendes corporatives sur la transmission des secrets de l'art de bâtir, il dut sourire des « mystères » consistant en signes de reconnaissance et autres subtilités conventionnelles.

Hâtons-nous de dire que le savant eut tort : croyant savoir, il ne sut pas prêter l'attention requise et deviner ainsi ce qui se cachait de rare et de fécond sous l'humilité des apparences.

Les naïfs artisans, qui, de très bonne foi, s'affirmaient dépositaires d'une tradition précieuse, ne trompaient pas leur clientèle de gens de qualité. Les « mystères » étaient réels, mais non à la portée du premier venu, fût-il illuminé de toutes les lumières scientifiques de son temps.

Hiram ne demandait alors à ses adeptes que d'accomplir fidèlement les rites traditionnels. Leur mission était modeste : gardiens d'un feu sacré destiné à ne point s'éteindre, il leur incombait d'entretenir une braise ardente sous la cendre de leur ignorance. Avec une piété touchante, ils observaient religieusement

des usages dont ils étaient loin de soupçonner la portée. Les considérant comme immuables, ils s'appliquaient scrupuleusement à n'en négliger aucun détail, toute formalité prescrite ayant à leurs yeux une valeur sacramentelle. Ils attachaient ainsi une importance capitale à leurs cérémonies secrètes et se persuadaient que l'omission du plus mince détail rituelique entachait de nullité une initiation. Si la faute venait à être constatée, force était de recommencer l'ensemble de la réception, en opérant cette fois selon toutes les règles.

Ces minuties superstitieuses devaient offusquer les beaux esprits, avides de théories, de systèmes et de dissertations savantes. Intrigués par le secret de la Pierre philosophale, ou par d'autres énigmes analogues, ces amateurs de sagesse dédaignaient de dégrossir modestement la Pierre brute ; aussi traversèrent-ils l'ancienne Maçonnerie sans en tirer profit.

Parmi les *Maçons libres et acceptés*, donc étrangers à la pratique de l'art de bâtir, il se rencontra pourtant des esprits perspicaces, pour qui les symboles n'étaient pas entièrement lettre morte. Gagnés par la foi visiblement sincère des successeurs inhabiles des glorieux artistes du Moyen Âge, ils s'attachèrent à la Maçonnerie, résolus à en sonder infatigablement les mystères.

Désormais, Hiram eut des disciples intellectuels, dont il put cultiver les dispositions, tout en encourageant ses pieux serviteurs à persister dans leur salubre conservatisme.

Au nombre de ceux-ci comptent les candides *Freemasons* londoniens de 1717, qui n'étaient obsédés que d'une seule idée : ne pas laisser péricliter leur antique et vénérable confraternité. Hélas ! les temps étaient durs. Il devenait difficile, même à Londres, de se réunir annuellement en nombre convenable pour célébrer avec apparat la fête obligatoire de l'Ordre. De plus en plus désertées, les

Loges risquaient de n'être bientôt qu'un souvenir du passé. Dans cette extrémité, quatre Loges expirantes groupèrent leurs effectifs, afin de résister coûte que coûte à la dissolution définitive.

De la résolution énergique prise en commun naquit alors la Franc-Maçonnerie moderne, chétif enfant, comparable à celui que la légende fait naître à Bethléem, entre un bœuf et un âne. Transportés dans l'auberge qui remplace l'étable, ces animaux symbolisent l'entêtement de vivre et le manque d'instruction initiatique. Qu'importe, si le Verbe maçonnique non encore manifesté s'incarnait dans un organisme vigoureux, lui permettant de conquérir le monde et de le régénérer à son heure !

1. Il s'agit de l'interrogatoire supposé d'un Maçon par le roi Henri VI, texte dont le philosophe John Locke aurait annoté une copie.

2. Goethe, dans son second *Faust*, représente ces *Mères* comme des divinités redoutables, dont l'Initié ne peut approcher qu'en s'enfonçant dans les extrêmes profondeurs, à moins que ce ne soit en s'élevant aux plus sublimes hauteurs car cela revient au même s'il faut en croire Méphistophélès.

3. La Loge « Travail et Vrais Amis Fidèles » conserve précieusement une lettre de son ancien Vén., le F. Noël Salvadori, exposant les motifs qui l'ont porté à mettre ses chefs militaires en demeure de lui confier le poste périlleux où il se fit tuer à la tête de sa compagnie, le 12 octobre 1916.

LE MAÇONNISME

La Maçonnerie moderne ne devait pas être une Minerve surgissant tout armée du cerveau d'un Jupiter idéologue. Son programme ne fut pas conçu d'avance par un fondateur, déterminé à tirer profit de l'ancienne Maçonnerie pour l'adapter à des destinées grandioses. En 1717, nul astrologue génial ne sut prévoir la hauteur à laquelle devait s'élever l'institution naissante. Celle-ci, tout d'abord, ne se préoccupa que d'assurer son existence. Elle voulait faire bonne figure et se mit à la recherche d'adhérents susceptibles de rehausser son prestige.

Des hommes instruits, des penseurs vinrent ainsi à la Franc-Maçonnerie qui, dès 1723, put se présenter devant le monde avec des principes nouveaux, que nulle association humaine n'avait su formuler avec la même précision.

Il s'agissait d'enseigner aux hommes à se placer au-dessus de tout ce qui les divise, pour les amener à pratiquer entre eux la véritable fraternité universelle. L'initiation des constructeurs devint le thème de cet enseignement, car il fut entendu que le Temple à édifier par les Francs-Maçons représente la société humaine idéale, rendue parfaite, grâce au perfectionnement intellectuel et moral des individus. La Franc-Maçonnerie ne prétendait pas réaliser surnaturellement l'Âge d'Or ou le règne de Dieu sur terre ; elle

affirmait, au contraire, que les hommes ne doivent compter que sur eux-mêmes, puisqu'ils sont les *Pierres*, appelées à se tailler elles-mêmes, pour s'adapter à l'édifice vivant qui se construit sous la direction du Grand Architecte de l'Univers.

Le Maître constructeur suprême, en lequel les Maçons se plaisent à reconnaître le Dieu de leurs différentes religions, se distingue en réalité de toutes les entités théologiques. Ontologie et métaphysique ne sont pour rien dans la genèse d'un symbole, qui découle logiquement de la conception même du symbolisme maçonnique.

Celui-ci représente le Maçon comme un ouvrier qui travaille à la réalisation d'un plan immense, beaucoup trop étendu pour que l'intelligence individuelle puisse se l'assimiler. Le Progrès s'accomplit, en effet, en dehors de notre compréhension et de notre volonté, comme s'il était conçu et voulu par une puissance supérieure à la nôtre. Cette puissance inconnue coordonne les efforts diffus et stimule les énergies, afin de les faire concourir au Grand Œuvre de la Construction Universelle. Les Maçons se mettent consciemment à son service ; ils s'initient en vue de mieux comprendre leur tâche et de se trouver ainsi en état de travailler plus utilement.

Mais, s'ils n'avaient pas conscience d'être dans les ténèbres, pourquoi chercheraient-ils la lumière ? Il faut qu'ils se sentent en infériorité devant les *Maîtres*, pour se mettre à leur école et faire appel à leur inspiration.

Les *Maîtres* savent ce que nous ignorons ; il ne faut pas les confondre avec les *Contre-Maîtres* choisis à leur défaut pour instruire les Apprentis et diriger les Compagnons. Comme le rituel nous le donne à entendre, les *Vrais Maîtres* siègent invisibles dans une radieuse clarté, derrière l'épais rideau qui les sépare des ouvriers abandonnés à eux-mêmes dans la nuit et le deuil.

L'abandon, cependant, est plus apparent que réel, car le désir de bien faire attire l'aide mystérieuse à laquelle nous avons droit. Soyons vaillants et la voix des *Maîtres* retentira en nous. Mais quels sont ces guides instructeurs, ces inconnus ? La Maçonnerie pose le problème sans le résoudre, comme pour inciter ses adeptes à creuser le mystère où s'enveloppe l'ultime arcane de toute initiation.

La Lumière Maçonnique

Si nous voulons approcher du grand secret, rendons-nous compte qu'en dernière analyse tout n'est que vibration. Lumière, chaleur, son, électricité, magnétisme, tout se résout en ondes de plus ou moins d'amplitude ; il en est de même dans le domaine plus subtil de la pensée, de la volonté, de l'imagination et de la vie. Rien ne se perd, rien ne se détruit : tout se retrouve.

Ces principes, confirmés par la science moderne dans toute l'étendue de ses constatations, ne nous intéressent ici qu'en tant qu'ils s'appliquent à la pensée humaine. Par elle-même, et sans être autrement exprimée, celle-ci se propage, au dire des Initiés, selon le mode vibratoire qui lui est propre.

Une objectivité, indépendante du cerveau et de son fonctionnement correspondrait donc à la *Lumière intellectuelle*, dont la conquête se poursuit à travers toute l'Initiation maçonnique. Loin d'être le générateur de cette lumière, notre organe pensant n'est qu'une sorte de lampe à incandescence, qui s'illumine dès que passe le courant nécessaire. On peut le comparer aussi à un résonateur vibrant sous l'action d'ondes particulières. Toujours est-il que la pensée ne se laisse pas rabaisser à une sécrétion élaborée purement et simplement par certaines de nos cellules nerveuses, dont le rôle

est bien de révéler la pensée, de nous la rendre sensible, mais non de la créer. Comme partout, c'est la fonction qui est ici créatrice de l'organe. Nos lobes cérébraux ne se sont développés que sous l'influence d'un dynamisme-pensée préexistant, qui demandait à se manifester à nous.

En d'autres termes, notre évolution, celle du monde et de tous les êtres, rentre dans le programme de la *Grande Initiation progressive*, dont *l'Initiateur éternel* prend le nom de *Logos* dans la doctrine platonicienne. Ce mot grec qui signifie *Parole, Raison, Verbe*, se rapporte, en réalité, à la *Lumière intellectuelle* incréée, antérieure à toutes choses. N'oublions pas, à ce sujet, que le serment maçonnique se prêtait jadis sur l'Évangile selon saint Jean, qui débute comme suit :

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu ; et le Verbe était Dieu.

Il était au commencement avec Dieu.

Toutes choses ont été faites par lui ; et sans lui, rien de ce qui a été fait n'aurait été fait.

En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes.

Et la lumière luit dans les ténèbres ; mais les ténèbres ne l'ont point reçue...

Ce texte est de nature à faire réfléchir les Initiés. Il divinise l'*Intelligence*, qui, tout en débrouillant graduellement le chaos, se communique aux êtres, sous forme d'instinct d'abord, puis de conscience et de compréhension de plus en plus complète. La vie universelle a le sens d'un immense travail constructif, qui ne saurait s'exécuter aveuglément. S'il y a organisation progressive, donc coordination, c'est qu'un discernement intervient ; mais tous les

constructeurs ne sont pas également éclairés. Il en est qui obéissent docilement à des lois dont ils n'ont pas conscience, alors que d'autres sont parvenus à un plus ou moins haut degré d'initiation, dans la mesure où ils ont su discerner le plan du Grand Œuvre. Sous ce rapport, il suffit à l'Apprenti d'être fermement décidé à s'instruire d'un art dont il ne possède encore qu'une vague notion théorique. Le Compagnon s'exerce à la pratique, mais avec hésitation, car il tâtonne et se livre à des essais qui ne sont pas tous heureux. Pour échapper à l'incertitude de l'empirisme, il faut qu'il s'élève à la Maîtrise, à moins qu'il ne bénéficie de la direction d'un Maître pleinement éclairé.

Reste à pénétrer le mystère de l'*Illumination*. Si certains hommes se montrent plus clairvoyants que d'autres et peuvent utilement instruire et guider ainsi leurs semblables, d'où tirent-ils eux-mêmes la compréhension supérieure et la lucidité surprenante dont ils font preuve ? Nul ne doute que des études persévérantes, une longue expérience et de profondes méditations les préparent à ce rôle ; mais, en fin de compte, leur supériorité se base sur l'affinement de leurs facultés pensantes. Ils se sont rendus plus accessibles aux vibrations de la lumière initiatique, d'où leur initiation à des mystères non encore révélés au commun des esprits.

Faut-il maintenant faire remonter au *Logos* de Platon, à son *Grand Architecte* ou *Démiurge*, la Lumière qui éclaire progressivement l'Initié ? Plus modestement nous pouvons nous arrêter à celui que les Maçons appellent leur *Maître Hiram*. Mais comment nous représentons-nous cette mystérieuse entité ?

Loin d'être un personnage, c'est une personnification. Mais de quoi ? De la *Pensée Initiatique*, de cet ensemble d'idées qui survivent, alors même qu'aucun cerveau n'est plus capable de vibrer sous leur influence. Ce qui est précieux ne meurt pas et subsiste comme à

l'état latent, jusqu'au jour où s'offrent des possibilités de manifestation. Alors Hiram ressuscite en la personne de chaque nouveau Maître.

L'Intervention des Maîtres

Les aspirations généreuses, les rêves sublimes d'hommes qui ont souffert de l'imperfection des conditions humaines, se traduisent, dans l'ambiance psychique de la planète, par une tension persistante, dont les penseurs subissent l'influence. Au-dessus de nos têtes, dans l'azur de l'idéalité, plane, comme une nuée lumineuse, le patrimoine intellectuel et moral du genre humain. Toute pensée qui s'élève au-dessus de la mesquinerie des préoccupations égoïstes tend à se mettre en rapport avec cette source d'illumination. Aucune idée géniale ne saurait donc nous être étroitement personnelle. Quand nous pensons, nous procédons à des évocations et nous n'évoquons que ce qui préexiste.

Dans ces conditions, les Maîtres de notre pensée, nos Initiateurs, sont bien d'ordre spirituel, mais nous leur ferions injure en tombant à leur égard en quelque mysticisme grossier. Esprit vivant du Maçonisme, Hiram n'est pas un vain fantôme : c'est une force illuminative et par ce fait dirigeante. Nous lui devons tout ce qui, en Maçonnerie, se cache sous le voile de l'anonyme, si bien qu'aucun auteur ne saurait être assigné aux œuvres les plus remarquables.

Parmi celles-ci, rien n'est plus digne d'admiration que nos rituels des trois premiers degrés, tels qu'ils se présentent à nous à la fin du XVIII^e siècle ou au commencement du XIX^e. Or, chose inconcevable, personne ne les a rédigés : ils se sont, pour ainsi dire, rédigés eux-mêmes, sous la main des innombrables copistes, qui les

transcrivaient en les retouchant sur tel ou tel point, d'après leur sentiment et en tenant compte du goût régnant. Comment un chef-d'œuvre a-t-il pu naître d'une aussi hasardeuse collaboration ? Car, il ne faut pas se le dissimuler, le rituel anglais primitif est fort loin d'avoir la valeur initiatique de l'incomparable synthèse dont les *Livres de l'Apprenti, du Compagnon et du Maître* s'efforcent de faire apprécier la coordination réellement magistrale.

Voyons, à ce sujet, comment d'« immuables » usages se sont insensiblement transformés.

Comme l'établissent des documents authentiques du ^{xvi}^e et du ^{xvii}^e siècle, une seule cérémonie initiatique se pratiquait alors, sinon partout, du moins en Écosse, pays dont se réclament cependant les 33 grades du rite dit « Écossais ».

On prétendait ainsi, par l'effet d'une réception unique, « faire des Maçons » initiés aux mystères corporatifs et jouissant de leurs droits d'ouvriers. Les formalités consistaient en la préparation du récipiendaire, dépouillé de ses métaux et d'une partie de ses vêtements, puis introduit en Loge les yeux bandés. Là, il circulait dans les ténèbres pour chercher la lumière qui lui était accordée après quelques demandes et réponses, sur quoi le néophyte prêtait serment en ployant le genou droit, qui, mis à nu, touchait le sol dans l'ouverture d'une équerre de fer. Il étendait en même temps la main droite sur une Bible ouverte, tandis que de la gauche, il appuyait la pointe d'un compas sur la région du cœur mise à découvert. Une fois relevé, le nouveau Frère était instruit sommairement de ce qu'il devait savoir. Avec les rites d'ouverture et de fermeture des Travaux, c'est là tout ce que, en cette matière, la Maçonnerie moderne tient de la Maçonnerie ancienne.

Ce cérémonial rudimentaire fut développé en Angleterre après 1717. On en tira d'abord le rituel du grade d'Apprenti, puis celui du

grade de Compagnon ; mais les Maçons anglais ne surent amplifier qu'en ajoutant des fioritures dépourvues de portées initiatiques.

Il n'en fut pas de même en France, où un remaniement approfondi du rituel devait s'imposer du seul fait qu'il était intraduisible. Le texte anglais fourmille, en effet, de tournures archaïques, qui sont une beauté dans l'original, mais tournent au grotesque une fois rendues littéralement en une autre langue. Ne fût-ce que pour cette raison, les Français durent s'efforcer d'adapter le rituel à leur propre génie. Ils le firent en s'inspirant de l'idée qu'ils se faisaient des initiations antiques.

C'est ici qu'il y eut intervention des Maîtres, car le rituel français fut mis au point avec une compétence que ne possédait aucun des esprits les plus brillants de l'époque. Les réformateurs maçonniques du XVIII^e siècle dédaignaient, en effet, l'humilité des grades ouvriers ; aussi ne rêvaient-ils que de hiérarchies chevaleresques, superposant des dignités de plus en plus pompeuses. Nul auteur maçonnique n'a su apprécier, alors, le ternaire fondamental, par rapport auquel tous les grades prétendus supérieurs se révèlent d'une pitoyable infériorité.

En réalité, c'est bien l'esprit de la pure Initiation, qui, bribe par bribe, inspira la chaîne des obscurs Maçons, chargés de copier successivement les rituels pour les Loges nouvelles. Chacun croyait bien faire en retouchant quelque peu le texte, en y introduisant une petite variante jugée plus heureuse, ou en y apportant un amendement reconnu de bon effet. De très importantes modifications prévalurent ainsi à la longue.

Tout d'abord, la *réception corporative*, dont le formalisme ne comportait ni épreuves proprement dites, ni purifications, fut transformée en une *Initiation* analogue à celle des Mystères gréco-romains.

À cet effet, on crut devoir purifier le récipiendaire par les quatre Éléments. La chambre aux volets clos, où s'effectuait la préparation du postulant, devint par suite un caveau funéraire, tombeau du futur Initié, condamné à mourir au monde profane afin de renaître à une vie supérieure. On figurait ainsi la classique épreuve de la Terre, se traduisant par une descente symbolique aux Enfers et par la décomposition du grain de blé, confié pieusement au sillon pour obéir à Cérès. La rédaction d'un testament, usage ignoré des Anglo-Saxons, fut une heureuse innovation, de même que les inscriptions du Cabinet de Réflexion et tout son agencement : pain, cruche d'eau, crâne, soufre et sel¹.

En Loge, le candidat accomplit, les yeux bandés, trois voyages, au cours desquels il est purifié successivement par l'Air, l'Eau et le Feu, comme l'exigent les traditions initiatiques, absolument concordantes sur ce point, car on envisageait, à Eleusis, que le germe, après s'être développé sous terre, pousse jusqu'à l'air, où l'eau tombée du ciel fournit à la plante sa sève nourricière, tant que le feu solaire ne la dessèche pas en achevant de mûrir le grain nouveau. De son côté, l'Hermétisme soumet la matière du Grand Œuvre d'abord à la *putréfaction*, qui tue le sujet, devenu noir comme la tête d'un corbeau, ensuite à la *sublimation*, ayant pour effet de libérer la partie volatile ou aérienne, puis à l'*ablution*, lavage d'où résulte la couleur blanche, et enfin à la *calcination*, pour laquelle le feu est activé jusqu'à l'obtention de la couleur rouge, signe d'achèvement heureux des premières opérations.

Comme le second degré a surtout pour objet de faire comprendre le premier, le Compagnon devait être appelé à voyager pour son instruction. Le choix des outils qu'il s'exerce successivement à manier est fort ingénieux. L'instinct initiatique des auteurs de nos rituels ne s'y est pas démenti, pas plus que dans les développements

sur l'Étoile Flamboyante, sur la Lettre G et sur la glorification du Travail.

Toutes ces « fantaisies » françaises, parmi lesquelles il ne faut pas oublier le Calice d'Amertume, sont marquées au coin d'un savoir très supérieur à celui qui régnait dans les Loges, même les plus éclairées. Alors, serait-ce le Diable qui les aurait dictées, ou bien quelque démon, parent de celui de Socrate ?

La Légende d'Hiram

S'il était réservé aux Maçons français d'imprimer un caractère vraiment initiatique au rituel des deux premiers degrés, c'est à l'Angleterre que revient le très grand honneur d'avoir conçu le merveilleux symbolisme de la Maîtrise. Mais le plus impénétrable mystère plane sur une genèse qui fait le désespoir des historiens les plus perspicaces et les mieux documentés².

Deux faits sont hors de conteste : aucun des anciens manuscrits maçonniques ne fait allusion à la mort tragique de l'architecte du Temple de Salomon ; par ailleurs, nulle mention relative au cérémonial de réception du troisième degré n'est antérieure à 1725.

Vers cette époque, et, selon toutes les apparences, postérieurement à 1723, date de publication du *Livre des Constitutions*, dont la première édition ignore le grade de Maître, un inconnu composa de toutes pièces le récit dramatique du meurtre d'Hiram par trois mauvais Compagnons, décidés à lui arracher frauduleusement les secrets de la Maîtrise.

Si l'on songe qu'au point de vue de la science des mythes et des symboles cette dramatisation est un *pur chef-d'œuvre*, qui n'a pas son pareil en ce genre, on ne saurait rester dans le doute quant à la

source d'une aussi lumineuse inspiration. Les *Maîtres*, les vrais, ont voulu donner à la Maçonnerie moderne leur empreinte. Qui ont-ils choisi comme interprète ? Peut-être quelque historien sans malice de la *Philo-Musicae et Architecturae Societas Apollini*³, dont ils auront pu faire leur médium inconscient !

Quoi qu'il en soit, ce n'est guère qu'à partir de 1733 que les Loges de Londres apprirent à gémir rituellement sur le tombeau de l'artiste qui vint de Tyr se mettre au service du roi Salomon. Passé jusque-là inaperçu, ce fondeur, que rien ne désigne comme l'architecte du Temple, devint subitement le héros primordial de la Franc-Maçonnerie.

Cette apothéose inattendue scandalisa les lecteurs de la Bible, qui, texte en main, protestèrent contre une invention saugrenue, condamnée par les versets 13 et suivants du chapitre VII au premier livre des Rois, où il est dit :

Or, le roi Salomon avait fait venir de Tyr Hiram, fils d'une femme veuve de la tribu de Nephtali, le père duquel était Tyrien, travaillant en cuivre, fort expert, intelligent et savant pour faire toutes sortes d'ouvrages d'airain ; il vint donc vers le roi Salomon, et fit tout son ouvrage.

Mais, comme le spécifie tout au long l'Écriture sainte, Hiram s'entint à des travaux de métallurgie. Il fonda les deux colonnes du porche avec leurs chapiteaux, dressant l'une à main droite en la nommant Jakin et l'autre à main gauche en la nommant Bohaz. Il fit aussi la mer de fonte, que supportaient douze bœufs de bronze. Il fit de plus dix soubassements d'airain, montés chacun sur quatre roues de même métal, lesquels portaient dix cuiviers d'airain, etc.

Au deuxième Livre des Chroniques, chapitre II, 13 et 14, le roi Hiram de Tyr, écrivant à Salomon, s'exprime à son tour comme suit :

Je t'envoie donc maintenant un homme expert et habile : Hhuran Abi (littéralement : Hiram, mon père – titre marquant la vénération du roi pour l'artiste), fils d'une femme issue de la tribu de Dan, et duquel le père était Tyrien, sachant travailler en or, en argent, en airain, en fer, en pierres et en bois, en écarlate, en pourpre, en lin fin et en cramoisi ; et sachant faire toute sorte de gravure et de dessin, de toutes les choses qu'on lui proposera, avec les hommes habiles que tu as, et ceux qu'a eus mon Seigneur David, ton père.

Rien ne justifie donc, bibliquement, la légende de notre troisième degré, Hiram n'ayant jamais été appelé à diriger la construction du Temple et à commander l'immense armée d'ouvriers, partagée en apprentis, compagnons et maîtres. C'est au XVIII^e siècle, et pour les besoins d'un symbolisme initiatique d'une très haute portée, que le personnage biblique fut promu architecte et rival en sagesse pratique du roi Salomon, dont la sagacité brille surtout quand il s'agit de résoudre les énigmes proposées par la reine de Saba⁴.

1. Voir *L'Apprenti, La Franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes*, Livre I, Éditions J'ai lu, 2015, p. 111-112.

2. Voir GOBLET D'ALVIELLA, *Des Origines du Grade de Maître dans la Franc-Maçonnerie*, mémoire couronné au concours du Grand Orient de Belgique, Bruxelles, 1907.

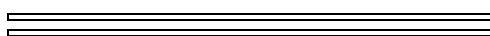
3. Cette Société de Maçons amateurs de musique a laissé des procès-verbaux, qui vont du 18 février 1725 au 23 mars 1727. Il en appert que trois degrés distincts d'Initiation furent conférés aux membres de l'association ; mais la *part du Maître* a pu se réduire à la communication des menus mystères (mots de passe, etc.), sans donner lieu à la mise en scène symbolique faisant ressusciter Hiram en la personne du nouveau Maître.

C'est ce drame dont il serait intéressant de découvrir l'auteur, mais aucun document ne met sur sa trace.

4. Cette reine n'a aucune part dans la légende maçonnique. Elle joue par contre un rôle important dans le récit romanesque rapporté par Gérard de Nerval dans son *Voyage en Orient*. Hiram y devient le rival de Salomon et personnifie l'esprit démocratique appelé à triompher de la royauté. C'est d'un symbolisme ramené au *niveau* de la politique et compliqué de fioritures poétiques ne donnant lieu à aucune interprétation initiatique. La littérature fut d'ailleurs l'unique préoccupation de l'auteur, dont la phraséologie pompeuse a séduit les rédacteurs du rituel Écossais.

II^e PARTIE

LE RITUÉLISME



DU GRADE DE MAÎTRE

« ... Abstrait et concret ne doivent pas être confondus. Le *sens de la réalité* peut seul conduire à la Maîtrise. »

O. W.

RITUÉLISME INITIATIQUE

La Rétrogradation

Lorsque le Compagnon est jugé digne de la suprême Initiation, il est conduit à l'entrée d'un lieu ténébreux, où il est invité à s'enfoncer graduellement, mais en tournant le dos à l'obscurité qui, devenant de plus en plus épaisse, enveloppe finalement d'un noir absolu le téméraire adepte, avide cependant de lumière intégrale.

Comme tout ce qui se fait en Maçonnerie, cette marche à reculons est un symbole susceptible de multiples interprétations. Elle fait songer tout d'abord au Soleil qui, parvenu au méridien, région du Compagnonnage, descend peu à peu vers la nuit de l'Occident, puis rétrograde souterrainement vers l'Orient. Il faut y voir aussi une allusion au renoncement qui conduit à la Maîtrise, celle-ci exigeant le sacrifice de toute illusion, fût-elle le fruit de lumières acquises initiatiquement. Pour passer Maître, il est enfin nécessaire de posséder à fond tout l'enseignement des deux premiers grades, d'où l'obligation de repasser toute la carrière déjà parcourue.

Il s'agit donc pour le Compagnon de revenir sur ses pas, en partant de l'*Étoile Flamboyante* – assimilée à la rosace qui, dans les

cathédrales, s'illumine à la chute du jour, au-dessus du portail – entre les tours figuratives des colonnes J. et B..

Cet astre de la compréhension éclaire seul le Compagnon dans son recul qui s'accomplit sur le parcours du cinquième voyage, consacré à la contemplation. Mais cette fois, ce ne sont plus les impressions du dehors qu'il s'agit de recueillir. Rentrant en lui-même, l'Initié médite sur la valeur de ses propres conceptions. Il se rend compte de l'abîme qui sépare la réalité des images mentales par lesquelles nous essayons de nous la figurer. Par rapport à la Vérité qu'elles déguisent, nos idées ne sont que de grossières idoles : elles nous trompent, de même que les mots, si nous nous arrêtons à l'expression, sans discerner ce qui est exprimé. Dans tous les domaines, tout est *symbole* ; ne soyons donc pas dupes du *symbolisant* et pénétrons jusqu'au *symbolisé*.

Pleinement édifié en ce qui concerne l'impossibilité de posséder le Vrai, lequel ne se laisse contenir en aucune formule, le Compagnon doit pourtant agir avec certitude. C'est pourquoi il retrouve, en reculant, les outils de son quatrième voyage : *Équerre* et *Règle*. Quelle que soit sa perplexité au point de vue purement intellectuel, l'Initié n'hésite jamais, en effet, quant à la conduite à tenir. Elle est infailliblement déterminée par les exigences constructives, qui réclament des pierres taillées à angle droit. Le constructeur humanitaire et social sait donc toujours comment il doit se comporter par rapport à autrui, car il applique en toutes choses la mesure de l'équité (*Équerre*). D'autre part, il est fixé sur la direction immuable qu'il doit suivre, car il est animé du désir profond et constant de bien faire (*Règle*).

Mais il ne suffit pas que le futur Maître soit exemplaire dans sa discipline personnelle. En réalisant la *Pierre Cubique*, il influence sans doute son ambiance, qu'il porte à une cristallisation analogue à

la sienne ; mais il faut qu'il agisse parfois avec vigueur, pour soulever les masses les plus lourdes et les ébranler pour le moins dans leur inertie. Il lui faut, dans ce but, le *Levier* qui se place dans sa main, dès que la rétrogradation le ramène sur les traces de son troisième voyage de Compagnon.

Si rien ne résiste à l'énergie du vouloir (*Levier*), appliqué avec une rectitude absolue d'intention (*Règle*), il importe, en ces matières, qu'abstrait et concret ne soient pas confondus ; c'est pourquoi le deuxième voyage est à refaire en s'inspirant de la *Règle* et du *Compas*, de la ligne droite et du cercle. La théorie la plus rigoureusement logique reste stérile si elle ne s'applique pas en tenant compte des contingences et des relativités. Le compas est par excellence l'instrument du Maître, parce que le *sens de la réalité* peut seul conduire à la Maîtrise.

Il faut aussi que le futur Maître apprenne à commander en maniant le *Maillet* qui frappe le *Ciseau*. Il n'hésite donc pas à refaire son premier voyage de Compagnon, sachant fort bien qu'il ne devra jamais cesser de travailler à son propre perfectionnement. Comment, du reste, commanderait-il à autrui, s'il n'était parvenu à se dominer lui-même ? Toute Maîtrise commence par soi : être son propre Maître ouvre la voie à toutes les souverainetés¹.

L'Apprentissage incessant

Dans son recul sur la route de ses cinq voyages, le Compagnon sollicitant la Maîtrise ne perd pas de vue l'Étoile Flamboyante, astre dont l'éclat augmente plutôt qu'il ne pâlit, au fur et à mesure que l'Initié s'enfonce dans une obscurité toujours plus épaisse. Mais soudain le scintillement encourageant s'éteint : le *bandeau* de

l'Apprenti semble s'appliquer à nouveau sur les yeux du futur Maître ; une coupe, en même temps, s'offre à ses lèvres, et il vide à longs traits le *Calice d'Amertume*, résolu à tout souffrir, afin de remplir fidèlement sa mission.

Réconforté, sûr de lui-même en raison de la sincérité de son sacrifice, le postulant ne s'effare pas en se sentant subitement environné de flammes. Il reconnaît le brasier de sa première initiation et se laisse pénétrer par une chaleur qui le fera participer au pouvoir du *Feu* central, animateur de toutes choses.

Rencontrant ensuite le Styx aux flots tumultueux, il se plonge dans l'*Eau* qui rend invincible, afin de gagner à la nage la rive opposée, sans redouter l'impétuosité du courant, irrésistible pour les faibles. À peine a-t-il repris terre, qu'il s'engage au milieu de l'inextricable mêlée des êtres acharnés à se détruire. Il passe, en se désintéressant de cette lutte pour la vie, sur laquelle se base l'existence objective, car le Maître est au-dessus de toute ambition personnelle et ne songe qu'à remplir intégralement sa tâche en tant que collaborateur du Grand Œuvre.

Au reste, le calme se fait ; la route monte et nul bruit ne parvient plus aux hauteurs sereines vers lesquelles s'achemine l'Initié. Le voici dans la solitude des sommets, d'où l'esprit humain prétend contempler l'ensemble des choses. Nul vertige n'y gagne le Penseur qui ne se fait aucune illusion sur les synthèses hâtives, échafaudées par des constructeurs impatients. Il connaît Babel et sa tour de confusion ; aussi s'abandonne-t-il sans émoi au vent qui souffle en tempête. Transporté à travers l'*Air*, il est ramené sur le sol où s'escriment les hommes.

Ce n'est pas pour s'y arrêter, car la *Terre* s'ouvre devant l'intelligence avide de tout approfondir. Le candidat à la Maîtrise se précipite donc en un gouffre béant ; il veut aller au fond des choses,

pénétrer en leur intérieur, afin d'en juger du dedans au dehors, à l'inverse de ce qu'il a dû faire jusqu'ici.

Mais où tombe le Compagnon qui est revenu sur tous les détails de sa double initiation ? Quel est ce *Cabinet de Réflexion* où sa rétrogradation s'arrête ? Quels sont ces squelettes phosphorescents qu'il aperçoit, ces larmes lumineuses qui courent sur les parois du vaste sépulcre où d'étranges morts semblent avoir été réunis ?

La Chambre du Milieu

Dans l'Antiquité, les « *Petits Mystères* » préparaient à la grande Initiation, réservée aux seuls esprits d'élite. La Maçonnerie, elle aussi, initie en deux fois, car Apprentissage et Compagnonnage se font suite, pour réaliser en deux grades l'ensemble du programme préparatoire, complété par l'Initiation définitive que représente la Maîtrise. Celle-ci ne saurait se conférer d'emblée, car elle est la suite logique des progrès précédemment accomplis. Il faut posséder à *fond* les deux premiers grades pour aspirer au troisième, d'où la nécessité de revenir en arrière, au point de départ primitif, pour s'engager de là dans une nouvelle direction.

Le recul de l'aspirant à la Maîtrise n'aboutit cependant pas à l'étroit caveau de sa première mort initiatique. Cette fois, il s'est enfoncé beaucoup plus profondément dans le sein de la terre, puisqu'il est parvenu jusqu'au centre ténébreux où s'élabore la pensée transformatrice, celle qui ranime la vérité morte et régénère les institutions compromises par la corruption.

Cette caverne où se trame l'éternelle conspiration reconstructive, cet antre de Mithra où la lumière disparue renaît afin de reparaître plus brillante, ce tombeau du passé où l'avenir est en gestation,

ce lieu intérieur et caché, inaccessible, sauf aux Initiés dignes des suprêmes révélations, ce sanctuaire connu des seuls Maîtres, c'est la *Chambre du Milieu*.

Le Compagnon admis à y pénétrer doit offrir de sérieuses garanties. Ouvrier ponctuel, zélé, intelligent, ses Maîtres répondent de lui. En recherchant la Maîtrise, il ne cède à aucun mobile de vanité ou de basse ambition, car il ne demande à se perfectionner dans le Grand Art que dans le but de travailler plus utilement, de rendre de plus grands services et de faire bénéficier ses FF.°. moins instruits de la compétence qu'il désire acquérir.

Interrogé par une voix grave, qui semble provenir d'une profondeur lointaine, le postulant répond en toute sincérité. Il est alors invité à se retourner, puis à confirmer ses déclarations par les signes et la marche des grades qu'il possède.

L'obscurité serait complète sans un crâne lumineux qui permet de distinguer un catafalque dressé devant le récipiendaire. Celui-ci croit discerner en outre comme des ombres qui semblent plongées dans une inexprimable tristesse.

Il apprend alors que l'œuvre de la Maçonnerie est compromise par suite de l'assassinat du *Maître* qui dirigeait ses travaux. Privés de ce guide éclairé, les ouvriers ont perdu toute confiance en eux-mêmes : ils n'osent poursuivre leur ouvrage et s'abandonnent au découragement. Les outils leur tombent des mains ; ils se désolent et gémissent, incapables d'achever une construction dont ils ne se sont pas assimilé le plan, sinon dans son ensemble rudimentaire. Mais l'harmonie générale leur en échappe, de même que les détails tels qu'il convient d'en prévoir l'exécution.

Mais, ce qui achève de paralyser toutes les énergies, c'est la certitude acquise que les criminels doivent être cherchés parmi les Compagnons. Tous les ouvriers se sentent solidaires du forfait

commis par leurs FF.. Ils se reprochent de n'avoir rien su prévoir, de ne s'être occupés que d'eux-mêmes, sans veiller à la conduite d'autrui, sans se soucier des sentiments qui se développaient dans le cœur de quelques-uns.

Maintenant le malheur est accompli. Hiram n'est plus là pour assigner sa tâche à chacun des constructeurs. Le travail est suspendu ; avant de le reprendre, les ouvriers ont conscience qu'ils doivent épurer leurs rangs. Tout Compagnon aura donc à prouver qu'il est innocent du meurtre d'Hiram.

Ses gants sont-ils restés blancs ? Son tablier est-il immaculé ? En cas d'affirmative, l'impétrant échappe à tout soupçon. Quand les assassins seront connus, il conviendra cependant de revenir sur cet examen par trop symbolique, car nul ne saurait se flatter de n'être complice en rien de la mort du Maître. Une fois pleinement instruit, chacun devra faire à ce sujet son examen de conscience et reconnaître dans quelle mesure, par ignorance, par fanatisme ou par ambition, il a participé au crime.

La Légende Maçonnique

Dans sa sagesse exceptionnelle, Salomon a pu préciser l'idée du Temple, en arrêter le plan général, choisir l'emplacement de l'édifice, réunir les ouvriers, se procurer les matériaux et pourvoir à tous les approvisionnements ; mais, habile à concevoir, à conclure des traités et à tout administrer pour le mieux, le roi se sentait incapable de diriger lui-même une construction et de maintenir l'ordre dans toute une armée de constructeurs. Il s'enquit donc d'un architecte et fit venir de Tyr un artiste d'une incontestable compétence.

Le Maître était le fils d'une veuve en laquelle il nous est permis de reconnaître, mythiquement, Isis, la Nature. C'était donc un Initié formé par l'étude de tout ce qui frappe les sens, mais doué en plus de cette pénétration d'esprit indispensable pour découvrir les secrets à jamais dérobés à la grossièreté du vulgaire.

Mais, dédaignant d'éblouir les hommes, le Tyrien restait silencieux. Plutôt que de se dépenser en paroles, il méditait des œuvres qui devaient parler pour lui à la postérité.

Excellant à lire l'âme humaine, Salomon reconnut l'étranger digne de sa confiance et lui délégua les pouvoirs les plus étendus pour tout ce qui concernait la construction du Temple. Celui que, par déférence, le roi de Tyr avait appelé *Hhuram Abi* (Hiram, mon père) fut donc mis à la tête de tous les ouvriers. Ceux-ci ne tardèrent pas à subir son ascendant, car le Maître ne s'imposait pas à eux en vertu d'une autorité d'emprunt. Possédant l'Art jusqu'en ses moindres détails, il prodiguait des avis précieux, aidant chacun à surmonter les difficultés rencontrées, encourageant les talents et secondant toutes les bonnes volontés. Nul, par suite, ne craignait Hiram Abi, comme chaque ouvrier l'appelait, en le vénérant comme son père. Chacun se félicitait de sa direction empreinte à la fois de justice et de bonté. On lui était reconnaissant d'avoir organisé le travail d'une manière équitable, en proportionnant les salaires aux capacités. À cet effet, Hiram avait réparti les ouvriers en trois classes distinctes : les *Apprentis* qui se rassemblaient devant la colonne J.° pour recevoir leur instruction, leurs vivres et la juste récompense de leurs peines ; les *Compagnons*, appelés à prendre rang dans le même but près de la colonne B.°, enfin les *Maîtres*, admis à se réunir dans l'intérieur du Temple.

Chacune de ces catégories avait ses « mystères » spéciaux, si bien qu'un ouvrier pouvait se faire reconnaître à première vue comme

Apprenti, comme Compagnon ou comme Maître. Certains mots prononcés dans l'attitude et avec les gestes voulus jouaient à cet égard un rôle important.

Le Drame Symbolique

L'admirable organisation, instituée par le plus génial et dirigée par le plus bienveillant des chefs, aurait dû fonctionner à jamais d'une manière parfaite. Mais la perfection n'est pas dans la nature des choses : c'est un idéal vers lequel tendent les êtres et les institutions, mais que nul ne saurait atteindre. Comme tout n'existe que pour *se faire*, le *parfait* (ou l'achevé) s'exclut de l'existence objective².

Hiram hélas, devait éprouver en sa personne à quel point la perversité se glisse insidieusement dans le cœur humain, en dépit de tous les efforts d'instruction et quelle que soit la sagesse des mesures prises dans l'intérêt commun.

Il est malheureusement dans la nature de l'homme d'être plus satisfait de lui-même que de son sort. Nombre d'ouvriers se crurent supérieurs à la situation qui leur était faite. Parmi eux, des Compagnons se persuadèrent que la Maîtrise leur était due, alors qu'on persistait à leur refuser ce suprême avancement dont ils se jugeaient dignes.

La bonne opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes les aveuglait sur leurs défauts. Victimes de leur médiocrité d'intelligence, ils s'illusionnaient dangereusement sur l'étendue de leur instruction, car celui qui sait le moins est toujours le plus disposé à ramener les bornes du savoir humain à l'étroitesse de son horizon mental.

Aigris, les mécontents s'en prirent peu à peu à tout ce dont ils ne comprenaient pas la raison d'être. S'érigeant en juges infaillibles, ils condamnaient les opinions et les méthodes de travail d'autrui. À les entendre, eux seuls auraient été dans le vrai et tout ne devrait se faire que selon leur avis.

Il y eut enfin des misérables qui songèrent à se faire attribuer un salaire qu'ils avaient pleine conscience de ne pas mériter. Ce sont eux qui résolurent de parvenir à la Maîtrise par la violence, en impliquant dans un odieux complot d'autres Compagnons dont ils surent exploiter les dispositions fâcheuses.

La légende, il est vrai, réduit à trois les ouvriers criminels ; mais il ne faut pas oublier qu'ils personnifient chacun un état d'esprit largement répandu de nos jours comme aux temps les plus reculés.

Les traîtres guettent l'heure où, le travail étant interrompu, le Maître procède seul à sa tournée d'inspection journalière. La méridienne, consacrée au repos, fournit le moment propice³. Sa visite terminée, Hiram, ne se méfiant de rien, se dirigeait, pour sortir, vers la porte d'Orient lorsqu'il vit l'un des conjurés venir à sa rencontre. Le Maître s'arrêta, surpris, pour demander à l'ouvrier le motif qui l'amenait dans le Temple à cette heure insolite. « Il y a longtemps, répondit le Compagnon, que je suis injustement retenu dans un rang inférieur ; j'ai droit à mon avancement, admettez-moi donc parmi les Maîtres !

— Tu n'ignores pas, explique alors Hiram avec douceur, que je ne puis à moi seul t'accorder cette faveur. Si tu es digne d'être promu, présente-toi devant l'assemblée des Maîtres, qui te rendra justice.

— Je n'attendrai pas davantage et ne vous quitterai qu'après avoir reçu le mot des Maîtres !

— Insensé, ce n'est pas ainsi qu'il doit se demander ; travaille et tu seras récompensé ! »

Le Compagnon insiste et menace Hiram en brandissant une *Règle* dont il frappe le Maître resté inflexible dans son refus. Destiné à la gorge, le coup dévie sur l'épaule et engourdit le bras droit.

Se retirant en hâte devant le forcené, Hiram cherche à gagner la porte du Midi, mais, plus menaçant encore que le premier, un second scélérat lui barre la route et tente de lui extorquer des révélations sacrilèges. Exaspéré par la fermeté du Maître, le Compagnon déçu lui assène, dans la région du cœur, un furieux coup d'*Équerre*.

Le blessé chancelle et se juge perdu. Il rassemble cependant ses forces pour s'acheminer vers la porte d'Occident. Mais quelques pas suffisent à le mettre en présence du plus pervers des trois conjurés. Celui-ci se précipite sur le Maître, dont il saisit le bras, résolu à lui arracher, ou son secret, ou la vie. Hiram, bien qu'affaibli, regarde fixement l'infâme agresseur en s'écriant : « Plutôt mourir que de manquer au devoir ! » Ce furent ses dernières paroles, car, frémissant de rage, le traître l'abat aussitôt d'un formidable coup de *Maillet* porté en plein front.

Le forfait accompli, les complices, qui se sont rejoints, restent atterrés en reconnaissant l'inutilité de leur monstrueuse action, dont ils ne songent plus qu'à faire disparaître toute trace. En attendant que la nuit leur permette de transporter au loin le cadavre d'Hiram, ils l'enfouissent provisoirement sous un amas de décombres accumulés au nord du Temple ; puis, à minuit, ils gagnent la campagne avec leur funèbre fardeau.

L'Épreuve du futur Maître

Exactement informé du crime des mauvais Compagnons, le candidat à la Maîtrise constate le résultat d'un complot dans lequel il aurait pu être impliqué à son insu ; les ouvriers fidèles se lamentent devant le cadavre du Maître, détenteur des secrets de l'Art.

Le postulant est-il certain de n'avoir jamais pactisé avec les esprits superficiels, toujours prompts à condamner ce qu'ils ne comprennent pas et à vouloir supprimer ce qui ne cadre pas avec leur logique à courte vue ? S'est-il montré assez respectueux envers la tradition maçonnique personnifiée par Hiram, pour ne pas s'associer aux critiques inconsidérées, formulées à l'égard d'usages prétendus ridicules ou tout au moins démodés ? N'a-t-il en rien participé à la mentalité qui fit abattre sur le Maître la lourde *Règle* du premier assassin ?

D'un autre côté, le Compagnon ne se reproche-t-il pas de s'être montré intolérant et d'avoir pris en haine ses contradicteurs, en suspectant leur bonne foi ? A-t-il admis que l'on puisse penser et même agir autrement que lui ? Aurait-il partagé l'étroitesse de sentiment du misérable qui s'en est pris au cœur d'Hiram, en le meurtrissant à l'aide d'une *Équerre* de fer ?

Puis, jusqu'où le postulant pousse-t-il l'oubli de soi-même ? Ne veut-il être Maître qu'afin de rendre plus de services à autrui ? Est-il prêt à se désintéresser de sa propre personne, ou subit-il la fascination de quelque mirage de vanité ? Serait-il stimulé par l'orgueil de commander et de briller en un poste éminent ? N'a-t-il jamais allongé la main vers le *Maillet* fatal, qui consumma le meurtre d'Hiram ?

S'il se sent le cœur pur, le futur Maître doit enjamber sans frémir le cadavre étendu à ses pieds. Partant de la tête, qu'il contourne, il franchit la poitrine, en posant le pied droit contre le bras droit du mort. Le pied gauche exécute ensuite le même mouvement, mais

sans se poser, le poursuit, en décrivant un arc au-dessus de l'abdomen, pour se poser contre la jambe gauche. Le pied droit rejoint aussitôt le gauche, mais ne se pose qu'en avant du pied droit du cadavre, où vient se placer immédiatement le pied gauche, en formant une équerre oblique.

Dès que cette marche est achevée, le Compagnon laisse retomber son bras gauche que, ployé à angle droit, il levait vers le ciel. De la région du cœur, il descend en même temps sa main droite vers l'aîne gauche se déclarant prêt, par cette nouvelle attitude, à s'arracher les entrailles, plutôt que de manquer à ses obligations de Maître.

Le voici digne, en effet, d'être élevé à la Maîtrise, car le cadavre est derrière lui. Il a mesuré l'inanité des choses corruptibles et périssables pour s'en détacher sans les ignorer, car le Maître n'est pas un ascète fuyant la matière, sous prétexte de se réfugier dans le spirituel. Sans doute, en se mettant à l'ordre, il affirme avoir renoncé à tout ce qui est inférieur. Rien de ce qui grouille sourdement en lui d'instincts brutaux mal étouffés, survivances d'un atavisme lointain, ne saurait l'influencer. Il n'est Maître que s'il domine tout ce qui menace de l'asservir. Déjà, comme Apprenti, il a su contenir ses passions afin de raisonner avec une stricte impartialité. Devenu Compagnon, il s'est attaché à dompter le lion rugissant qu'il porte en sa poitrine, imitant de son mieux le héros chaldéen Gigalmès qui, plus avisé qu'Hercule, se garde bien de tuer l'animal, symbole d'une force que l'Initié doit savoir soumettre à sa volonté. Pour conquérir la Maîtrise, il faut achever d'entrer en possession absolue de soi, au point de réfréner jusqu'aux appétits légitimes, en sacrifiant toutes les satisfactions personnelles au suprême idéal du bien général et du progrès universel.

Mais nul ne s'élève, s'il ne consent à s'abaisser. De même qu'une mort volontaire permet seule au profane de renaître à la vie

supérieure de l'Initiation, il faut mourir une seconde fois pour conquérir les prérogatives des Maîtres immortels.

Ses épreuves subies, le nouveau Maître est donc identifié avec Hiram, par le fait qu'il est frappé tour à tour avec la *Règle*, l'*Équerre* et le *Maillet*, dans les mêmes conditions que l'architecte du Temple. Comme celui-ci, il est renversé sur le sol et prend la place de son cadavre, son sort désormais se trouvant lié en toutes choses à celui du Maître disparu⁴.

La Résurrection

Hiram avait toujours donné l'exemple de la plus rigoureuse ponctualité dans l'accomplissement de ses fonctions. Dès qu'ils ne le virent plus paraître au milieu d'eux à l'heure habituelle, les ouvriers s'inquiétèrent donc de ce qui avait pu lui arriver. Ils se souvinrent de certains propos auxquels aucun d'eux n'avait attaché d'importance, mais qui faisaient planer de tragiques soupçons sur la classe des Compagnons.

Recueillant ces échos, les Maîtres résolurent de se réunir. Nul d'entre eux n'osait prétendre à la succession de l'artiste tyrien, mais l'un de ses confidents les plus expérimentés dut prendre sa place pour présider l'assemblée.

Celle-ci ne se préoccupa que de retrouver Hiram, mort ou vivant, et, dans ce but, elle désigna neuf Maîtres, chargés d'explorer trois par trois le Midi, l'Occident et l'Orient, puis de se rejoindre, le neuvième jour des recherches, en un point déterminé de la région du Nord.

Lorsque, exténués, les explorateurs parvinrent au rendez-vous, leurs mines découragées n'exprimèrent que trop l'inutilité de leurs

efforts. L'un d'eux, cependant fit un rapport qui ranima tous les espoirs. Tombant littéralement de fatigue, ce Maître avait voulu se raccrocher à une branche d'acacia. Or, à sa grande surprise, cette branche lui était restée dans la main, car elle avait été enfoncée en une terre fraîchement remuée.

À cette annonce, nul n'éprouve plus de lassitude : tous se lèvent et suivent le guide jusqu'à la hauteur désolée que couronne un tertre marqué du rameau de bon augure. Plus de doute, c'est bien là que repose la dépouille du Maître, car un *Compas* et une *Équerre* gisent près de la branche verte, emblème de l'espoir surgissant du tombeau.

À l'aide de leurs truelles, les Maîtres creusent la terre et découvrent, à faible profondeur, le corps d'Hiram, dont le visage disparaît sous le tablier, insigne de sa dignité. D'un geste brusque, ce voile est retiré. Les traits augustes du mort apparaissent alors, inaltérés, comme si la vie les animait encore. Une indicible horreur fige aussitôt les Maîtres en une attitude par laquelle ils exprimeront désormais qu'ils sont rentrés en possession du corps inerte de la tradition maçonnique.

Or, lorsqu'une tradition a cessé d'être comprise, elle ne vit plus dans les esprits. En tant qu'observance servile, elle peut se maintenir transitoirement ; mais ce qui manque de cohésion rationnelle ne tarde pas à se disloquer, car tout cadavre tend à se décomposer. C'est une décomposition naturelle qui dispersa les débris du corps d'Osiris, que l'inconsolable Isis rechercha péniblement en parcourant toute la terre. Les voyages de la Veuve correspondent aux pérégrinations des Maîtres, anxieux de retrouver le cadavre d'Hiram, c'est-à-dire les vestiges matériels et obscurcis de ce qui fut une lumineuse synthèse. Ces formes creuses dont l'esprit s'est retiré, ces écorces mortes, mais persistantes en raison même de leur

dessèchement, figurent ce qui se maintient à l'état cadavérique, en tant que *superstition*, au sens étymologique du mot.

Il convient, en effet, d'appeler *superstitieux* tout ce qui tient debout sans justification logique, comme, par exemple, les rites perpétués par habitude ou par respect du passé, alors que nul ne sait plus à quoi ils correspondent. Hiram est l'Intelligence qui anime la tradition maçonnique : il revit en nous dès que nous comprenons tout le mystère de la Maçonnerie, en nous rendant exactement compte de la raison d'être de ses usages symboliques.

Lorsque le cadavre d'Hiram mis au jour apparaît dans son intégrité comme prêt à reprendre vie, c'est que les Maîtres fidèles sont parvenus à reconstituer la tradition dans son ensemble matériel. Il ne leur reste plus qu'à ressusciter le mort en procédant selon les rites.

C'est tout d'abord le Surveillant chargé des Apprentis qui expérimente la vertu du mot *Ja-Kin*, en pressant l'index de la main droite du cadavre. C'est un appel à l'énergie intérieure, au feu constructif inné, qui fait agir les êtres par eux-mêmes. Mais rien ne s'agite, et le Surveillant renonce à son entreprise en gémissant : « *La chair quitte les os !* »

Son collègue, qui instruit les Compagnons, espère mieux réussir en serrant le médus, tandis qu'il articule : *Bo-haz*. Mais il n'est pas plus heureux, car la force extérieure, qui pénètre les individus pour stimuler leur ardeur vitale, est sans efficacité, si elle ne rencontre plus la moindre étincelle couvant sous les cendres d'un foyer définitivement éteint. Aussi, désespérant de ses moyens d'action, l'Initié lâche-t-il prise en gémissant : « *Tout se désunit !* »

C'est alors que le chef intervient. « Isolément, dit-il, nous sommes impuissants. Unissons-nous donc avec ferveur, si nous voulons accomplir des merveilles. Formons une chaîne vivante

autour de ce cadavre, et pour le ranimer, mettons en œuvre les suprêmes ressources de l'Art ! »

La chaîne rituéliquement formée, tous se recueillent ; puis le chef, placé aux pieds du mort, se détache et saisit la main droite du cadavre, en remontant jusqu'au poignet. Il tire ensuite à lui, tandis que les deux Surveillants poussent Hiram en avant par les épaules, puis le relèvent entièrement, si bien que le Maître ressuscité se trouve debout en face du chef qui le reçoit pied droit contre pied droit, genou contre genou, poitrine contre poitrine, les mains entrelacées et la main gauche passée par-dessus l'épaule pour soutenir le défaillant, car la revivification n'est pas encore complète : seule la vie végétative circule à nouveau, mais l'esprit reste engourdi. Pour le réveiller, des paroles de vie sont prononcées tout bas à l'oreille du récipiendaire substitué au cadavre d'Hiram. On le nomme ainsi *Mac Benahh*, autrement dit *Fils de la Putréfaction*.

Comme si ces mots achevaient de donner la clef de toute la Maîtrise, le nouveau Maître est maintenant honoré de la même façon que si Hiram s'était réincarné en lui. Du coup, la funèbre *Chambre du Milieu* se transforme brusquement en un sanctuaire resplendissant de lumière. L'épais rideau qui isolait les Maîtres siégeant invisibles à l'Orient s'écarte et désormais chacun communique librement avec eux.

1. Relire dans *Le Compagnon, La Franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes*, Livre II, Éditions J'ai lu, 2015, p. 41 et suivantes.

2. Si nous nous en rapportons au récit orthodoxe actuel de la chute des Anges, la perfection ne se serait pas rencontrée, même au ciel, antérieurement à toute création matérielle, puisque la plus formidable des révoltes put y éclater contre l'ordre divin. Les *Beni Elohim*, ces pures intelligences émanées directement de Dieu, leur père, furent-elles donc entachées d'imperfection, ou des abus criants motivaient-ils de leur part un soulèvement légitime ?

3. La chute du jour est également admissible, bien que moins heureuse par rapport à la marche du soleil qui décline à partir de midi.
4. Cette identification du futur Maître avec Hiram est strictement conforme à la doctrine des Mystères de l'Antiquité selon laquelle le Myste jouait le rôle du dieu auquel il était consacré. Voir Alfred Loisy, *Les Mystères païens et le Mystère chrétien*, ainsi que les articles de Ch. Létau parus dans le *Symbolisme* de septembre 1920 et de janvier et février 1921.

LA LÉGENDE INTERPRÉTÉE

De toutes les institutions humaines, la Franc-Maçonnerie est la seule qui ait su prévoir sa propre décadence et la façon d'y remédier.

Elle ne s'illusionne pas sur le *péril intérieur* qui menace les êtres vivants, en raison des germes de mort et de dissolution inhérents à tout organisme. Les ennemis extérieurs peuvent entraver et même paralyser notre activité, mais ils ne nous tuent que très exceptionnellement. Ce sont les maladies, résultant de troubles internes, qui, le plus souvent, nous conduisent au tombeau.

Toute hygiène prévoyante tiendra donc compte des éléments dissolvants qui tendent à nous miner sourdement, tout en ayant leur rôle dans notre fonctionnement Vital. Pour résister à la mort, il faut connaître ses agents, afin de neutraliser constamment leur œuvre néfaste.

En Maçonnerie, la solidité de l'édifice n'a rien à redouter de la pluie, du vent ou des clameurs furieuses du dehors ; mais les ouvriers qui travaillent mal et dans un mauvais esprit compromettent la corporation, qu'ils peuvent même tuer, si celle-ci ne possède pas un pouvoir suffisant de résistance à la dissolution.

Une institution indispensable au développement de l'Humanité ne saurait d'ailleurs disparaître, car elle bénéficie d'un esprit de Vie, qui, à l'instar du Phénix, la fait perpétuellement renaître de ses

cendres. À l'instrument usé ou corrompu qui se disloque, cet impérissable *Archée* ⚡ (feu constructif) substitue incessamment des organismes nouveaux, de mieux en mieux adaptés à leur mission.

Chaque fois, le *Fils de la Putréfaction*, succède plus resplendissant à son père assassiné, comme Horus, le soleil matinal, reprend journallement la carrière d'Osiris, qui décline à partir de midi, pour s'enfoncer le soir dans les ténèbres de l'Occident.

Mais, pour ressusciter plus forte et plus glorieuse, la Maçonnerie doit se prémunir contre le mal qui détermine sa perte. Il s'agit d'un triple fléau représenté par l'*Ignorance*, le *Fanatisme* et l'*Ambition*. Ce sont là les Compagnons indignes, qui s'attaquent au respectable Maître Hiram, c'est-à-dire à la *Tradition Maçonnique* personnifiée.

Puisque les criminels de la légende sont des ouvriers qui coopèrent avec nous à la construction du Temple, ne cherchons pas *en dehors* de la Maçonnerie ses ennemis les plus redoutables.

Assurément, les trois vices étendent leurs ravages à toute l'Humanité, qu'il importe de guérir graduellement de l'ignorance, du fanatisme et de la superstition. Mais avant de nous poser trop ambitieusement en guérisseurs d'autrui, soyons modestes et pourvoyons, avant toutes choses, à notre propre santé.

La Maçonnerie commencera donc par elle-même, en s'efforçant d'extirper de son propre sein les vices dissolvants. Elle ne sera vraiment à la hauteur de sa tâche que du jour où son personnel saura se montrer *instruit*, *tolérant* et *désintéressé*. Alors, mais alors seulement, son influence intellectuelle et morale s'affirmera irrésistible.

Démasquons maintenant les meurtriers d'Hiram. Ils sont nombreux, hélas ! mais le plus souvent, ils ne savent ce qu'ils font, étant plongés dans l'*ignorance maçonnique* la plus déplorable. C'est précisément parce qu'ils ignorent tout en Maçonnerie, qu'ils

censurent avec intransigeance ce qui dépasse leur compréhension impuissante. Au nom d'un rationalisme borné, ils réclament la suppression des formes et des usages dont ils ne discernent pas la raison d'être. Leur vandalisme s'inspire d'une logique rigide et d'un dogmatisme étroit, dont l'image est la *Règle* qui s'abat sur l'épaule d'Hiram et lui paralyse le bras droit. Privé de ses signes matériels de manifestation, l'esprit maçonnique se trouve, en effet, réduit à l'impuissance, du fait des mutilations ou des bouleversements que le symbolisme traditionnel a subis. Aucun enseignement initiatique n'est possible, si les symboles sur lesquels il porte n'existent plus. Rationalisée selon le goût des antisymbolistes, la Franc-Maçonnerie ne serait plus qu'une école, où les élèves qui ne savent pas lire auraient décrété la suppression de l'alphabet...

Mais l'étroitesse du cœur est pire encore que celle de l'intelligence. La Maçonnerie enseigne aux hommes à s'aimer, malgré tout ce qui les divise. Nous devons nous élever au-dessus des divisions, pour communiquer entre nous, par l'effet de cette mutuelle *Tolérance*, en dehors de laquelle il n'y a pas de Franc-Maçonnerie. Que penser dès lors de ces prétendus Maçons qui, se croyant seuls en possession de la vérité maçonnique, prennent en haine quiconque ne pense pas comme eux ? Comme s'ils se proclamaient infaillibles dans leurs opinions, ces pontifes les érigent en dogmes et fulminent d'incessantes excommunications contre les hérétiques opposés à leur manière de voir. Ils tendent à désorganiser la Maçonnerie, à la rétrécir aux dimensions d'une église restreinte, alors que la Loge doit s'étendre de l'Orient à l'Occident et du Midi au Nord, pour exprimer à quel point l'universalité s'impose à notre institution essentiellement antisectaire. Aussi, en s'infiltrant parmi nous, sous quelque déguisement que ce soit, l'esprit de sectarisme réduit-il en poudre le ciment de notre fraternité universelle. Il

disassocie les pierres de l'édifice, en prétendant les retailler plus exactement. C'est donc bien avec l'*Équerre* de leur conception particulière du juste, que les intolérants, les sectaires et les fanatiques frappent au cœur le Maître Hiram.

Comme tous les vices, le fanatisme résulte d'ailleurs de l'exagération d'une qualité, car il faut se faire une conviction pour agir. Éminemment actif, le Compagnon ne peut s'en tenir à un scepticisme flottant, il lui faut de toute nécessité une base de certitude, au moins relative, pour bâtir. Il acceptera donc avec discernement certains principes et leur fera crédit en tant que guides de sa conduite. Mais, s'étant déterminé librement, il respectera la liberté d'autrui, en se rendant compte de divergences d'opinion résultant de la complexité de l'aspect des choses, si bien que certains FF.°, et à plus forte raison des profanes, peuvent aboutir en toute sincérité à des conclusions contradictoires.

Lorsque l'inintelligence et le sectarisme ont fait leur œuvre, Hiram n'a plus qu'à recevoir le coup de grâce. Assommé, il s'effondre sous le *Maillet* des ambitieux. Ceux-ci ne songent plus qu'à tirer parti à leur profit d'une institution faussée, en voie de dislocation. La détournant de son but élevé, mais lointain, ils lui assignent un objectif pratique immédiat pouvant servir leurs desseins. La Franc-Maçonnerie devient alors l'instrument d'une coterie politique accapareuse du pouvoir ou d'une conspiration dirigée contre l'intérêt général ; c'est la mort du Maçonnisme, désormais indifférent au sort de son cadavre.

La Régénération

Les hommes et les institutions disparaissent, mais l'Humanité subsiste avec son besoin de progresser et d'accomplir ses destinées. Si donc l'organe qui assure sa marche en avant vient à lui manquer, elle ne peut s'empêcher de le remplacer, car l'immobilité serait contraire à sa nature. C'est pourquoi Hiram ne reste jamais mort longtemps.

Dès qu'il cesse de remplir ses fonctions, ses vrais disciples se réunissent pour le pleurer. Se rendant compte de toute l'étendue du mal qu'ils déplorent, ils en cherchent les causes et découvrent le crime des mauvais Compagnons.

Les Initiés reconnaissent alors que tout est perdu... momentanément ; car, quoi qu'il puisse arriver, ils ne se découragent jamais. « Hiram est mort sous la forme imparfaite qui avait fait son temps, qu'il renaisse donc mieux armé pour le rôle qui lui incombe ! »

Mais, pour le faire revivre, il faut retrouver son cadavre, c'est-à-dire reconstituer la tradition matérielle. Les symbolistes se mettent donc au travail ; ils étudient l'Initiation sous tous ses aspects, comparent les rites, les emblèmes, les mythes, les religions et les philosophies, en vue de discerner ce qui est véritablement initiatique. Ils passent en revue ensuite les anciens usages de la Franc-Maçonnerie, écartent les superfétations parasites, les fantaisies injustifiées, et conçoivent ainsi l'ensemble à réédifier. C'est ce qui s'appelle voyager dans toutes les directions, pour découvrir finalement la dépouille mortelle du Maître assassiné.

Mais le cadavre ne se relève pas de lui-même : il ne répond pas à l'appel fait à la vitalité qu'il aurait pu conserver (*Jakin*) et c'est en vain qu'on tente de le galvaniser (*Bohaz*). L'ancienne vie ne le fera point revivre : il importe de lui infuser un souffle nouveau, mis au service de l'idéal impérissable de l'Initiation.

Tel est le sens de la chaîne de vie régénératrice. Ceux qui la forment ne se contentent pas de contempler la Tradition morte reconstituée. Mettant leurs âmes en commun, ils combinent en faisceau leurs aspirations les plus hautes et leurs désirs les plus fervents. Ils dégagent ainsi une force psychique agissante, qui ranime le cadavre au fur et à mesure que le relèvent les vivants, en se liant à lui par les *cinq points du Compagnonnage*.

Le rapprochement des pieds, des genoux, des poitrines, des mains droites et le geste simultané de la main gauche affirment en cela l'absolue communion des ouvriers fermement résolus à marcher vers un but unique (pieds), à professer le même culte du travail (genoux), à partager des sentiments identiques (poitrines), à unir étroitement leurs efforts (mains droites) et à se soutenir mutuellement (mains gauches).

L'organisation renouvelée une fois debout, c'est-à-dire fonctionnant physiologiquement, il reste à lui faire prendre conscience d'elle-même. Il faut qu'elle se rende pleinement compte de sa raison d'être, de sa destination, de son vrai caractère et de ses moyens d'action. Ce complet rappel à soi est l'effet de la *Parole Perdue*, retrouvée sous l'inspiration des circonstances.

Le mot magique importe d'ailleurs peu en lui-même¹ ; mais il est bon que le *Fils* sache qu'il émane de la *Putréfaction*. Ne nous agissons-nous pas ici-bas sur le fumier du Devenir, où tout se dissocie sans cesse, où les formations éphémères s'écroulent pour fournir des matériaux à des constructions vitales perpétuellement renouvelées ? Il faut avoir pénétré le secret de la *Mort* transformatrice, pour se faire une idée juste de la *Naissance* et de la *Vie*.

1. Il signifie en hébreu : *Il vit dans le Fils*.

LES MYTHES

Mourir à ce qui est inférieur, pour renaître à une vie supérieure, tel est le thème fondamental de toutes les initiations. Partout et de tout temps, le mort qui ressuscite joue le rôle principal dans les rites de réception des sorciers-prêtres. L'Église catholique elle-même est restée fidèle à la tradition, lorsqu'elle chante les prières des morts sur le diacre étendu sous un drap mortuaire, avant qu'il soit admis à se relever pour être investi de la plénitude des pouvoirs du sacerdoce.

Des comparaisons s'imposent d'ailleurs entre la Passion d'Hiram et celle du Christ. De part et d'autre, le Maître succombe, victime des mêmes vices, puis revient à la vie pour ne pas abandonner ses disciples qui ont besoin d'être dirigés dans l'accomplissement de leur tâche. Celle-ci consiste, pour les Chrétiens, à réaliser sur terre le *Royaume de Dieu*, sorte de paradis reconquis, grâce à la généralisation des vertus chrétiennes. Les Maçons poursuivent le même idéal, lorsqu'ils se proposent d'achever la construction du Temple de la Fraternité universelle ; mais leur méthode n'est pas celle des religions. Au lieu de faire appel indistinctement à tous les individus, pour les enrôler sous la bannière d'une foi, sinon totalement aveugle, du moins acceptée sans contrôle effectif, la Maçonnerie ne s'adresse qu'aux esprits émancipés, capables de se

déterminer par eux-mêmes, d'après ce qu'ils reconnaissent comme raisonnable et juste.

Si le Christ symbolise donc, d'une manière très générale, la Lumière rédemptrice, qui éclaire tous les hommes, pour les amener à vivre de plus en plus fraternellement, il faut voir en Hiram une Lumière analogue, mais envisagée à un point de vue beaucoup plus restreint. Le Maître des Libres-Constructeurs qui recherchent la vérité en toute indépendance, à leurs risques et périls, sans s'incliner devant aucun dogme révélé, représente plus particulièrement le *Génie de l'Initiation*.

Les Évangiles ont d'ailleurs transfiguré le fondateur du Christianisme en un personnage mythique par le fait qu'ils lui attribuent le sort d'autres héros divinisés.

Parmi ceux-ci, nul ne jouissait, dans l'Antiquité, d'un prestige comparable à celui d'*Adonis*, dont la résurrection annuelle se célébrait en grande pompe au printemps. Les Syriens et les Grecs tenaient des Chaldéens la légende de ce berger, amant de Vénus, qui renaissait avec la végétation.

Un sens ésotérique plus profond se rattache au poème très ancien de la *descente d'Ishtar aux Enfers*. Lasse de frivolité, la déesse babylonienne se détourne des vivants et s'enfonce dans le séjour des morts. Elle s'y heurte à sept enceintes, qu'elle ne peut franchir qu'en se dépouillant graduellement de ses métaux et de ses vêtements. Elle se présente ainsi dans un état d'absolue nudité devant la Reine des Enfers, sa sœur, qui, après avoir provoqué Ishtar à se révolter en lui reprochant ses fautes, la punit en la faisant accabler de tous les maux et en la retenant prisonnière.

Les vivants ne connurent plus alors ni l'amour, ni ses rites. Les races étant menacées de s'éteindre, les dieux clairvoyants tremblent de manquer de dévots et d'offrandes. Or, faute d'adorateurs, leur

divinité s'éteint ! En cette extrémité, les dieux inférieurs ont recours aux supérieurs et implorent la libération immédiate d'Ishtar.

Saisi par la voie hiérarchique, *Ea*, le dieu de la Sagesse suprême, est perplexe, car il lui répugne de violer les lois qu'il a imposées à la Création, et cependant il ne peut stériliser celle-ci en laissant languir dans le noir Aralou la déesse de la fécondité. Mais l'Intelligence infinie est pleine d'ingéniosité : tourner la règle immuable n'est pour elle qu'un jeu. Contrairement à la légalité, l'enfer sera contraint de rendre sa proie, en dépit des protestations rageuses de la Dame du Pays sans retour.

Ishtar est donc revivifiée, puis reconduite de porte en porte jusqu'à la sortie de la sombre demeure. En repassant par les enceintes fatales, la déesse rentre en possession de tout ce qui lui appartient. Elle retrouve l'étoffe qui protège sa pudeur, les anneaux de ses chevilles, ses bracelets, sa ceinture ornée des pierres d'enfantement, sa tunique diaprée, son collier ruisselant d'opales, ses pendants d'oreille et finalement sa grande couronne. Ishtar ayant, avec celle-ci, retrouvé sa royauté, la vie terrestre reprend son cours normal¹.

Ce mythe, qui remonte pour le moins à cinq mille ans, fait allusion au renouvellement printanier de la végétation ; mais on aurait tort de ne pas lui attribuer une portée plus subtile. Descente aux Enfers, dépouillement, puis restitution des métaux, mort et résurrection, marquent autant de phases du programme constant de toutes les initiations. Envisageons donc le récit, dont la version assyrienne nous a été conservée presque intégralement, comme le premier anneau de cette longue chaîne de textes initiatiques, qui aboutit finalement à la légende d'Hiram.

L'Épopée de Gilgamès

Un autre chef-d'œuvre de la très ancienne littérature chaldéenne mérite de retenir notre attention. Il s'agit des douze chants composés à la gloire de Gilgamès ou Guilgamesh, roi et constructeur d'Ourouk, la cité initiatique aux sept enceintes.

Non moins sage que devait l'être Salomon une vingtaine de siècles plus tard, le jeune souverain ne songe tout d'abord qu'à fortifier la ville sainte. Il tyrannise ses sujets en les astreignant à bâtir sans trêve. Cette jeunesse, uniquement constructive, semble identifier le roi avec le principe qui, en chaque être, stimule l'activité vitale pour hâter le développement de l'organisme.

L'adolescent ne tarde pas, en effet, à s'associer un satyre, personnifiant l'instinct génésique avec tout le déploiement de vigueur qui s'y rattache.

Dès que Gilgamès dispose de l'énergie exubérante du compagnon qui a quitté pour lui la steppe où il vivait comme les animaux sauvages, le roi constructeur se préoccupe beaucoup moins d'Ourouk et se lance dans des entreprises lointaines (fin de l'Apprentissage qui accumule et discipline les forces d'action, et commencement du Compagnonnage agissant).

Les deux amis s'attaquent en premier lieu à *Khoumbaba*, la terreur de l'Orient, gardien d'une forêt de cèdres sacrés, où nul ne pénètre sans perdre aussitôt toute sa force. Mais tous les enchantements sont conjurés et les Initiés victorieux rapportent à Ourouk la tête de leur ennemi, ainsi que la statue de la déesse *Irnina*, enlevée du sanctuaire qui se dressait sur l'inaccessible montagne des dieux.

Cette victoire libératrice semble remportée sur quelque tyrannie dogmatique, exploitant l'épouvante des masses crédules. Elle serait

donc d'ordre intellectuel et psychique.

Mais en contemplant Gilgamès dans tout l'éclat de son triomphe, Ishtar s'enflamme pour lui d'une irrésistible passion et lui demande de devenir son amant. Or, la déesse porte malheur à ceux qu'elle aime. Dominant sa sensualité, le héros repousse donc ses avances et offense ainsi mortellement la vindicative déesse.

Dans sa fureur, Ishtar obtient du Ciel la création d'un taureau gigantesque dont le souffle est empoisonné. Le monstre descend des hauteurs pour venger la déesse, mais, après des luttes exténuantes, il est vaincu et ses fameuses cornes d'ivoire, bordées de lapis-lazuli, sont rapportées en trophée à Ourouk.

Du haut des remparts, Ishtar exaspérée maudit alors les vainqueurs. Indigné, le brutal compagnon de Gilgamès réplique en lançant à la déesse « le vrai morceau » du Taureau céleste, relique sur laquelle Ishtar pleure avec ses hiérodoules². Gilgamès se lave ensuite dans l'Euphrate avec son ami, puis apparaît « resplendissant au-dessus de tous les hommes ».

Le fidèle associé de ses hauts faits n'a cependant pas respiré impunément les émanations méphitiques du taureau vengeur ; une maladie de langueur l'envahit et il s'endort d'un sommeil qui ressemble de plus en plus à la mort. C'est ainsi que l'énergie génésique s'éteint insensiblement.

Gilgamès est inconsolable de la perte de son ami, car il redoute pour lui-même un sort analogue. Désormais les entreprises glorieuses lui sont indifférentes ; il recherche la solitude et s'enfonce dans le désert (de la méditation) afin de se rapprocher d'*Outnapishtim*, son ancêtre, dont le nom signifie : *il a trouvé la vie*.

Pour conquérir l'immortalité, le roi d'Ourouk quitte son pays et se dirige vers l'Occident, en supportant la faim et la soif, exposé aux attaques des bêtes fauves. Il se heurte finalement à une chaîne de

monts infranchissables, dans le flanc desquels s'ouvre un passage ténébreux, gardé par un couple de géants mi-humains, mi-scorpions. Ces monstres pétrifient de terreur par leur seul aspect ; mais, loin de reculer ou de mourir de peur, Gilgamès avance vers eux avec fermeté.

Ce courage surhumain fait supposer à l'homme-scorpion qu'un être divinisé se dirige vers lui. Experte en la matière, la femme-scorpion discerne alors que l'Initié participe pour les deux tiers à la nature divine et n'est plus homme que pour un tiers, ce qui est une manière de le reconnaître parvenu à l'intégrité du Compagnonnage et digne, par conséquent, d'aspirer à la Maîtrise.

Pendant le scorpion mâle arrête Gilgamès et lui demande où il va. Apprenant que le voyageur veut se rendre auprès d'Outnapishtim, afin d'obtenir de lui le secret de la vie, les terribles gardiens déclarent ce projet irréalisable, car ils ne peuvent accorder l'accès de la gorge conduisant au-delà des monts Mashou.

Gilgamès insiste et invoque *Shamash*, le Soleil, témoin des tortures qu'il a endurées dans le désert. Ce dieu se laisse attendrir, toutefois, faisant appel à la raison de son protégé, il s'efforce de le détourner de la chasse anxieuse à laquelle il se livre sans espoir d'aboutir à trouver ce qu'il cherche.

Mais le héros répond par un hymne à la Lumière, incantation qui lui ouvre le noir couloir percé à travers la montagne. Pendant onze heures doubles, il s'y enfonce sans percevoir la moindre lueur de clarté, puis l'obscurité s'atténue et c'est dans la pénombre que s'accomplit la dernière heure double de sa route.

Celle-ci aboutit au jardin lumineux de la déesse *Sidouri*, verger qui s'étend jusqu'à la mer, et dont les arbres divins ont pour fruits des pierres précieuses. Gilgamès effarouche la jeune beauté qui règne sur le paradis stérile. Elle se barricade devant lui et ne se

montre que pudiquement voilée pour lui prodiguer les plus raisonnables conseils. « Nul, sauf le Soleil, lui dit-elle, ne peut traverser la mer périlleuse, où s'agitent les eaux de la mort. Renonce donc, Gilgamès, à ton existence vagabonde, car la vie que tu cherches, tu ne la trouveras pas. Lorsque les dieux ont créé l'homme, ils ont fait de la mort sa destinée, retenant la vie en leurs mains. » Puis la déesse vante fort judicieusement les joies de l'existence éphémère, qu'il faut savoir prendre telle qu'elle s'offre, pour en goûter toutes les satisfactions. Le sage se contente de revivre dans ses enfants et rend heureuse la femme qui s'attache à lui.

Mais la volonté de Gilgamès est irrésistiblement tendue vers Outnapishtim ; il veut tout affronter pour se rendre auprès de cet instructeur qui lui révélera les suprêmes mystères. Tant de persévérance et tant de détachement de ce qui est humain touchent la gracieuse Sidouri. Elle se décide donc à indiquer au héros le nautonier *Amel-Ea*, qui consent à le prendre à bord de son navire. Celui-ci fend l'onde avec une merveilleuse rapidité, si bien qu'au bout de trois jours, il parvient dans les eaux de la mort, où la navigation, périlleuse à l'extrême, se poursuit cependant, puisque, en dépit des difficultés les plus inouïes, les limites du monde, où réside l'immortel Outnapishtim, sont finalement atteintes.

Une fois débarqué, Gilgamès n'est admis en présence de son mystérieux ancêtre que par pitié pour les souffrances endurées. Mais, hélas ! il n'est renseigné que sur la manière dont les morts sont jugés par les *Anounnaki* qui fixent leurs destinées, car la mort est limitée aussi bien que la vie.

L'entretien laisse au héros la conviction qu'il doit se résigner à mourir. Mais comment Outnapishtim a-t-il pu conquérir l'immortalité ?

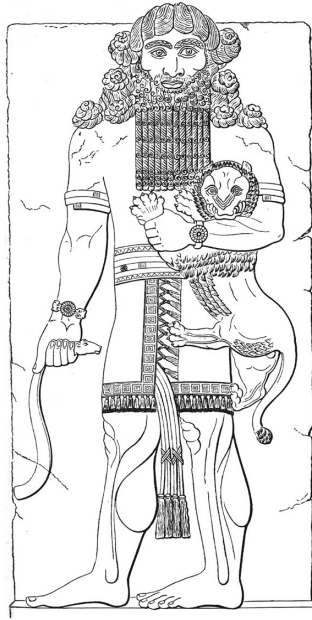
Ici se place le récit du Déluge, mythe dont l'analyse fera l'objet d'un chapitre spécial.

Avant de s'embarquer pour le retour, Gilgamès procède à des ablutions qui le purifient de toute souillure et le dépouillent de peaux qu'entraîne la mer. Au sortir de ce bain, l'Initié revêt un costume de voyage qui ne subira aucune détérioration avant la rentrée dans Ourouk.

Cette ville représentant l'organisme matériel, les pérégrinations de Gilgamès sont extracorporelles ; c'est en âme et en esprit qu'il se transporte auprès du *Maître*, qu'il ne quitte qu'en se dépersonnalisant, c'est-à-dire en se débarrassant de son ambiance mentale personnelle, constituée par toutes les préoccupations se rapportant à soi.

Dès que Gilgamès s'est purifié, il est admis à plonger au fond d'une eau douce, afin d'y cueillir une herbe pointue, susceptible de rendre la jeunesse.

Réconforté, le héros reprend la mer avec le précieux rameau et sept pains préparés à son intention par la femme d'Outnapishtim. Tout allant bien, Gilgamès aborde au bout de quelques jours de navigation, afin de se laver dans une flaque d'eau douce. Un serpent lui dérobe alors l'herbe rajeunissante. Dans l'espoir de retrouver celle-ci, Gilgamès décide de regagner Ourouk par voie de terre. Il abandonne donc le navire et se met en marche, suivi d'Amel-Ea. Après un long parcours, le roi pénètre finalement dans la ville dont il est le souverain. En conséquence de son attachement, le nautonier est commis à la surveillance des travaux de construction : du haut des remparts, il présidera désormais à la confection des briques et à la réparation des murailles.



Quant à Gilgamès, préoccupé de la mort qui le guette, il ne songe plus qu'à évoquer l'ombre de son compagnon de jeunesse. Grâce à l'intervention d'Ea, l'ami des hommes, les puissances infernales ouvrent la terre et laissent remonter en tourbillon le souffle qui avait animé le puissant coopérateur du roi.

Celui-ci interroge le revenant sur le sort des défunts, qui diffère selon le genre de mort et de sépulture. Les guerriers tombés sur le champ de bataille bénéficient aux Enfers d'un traitement de faveur ; mais malheur à l'ombre dont nul ne se préoccupe sur terre, car elle n'a pour se sustenter que les restes de nourriture jetés à la rue...

Ainsi se termine le plus ancien des poèmes épiques, auquel les Juifs ont emprunté l'histoire du Déluge, qu'il nous reste à résumer d'après la version originale.

Le Déluge Chaldéen

À l'instigation de *Bel*, le seigneur de la surface terrestre, les dieux ont décidé de provoquer un déluge dont les hommes ne doivent pas être avertis. Mais *Ea*, le dieu des eaux surcélestes, tient à sauver le plus fervent de ses adorateurs, qui habite Eridou. Tenu au secret à l'égard des humains, le dieu subtil, qu'aucune difficulté ne saurait arrêter, concentre sa pensée sur une paroi de roseaux de la demeure de son protégé. Celui-ci entend alors le mur lui parler, à l'instar d'un moderne phonographe : « Charpente une maison flottante ! Lâche la richesse, cherche la vie ! Dédaigne ce que tu possèdes et conserve la vie ! Fais entrer dans le bateau des êtres vivants de toutes sortes ! »

L'avis est compris. Mais comment le constructeur de l'arche expliquera-t-il son entreprise à ses concitoyens étonnés ? « Tu diras, répond *Ea*, que *Bel* t'ayant pris en haine, tu veux fuir sa terre, en naviguant jusqu'au domaine d'*Ea*. »

Le bateau-maison se construit. Six toits le couvrent, sept bordages le protègent et neuf cloisons intérieures y établissent dix compartiments. Tout est goudronné avec soin ; puis, les aménagements terminés, l'ami d'*Ea* transporte dans l'arche son or et son argent. Il y installe ensuite sa famille et ses bêtes, lesquelles ne comprennent que des herbivores et des oiseaux. Des maîtres, experts dans les différents arts, sont également embarqués, à commencer par tous ceux qui ont collaboré à la construction du refuge sauveur. Un soir enfin le chef de l'entreprise se rend lui-même à bord et charge son nautonier de tout diriger désormais.

Dès le lendemain, alors que le soleil s'élevait vers le milieu de la constellation des Gémeaux, un ouragan formidable éclate. *Adad*, le dieu des tempêtes, déchaîne tous les éléments, stimulé par *Mardouk*, le maître du feu céleste, et par *Nabou*, son infatigable messenger. Le vent du sud soulève en même temps les eaux de la mer, qui

envahissent toute la terre, où les hommes sont noyés, tandis que l'arche est poussée vers le nord.

Les dieux ne tardent pas à être épouvantés de leur œuvre ; ils se réfugient dans le ciel le plus élevé, où ils pleurent la perte du genre humain. Au bout de six jours le calme renaît et le lendemain l'arche échoue sur le mont *Nissir*. Sept jours s'écoulent encore dans l'attente, puis une colombe, une hirondelle et un corbeau sont successivement lâchés. Comme ce dernier ne revient pas, l'arche va pouvoir être évacuée ; mais ceux qu'elle a sauvés éprouvent le besoin de remercier les dieux en leur offrant un sacrifice et des libations. Tout le panthéon chaldéen se presse alors autour des offrandes dont il était privé depuis la catastrophe. La mère des dieux est d'avis que Bel, promoteur de tout le mal, ne doit point avoir part à ce qui est offert aux dieux. Mais Bel survient et entre en fureur, parce que l'humanité n'est pas entièrement détruite. Déjà il menace les survivants, lorsque *Ninib*, le dieu de la guerre, détourne sa colère sur Ea, soupçonné d'avoir suggéré le sauvetage. Mis en cause, Ea reproche à Bel sa précipitation ; puisque l'humanité avait seule encouru la colère des dieux, le châtiment aurait dû se borner aux humains. Or, pour atteindre ceux-ci, nul n'était besoin de noyer tout ce qui respire. Des fléaux comme le lion ailé, le chien sauvage, la famine et l'étrangleur *Ira* eussent largement suffi à la besogne. Ea se défend, en outre, d'avoir trahi le secret des dieux, puisque rien ne lui interdisait de gratifier son pieux serviteur d'un songe, dont celui-ci avait eu le mérite de deviner la portée.

Satisfait, Bel monte alors dans l'arche, où le protégé d'Ea s'était retiré par prudence. Le dieu le fait descendre à terre, ainsi que sa femme, et ordonne au couple de s'agenouiller. Puis Bel déclare : « Jusqu'ici vous étiez des mortels, désormais *Outnapishtim* et sa femme seront, comme nous, des dieux ». En même temps, il touche

le couple de son sceptre, le bénit et le transporte au loin, afin qu'il jouisse de son immortalité à l'embouchure des fleuves, c'est-à-dire à l'extrémité du monde, au-delà de ce que l'on appela plus tard les Colonnes d'Hercule.

Bérose raconte que le nautonier de l'Arche fut également immortalisé. Quant aux autres survivants du Déluge, ils revinrent en Babylonie, où, conformément aux ordres reçus, ils déterrèrent les briques enfouies à Sippar, afin de répandre parmi les hommes les enseignements qui s'y trouvaient consignés.

Outnapishtim est le titre initiatique de *celui qui a trouvé la vie* en conquérant l'immortalité. Si Gilgamès avait compris la portée du récit de son ancêtre, il n'aurait plus tremblé devant la mort.

Le Noé chaldéen fut d'abord désigné sous les noms d'*Atrakhasis* ou *Khasisatra*, dont Bérose fit *Xisuthros*, ce qui est un hommage rendu à la rare sagacité du protégé d'Ea, car, en lui attribuant des « oreilles démesurées » (c'est le sens du mot), ses contemporains faisaient allusion à une hyperesthésie auditive prise intellectuellement. Xisuthros entendait donc ce que chacun ne saurait percevoir. Comprenant mieux, il fut plus sage et plus prévoyant.

Obéissant à Ea, il ne s'attacha pas à ce qui séduit les autres hommes ; mais *il chercha la vie* en construisant l'arche et en y recueillant tout ce qui est digne de survivre. Si nous voulons nous immortaliser, faisons comme lui : identifions-nous avec l'impérissable ! La vie individuelle procède d'une vie plus générale qu'il s'agit de faire prédominer en nous. À cet effet, le désintéressement s'impose : il faut devenir l'homme d'Ea, c'est-à-dire de l'intelligence créatrice, qui correspond au *Grand Architecte de l'Univers*. Le Maçon qui vit pour le Travail au lieu de travailler pour vivre, *trouve la Vie* en s'élevant à la vraie Maîtrise.

La Triade Phénicienne

En tête des ouvrages exécutés par Hiram pour compléter le Temple de Jérusalem, la Bible cite les deux colonnes du porche, *Jakin* et *Bohaz*. Or, Hérodote nous apprend que, dans le plus ancien temple de Tyr, la divinité n'avait pour toute image que les deux stèles dressées par Ous'oos, le fondateur de la ville, en l'honneur du *Feu* et du *Vent*. Ces colonnes prirent ainsi un caractère sacré aux yeux des Phéniciens, qui érigèrent plus tard sur les deux rives du détroit de Gibraltar des monuments, connus dans l'Antiquité sous le nom de Colonnes de Melquart ou d'Hercule (Héraklès).

Ce binaire fondamental représente le double aspect du principe animateur de toutes choses. Le *Feu* s'allume en tous les êtres et assure leur fixité, leur croissance, leur développement, donc leur construction conforme au plan de l'espèce. Il a pour hiéroglyphe général le triangle équilatéral $\triangle$, qui se lit *rou* en acadien et a le sens de bâtir. Les Alchimistes en dérivent leur signe du Soufre ∇ , qui figure le Feu intérieur agissant, constructif, auquel correspond la colonne *Jakin*. Ce Feu reste inactif dans le germe, donc à l'état latent, tant qu'il n'est pas éveillé, excité et continuellement entretenu par le *Vent*, que personnifie Mercure ☿ aux yeux des Hermétistes. Le messager des dieux représente en cela un *Air* si subtil qu'il pénètre partout, même à travers les corps les plus denses. C'est le véhicule de la vie universelle, dont il est dit *en lui la force*, sens du mot *Bohaz*.

Le Feu cosmogonique et le Vent mystérieux qui l'attise ne suffirent pas à l'imagination populaire comme représentations divines. La religion proposa donc à l'adoration de la foule des divinités moins abstraites. Condensé dans le Soleil, le Feu universel devint Baal le brûlant, dieu terrible auquel, en temps de calamité,

les parents sacrifièrent leurs enfants les plus chers. Ce maître impassible, fixe et hautain, trouve en la Nature une esclave soumise, bien que capricieuse et changeante, personnifiée par *Astarté*, divinité qui réunissait en elle Cybèle, Cérès, Diane et Vénus, en tant que personnification des éléments fécondables : *Terre* et *Eau*. Mais le *Feu* générateur (Baal) n'engendre la vie que pour la consumer : comme Saturne-Kronos il dévore ses enfants. Son activité incessante use les organes et tue les individus, de même que la chaleur continue dessèche la végétation. Le germe igné, déposé dans les êtres ne se développe d'ailleurs que sous l'influence de l'*Air*, c'est-à-dire du Vent mercuriel, primitivement adoré en liaison indissoluble avec le Feu. Or, cet agent vital, uniquement bienfaisant, devint, pour les peuples d'Asie Mineure, le dieu aimé, que chacun appela *Adoni*, mon seigneur. C'est grâce à cet amant d'Astarté (l'Ishtar chaldéenne) que les champs verdissent au printemps dans la beauté des fleurs qui éclosent. Mais Adonis (Tamouz, Doumouzi ou Eshmoun) est tué chaque année par la saison torride ; il est alors publiquement pleuré, puis dévots et dévotes portent ostensiblement son deuil. Des processions gémissantes, parcourent finalement la campagne pour chercher le tombeau du dieu ; et quand sa statue est déterrée, puis rapportée en triomphe, une joie bruyante éclate pour fêter le Sauveur qui va répandre la prospérité.

Byblos avait la spécialité de ce culte dont s'inspira la Pâque chrétienne. La résurrection du dieu attirait annuellement d'innombrables pèlerins, avides de profiter des bonnes grâces des Phéniciennes, qui, dans leur exaltation mystique, n'avaient rien à leur refuser.

Le plus répandu des mythes asiatiques a-t-il suggéré certains détails de la légende d'Hiram, qui fut décriée, dès son apparition vers 1730, comme une invention saugrenue tirée d'Ovide et de

Virgile ? La réponse reste indécise, car, dans le domaine du symbolisme, les rencontres sont fatales. C'est ainsi que dans le conte profondément initiatique du *Serpent Vert*³, Goethe a pu mettre en scène une *Sidouri*⁴, qu'il nomme la belle Lilia, sans connaître l'épopée de Gilgamès qui ne fut mise au jour que près d'un siècle plus tard. Toute imagination géniale puise ses images dans un domaine commun aux artistes et aux poètes de toutes les époques. La Maîtrise de la pensée nous élève jusqu'à cette région où les esprits dégagés de toute grossièreté communient dans la compréhension d'un langage qui s'exprime en formes et en figures de beauté.

1. Voir *Le Poème d'Ishtar* dans la Collection du *Symbolisme*.

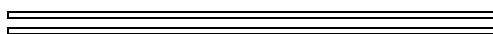
2. Courtisanes sacrées, prêtresses respectées de la grande déesse asiatique.

3. Voir la traduction avec commentaire dans la Collection du *Symbolisme*. Ce conte est en quelque sorte une splendide poétisation de la Maîtrise.

4. Voir plus haut, p. 108.

III^e PARTIE

CONCEPTIONS PHILOSOPHIQUES



SE RATTACHANT AU GRADE
DE MAÎTRE

L'IMMORTALITÉ

Les Supérieurs Inconnus

Naissance – Vie – Mort : ce ternaire correspond aux trois grades symboliques. L'*Apprenti* se développe pour *naître* à une vie nouvelle : il est en gestation et ne verra la lumière qu'au terme de ses épreuves intra-utérines, à la suite d'un accouchement, mis en scène dans certains Mystères de l'Antiquité. Le *Compagnon* est outillé pour *vivre*, autrement dit pour agir extérieurement, en vue d'accomplir un travail en association avec autrui. Quant au *Maître*, il a vécu en acquérant de l'expérience, mais il décline et doit se préparer à *mourir*.

Soucieux de mener une vie supérieure, les mystiques s'attachent à suivre les trois voies successives. La première, dite *purgative*, vise à la purification morale (Apprentissage) ; la seconde, qui développe chez le croyant l'intelligence des mystères, est désignée comme *illuminative* (Compagnonnage) ; et la troisième, au cours de laquelle le vouloir individuel se confond avec la volonté divine, devient de ce fait *unitive* (Maîtrise).

Mais l'idéal unitif du religieux, qu'il soit chrétien, musulman ou bouddhiste, tend à une absorption plus ou moins annihilante en

Dieu. Or, les Initiés visaient à l'apothéose par assimilation aux dieux, envisagés comme des intelligences immatérielles, gouvernant le monde au-dessus de l'humanité qui grouille à la surface du globe. C'est dans ce sens que Pythagore exhorte ses disciples à se diviniser : « Quand enfin, laissant ici-bas ton corps, tu auras pris vers le ciel ton libre essor, désormais impérissable, tu seras un dieu immortel, à l'abri des coups de la mort¹. »

L'immortalité pythagoricienne exclut d'ailleurs tout repos éternel et toute béatitude paresseuse. Les dieux ont leur fonction dans la vie universelle : ils travaillent sur un plan supérieur ; car, s'ils ne travaillaient pas, ils perdraient toute raison d'être et cesseraient d'exister. Il y a solidarité absolue dans *ce qui est*, où la vie n'appartient qu'à ce qui agit pour le bien de l'ensemble. L'égoïsme est une erreur qui aboutit nécessairement à la mort, puisqu'il isole de la vie universelle, dont il coupe le courant. Quant à l'inaction, elle est synonyme d'anéantissement : le repos définitif équivaut au Néant. Dans ces conditions, il n'y a d'autre ressource, pour se rendre immortel, que de s'associer aux puissances qui régissent le monde.

À cet effet, il n'est pas indispensable de connaître les puissances que les hommes se représentent à leur image, en les appelant dieux, esprits ou démons. Les *Maîtres* – car ainsi les désignent les Initiés – s'enveloppent dans un mystère impénétrable ; ils restent invisibles derrière l'épais rideau qui nous sépare de l'au-delà.

Mais, si le voile ne se lève pas pour nous, il nous est loisible de nous en approcher et d'entrer en rapport avec la source de nos plus fécondes inspirations. Sachons écouter la voix des Maîtres, car ils ne demandent qu'à nous instruire dans le silence et dans le recueillement².

Il ne s'agit point là de nécromancie ou d'évocation des morts, selon les préceptes de l'antique magie ou les pratiques courantes du

moderne spiritisme.

Ce qui survit des morts, c'est leur pensée, c'est l'idéal auquel ils ont consacré leur vie. Nos Maîtres, ce sont tous les martyrs de l'idée, les artisans disparus du progrès humain. Entre eux et nous qui poursuivons leur œuvre s'établissent de mystérieuses communications. Toujours cachés, ils stimulent occultement notre pensée dans la recherche constante du Vrai et soutiennent notre volonté dans la lutte incessante qui nous est imposée.

Lorsque l'*Apprenti* s'enfonce courageusement dans les ténèbres pour chercher la lumière, c'est un Maître invisible qui le guide d'épreuve en épreuve, en le préservant du péril. Le *Compagnon* ne sera plus guidé de la même manière, car il doit savoir se diriger par lui-même, en profitant de l'expérience de ses aînés qui se font pour lui les interprètes de la Sagesse des Maîtres. Mais ceux-ci, les véritables *Maîtres* ne sont plus des ouvriers qui taillent des blocs et les ajustent à la place requise dans le grand édifice : ils ne travaillent plus que sur la planche à tracer, c'est-à-dire intellectuellement, en concevant ce qui doit se construire. Ce sont les Intelligences constructives du Monde, puissances effectives pour les Initiés qui entrent en rapport avec les *Supérieurs Inconnus* de la tradition.

Le Mystère de l'Individualité

Nous apparaissions transitoirement sur le théâtre du monde pour y jouer un rôle déterminé ; mais nous ne pouvons entrer en scène qu'en nous affublant d'une *personnalité* (*persona*, en latin, signifie *masque* ; et, par extension, *rôle*, *acteur*³). Nous empruntons, à cet effet, un organisme à l'espèce animale la plus affinée de la planète, puis nous naissons avec les caractéristiques d'une race, pour subir

ensuite les influences du milieu national et familial. Ainsi se constitue le personnage que nous représentons : il a son nom et croit se connaître, grâce au miroir devant lequel il se maquille. C'est un singulier acteur, qui joue son rôle avec une conviction absolue, puisqu'il s'identifie pour de bon avec le personnage représenté.

La représentation cependant est limitée ; quand le rideau tombe, l'acteur cesse de jouer et rentre dans la vie réelle. Peu importe alors le personnage qu'il incarnait pour les besoins de la pièce : roi ou mendiant, seigneur ou laquais, tout n'était que convention. Maintenant il ne reste plus qu'un artiste, plus ou moins satisfait de sa façon de jouer et d'interpréter la pensée de l'auteur.

Fasciné par ce qui frappe les sens, l'individu ordinaire met dans son rôle toute son âme et il le *vit*, comme si sa véritable vie se déroulait sur les planches. Rares sont les acteurs de la comédie humaine qui se rendent compte qu'ils *jouent* et savent s'appliquer à bien jouer, sans être dupes de leur rôle.

Ces sages ne s'illusionnent ni sur la richesse des décors, ni sur la somptuosité des costumes ; ils ne s'émeuvent pas non plus outre raison des péripéties du drame qui se joue. Ce sont des *Initiés* qui ont su rompre le charme des apparences théâtrales ; ils se savent déguisés selon les exigences de leur rôle et n'oublient pas ce qu'ils sont dans la réalité de la vie.

Se connaître soi-même, à ce point de vue initiatique, fut le grand problème de Socrate. Si l'individu pouvait discerner *qui il est*, il détiendrait l'Arcane des Arcanes de toute philosophie transcendante. Un *acteur* mystérieux tient le rôle de notre personnalité. Quel est cet artiste qui ne se montre qu'en scène, travesti et masqué ?

Si nous voulons le savoir, obéissons au rituel. Détournons-nous mentalement du monde objectif ou théâtral et rentrons en nous-mêmes, pour nous plonger dans la nuit du subjectif. Descendons aux

Enfers, dans cette *noirceur* indispensable à la réussite du Grand Œuvre. Là, écoutons les révélations du silence et de l'obscurité ; un dieu se manifestera, si réellement nous avons su mourir au monde extérieur, au phénoménalisme qui captive les profanes.

Ce dieu n'a rien des idoles qu'enfante l'imagination ; il n'est pas du domaine des formes, mais il est essentiellement vivant et agissant : c'est l'*agent* ou l'*acteur* dans toute la forme du terme, entité profondément réelle par rapport aux fantômes fallacieux des apparences phénoménales.

La Divinité humaine

Le Penseur, qui a su se discerner lui-même sous le masque de la personnalité, entre de ce fait dans la vie initiatique. Il ne se contente plus de l'existence factice du théâtre, et, sans négliger son rôle, il se préoccupe de la vie sérieuse de l'acteur descendu des planches.

Cette vie est moins éphémère que l'autre. Nous n'en concevons ni le commencement ni la fin ; elle est divine, et nous nous divinisons en y participant d'une manière consciente. Il nous appartient de nous élever à la divinité en prenant conscience de notre nature véritable. L'initiation a toujours été le chemin du sanctuaire de l'Homme-Dieu. Elle enseigne à dépouiller la bête humaine, emprisonnée dans le champ étroit de la sensation matérielle, et prétend nous libérer, en nous appelant à une vie supérieure, d'une largeur illimitée...

L'Initié possède la vie réelle et permanente, parce qu'il s'est détaché du transitoire apparent pour s'attacher à la réalité durable. Peu lui importe sa destinée théâtrale, qu'il subordonne à la tâche plus haute et plus vaste de son individualité. Il travaille, en tant qu'ouvrier du Grand Œuvre, à la transformation éternelle des

choses. Or, remplir une fonction d'éternité en y consacrant toute son énergie, c'est vivre de cette vie divine qui réalise l'idéal *unitif des mystiques*.

Ceux-ci se trompent lorsqu'ils ne comprennent pas que *vivre* c'est *agir*. La vie n'a aucune existence par elle-même : nous ne vivons pas pour vivre, mais pour accomplir une fonction de l'organisme universel. L'Initié s'en rend compte et veut remplir sa mission : il applique toute son intelligence à discerner ce qui lui est demandé, résolu d'avance à tout affronter et à ne ménager aucune peine pour bien travailler.

Le Maçon qui travaille ainsi s'immortalise par son travail. Il sait que sa personnalité n'est rien et il se désintéresse de celle-ci. Mais il remonte jusqu'au principe intérieur d'initiative, qu'il devine, sans pouvoir le connaître exactement, Dieu inconnu dans sa mystérieuse réalité : c'est le *moi* transcendant, identique peut-être en tous les êtres qui pensent.

Ce *moi* n'occupe aucun lieu dans l'espace et ne saurait être délimité dans le temps ; il est donc d'essence divine. Aussi est-ce aux Initiés que s'adresse le psaume LXXXII, où se lit au verset 6 : *J'ai dit : Vous êtes des Élohim et vous êtes tous enfants du Souverain*.

La Mort

Quand la représentation est terminée, l'acteur quitte le masque (*persona*) et redevient lui-même. En quoi ce retour à soi pourrait-il l'affecter ? La vie réelle serait-elle pour lui un désenchantement ? Il n'en sera jamais ainsi de l'artiste conscient de son art, qui n'est pas dupe de son propre jeu. Un rôle n'est pour lui qu'un incident de sa

carrière, et son ambition sera de tenir honorablement de multiples emplois, en jouant toujours de mieux en mieux.

Il en est de même de l'acteur affublé de notre personnalité. Celle-ci ne l'intéresse qu'en ce qu'elle lui fournit l'occasion d'éprouver son art et de s'y perfectionner. S'il est artiste, il vit pour l'art et non pour le rôle (persona) : *vita brevis, ars longa*. Cela s'entend de la vie qui est courte si elle se limite à la personnalité, mais participe à la permanence de l'art, dès qu'elle s'identifie avec lui. En d'autres termes : il n'y a pas de mort pour l'artiste.

L'abandon d'un organisme usé ou détérioré, devenu impropre à remplir son office, ne représente pour l'ouvrier qu'un changement d'outil de bien mince importance, *s'il sait travailler*. Le bon ouvrier ne reste jamais sans occupation, même dans le domaine mesquin de notre agitation planétaire, à plus forte raison dans un ordre supérieur des choses, où rien ne se détruit, pas plus qu'en physique et en chimie. Soyons *force créatrice* et ne nous préoccupons pas de notre avenir.

Quand notre personnalité d'état civil s'éteint, les traces qu'elle laisse ne sont que d'un médiocre intérêt. Pour elle, il ne faut s'attendre à rien après la mort. *Post mortem nihil* ! Mais l'instrument ne doit pas être confondu avec l'Ouvrier.

Du reste, à quoi aspire l'Initié, sinon à se transformer ? Agent de transformation, comment redouterait-il sa propre métamorphose ? Pour progresser et monter, il faut se défaire des *impedimenta*. Sachons donc nous dépouiller de ce qui nous alourdit et gagnons en puissance ce que nous perdons en densité.

Renonçons d'ailleurs à nous figurer la vie non personnalisée, car, en ce domaine, toutes les conjectures sont vaines. Il suffit que l'*Acacia* nous soit connu, autrement dit, que nous ayons conscience de la vie véritable. Mais la branche révélatrice est inséparable de

l'Équerre et du Compas, instruments de mesure et de positivisme, déterminant la stricte équité de nos actes et la méticuleuse rigueur de nos conceptions théoriques.

Un Maçon ne se perdra donc jamais dans l'inconnu. Il fera sagement la part du mystère et refusera toujours de se poser en pontife capable de satisfaire toutes les curiosités. Ses convictions restent d'ordre pratique : il n'affirme que dans la mesure où il constate. Discernant le lien qui rattache toute la vie à une vie plus générale, il compare l'individu humain à une cellule organique du grand organisme de l'Humanité. Cet être collectif correspond au *Grand Adam* des Kabbalistes ; il vit de cette vie supérieure, promise aux Initiés qui savent mourir à leur personnalité profane.

L'Immortalité

Sous la multiplicité des apparences extérieures infiniment variées, se cache une réalité intérieure, dont l'attribut essentiel est l'unité. C'est ce qui a fait dire aux anciens : *εν το παν*, *un-le-tout*. Ils concevaient une substance unique, dissimulée sous les aspects constamment diversifiés de la matière. Comme ils croyaient en outre qu'une seule et même vie circule à travers tous les êtres vivants, ils admettaient, par analogie, qu'une seule lumière intellectuelle se manifeste dans toutes les intelligences.

C'est dans la mesure où nous nous rattachons à l'Unité fondamentale des êtres et des choses que nous sommes plus ou moins immortels. Si l'universalité se répercute en notre centre animateur, nous participons du permanent et de l'impérissable. Si, au contraire, le transitoire seul se réfracte en nous, il n'y a aucune

raison pour que nous survivions à ce qui est, de sa nature même, éphémère et fugitif, ou temporel, comme disent les mystiques.

À l'encontre des Initiés, ceux-ci se figurent une vie éternelle distincte de celle que nous menons en ce bas monde. Ils ne comprennent pas que la vie est nécessairement *Une* et que nous vivons dès maintenant dans l'éternité. Ce qui les trompe, c'est que, par rapport à notre personnalité, la vie unique se dédouble, selon que nous paraissions sur la scène de l'objectivité ou que nous nous en retirons momentanément.

Ces phases de retraite sont marquées par le sommeil et par la mort, états similaires, dont l'un n'est pas plus alarmant que l'autre. Tandis que nous dormons, l'acteur qui, pour jouer son rôle, est entré littéralement dans notre peau, s'en dégage et redevient momentanément lui-même. Mais au bout de quelques heures, il revient en scène, jusqu'au jour où il renonce au théâtre et ne reparaît plus : c'est alors que se produit ce qu'on est convenu d'appeler la mort, simple incident en regard du principe qui, en nous, pense et agit.

Comme rien ne saurait se perdre ou se détruire, toute activité se poursuit sous un autre mode d'application. C'est ainsi que la tradition maçonnique envisage le Maçon comme appelé à travailler sur un plan supérieur. Il y avait en lui une énergie consacrée au Grand Œuvre, force indestructible au même titre que toute autre force. Cette énergie est indépendante de l'instrument grâce auquel elle se manifestait parmi nous. Elle se transforme sans s'éteindre ; mais si l'on veut rester sur le terrain initiatique, il convient de ne pas pousser plus loin l'affirmation.

Si nous nous en rapportons au symbolisme du 3^e degré, nous sommes séparés de l'au-delà par un voile impénétrable. Nous sommes organisés pour travailler dans le domaine restreint que nous

révèlent nos sens. Appliquons-nous donc à notre tâche, sans nous en laisser distraire par une curiosité indiscrete en l'état présent de notre condition. L'ouvrier, qui a revêtu le scaphandre en vue de la besogne dont il doit s'acquitter sous les flots, serait mal venu à regretter les vastes horizons de la surface des eaux. Il doit se contenter du peu qu'il perçoit dans les demi-ténèbres du fond vaseux où le retiennent ses semelles de plomb. L'appareil dont il est prisonnier lui permet d'agir dans un milieu qui n'est pas le sien ; tant qu'il y est enfermé, le plongeur, afin d'être entièrement à son labeur, fait abstraction de ses souvenirs d'air libre. C'est aussi notre cas tant que nous sommes matérialisés. Il faut alors tirer le meilleur parti possible des organes dont nous disposons et nous efforcer de faire consciencieusement notre métier de scaphandriers.

Cependant, il n'est pas demandé au plongeur de se persuader que toute sa vie se passe au fond de l'eau. Il n'y est descendu que pour accomplir une mission d'en haut. N'en serait-il pas de même du mystérieux acteur, qui, pour le besoin d'une cause élevée, s'est affublé de notre personnalité ?

Les anciens Sages n'ont jamais prétendu être plus éclairés en ces matières que le commun des mortels. Ils ne se targuaient d'aucune sensibilité anormale, révélatrice des secrets de l'autre monde ou de l'autre vie. La méditation les mettait sur la voie de suppositions raisonnables, sur lesquelles ils préféraient garder le silence, laissant aux devins et aux pythonisses les divagations sur ce qui est normalement inconnaissable.

Ce qui subsiste après la mort, c'est d'ailleurs avant tout le *souvenir*. Laisser derrière soi une mémoire honorée doit être l'ambition de chacun. Si humble que soit le rôle, il importe de bien le jouer, l'art de bien vivre étant le suprême de tous les arts, le Grand Art ou *Art Royal* auquel se consacrent les Initiés.

Qui a bien vécu s'immortalise, ne serait-ce que sous forme d'une influence atavique heureuse, courant destiné à se fortifier, surtout si la descendance est fidèle au *culte des ancêtres*.

Ce culte prend ses racines dans un instinct très sûr. Il a donné lieu à des pratiques enfantines ; mais il est profondément respectable dans la pureté de son principe. Nous devons vivre de manière à laisser derrière nous un dynamisme de bien, héritage plus précieux que celui sur lequel le fisc perçoit ses droits. Cette succession immatérielle s'ouvre d'ailleurs au bénéfice de tous ceux qui savent en profiter, sans qu'aucun intéressé ne puisse être frustré.

L'influence bénéfique ainsi exercée ne dépend pas du bruit qui a pu se faire autour d'une personnalité. Le silence ne tarde pas à se faire sur ceux qui ont le plus fait parler d'eux. La gloire n'est génératrice que d'une fort piteuse immortalité, image caricaturale de la vraie.

Sachons bien vivre, et la mort ne sera pour nous que le moyen de vivre mieux encore.

La Survivance

Celui qui laisse une œuvre a le sentiment qu'il ne meurt pas en entier.

Dès que l'Humanité a été capable de réflexion, l'homme qui ne possédait encore ni art ni industrie, fit consister le Grand Œuvre dans la reproduction de l'espèce. Tout ce qui se rapporte à la génération devint sacré. Dressée sous forme de menhir, l'image de l'organe mâle devint le premier symbole du pouvoir créateur ; au sein de la famille, le père se sentit divinisé, d'où le patriarcat primitif. Mourir sans postérité passait alors pour la pire des

infortunes, comme si celui-là mourait tout entier qui ne laissait personne derrière lui pour honorer sa mémoire.

Plus tard, le nomade, devenu sédentaire, sembla participer à la vie de l'arbre qu'il avait planté. Le fondateur d'un foyer en devint le dieu lare et la reconnaissance publique divinisa de même le constructeur d'un pont, d'un aqueduc ou l'individu qui avait creusé un puits. Les grands en arrivèrent alors à vouloir s'immortaliser par de formidables et indestructibles bâtisses devant leur servir de tombeaux. Les Pyramides témoignent de cette puérile ambition.

Plus noble est la recherche du Beau, qui a obsédé les humains dès qu'ils se sont élevés au-dessus de l'animalité. Le besoin d'orner des objets, de leur donner une forme harmonieuse se manifeste dans les plus anciens vestiges du travail des primitifs. Il se forma des artistes amoureux de leur œuvre, digne d'être admirée d'une manière durable par les générations futures. Or, celui-là n'est pas mort qui a réalisé la beauté ; il revit en tous ceux qui ont le même culte, en toutes les âmes que fait vibrer l'harmonie dont il s'est fait l'interprète.

Aux arts plastiques, se superposent à ce point de vue la musique et la poésie. En un langage rythmé, que la mémoire retenait volontiers, les rhapsodes chantèrent les légendes confiées à la tradition orale. L'écriture ensuite permit de fixer la parole, et l'art d'écrire apparut dès lors comme l'un des gages les plus sûrs de l'immortalité.

Mais tout n'est que fort relatif dans le domaine de la survivance basée sur des œuvres objectives et tangibles. Les chefs-d'œuvre périclitent et nous oublions leurs auteurs. Ce qui, par contre, ne périt jamais, c'est l'action bonne et généreuse, accomplie au bénéfice du grand nombre. Elle procède d'une force sans cesse croissante, qui anime les individus.

Que ceux-ci disparaissent, peu importe, si l'énergie qui agissait en eux subsiste ! Désintéressons-nous donc d'une immortalité que nous nous représenterions comme individuelle. Notre personnalité s'éteindra, et si plus tard des évocateurs imaginaient entrer en rapport avec nous, ils ne constitueraient un fantôme qu'en rassemblant les notions qu'ils pourraient se faire de nous. En s'exaltant, ils finiront peut-être par objectiver ce qu'ils ont dans l'esprit, car toute nécromancie n'est qu'une fantasmagorie dont l'opérateur fait les frais.

Un Initié n'évoquera donc jamais un personnage, quel qu'il soit. Le contenant, le masque (*persona*) n'est rien à ses yeux : il ne s'intéresse qu'au contenu, à l'énergie animatrice qui seule est impérissable.

Cette énergie est attirée par le désir de bien faire et de se consacrer corps et âme au Grand Œuvre. Qui donc agit en nous, si ce n'est la force qui anima nos prédécesseurs ? Hiram qui ressuscite est une réalité. Sachons méditer et comprendre.

Les Superstitions

En secouant le joug des préjugés, la raison se révolte contre tout ce qui ne résiste pas à l'épreuve de la critique. Rien de mieux ; mais le juge qui condamne est-il certain d'être entièrement éclairé ?

Rien n'existe sans raison d'être. Approfondissons donc avant de rejeter. Cette méthode n'est pas révolutionnaire, mais elle est initiatique. La jeunesse impatiente ne s'en accommode guère, mais l'âge doit l'adopter comme règle. Le Maître ne juge qu'en parfaite connaissance de cause.

S'il a saisi ce que symbolise le cadavre d'Hiram, il ne méprisera rien de ce qui est humain. Il se gardera, en particulier, d'accabler d'un dédain irréfléchi tout ce qu'un rationalisme étroit se hâte par trop de rejeter comme absurde.

Notre raisonnement n'a rien d'infailible, et sa clarté ne porte que dans un rayon limité. Tout est en outre très loin d'être expliqué, si bien qu'une prudente réserve s'impose surtout à l'égard des croyances tenaces, qui se maintiennent de siècles en siècles, en dépit des religions régnantes et de toutes les philosophies des beaux esprits. Ce sont des superstitions. Or, pris dans son acception la plus large, ce terme s'applique à tout ce qui survit (*superstes*). Toute superstition est donc une survivance : la survivance d'un usage ou d'une pratique à la notion qui primitivement lui a donné naissance. Nous ne savons plus pourquoi nous accomplissons les actes sociaux de la vie courante, qui, cependant ont été logiquement déterminés à leur origine. Actuellement, nous nous en acquittons mécaniquement, pour obéir à la coutume et sans nous préoccuper de leur justification rationnelle. Notre vie est ainsi un tissu de superstitions, très innocentes pour la plupart.

D'autres le sont moins, puisque, loin de passer inaperçues, elles choquent les amis de la raison. C'est ici que le Maître-Penseur se distingue de l'Apprenti qui s'exerce à raisonner. Une superstition fixera d'autant plus l'attention des esprits réfléchis qu'elle apparaîtra comme plus répandue, plus ancienne et plus grossière. Il est permis, en effet, de se dire *a priori*, que, si la vérité absolue nous échappe, nous ne saurions d'autre part nous trouver en présence d'une erreur totale largement et durablement accréditée parmi les hommes. Ceux-ci n'adhèrent avec entêtement, en dépit de tous les beaux raisonnements, qu'à des notions qui ne sont pas entièrement fausses, mais dont la vérité initiale a été défigurée. De même que

d'imperceptibles paillettes d'or sont charriées par le limon des fleuves, il y a du vrai dans le fatras grotesque des superstitions. Sachons donc laver la boue des âges pour en dégager le métal précieux.

N'oublions pas que nos rites et nos symboles nous sont parvenus sous forme de superstitions, c'est-à-dire de survivances conservées avec piété, alors que nul ne pouvait en fournir une interprétation logique. Or, le passé ne nous a pas encore livré tous ses secrets. Il mérite d'être étudié dans celles de ses survivances qui nous déconcertent le plus. Déjà, à la lumière d'une connaissance plus approfondie des facultés humaines, nous ne haussons plus les épaules au récit des exploits attribués aux sorciers. Sagement, nous cherchons à faire la part des imaginations frappées, tout en nous efforçant de dégager le vraisemblable de la fiction. Les croyances populaires, recueillies jusque chez les sauvages, fournissent d'incalculables indications sur ce qu'on pourrait appeler la révélation naturelle. Il y a là un immense domaine de recherches que l'Initié ne doit pas négliger, s'il veut réellement retrouver la *Parole Perdue*. Le cadavre d'Hiram est devant nous : penchons-nous sur lui, redressons-le et rendons la vie, en lui infusant la nôtre, à ce qui ne demande qu'à parler pour nous instruire !

1. A. Siouville. *Les Vers d'Or de Pythagore*. Collection du *Symbolisme*, Paris, 1913.

2. Voir p. 114, la légende d'Atrakhasis, l'homme aux oreilles fines, le bon écouteur, que protège Ea, la Sagesse suprême.

3. Voir *L'Apprenti, La Franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes*, Livre I, Éditions J'ai lu, 2015, p. 128.

Voir *Le Compagnon, La Franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes*, Livre II, Éditions J'ai lu, 2015, p. 91.

LA CONSTRUCTION INDIVIDUELLE

Il est communément admis que l'Initiation antique portait plus particulièrement sur deux grands secrets, se rapportant, le premier à l'existence d'un dieu unique, synthèse de toutes les divinités adorées par le vulgaire, et le second à l'immortalité de l'âme humaine !

Comme la méthode initiatique se refuse à inculquer quoi que ce soit, il n'est guère admissible qu'une doctrine positive ait été enseignée au sein des Mystères. L'adepte a pour mission de découvrir par lui-même ce qu'il lui convient d'admettre comme vrai. Ses maîtres se gardent de formuler des dogmes ayant la prétention de résoudre les problèmes qui se posent devant l'intelligence humaine. L'Initié se consacre à la poursuite incessante d'une vérité qu'il sait n'atteindre jamais. Il laisse donc aux religions et aux systèmes de philosophie le soin de satisfaire les curieux, qui, incapables de toute recherche personnelle, réclament des solutions autorisées, garanties par une église respectable ou par une école jouissant du prestige voulu !

Loin d'épargner la peine de penser, l'Initiation astreint à réfléchir. Poser avec lucidité les problèmes lui importe beaucoup plus que de les résoudre. Sans doute, en interrogeant les nombres,

conformément aux préceptes pythagoriciens, nous arrivons à concevoir l'unité d'un principe universel actif et intelligent. Il nous est loisible d'édifier sur cette base la métaphysique de notre choix ; mais nous n'aurons pas le droit d'ériger nos vues personnelles en doctrines de l'Initiation.

En ce qui concerne le Grand Architecte de l'Univers, il faut bien se rendre compte que cette expression ne vise aucunement à imposer une croyance. Les constructeurs devaient être tout naturellement amenés à se représenter le monde comme un immense chantier de construction. Concluant du petit au grand, ils n'hésitèrent pas à se persuader que tout se construit, l'ensemble du travail de la nature ne visant qu'à construire des êtres de plus en plus parfaits. Cette conception envisage tout organisme comme une construction, l'homme lui-même, par conséquent, comme un édifice animé.

Le symbolisme maçonnique pousse plus loin encore l'analogie en suggérant que le microcosme, ou monde en petit, se construit lui-même, tout comme le macrocosme, ou monde en grand. Nous aurions donc en nous un architecte, agissant dans sa sphère à l'instar du Grand Constructeur universel.

Les Hermétistes, dont les allégories s'inspirent de la chimie, font résider l'énergie constructive de tout individu dans ce qu'ils appellent leur Soufre, ardeur interne expansive, déterminant le développement du germe, la croissance et le complet épanouissement de l'être. Ce principe mystérieux est tiré de puissance en acte par l'effet de la fécondation. Celle-ci déclenche une multiplication rapide de la cellule fécondée, dont la descendance se différencie de plus en plus, en s'adaptant aux fonctions complexes de la collectivité qui se constitue. Chacun de nous est une Humanité en petit, issue d'un ovule originellement mâle et femelle. Il est même

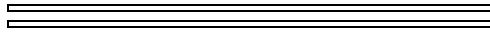
permis de retrouver dans la vie intra-utérine la phase correspondante à l'état édénal de la légende biblique.

Quoi qu'il en soit, l'organisme s'édifie, non au hasard, mais selon certaines règles de l'art, qui visent à former un individu normal, robuste et bien adapté au rôle qu'il doit remplir. Il y a en cela des règles générales d'architecture imposées par la tradition de l'espèce. Tout se passe comme si le germe individuel obéissait à une suggestion constructive, appelant chaque cellule à remplir une fonction déterminée par l'intérêt de l'ensemble. Il y a intention et prévision autrement dit exécution d'un plan préconçu. Cela est vrai de toute construction vitale, si infime soit-elle. Le moindre végétal procède d'une *idée type* selon laquelle il se construit. Plus complexe, la construction humaine s'inspire, elle aussi, d'un type général et durable de race, particularisé d'une manière plus éphémère dans les familles. L'individu est le produit transitoire et répété d'une cause permanente constructive.

Gardons-nous donc de céder à cette paresse d'esprit qui confond le Grand Architecte des Initiés avec le Dieu des Croyants. La Construction Universelle est une réalité. Les êtres grands et petits se construisent chacun selon le plan idéal de leur espèce, modifié dans ses détails, afin de correspondre à la destination particulière (destinée) des individus. Il ne s'agit pas d'éluder les problèmes, mais d'en chercher la solution en toute liberté d'esprit. Pour approfondir le mystère, il faut le fixer et non s'en détourner. Tout est, pour le Penseur, matière à réflexion : il ne craint ni de s'aventurer dans la nuit pour y saisir des ombres, ni de plonger dans les ténèbres de l'insondable, s'il doit en ramener des éléments de lumière. Hiram ne ressuscite qu'en surgissant du tombeau.

IV^e PARTIE

LES DEVOIRS DU MAÎTRE



LA RÉALISATION

Être maître de soi

Appelés à nous associer au Grand Œuvre de la Construction Universelle, nous devons avant toute chose entrer en possession de l'outil nécessaire. Cet instrument de travail est notre organisme, construit en vue de la tâche qui nous incombe. C'est un édifice, dont les pierres constitutives sont des cellules vivantes ; mais cet ensemble possède son autonomie physiologique, et l'intelligence souveraine ne gouverne jamais l'animal d'une manière absolue. Étouffée par l'instinct au début de la vie, elle ne s'affirme que peu à peu avec l'âge de raison ; puis elle entre en lutte avec les passions, pour ne prédominer que tardivement, quand celles-ci se sont calmées.

Se rendre maître de soi correspond donc, pour une très large part, au programme de la vie. Nous prenons possession peu à peu de nos organes et de nos facultés, sans parvenir, le plus souvent, à réaliser toutes les possibilités. Or, l'Initiation nous convie, sous ce rapport, à surpasser la commune mesure : ce qui distingue l'Initié, c'est qu'il se possède mieux et plus complètement que le vulgaire des

humains. Mais la tâche est ardue ; aussi les exigences sont-elles proportionnées au degré initiatique atteint.

En se mettant à l'ordre, l'*Apprenti* donne à entendre symboliquement qu'il se domine en matière cérébrale. Placée en équerre sous le menton, sa main préserve la tête de toute agitation montant de la poitrine, où bouillonnent les passions. Le jeune Initié juge avec calme, impartialement, en chercheur sincère et désintéressé du vrai.

Mais il ne suffit pas de s'assurer une louable sérénité spéculative. Si nous nous appliquons à nous faire des idées aussi justes que possible, ce n'est pas par dilettantisme, pour le plaisir de l'argumentation, ou pour nous complaire stérilement dans une mentalité supérieure. Si nous voulons voir clair, c'est afin d'agir avec discernement, l'*action* étant notre fin et non la spéculation. Or, ce n'est pas le cerveau qui stimule notre activité, car celle-ci découle du sentiment, dont l'organe symbolique est le cœur. Il appartient donc au *Compagnon*, qui est le réalisateur par excellence, de surpasser l'*Apprenti* dans la domination de soi-même. À la discipline cérébrale, il ajoute celle de la sentimentalité : il soumet à l'intelligence les forces qui font agir ; il les coordonne sans les affaiblir et les applique avec discernement. Ses passions le servent, parce qu'il a su les dompter.

Le *Maître* achève de soumettre ce qui doit obéir. Sa maîtrise s'étend jusqu'aux instincts qui mènent la bête humaine. Il ne les supprime pas, car ils sont nécessaires ; mais il les subjugue, comme le donne à entendre l'attitude caractéristique du troisième degré. De la gorge, la main s'est portée sur le cœur et finalement sur le ventre, siège des Appétits que l'Initié réduit au silence.

Sous prétexte de souveraineté absolue de l'intelligence, certaines écoles prétendent soumettre l'organisme à un régime de tyrannie

étranger au programme de l'Initiation véritable. Sagement pondérée en toutes choses, celle-ci ne tombe en aucune exagération. Elle dédaigne, en particulier, l'acrobatie psychophysique des fakirs, derviches et autres ascètes, qui se traduit par des effets insolites, bons à connaître, mais non à rechercher. Le réel Initié ne songe à émerveiller personne, il ne se préoccupe que de la tâche qui lui incombe, et c'est uniquement en vue de pouvoir pleinement accomplir celle-ci qu'il s'assure la maîtrise de son instrument d'action.

En lui-même, cet instrument ne présente qu'un intérêt secondaire. Le maintenir en parfait état n'est pas l'objectif capital de l'adepte qui se consacre au Grand Œuvre. L'art d'éviter la décrépitude et de vieillir en pleine vigueur d'esprit n'est donc pas le dernier mot de l'Initiation, bien que l'élixir de longue vie ne soit pas une chimère. Une sage hygiène physique et mentale prolonge la vie individuelle : il est des vieillards qui possèdent le secret de se rajeunir très naturellement, sans recourir à aucune diablerie. Les légendes, comme celle de Faust, sont fort instructives pour l'Initié, habile à dégager l'esprit emprisonné dans la lettre morte. L'entretien de la santé physique favorise d'ailleurs le perfectionnement moral. Il ne lui est cependant pas subordonné, car il peut se faire, dans des cas exceptionnels, que le corps doive être sacrifié à une cause supérieure. Le bon cavalier soigne sa monture et mesure l'effort qu'il en exige ; mais, devant une nécessité d'ordre supérieur, il cesse de ménager la bête.

Approfondir

Nul n'est *Maître* s'il ne possède l'Art à fond. Seul, l'Apprenti peut se contenter d'aperçus rapides, généraux et superficiels : à lui les théories hâtives et les juvéniles certitudes. Instruit par la pratique, le Compagnon observe avec soin et contrôle l'enseignement théorique, acquérant ainsi peu à peu l'expérience qui conduit à la Maîtrise. Celle-ci, cependant, ne récompense l'ouvrier que s'il a su s'élever jusqu'au génie de l'Art, qu'il doit comprendre et sentir.

Fidèle aux principes reconnus, le Compagnon travaille correctement, selon les règles admises ; mais il ne se permet pas d'innover, de modifier l'application des principes fondamentaux et d'inaugurer de nouvelles méthodes de travail.

Or, comme toutes choses, l'Art évolue et s'adapte aux nécessités, puisque destiné à progresser sans cesse. Le progrès, en cela, est l'œuvre des Maîtres qui rénovent les traditions en les affranchissant de la routine. Loin de toute servilité, ils sont animés du pur esprit de l'Art et ne craignent pas de réformer ce qui le fige en un style vieilli ou le pétrifie dans le culte aveugle du passé.

L'artiste vibre sous l'influence de l'Art qu'il sent intérieurement, si bien qu'il en devient le libre interprète identifié avec l'œuvre à laquelle il s'est voué. Mais l'Initié se consacre au Grand Art qui est celui de la vie ; il aspire donc à la maîtrise vitale : c'est la Vie, la vraie Vie, qu'il doit comprendre et sentir.

Une judicieuse compréhension de la Vie est, en effet, à la base de toute sagesse initiatique. Le Penseur parvient à se soustraire à l'imposture des apparences extérieures qui dupent les esprits superficiels. Sa supériorité réside donc dans son pouvoir d'approfondir.

Ce pouvoir, l'Initié doit le développer ; mais il n'y réussira pleinement qu'à la fin de sa carrière, alors qu'il approchera de la Maîtrise. Il aura toujours à lutter contre l'illusion qui nous guette en

tout ce qu'il nous est donné d'imaginer ou de percevoir sensiblement.

Aller au fond des choses, tel est l'éternel objet de la philosophie, la tâche essentielle du Maître-Penseur. C'est dans l'intérieur de la Terre que les Hermétistes devaient chercher la *Pierre cachée des Sages*¹ Ces mêmes profondeurs révéleront au Maçon la *Parole Perdue*. C'est à force de descendre que l'on pénètre dans la *Chambre du Milieu*, où resplendit la *Lumière centrale* explicative de toutes les énigmes. Seule, la clarté rapportée des profondeurs permet au Maître d'éclairer ses FF. et de prévenir ainsi le meurtre d'Hiram.

Si l'instructeur a manqué de pénétration, s'il n'est pas descendu jusqu'au foyer de la compréhension lucide, les lueurs qu'il a recueillies ne suffisent pas à détourner les mauvais Compagnons de leur criminel projet. Le complot se trame avec la complicité inconsciente des faux-Maîtres, qui sont des aveugles dirigeant d'autres aveugles. Une lourde responsabilité pèse donc sur le Maçon qui se décore des insignes du 3^e degré, s'il ne travaille pas à s'assimiler la pleine Intelligence de l'Art. Il est coupable des fautes qui se commettent parce qu'il n'a pas su les faire éviter. Celui qui passe Maître contracte l'engagement de travailler, non plus simplement pour soi, mais surtout pour autrui. Il a charge d'intelligences, car il doit aux Apprentis et aux Compagnons la lumière indispensable à l'accomplissement de leur tâche.

Ce n'est donc pas pour nous reposer que nous atteignons le sommet de la hiérarchie maçonnique. Nous y devons redoubler d'efforts constants, afin que rien de ce qui concerne l'Art ne reste obscur pour nous. Tandis que les ouvriers se reposent des fatigues du jour, il appartient au Maître de veiller dans le silence de la nuit, afin de mieux s'absorber en de profondes méditations qui éclairent le

présent et font prévoir l'avenir à la lumière du passé perspicacement évoqué.

Écouter autrui

En Initiation, tout s'accomplit par alternances, comme le rappellent les colonnes fondamentales J.° et B.° qui correspondent aux deux plateaux de la balance ramenant sans cesse à l'équilibre nécessaire. Or, il y aurait rupture de cet équilibre, si le Maître se bornait à méditer en ne faisant appel qu'à l'illumination intérieure. La méditation silencieuse a son complément et, au besoin, son correctif, dans la libre discussion qui est d'autant plus féconde, que les idées échangées sont plus opposées.

Loin de fuir la contradiction, le Penseur saura donc la rechercher. Il ne craindra pas d'aller s'instruire auprès d'adversaires qu'il supposera de bonne foi. En se plaçant à leur point de vue, il discernera la faiblesse de leur argumentation, tout en se trouvant amené, le plus souvent, à élargir ses propres opinions.

C'est ainsi que le Maître s'élèvera de plus en plus dans le domaine de la compréhension ; il saisira la pensée d'autrui, pour en retenir ce qui s'accorde avec la sienne. L'incessante préoccupation de s'assimiler le Vrai, quelle que soit sa source, développera d'ailleurs en lui le sentiment de la *Tolérance*, vertu essentielle du véritable Franc-Maçon.

Une minuscule truelle d'argent, portée sur le cœur, désignait jadis l'Initié devant qui chacun pouvait s'expliquer sans réserve, certain de s'adresser à une intelligence sachant comprendre et à un cœur ouvert à tous les nobles sentiments. Il faut que le Maître justifie son

insigne, s'il ne veut pas faire figure d'imposteur devant ceux qui s'adresseront à lui sur la foi des symboles.

Gardons-nous de dénigrer systématiquement ce que nous ignorons. Si nous condamnions l'adversaire sans avoir pesé ses arguments, persuadés qu'il ne saurait être que dans le faux, c'est nous qui tomberions dans l'erreur. Toute opinion largement répandue renferme du vrai, car c'est la vérité qui captive l'esprit humain, alors même qu'elle se déguise sous des dehors grossiers. Aucune croyance n'est méprisable, car aucune n'est fausse d'une manière absolue.

L'Initié se plaît donc à écouter avec bienveillance tous ceux qui croient avoir raison. Il fréquentera les croyants avides de le convertir à leur religion ou les philosophes soucieux de propager leur système. S'inspirant des sages de l'Antiquité, il ira frapper à la porte de tous les sanctuaires et ne dédaignera aucune école. La controverse l'instruira, car il discutera, non pour convaincre, mais pour dégager partout de sa gangue le pur métal dont il recueillera les paillettes éparses.

Les plus humbles milieux peuvent contribuer ainsi à enrichir l'Initié, pourvu qu'il sache s'intéresser à la spécialité de chacun, en discernant partout la matière première du Grand Œuvre. Sous ce rapport le Sage découvre en tous lieux et en abondance ce que le sot ne parvient à trouver nulle part².

Perdre toute illusion

Se payer de mots sonores et de vaines apparences n'est que trop souvent le propre d'esprits qui se prétendent sérieux et positifs. En se renseignant partout, sans cesser d'approfondir, le Penseur effectif

échappe à cette duperie. Comme rien ne l'abuse, il en arrive à concevoir la réalité dépouillée des dehors séduisants qui l'agrémentent aux yeux du vulgaire. La vision pénétrante du Sage perçoit le squelette des choses. Tel est le sens des ossements qui tapissent la Chambre du Milieu. Le Maître fait abstraction du décor sensible qui masque une vérité intérieure attristante : il ne s'illusionne sur rien et porte un jugement implacable même sur ce qu'il aime le plus.

Sous ce rapport, il se jugera tout d'abord lui-même sans complaisance. Reconnaisant ses défauts et ses faiblesses, il se gardera bien de s'attribuer une supériorité sur ses compagnons de misère. L'individu ne possède en propre que le désir plus ou moins intense et constant de réaliser son idéal par ses actes. Ce sentiment intime fait seul notre grandeur effective. Entretienons-le avec soin, persuadés que, sous les dehors les plus humbles, nous rencontrons à chaque pas notre supérieur.

Jugeons aussi les institutions auxquelles nous sommes attachés. N'ayons pas la superstition de croire que nous sommes libres parce que nos ancêtres sont morts pour la liberté. L'indépendance n'est pas transmissible par héritage : il faut s'affranchir chaque jour pour devenir et rester libre. Sous une infinité de formes perfides, l'esclavage nous guette sans cesse ; il s'impose à notre esprit si la paresse intellectuelle nous empêche de chercher par nous-mêmes la vérité ; il nous paralyse moralement si notre volonté s'endort dans les préoccupations égoïstes ; il s'impose enfin à nous politiquement, dès que nous négligeons nos devoirs et oublions notre dignité de citoyens.

On a souvent reproché à la Franc-Maçonnerie de s'occuper trop de politique. En réalité, elle n'a pas su intervenir comme elle aurait dû. Les Loges ne sont pas destinées à faire office de comités

électoraux et encore moins d'agences procurant des faveurs du Gouvernement ; mais elles doivent être des *foyers d'éducation démocratique*. C'est dans leur sein que doit se former le sacerdoce de la *religion républicaine*, car la Patrie, la *Chose publique (Res publica)* est digne d'un culte, qu'il appartient aux Francs-Maçons d'instituer.

Leur mission, en cela, est de prêcher d'exemple par la pratique des vertus républicaines. Celles-ci découlent du courage civique appliqué à la défense de l'intérêt général. Jaloux de sa souveraineté, le citoyen se sent atteint par tous les abus. Loin de s'en rendre complice par son silence ou en pactisant avec ceux qui en profitent, il n'hésite pas à sacrifier ses avantages personnels en combattant avec fermeté tout ce qui tend à corrompre les mœurs publiques. Les peuples n'ont que le gouvernement qu'ils méritent. S'ils sont corrompus eux-mêmes, ils ne peuvent s'attendre à être gouvernés avec intégrité.

Astreignons-nous donc à être purs individuellement. Ne sollicitons pas de faveurs de nos mandataires, afin de conserver le droit de les contrôler avec sévérité, sans leur passer la moindre défaillance. Dans une démocratie, chaque citoyen est responsable du bien commun. Ne l'oubliez pas, vous qui, en qualité de Maîtres, devez être des éducateurs. Pour être républicain, il ne suffit pas de voter le jour venu et de pérorer dans des réunions publiques ; la tâche est plus ardue et plus austère. La République ne se contente pas d'être proclamée, puis affichée en tant qu'étiquette ; il faut qu'elle pénètre jusqu'à la moelle citoyens et institutions.

Sachons voir clair à cet égard et accomplissons notre devoir, nous qui, désabusés sur les apparences, aspirons à leur substituer la *Réalité*.

Exercer la Maîtrise

Pour rendre à la Nation tous les services qu'elle attend de nous en tant que citoyens pleinement éclairés, il nous est indispensable d'être à la hauteur de notre rôle de Maçons par rapport à la Maçonnerie.

En ce domaine, comme en tout autre, nulle illusion ne doit troubler la limpidité de notre jugement. L'organisme maçonnique a ses imperfections, ses tares et ses maladies guérissables, auxquelles le Maître-Maçon s'attache à porter remède.

En tant que médecin, il s'appliquera tout d'abord à discerner le mal, en notant les symptômes alarmants. Remontant ensuite à la cause des troubles constatés, il se fera une idée du désordre et appliquera les remèdes. Il se pourra que la maladie soit grave et qu'elle semble même incurable. Les choses en sont parfois au point qu'on est tenté de ne plus reconnaître la Franc-Maçonnerie dans ce qui porte son nom. On se trouve alors en présence d'associations, qui, insensiblement, se sont écartées de l'idéal maçonnique, les unes en un sens et les autres en poursuivant une évolution diamétralement opposée.

Le Maçon instruit et animé du pur sentiment maçonnique en arrive ainsi à chercher la véritable Maçonnerie sans la trouver réalisée en aucun des groupements existants. En présence des déviations qui l'offusquent, il se demande si la vraie Maçonnerie n'est pas une utopie, un rêve du domaine spirituel, irréalisable dans la pratique, tant que les hommes n'auront pas cessé d'être ce qu'ils sont.

L'Initiation exige que nous mourions à la vie profane, pour renaître à une vie supérieure. Or, les Maçons se contentent de mourir beaucoup trop symboliquement : le cérémonial initiatique

leur suffit et ils oublient de se conformer au programme dont il est la mise en scène allégorique. Résultat : la Maçonnerie n'est que *symbolique* et le Maçon n'est que le *symbole* de ce qu'il devrait être.

Il faut qu'il n'en soit plus ainsi. La Maçonnerie trop uniquement *cérémonielle* a fait son temps. Notre institution n'en est plus à sa période d'enfance, où, d'instinct, elle accomplissait pieusement des rites dont elle ignorait la signification. Désormais Hiram veut revivre en articulant la *Parole Perdue*. La Tradition morte, qui le perpétuait en tant que cadavre momifié, doit reprendre vie dans notre compréhension et notre volonté.

Ranimons en réalité Hiram. Concevons à cet effet le pur idéal maçonnique, en lui érigeant un autel dans le sanctuaire de notre intelligence. C'est en évoquant l'esprit qui donne un sens vivant aux formes incomprises que nous ressusciterons la sagesse des âges.

La Franc-Maçonnerie moderne n'est pas destinée à rester ce qu'elle a été. Elle n'a pu réaliser son idéal ni dans le passé, ni dans le présent ; mais l'avenir qui s'ouvre devant elle est plein de promesses. À la phase d'inconscience enfantine et de développement instinctif, que marquent les deux siècles qui ont pris fin le 24 juin 1917, doit succéder un âge de raison et de discernement. L'idée maçonnique ne s'est traduite jusqu'ici qu'en gestes rituels accomplis sans conviction suffisante, puisque les « mystères » restaient mystérieux.

Hâtons-nous de leur faire perdre ce caractère. La nuit du mystère prend fin devant les clartés de l'aube des temps nouveaux. Mais le jour spirituel ne se lève pas sans notre participation active : c'est la conjuration des Maîtres qui oblige le soleil intellectuel à percer les brumes de l'horizon.

Sachons donc évoquer la lumière, afin que, illuminant notre compréhension, elle nous permette d'enseigner et de faire

comprendre ce que nous aurons approfondi.

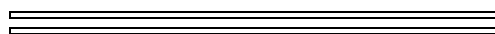
Quand il y aura en Maçonnerie des Maîtres éclairés, capables de lire et d'écrire la langue sacrée, alors notre institution passera du Symbole à la Réalité. Elle incarnera l'Initiation véritable et construira effectivement le Temple de la suprême sagesse humaine. Faisant apprécier toute chose à sa juste valeur, le Maçon pleinement instruit ne s'en tiendra plus alors à la lettre morte de la plus vénérable des traditions, car il en saisira l'esprit vivifiant, qui lui permettra d'exercer véritablement la Maîtrise et d'accomplir la grande transmutation de l'ignorance en savoir et du mal en bien.

1. Voir *L'Apprenti, La Franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes*, Livre I, Éditions J'ai lu, 2015, p. 110.

2. Les Philosophes hermétiques se sont plu à multiplier les énigmes relatives à leur matière première, qui est à la fois partout et nulle part. « *Les pauvres, disent-ils, la possèdent aussi bien que les riches. Connue de tous, elle est de tous méconnue. Le vulgaire la rejette avec mépris, alors qu'elle est précieusement recueillie par le philosophe.* » (Voir OSWALD WIRTH, *Le Symbolisme hermétique dans ses rapports avec l'Alchimie et la Franc-Maçonnerie*, p. 177).

V^e PARTIE

CATÉCHISME INTERPRÉTATIF



DU GRADE DE MAÎTRE

« ... La Maîtrise ne saurait se conférer d'emblée, elle est la suite logique des progrès précédemment accomplis.
Il faut posséder à *fond* les deux premiers grades pour aspirer au troisième. »

O. W.

CATÉCHISME INTERPRÉTATIF DU GRADE DE MAÎTRE

D. — Êtes-vous Maître ?

R. — *Éprouvez-moi : l'Acacia m'est connu.*

D. — Pourquoi répondez-vous ainsi ?

R. — Parce que l'Acacia est le symbole d'une vie indestructible, dont les mystères m'ont été dévoilés.

D. — Où avez-vous été reçu Maître ?

R. — *Dans la Chambre du Milieu.*

D. — Quel est ce lieu ?

R. — Le centre où se rencontrent ceux qui ont su approfondir.

D. — Qu'avez-vous vu en entrant ?

R. — *Deuil et consternation.*

D. — Quel en était le motif ?

R. — La commémoration d'un lugubre événement.

D. — Quel est cet événement ?

R. — L'assassinat du Maître Hiram.

D. — Par qui fut-il assassiné ?

R. — Par trois Compagnons parjures.

D. — Cet assassinat est-il un fait réel ?

R. — C'est une fiction symbolique, profondément vraie par l'enseignement qui s'en dégage.

D. — Quel est cet enseignement ?

R. — La pure tradition maçonnique, personnifiée par l'architecte du Temple de Salomon et constamment mise en péril par l'ignorance, le fanatisme et l'ambition des Maçons qui n'ont pas su comprendre la Maçonnerie, ni se dévouer à son œuvre sublime.

D. — Que vîtes-vous dans le lieu où vous fûtes admis ?

R. — Le tombeau d'Hiram, qu'une faible lueur éclairait.

D. — Quelles sont les dimensions de ce tombeau ?

R. — *Trois* pieds de large, *cinq* de profondeur et *sept* de longueur.

D. — À quoi font allusion ces chiffres ?

R. — Aux nombres sacrés proposés à la méditation des Apprentis, des Compagnons et des Maîtres.

D. — Quel rapport ces nombres ont-ils avec le tombeau d'Hiram ?

R. — Ce tombeau renferme le grand secret de l'Initiation, qui ne se découvre qu'aux penseurs capables de concilier les antagonismes par le ternaire, de concevoir la quintessence intelligible, dissimulée sous les dehors sensibles, et d'appliquer la loi du septénaire dans le domaine de la réalisation.

D. — Quel indice fit reconnaître le tombeau d'Hiram ?

R. — Une branche d'acacia plantée dans la terre fraîchement remuée.

D. — Que signifie ce rameau verdoyant ?

R. — Il représente la survivance des énergies que la mort ne saurait détruire.

D. — Lorsque vous fûtes conduit auprès du tombeau d'Hiram, que fîtes-vous de la branche d'acacia ?

R. — Je m'en emparai, sur l'ordre de mes conducteurs.

D. — Quel est le sens de cette action ?

R. — En saisissant l'Acacia, je me rattache à tout ce qui survit de la tradition maçonnique. Je promets ainsi d'étudier avec ferveur la Maçonnerie dans tout ce qui subsiste de son passé, dans ses rites, ses usages et ses pratiques, sans me laisser détourner par un archaïsme contraire au goût du jour.

D. — À quelle épreuve fûtes-vous soumis devant le tombeau d'Hiram ?

R. — J'eus à me justifier du soupçon d'avoir participé au complot des meurtriers du Maître.

D. — Comment avez-vous prouvé votre innocence ?

R. — En approchant du cadavre, que j'ai enjambé sans crainte, fort de ma conscience.

D. — À quoi se rapporte la marche que vous avez exécutée ?

R. — À la révolution annuelle du Soleil à travers les signes du Zodiaque.

D. — Pourquoi ne comporte-t-elle aucun arrêt ?

R. — Parce qu'elle est aussi l'image de la vie terrestre, qui se précipite d'un seul élan de la naissance à la mort.

D. — Comment avez-vous été reçu Maître ?

R. — *En passant de l'Équerre au Compas.*

D. — Le Compas est-il donc plus spécialement réservé aux Maîtres ?

R. — Oui, car seuls, ils savent manier cet instrument avec profit.

D. — Quel usage font-ils du Compas ?

R. — Ils mesurent toutes choses en tenant compte des relativités. Leur raison, fixe comme la tête du compas, se reporte sur les objets en modifiant l'écartement des branches qui les relie. Le jugement de l'Initié s'inspire, non des rigides graduations de la Règle, mais

d'un discernement basé sur l'adaptation rigoureuse de la logique à la réalité.

D. — Quel est l'insigne des Maîtres ?

R. — *L'Équerre unie au Compas.*

D. — Que signifie la réunion de ces instruments ?

R. — L'Équerre contrôle le travail du Maçon, qui doit agir en tout avec rectitude et en s'inspirant de la plus scrupuleuse équité. Le Compas dirige cette activité en l'éclairant, afin qu'elle trouve son application la plus judicieuse et la plus féconde.

D. — Si un Maître était perdu, où le trouveriez-vous ?

R. — Entre l'Équerre et le Compas.

D. — Comment interprétez-vous cette réponse ?

R. — Le Maître cherché se distinguera par la moralité de ses actes et par la justesse pratique de son raisonnement. C'est à ce point de vue qu'il se tient entre l'Équerre et le Compas.

D. — Que cherchent les Maîtres ?

R. — *La Parole Perdue.*

D. — Quelle est cette parole ?

R. — La clef du secret maçonnique, autrement dit, la compréhension de ce qui reste inintelligible aux profanes et aux Initiés imparfaits.

D. — Comment cette parole s'est-elle perdue ?

R. — Par les trois grands coups que portèrent à la tradition vivante de la Maçonnerie des Compagnons indignes et pervers.

D. — Comment fut-elle retrouvée ?

R. — Hiram ayant été assassiné, ses disciples les plus fervents résolurent de découvrir sa sépulture, qui leur fut révélée par une branche d'acacia. Ils convinrent alors de déterrer le mort, en observant le mot qui leur échapperait à la vue du cadavre et le geste

dont ils ne sauraient se défendre, afin d'adopter l'un et l'autre en tant que mystères conventionnels du grade.

D. — Quel est le nouveau mot sacré ainsi substitué à l'ancien ?

R. — *M.C.B.N.C.*

D. — Que signifie-t-il ?

R. — *Fils de la Putréfaction* ou *Fils du Maître mort* (exactement : *Il vit dans le Fils*). – On dit aussi : *La chair quitte les os*, ce qui correspond à *M.H.B.N.*, autre forme du mot du Maître.

D. — N'a-t-on aucun soupçon du mot primitif, que les conjurés tentèrent vainement d'arracher à Hiram ?

R. — On croit qu'il correspondait au tétragramme יהוה dont la prononciation n'était connue que du grand prêtre de Jérusalem.

D. — Comment se communique le mot sacré des Maîtres ?

R. — Par les cinq points parfaits de la Maîtrise.

D. — Quels sont-ils ?

R. — Pied contre pied, genou contre genou, poitrine contre poitrine, les mains droites unies en griffe, la main gauche réciproquement entre les épaules.

D. — À quoi font-ils allusion ?

R. — À la résurrection d'Hiram. Le rapprochement des pieds indique en outre que les Maçons marcheront sans hésiter au secours l'un de l'autre ; les genoux qui se touchent promettent d'intercéder en cas de besoin ; les poitrines sont rapprochées en signe de compassion et d'identité dans la façon de sentir ; les mains droites jointes renversées trois fois garantissent l'accord en vue du travail au milieu de toutes les vicissitudes ; enfin les mains gauches préservent mutuellement d'une chute possible.

D. — Quel est le signe adopté par les Maîtres pour se reconnaître ?

R. — C'est le geste d'horreur qu'ils ne purent réprimer en découvrant le cadavre d'Hiram.

D. — Ont-ils un autre signe, dont ils ne doivent pas abuser ?

R. — Oui, le signe de détresse, réservé pour les cas d'extrême danger. Il s'exécute les doigts entrelacés et les mains renversées sur le sommet de la tête, au cri de « À moi les E.: de la V.: ».

D. — Ce signe n'a-t-il pas une variante ?

R. — Il peut s'exécuter d'une seule main, placée, fermée sur la tête, puis ouverte doigt par doigt en prononçant : *Sem, Cham, Japhet*¹ !

D. — Quelle est la Veuve dont les Maçons se disent les fils ?

R. — C'est Isis, personnification de la Nature, la mère universelle, veuve d'Osiris, le dieu invisible qui éclaire les intelligences.

D. — Quel est le mot de passe du 3^e degré ?

R. — *G.B.L.M.* La Bible désigne ainsi les tailleurs de pierre qui collaborèrent, avec les maçons de Salomon et ceux d'Hiram, roi de Tyr, à la construction du Temple de Jérusalem (1^{er} livre des Rois, ch. 5, v. 18).

D. — Comment frappent les Maîtres ?

R. — Par trois coups, dont le dernier est renforcé pour rappeler la mort d'Hiram ; mais lorsque cette batterie fut attribuée aux Apprentis, les Maîtres, pour se distinguer, la répétèrent par trois fois².

D. — Quel âge avez-vous ?

R. — *Sept ans et plus.*

D. — Pourquoi ce chiffre ?

R. — L'Apprenti débute dans ses méditations par l'Unité et le Binaire, pour s'appesantir sur le *Ternaire*, avant de s'attaquer au Quaternaire, dont l'étude est réservée au Compagnon. Celui-ci part

de quatre pour s'arrêter longtemps à *cinq*, avant d'aborder six et de se préparer à l'étude de sept. Il appartient au Maître d'élucider les mystères du *Septénaire* et d'appliquer la méthode pythagoricienne aux nombres plus élevés. De là son âge initiatique comportant sept ans et plus.

D. — Comment voyagent les Maîtres ?

R. — De l'Orient à l'Occident et du Midi au Nord, sur toute la surface de la terre.

D. — Pourquoi ?

R. — *Pour répandre la lumière et assembler ce qui est épars.* En d'autres termes, pour enseigner ce qu'ils savent et apprendre ce qu'ils ignorent, en contribuant partout à faire régner l'harmonie et la fraternité parmi les hommes.

D. — Sur quoi travaillent les Maîtres ?

R. — Sur la planche à tracer.

D. — Se bornent-ils donc à dresser des plans que d'autres exécuteront ?

R. — Les Maîtres préparent l'avenir, qu'ils savent prévoir en se basant sur l'expérience du passé.

D. — Quel usage les Maîtres font-ils de la truelle ?

R. — Elle leur sert à masquer les imperfections du travail des Apprentis et des Compagnons.

D. — De quoi est-elle l'emblème ?

R. — Des sentiments d'indulgence qui animent l'homme éclairé à l'égard de toutes les faiblesses dont il discerne les causes.

D. — Où les Maîtres reçoivent-ils leur salaire ?

R. — Dans la Chambre du Milieu, c'est-à-dire dans le centre où l'Intelligence s'illumine.

D. — Quel est le nom d'un Maître Maçon ?

R. — *Gabaon.*

D. — Que signifie ce nom commun à tous les Maîtres ?

R. — Il les incite à se demander *qui ils sont réellement*, car le nom fortuit que porte notre personnalité n'est pas celui du *Maître* de notre organisme.

D. — Quel est dès lors l'objet de la Maîtrise ?

R. — Chercher le Maître qui est en nous à l'état de cadavre inanimé, faire revivre le mort, afin qu'il agisse en nous.

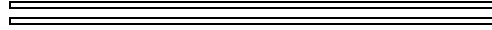


1. Les fils de Noé sont les ancêtres des différentes races humaines auxquelles s'étend la Franc-Maçonnerie dans son universalité.

2. La batterie devrait toujours être de trois coups : App.: o-o-O, – Comp.: o-o-o, – M.: O-o-o.

VI^e PARTIE

NOTIONS DE PHILOSOPHIE INITIATIQUE



RELATIVES AU GRADE
DE MAÎTRE

PROPRIÉTÉS INTRINSÈQUES DES NOMBRES AU GRADE DE MAÎTRE

Les Mystères du Nombre Sept

Pour justifier son âge initiatique, le Maître ne doit rien ignorer des spéculations que les anciens basaient sur les propriétés intrinsèques des nombres. Le Compagnonnage a dû le conduire jusqu'au septénaire en lui faisant franchir les sept marches du Temple¹. Il s'agit maintenant de partir de sept pour s'élever à toute la série des nombres supérieurs.

Constatons tout d'abord le prestige exceptionnel dont jouit le nombre sept. Déjà, les Chaldéens le considéraient comme plus sacré que les autres. En superposant sept cubes de maçonnerie, ils érigeaient des tours destinées à relier la terre au ciel, car la divinité s'exerçait, à leurs yeux, par l'entremise d'une administration universelle comportant sept ministères. Ces départements correspondaient aux astres qui parcourent la voûte céleste, comme s'ils étaient plus actifs que les étoiles fixes. Soleil ☉, Lune ☾, Mars ♂,

Mercure ☿, Jupiter ♃, Vénus ♀, et Saturne ♄ se partagèrent ainsi le gouvernement du monde.

Personnifié par les poètes pour les besoins de la dramatisation mythologique, ce septénaire devait, par la suite, se subtiliser dans l'esprit des métaphysiciens.

La tour aux sept cubes du Temple de Bel apparut alors comme le symbole de la *Cause première* immanente, chacune de ses sept plates-formes étant consacrée à l'une des *Causes secondes*, organisatrices de l'Univers.

C'est à ces causes septénaires qu'il faut attribuer l'œuvre de la Création, telle qu'elle nous apparaît dans les cosmogonies, dont la Genèse hébraïque n'est qu'un spécimen particulier.

Celle-ci nous a d'ailleurs transmis les notions mystérieuses qui, sous forme d'enseignements secrets, se sont conservées au sein des écoles d'initiation d'Occident, où il a toujours été entendu que la Lumière nous vient d'Orient.

C'est ainsi que les philosophes hermétiques ont discerné sept influences distinctes, qui se répercutent en tout être organisé, qu'il s'agisse du *Macrocosme* (monde en grand) ou du *Microcosme* (monde en petit), représenté par l'individu humain, animal, végétal ou minéral. Il est à remarquer, à ce propos, qu'ils ne considéraient le règne minéral comme individualisé que dans les atomes, les molécules chimiques et les corps sidéraux.

Du reste, une distinction s'imposait entre la nature élémentaire, soumise au *quaternaire des éléments*², et une nature plus affinée par suite de son accord vibratoire avec les sept notes qui forment la gamme de l'harmonie universelle.

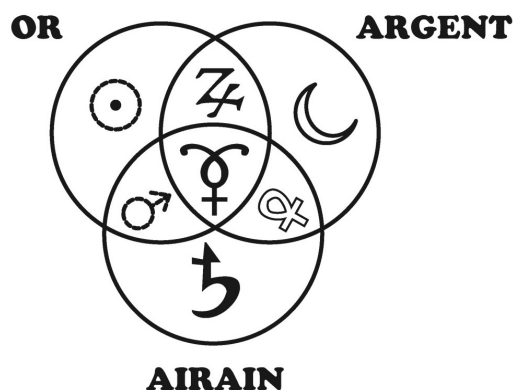
Connaître ces notes est d'importance capitale pour qui aspire à s'initier à la *musique des sphères* que prétendait entendre Pythagore. Elles correspondent aux jours de la semaine qui, en dépit des

révolutions religieuses, restent consacrés au septénaire divin, conçu il y a plus de sept mille ans par les sages auxquels remonte l'ère de la *Vraie Lumière*.

Si ce septénaire ne procédait que des sept planètes et des sept métaux connus des anciens, il n'y aurait plus, actuellement, à en faire grand cas. Mais il se justifie beaucoup plus par l'étude de l'homme que par les observations astronomiques primitives ou par une métallurgie encore dans l'enfance. Parmi les hommes d'une même race, on distingue en effet sept types, caractérisés très nettement au physique comme au moral. Les chiromanciens et les astrologues nous ont conservés à ce sujet des traditions qui ne sont pas à dédaigner, car elles font application d'une loi générale du septénaire, dont les Initiés doivent saisir toute la portée. Ils ne parviendront à la Maîtrise que s'ils se rendent compte que tout est à la fois *un*, *triple* et *septuple*. Essayons de stimuler par quelques schémas la sagacité du lecteur.

La Tri-Unité Septénaire

Piquées en triangle, trois rosettes de soie bleue décorent le tablier des Maîtres. Symboliquement, ce sont des anneaux que l'on se plaît à rapprocher et à entrelacer pour former une tri-unité qui se trouve être septénaire.



Rien de plus simple que ce tracé muet, évocateur de concepts philosophiques dont l'exposé fournirait le texte d'une série de copieux volumes. Contentons-nous ici d'indications concises, destinées à guider les aspirants à la vraie Maîtrise intellectuelle.

1° Cercle d'or. – Soleil ☉, centre immuable et fixe d'où rayonne toute activité. Esprit qui anime la matière. Le Soufre des alchimistes ⚡. Feu intérieur individuel. Générateur de couleur rouge : sang, action, chaleur et lumière.

2° Cercle d'argent. – Lune ☾, astre changeant, miroir réceptif des influences ; moule déterminant toute formation. La substance passive, épouse de l'esprit, le Mercure des Hermétistes ☿, véhicule de l'activité spirituelle qui pénètre toute chose. L'espace, couleur bleue : air, sentiment, sensibilité.

3° Cercle d'airain ou de plomb. – Saturne ♄, le dieu précipité du ciel, qui règne sur tout ce qui est pesant. Matérialité, positivisme, lourdeur réalisante. Couleur jaune, qui tend à s'obscurcir, en tournant au brun, puis au noir : la charpente osseuse, la base solide de toute construction, le roc qui fournit la Pierre brute, point de départ du Grand Œuvre.

4° Surface d'interférence de 1 et 2. – Le *Fils*, né du mariage du *Père* et de la *Mère*. Jupiter ♃, à qui est consacré l'étain, le plus léger des métaux. Opposé à Saturne qu'il détrône, ce dieu correspond à la spiritualité. C'est lui qui décide et ordonne, en projetant la foudre du courant volontaire. Couleur pourpre ou violette (complémentaire du jaune) : idéalité, conscience, responsabilité, gouvernement de soi.

5° Espace central, où les trois couleurs primitives se synthétisent en lumière blanche. – Étoile Flamboyante, Mercure des Sages ☿, quintessence. Le lien subtil de la personnalité. Éther vivant sur qui tout retentit. Le fluide des magnétiseurs, le grand agent magique.

6° Domaine d'interférence de 2 et de 3. – Vénus ♀, le cuivre, la vitalité, l'humidité génératrice des êtres. Couleur verte : douceur, tendresse, sensibilité physique.

7° Interférence de 1 et de 3. – L'activité matérielle, Mars ♂, le fer, le besoin d'action, la motricité qui dépense et qui consume l'énergie vitale. Le feu dévorant, couleur de flamme, jaune rouge écarlate : instinct de conservation, égoïsme, férocité, mais aussi puissance inlassable de réalisation.

Le septénaire ainsi esquissé se retrouve jusque dans les sept péchés capitaux, dont la distinction repose sur des données initiatiques :

1° L'orgueil, nuisible lorsqu'il procède d'une vanité frivole, se rattache au Soleil, qui éblouit les faibles.

2° La paresse, provient de la passivité lunaire, alanguie en inertie abusive.

3° L'avarice est le vice des saturniens³, prévoyants et prudents à l'excès.

4° La gourmandise se reproche par contre aux jupitériens, gens hospitaliers et généreux qui ne s'oublient pas eux-mêmes.

5° L'envie tourmente les mercuriens agités qui ne sont jamais satisfaits et ne peuvent s'empêcher d'ambitionner avec véhémence ce qu'ils ne possèdent pas.

6° La luxure naît de l'exagération des qualités de Vénus.

7° La colère, enfin, est le défaut de Mars, dont elle exalte la violence et les emportements.

On remarquera que 1 s'oppose à 6, 2 à 7 et 3 à 4, alors que 5 n'est en opposition avec personne en particulier, tout en assurant l'équilibre général.

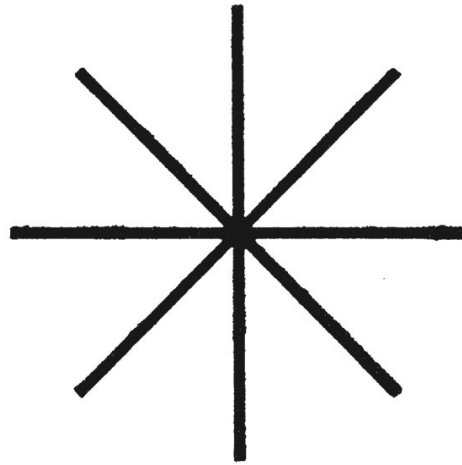
Il est à noter aussi que, si l'on supprimait l'un des sept péchés capitaux, le monde cesserait d'exister. Rien ne démontre mieux l'importance du septénaire, tel que le conçoivent les Initiés.

L'Équilibre

De la compréhension de sept, il est aisé de passer à l'intelligence de *huit*, si l'on a saisi exactement la signification des colonnes J.· et B.· – Sept est, en effet, à huit ce que J.· est à B.·.

Sept établit, fonde, crée, organise, coordonne, harmonise, produit.

Huit consolide, maintient, préserve, distribue l'ordre et conserve l'harmonie. C'est le nombre de la stabilité, ramenant à l'état statique ce qui émane de *sept* à l'état dynamique. *Sept* débrouille le chaos et construit le monde (Macroscome et Microcosme) dont *huit* règle la vie et le fonctionnement. Le progrès résulte de l'action septénaire qui dirige les mouvements combinés, mais les dynamismes s'opposent entre eux pour réaliser l'*équilibre*, comme l'indique l'idéogramme choisi par les *Acadiens* pour désigner les noms divins :



Nous ne sommes plus ici dans le domaine de l'initiative génératrice (J:.), dans l'instabilité motrice et agissante, car tout se contrebalance dans ce tracé, comme si toute action devait être neutralisée, en vue de stabiliser, autour d'un point fixe, un ensemble d'énergies mutuellement tenues en échec (B:.). *Sept* correspond à *Mars* ♂, l'ardeur agissante, et *Huit* à *Vénus* ♀, l'humidité qui entretient la Vie. *Sept* se rapporte au principe mâle fécondateur, au Feu universel invisible, qui anime et construit mystérieusement toutes choses, alors que *Huit* évoque la substance féminine fécondée, Isis, l'épouse d'Osiris, autrement dit la Nature, personnifiée par Ishtar, Astarté ou l'Arthémis d'Éphèse.

Or, la Grande Déesse, nourricière des vivants, était servie, selon les Phéniciens, par huit dieux secondaires, dits *Kabirim* (Forts, Puissants). Ce nombre est significatif, car il ne saurait s'appliquer aux agents coordinateurs du chaos, aux Causes secondes, constructives de la Tri-unité nécessairement septénaire. Conjuguées symétriquement, les oppositions agissantes se contrarient dans l'Octoade et visent à l'immobilité relative et à la fixité par rapport au centre. Les énergies en jeu sont donc essentiellement

conservatrices, si bien qu'il est permis de voir dans les *Kabirim* les Puissances qui assurent le bon fonctionnement du monde qu'elles ont contribué à construire. On les appelait au secours contre le déchaînement des éléments et les marins comptaient sur leur protection dans le péril de la tempête. Ils croyaient les voir se manifester au sommet des mâts sous forme de lueur, connue depuis sous le nom de feu Saint-Elme.

Le culte de ces divinités se transmet aux Grecs, qui instituèrent en leur honneur les Mystères de Samothrace ; puis la dévotion aux *Cabires* se répandit dans le monde romain.

Mais, en se vulgarisant, la doctrine initiatique primitive devait fatalement s'obscurcir. Les dieux trop énigmatiques des Syriens furent hellénisés en tant que fils ou petit-fils d'Héphaïstos, plus connu sous le nom de Vulcain, le dieu du travail souterrain et du feu intérieur. On leur attribua comme mère une fille de Protée, l'émanation marine qui prend toutes les formes vivantes, puisqu'elle n'est autre que l'humidité vitale. Ces enfants du Feu et de l'Eau terrestres prennent dans l'imagination l'aspect de gnomes forgerons, maniant marteau et tenaille. Ce sont eux qui provoquent l'ascension de la sève végétale, d'où leur affinité avec Déméter (Cérès) et Dionysos (Bacchus) ; ils deviennent, à ce point de vue, les génies de la fertilité.

Quel rôle ont-ils joué, en outre, dans les Mystères révélateurs des destinées de l'âme humaine ? Certaines gravures de miroirs étrusques nous apprennent que l'un des Cabires fut mis à mort par ses frères aînés, puis rappelé à la vie par Hermès avec le concours des meurtriers. Cette résurrection a été rapprochée de celle d'Hiram.

L'Octoade Solaire

Le nombre huit, qui est celui des Kabirim sémitiques, se retrouve dans l'emblème babylonien du Soleil, dont les rayons se répartissent en double croix. Verticaux et horizontaux, les uns sont rigides et se rapportent au quaternaire des éléments, de même qu'aux effets physiques de la lumière et de la chaleur. Les rayons obliques indiquent, au contraire, par leur ondulation qu'ils sont vivants ; et comme, de plus, chacun d'eux est triple, ils font allusion au duodénaire des divisions de l'écliptique, dont il sera question plus loin.

Le Soleil était envisagé comme l'un des sept grands agents coordinateurs du monde, mais on lui attribuait, en outre, une influence permanente essentiellement régulatrice. C'est lui qui assure l'ordre des saisons, la succession régulière du jour et de la nuit, si bien que tout fonctionnement normal fut, par extension, considéré comme son œuvre. Le dieu-lumière a horreur du désordre, qu'il réprime partout. C'est ainsi qu'il favorise le raisonnement lucide, qui coordonne les idées selon les lois d'une saine logique. Il modère de même les passions, afin qu'elles ne puissent troubler la sérénité dont il est le dispensateur. Il intervient enfin jusque dans l'organisme qui offusque Apollon lorsque tout n'y fonctionne pas à souhait. La médecine a donc été placée sous le patronage du dieu régulateur, dont le fils, Asclepios ou Esculape, a pouvoir de guérir en rétablissant l'harmonie du rythme vital, rendu discordant par la maladie.

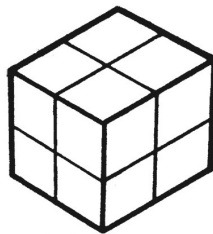
La vertu solaire tend à dissiper tous les maux ; elle fait pénétrer la clarté dans les esprits, la paix dans les âmes et restitue la santé aux corps. Son action est réparatrice, si bien que le Soleil a été considéré comme le grand ami des vivants, comme leur Sauveur ou

Rédempteur. En cette qualité, il convient de grouper son rayonnement en croix, ou mieux encore, en double croix. Le christianisme naissant s'est largement imprégné de ces notions fort anciennes.

Un soleil, dont les rayons forment huit faisceaux, décorait l'Orateur des Loges au XVIII^e siècle.

Cet emblème désigne très justement l'officier qui veille à l'application de la loi et doit faire la lumière dans l'esprit des néophytes sur les mystères de leur initiation.

Remarquons encore que notre chiffre 8 dérive de deux carrés superposés ☲ ou ☱. Cette dernière forme nous est donnée par le *Hhet* phénicien 𐤇 huitième lettre de l'alphabet primitif qui, simplifiée, est devenue notre *H* et, d'autre part, le chiffre 8. Cela nous ramène au *Carré long* qui représente la Loge, ou, plus exactement, le sanctuaire inviolable du suprême idéal maçonnique.



Le nombre 8 est d'ailleurs le cube de 2, ce que représente graphiquement la figure ci-contre, qui montre qu'un cube ne redevient cubique par multiplication qu'en réalisant l'Octoade, unité supérieure dans le domaine des trois dimensions. Huit devient ainsi le nombre de la cohésion constructive, source de solidité du Grand Œuvre maçonnique.

L'Ennéade ou triple Ternaire

Si, dans une Loge, 8 est le nombre de l'Orateur, 7 convient au Maître qui dirige les Travaux et 9 au F. Secrétaire, chargé du tracé assurant la continuité de l'œuvre.

1	2	3
4	5	6
7	8	9

Symboliquement, ce tracé s'exécute sur une planche divisée en 9 carrés dont l'ordre numérique détermine la signification.

Les trois rangées de chiffres correspondent aux grades d'*Apprenti*, de *Compagnon* et de *Maître*. Elles se rapportent aussi à l'*Idée*, à la *Volonté* et à l'*Acte*. Les colonnes verticales expriment, par contre, la triplicité inhérente à toute manifestation unitaire, laquelle se distinguent nécessairement trois termes :

1° Le *Sujet*, agissant, principe d'action, cause active, centre émanant, agent.

2° Le *Verbe*, l'activité, le travail, l'émanation radiante, la vertu agissante.

3° L'*Objet*, le résultat, l'œuvre accomplie, l'acte effectué.

En appliquant ces notions générales à chacun des termes du triple ternaire, on est conduit à des interprétations comme les suivantes :

1. Le principe pensant, centre d'émission de la pensée.
2. La pensée, l'action de penser.

3. L'idée, la pensée formulée ou émise.
4. Le principe voulant, centre d'émission de la volonté.
5. L'énergie volitive, l'action de vouloir.
6. La volition voulue, le vœu, le désir.
7. Le principe agissant, disposant du pouvoir exécutif, dirigeant et réalisant.
8. L'activité opérante.
9. L'acte accompli et sa répercussion permanente ; l'expérience du passé, semence de l'avenir.

Les mots se prêtent fort mal à rendre tout ce que suggère aux Initiés le groupement des chiffres. Nous sommes dans le domaine des secrets incommunicables : il faut découvrir par soi-même ce qui ne saurait s'inculquer ou faire l'objet d'une leçon s'adressant à la mémoire.

Il s'agit en somme de s'exercer au classement méthodique de nos conceptions, en évitant de confondre les domaines ou les catégories. C'est, pour une bonne part, ce qui s'appelle travailler sur la planche à tracer.

L'important est d'ailleurs de saisir la leçon qui se dégage des faits. Mais ceux-ci s'enchaînent dans leur accomplissement avec l'idée dont ils procèdent. Tout progrès tire son origine d'un rêve ou d'une utopie, qui, peu à peu, a pris consistance dans les esprits. L'idée devient alors l'*Impératrice* (Arcane III du Tarot)⁴ et se fait génératrice de la volonté (IV. *L'Empereur* du Tarot)⁵. Rencontrant l'approbation générale, le consensus moral (V. *Le Pape*), l'aspiration se répand et gagne en tension (VI. *L'Amoureux*)⁶. Désormais l'exécution s'impose et VII (*Le Chariot*) se met en mouvement d'accord avec VIII (*La Justice*)⁷, pour aboutir à IX (*L'Ermite*), le Sage, le Philosophe expérimenté, le Maître.

Pour les autres arcanes, se reporter au *Tarot des Imagiers du Moyen Âge* (Collection du Symbolisme).

Rien de sérieux, de durable, ne s'improvise. Il faut labourer, semer, laisser germer et croître la récolte, avant de pouvoir, très tardivement, rentrer une moisson mûrie à point. Poursuivre une réalisation immédiate est une erreur. Se précipiter sur l'appât du moment équivaut, le plus souvent, à lâcher la proie pour l'ombre. Avis aux politiciens prétendus réalistes ! Le Maçon doit être résigné à ne pas profiter lui-même de son travail initiatique. S'il laisse sur sa planche un tracé judicieux, l'exécution s'en produira en temps voulu. Le Maître de la Loge s'informe de l'heure pour ouvrir et fermer les Travaux : c'est là une leçon dont il importe de saisir la portée.

La Tradition

Comment les Maîtres travaillent-ils sur la planche à tracer ? Cette question, que le catéchisme se garde bien de résoudre, est d'une extrême importance. La planche, sur laquelle se dessine ce qui deviendra exécutoire, est fort mystérieuse, comme toutes les autres particularités de la Maîtrise, grade suprême de l'Initiation. Le bois, sur lequel les Maîtres tracent leurs plans à la Règle et au Compas, n'est pas le marbre ou l'airain où se grave l'histoire, ni même la brique aux inscriptions cunéiformes qui nous a conservé la science des Babyloniens. Chacun de nous possède son humble planche qui n'a rien d'impérissable. Nous y traçons notre testament constructif, l'ensemble de volontés qui seront exécutoires après nous, pour nos successeurs dans l'accomplissement du Grand Œuvre.

Le tracé s'effectue sous forme d'actes : c'est notre pensée vécue, notre volonté traduite en action, qui se dessinent sur la planche dont

s'inspireront les ouvriers de demain. Nous sommes influencés par nos prédécesseurs et nous influençons nos héritiers. Ils bénéficieront de notre pensée, qui se développera dans leur mentalité comme une graine que nous aurons semée. Ils puiseront dans notre volonté l'énergie nécessaire pour réaliser notre rêve.

Chacun de nous recueille un patrimoine intellectuel et moral qu'il a mission de faire fructifier, afin de le transmettre enrichi à la génération suivante. Telle est la *tradition* vénérable, la *Sainte Kabbale* des Initiés. Le Maître est comptable de ce trésor accumulé par les siècles. S'il comprend ce qu'ont voulu les plus nobles esprits et s'il veut à son tour, du fond de tout son être, la réalisation du même idéal, il devient par ce fait le digne émule des Sages discrets, qui, dès l'origine des sociétés humaines, n'ont cessé de conspirer en faveur du Mieux.

Le progrès ne s'accomplit que parce qu'il est voulu. Sachons donc nous associer corps et âme à la chaîne des volontés transmutatrices du Mal en Bien. Vivons pour l'Œuvre, en Maçons qui n'attendent leur salaire qu'en Chambre du Milieu.

Les Muses

Neuf sœurs, filles de l'Intelligence suprême (Zeus ou Jupiter) et de la Mémoire (Mnémosyne), personnifiaient aux yeux des Grecs les mystérieuses puissances inspiratrices des artistes et des poètes. Ces vierges, qui rendent l'homme sensible aux accords d'une harmonie délicate, sont dirigées par Apollon, le dieu des arts réalisateurs du Beau.

Or, nul n'est Maître s'il reste livré à lui-même et n'entre pas en communion avec ce qui, autour de lui, vibre harmoniquement. Tant

que nous ne percevons pas certaine musique hyperphysique, nous ne pouvons être appelés aux grandes réalisations. Même habile et instruite à sa manière, la brute ne saurait collaborer utilement au Grand Œuvre, car son activité se traduit en un travail par trop inharmonique.

Le Compagnon a dû s'instruire des arts libéraux⁸ pour s'élever à la Maîtrise ; comme adepte du 3^e degré, il s'assimile l'Art dans ce qui constitue son essence : il devient Artiste d'une manière générale, en puissance psychique, sinon matériellement en acte.

Pourvu que le Maître ou l'Artiste intérieur, sente, vibre, et soit en harmonie avec le Beau, peu importe ce qu'il extériorise par le geste, car il émet une radiation bénéfique, certaine de trouver son utilisation. Il trace sur sa planche des figures qui ont la valeur de pentacles.

Familier aux Hermétistes, ce terme désigne un tracé symbolique, plus ou moins complexe, en lequel se concentre toute une philosophie. L'ancienne magie en faisait un copieux usage : elle prétendait conjurer démons et maladies par la vertu de figures appropriées, gravées sur des amulettes. De nos jours, l'Église a fait du crucifix un pentacle qui met le diable en fuite, pour ne point parler d'innombrables médailles, toutes miraculeusement efficaces en leur domaine. En réalité, la vertu pentaculaire réside dans l'idée, les sentiments générateurs d'énergie ou l'état d'âme que l'image évoque. Par elle-même, celle-ci n'est pas agissante, puisqu'il est entendu chrétiennement qu'en ce domaine la foi est seule opérante.

Mais que dire d'un pentacle invisible, tracé par toute une vie d'efforts mis au service d'un idéal supérieur ? Il ne s'agit plus ici d'enfantillages de grimoire, mais du renforcement de la puissance secrète des Initiés. Celle-ci n'a jamais résidé dans leur nombre, ni dans l'organisation judicieuse de leurs groupements, mais

uniquement dans la valeur de ce qu'ils ont su tracer sur leur planche énigmatique.

Les Muses sont les institutrices qui nous enseignent à déchiffrer les hiéroglyphes initiatiques et à lire ainsi dans le livre éternel de la Tradition sacrée. Elles inspirent l'artiste, le musicien, le chantre, le poète, mais aussi et surtout le Penseur, car la pensée correspond au plus subtil des Arts, auquel nul ne s'élève, s'il ne s'est mis à l'école d'Apollon et des neuf sœurs, sereines dispensatrices de rythmes justes et de mesures harmonieuses. C'est ainsi que la lyre d'Amphion rendait des accords si parfaits que leur action rassembla les pierres des murs de Thèbes, qui s'ajustèrent d'elles-mêmes pour entourer la ville sainte d'un inébranlable rempart.

Il faut savoir comprendre la vérité qui s'adresse à nous en un langage de fable.

Le Carré de Saturne

Les nombres peuvent être disposés en carrés, de telle manière qu'en les additionnant horizontalement, verticalement ou en diagonale, on obtienne invariablement la même somme. On forme ainsi des *carrés magiques*, dont le plus simple se limite aux neuf premiers nombres et correspond à Saturne selon les occultistes. Il groupe en croix les nombres impairs et relègue aux angles les nombres pairs.

8	1	6
3	5	7
4	9	2

Si puérile qu'elle paraisse, toute combinaison de chiffres est instructive ; mais il est parfois difficile d'en dégager un enseignement initiatique. En ce qui concerne le classique Carré de Saturne, notre attention doit se porter tout d'abord sur la colonne centrale, qui nous donne le commencement, le milieu et la fin de la série des nombres à un seul chiffre. Cela nous autorise à rapporter [1], [5] et [9] à l'Apprenti, au Compagnon et au Maître, qui seraient placés entre les colonnes J.: [8, 3, 4] et B.: [6, 7, 2]. L'Apprenti aurait ainsi à distinguer [8] de [6] ; puis à concilier l'antagonisme des deux chiffres. Or, 8 et 6 signifient Raison et Sentiment, Rigueur, Justice, Sévérité, en opposition avec Douceur, Bonté, Indulgence.

Au Compagnon se recommande une distinction analogue entre [3] et [7], entre la conception théorique et abstraite, s'inspirant de l'idéalité pure : [3] et l'exécution pratique, concrète, tenant compte de toutes les contingences : [7].

Le Maître enfin, tracera ses plans en conciliant le positivisme mathématique, froidement observateur et calculateur : [4] avec des dons subtils d'intuition et de prévision divinatoire de l'avenir : [2].

Le mystère, l'inconnu encore inexploré : [2] s'oppose d'ailleurs diagonalement à : [8], chiffre impliquant logique, ordre, loi, domaine intelligible tombant sous le rayonnement du Soleil. – Même opposition entre [4] et [6] : le vouloir positif qui ordonne [4]

et l'aspiration sentimentale se traduisant par la passivité du désir [6].

Si l'initiation part du raisonnement de l'Apprenti, exercé dans les limites étroites du cercle que décrit le Compas : [8], c'est pour aboutir à la voyance du Maître : [2], qui sonde les profondeurs de l'infini et fait jaillir la lumière du sein des ténèbres.

Les Séphiroth

Tradition se dit *Qabbalah* en hébreu : aussi la Kabbale est-elle une philosophie qui se transmettait initiatiquement de génération en génération. Elle se base sur des spéculations numériques, que résume la théorie des *Séphiroth* (Nombres), dont l'ambition est de relier le Relatif à l'Absolu, le Particulier à l'Universel, le Fini à l'Infini, ou la Terre au Ciel. Cette jonction s'opère par l'entremise de la décade, dont chaque terme a reçu des dénominations caractéristiques.

1. KETHER, *Couronne ou Diadème*. – Unité, Centre, Principe dont tout émane et qui renferme tout en puissance, en germe ou en semence. Le Père, source, point de départ de toute activité. Agent pensant et conscient qui dit : Ehyeh : *Je suis* !

2. C'HOCMAH, *Sagesse*. – Pensée créatrice, émanation immédiate du Père : son premier né, Fils, Parole, Verbe, Logos ou Suprême Raison.

3. BINAH, *Intelligence, Compréhension*. – Conception et génération de l'Idée, Isis, Vierge Mère, qui enfante les images originelles de toutes choses.

4. C'HESED, *Grâce, Miséricorde, Merci* ; ou GEDULAH, *Grandeur, Magnificence*. – Bonté créatrice appelant les êtres à l'existence.

Pouvoir qui donne et répand la vie.

5. GEBURAH, *Rigueur, Sévérité* ; PEC'HAD, *Punition, Crainte* ; ou DIN, *Jugement*. – Gouvernement, administration de la vie donnée. Devoir, domination de soi-même. Morale qui retient. Discrétion, réserve obligeant à se limiter.

6. TIPHERETH, *Beauté*. – Idéal selon lequel les choses tendent à se construire. Sentiment, Désir, Aspirations, Volitions à l'état statique.

7. NETSAH, *Victoire, Triomphe, Fermeté*. – Le Discernement qui débrouille le chaos, coordonne les forces constructives du monde, dirige leur application et assure le Progrès. Le Grand Architecte de l'Univers.

8. HOD, *Splendeur, Gloire* – La Coordination, la Loi, la Justice immanente, la Logique des choses. Enchaînement nécessaire de causes et d'effets.

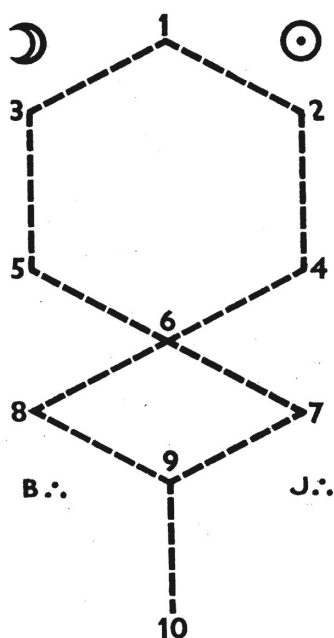
9. JESOD, *Base, Fondement*. – Plan immatériel selon lequel tout se construit. Potentialités latentes. Planche à tracer. Fantôme préexistant à ce qui doit devenir.

10. MALCUT, *Royaume*. – La Création. La Roue du perpétuel Devenir. L'Apparence, la Phénoménalité. La Matière, source d'illusion et d'imposture.

La dixième Séphire ramène à l'unité les neuf précédentes. Elle figure le sol, sur lequel se dresse le porteur de la *Couronne*, c'est-à-dire l'Homme universel, le Grand Adam spirituel, dont le corps se distribue comme suit entre les autres Séphires : *Sagesse*, cerveau, *Intelligence*, gorge, organes de la parole, *Grâce*, bras droit, *Rigueur*, bras gauche, *Beauté*, poitrine, cœur, *Victoire*, jambe droite, *Splendeur*, jambe gauche, *Base*, organes de la génération.

La décade séphirotique était aussi comparée à un arbre, rappelant l'*arbre de Vie* des anciennes cosmogonies. Le schéma ci-dessous correspond à cette conception.

Les trois premières Séphires constituent une triade intellectuelle qui se reflète dans une seconde triade morale ou psychique, laquelle est soutenue par une dernière triade dynamique ou physique. La colonne centrale, 1, 6, 9,10 est neutre ou androgyne, conciliatrice des oppositions de droite et de gauche, 2, 4, 7, figurant la colonne J.:. masculine-active, et 3, 5, 8, la colonne B.:. féminine-passive.



Le symbolisme maçonnique concorde avec la Kabbale en ce qu'il a d'essentiel. Il est intéressant à ce point de vue d'établir un rapprochement entre l'arbre des Séphiroth et la hiérarchie des officiers d'une Loge.

1. La *Couronne* occupe la place du V.:. M.:. dirigeant les Travaux, que les branches de l'Équerre relient à 2, *Sagesse, Raison, Orat.:*, et à 3, *Intelligence, Compréhension qui enregistre, Secrét.:*.

4, *Grâce*, et 5, *Rigueur*, correspondent à l'Hosp.·. et au Très.·. ; mais ces officiers devraient intervertir leurs places pour rester dans la logique du système séphirotique.

6, *Beauté*, convient au M.·. des Cér.·., ordonnateur de tout ce qui tient aux formes.

7, *Victoire*, *Fermeté*, et 8, *Splendeur*, *Ordre*, s'associent au 1^{er} et au 2^e Surv.·., alors que 9, *Base* ou *Fondement* se rapporte au F.·. Exp.·., gardien des traditions.

Enfin 10, *Royaume* ou *monde prof.·.*, est le domaine du F.·. Couv.·., qui veille extérieurement à la sécurité des travaux.

Sagesse, *Force*, *Beauté*, les trois piliers qui soutiennent symboliquement le Temple, résument, en outre, la théorie des Séphiroth, en la dégageant des subtilités métaphysiques, auxquelles les anciens Maçons constructeurs tenaient à échapper. Leur formule simplifiée se contente d'attribuer à la *Sagesse* (2^e Séphire), la conception du travail maçonnique, dont l'exécution est confiée à la *Force* (7^e Séphire), alors que la *Beauté* (6^e Séphire) a mission d'orner, d'agrémenter et de mettre ainsi toute chose définitivement au point.

La Puissance Magique

Le nombre *Onze* a été considéré comme tout particulièrement mystérieux, sans doute parce qu'il réunit en lui 5 et 6, chiffres du Microcosme et du Macrocosme⁹, dont le schéma suivant précise la portée :

L'étoile centrale est celle du génie humain, de l'intelligence appliquée, servie par des organes de perception et d'action. Placé au cœur du monde en grand (Macrocosme), cet astre devient ce qu'on pourrait appeler la *Grande Étoile Flamboyante*. Il s'agit, en d'autres

termes, de l'Homme en possession du maximum de ses moyens de réalisation, disposant de la *Force* exécutive qui se rattache à la 7^e Séphire, et que l'Arcane XI du Tarot représente sous les traits d'une femme victorieuse d'un lion¹⁰.



Mais l'esprit individuel humain ne triomphe (7^e Séphire) qu'en tant que centre agissant de l'âme universelle, donc en renonçant à tout égoïsme pour se mettre sans réserve au service du Grand Tout. L'Initié véritable tend à concentrer sur lui les énergies diffuses d'une vaste ambiance ; il dispose ainsi d'une manière très réelle, d'une puissance illimitée, provenant des dieux¹¹, au sens initiatique du mot. Le Maçon, qui s'est voué de toute son intelligence et de tout son cœur à l'exécution du plan de l'Architecte Suprême, peut accomplir un travail de beaucoup supérieur à ses moyens personnels : il n'est pas seul, car avec lui se solidarisent toutes les énergies que stimule la même bonne volonté. La *Chaîne d'Union* est effective pour tout adepte sincère, qui, ayant réalisé l'équilibre : 8, reçoit dans la mesure où il donne, en bénéficiant du courant qu'il a su établir en le transmettant.

Pour compléter l'étude du nombre *Onze* il est bon, après l'avoir envisagé comme la somme de 5 et 6, de le décomposer en 4 et 7 ; 3 et 8 ; 2 et 9 ; 1 et 10, en attribuant à ces chiffres la valeur initiatique qu'ils tirent du triple ternaire et de l'Arbre des Séphiroth.

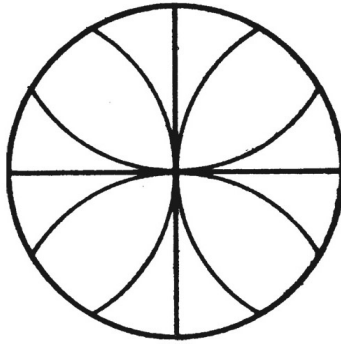
4 et 7 font résulter la puissance de 11 d'un vouloir énergétique, inébranlablement fixe et positif : 4, associé au discernement qui, mettant chacun à sa place, sait diriger avec tact et commander en établissant l'harmonie : 7.

3 et 8 visent la judicieuse application du pouvoir agissant de 11, grâce à laquelle il se développe et se maintient. C'est l'Intelligence : 3, assurant la bonne administration : 8.

2 et 9 font remonter la force initiatique : 11 au rayonnement de la Sagesse : 2, accumulé sur la planche à tracer : 9. L'Initié conspire en concentrant les irradiations diffuses : il influence occultement ce qui doit devenir : c'est là le secret de son irrésistible pouvoir.

1 et 10 nous montrent enfin en 11 la synthèse de la décade. Ramené à l'unité, le Tout se prête à l'accomplissement des merveilles de la « chose unique » dont traite la Table d'Émeraude d'Hermès Trismégiste. Pénétrons jusqu'au centre et tout nous obéira.

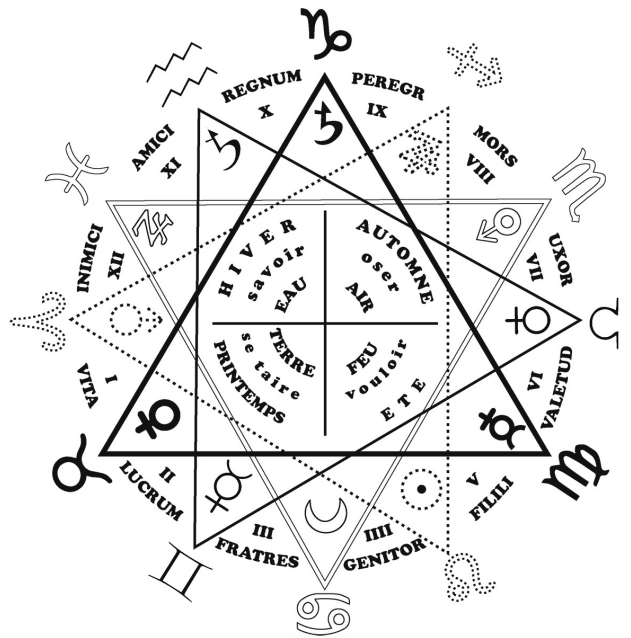
Le Duodénaire



Douze correspond à la division la plus ancienne et la plus naturelle du cercle, donnée par les deux diamètres qui se coupent à angle droit et par quatre arcs, de même rayon que la circonférence, tracés en prenant comme centre les extrémités de la croix.

Cette division a été appliquée au ciel où elle détermine douze espaces égaux que le Soleil parcourt avec régularité dans sa course annuelle apparente autour de la Terre. Les constellations qui coïncidaient jadis avec ces espaces leur ont donné leur nom, tirés d'animaux, ou d'êtres animés. Ainsi se forme le duodénaire zodiacal, dont le symbolisme est d'une extrême importance, car l'année devient le prototype de tous les cycles, allégorisant aussi bien les phases de la vie humaine, que celles de l'Initiation.

Dans les Mystères de Cérès, l'Initié partageait, en effet, les destinées de la graine confiée au sol. Comme elle, il devait subir l'influence solaire pour se développer et fructifier, puis repasser par chaînement de métamorphoses dont résulte la révolution circulaire de la vie. Chaque signe du Zodiaque prend, à ce point de vue, une signification particulière, que nous nous efforcerons de fixer, après avoir fourni quelques indications générales sur le symbolisme des douze signes.



La figure ci-contre résume les traditions relatives au Zodiaque, dont les signes se relient au septénaire des planètes, en ce sens que le Soleil ☉ a son domicile dans le *Lion* ♌ et que la Lune ☾ est chez elle dans le *Cancer* ♋. Les autres domaines ou sphères d'influence se répartissent comme suit :

Mercure	♿	Gémeaux	♊	et	Vierge	♍
Vénus	♀	Taureau	♉	et	Balance	♎
Mars	♂	Bélier	♈	et	Scorpion	♏
Jupiter	♃	Poissons	♐	et	Sagittaire	♐
Saturne	♄	Verseau	♑	et	Capricorne	♑

Chaque signe participe, d'autre part, de la nature de l'un des quatre Éléments, d'où la classification suivante :

	FEU			
	TERRE			
	AIR			
	EAU			

Chaque signe est ainsi caractérisé par une Planète et par un Élément. Voyons ce qui se dégage de ces données par rapport à l'Initiation.

Douze pentacles unissant l'Élément et la Planète au signe correspondant nous aideront à élucider la question.

BÉLIER. *Feu, Mars.* – Il s'agit du Soufre des Alchimistes ☿, feu constructif intérieur, stimulant toute croissance et tout développement. Engourdi durant l'hiver, il se réveille au printemps, fait germer la graine et provoque l'éclosion des bourgeons. Il représente l'initiative individuelle, qui se déclenche sous l'impulsion d'une influence extérieure générale, comme l'énergie emprisonnée dans le germe entre en œuvre au signal du Soleil. – *L'ardeur initiatique conduisant à rechercher l'Initiation.*

TAUREAU. *Terre, Vénus.* – Le Sel Θ, matière réceptive en laquelle la fécondation s'est effectuée. L'élaboration intérieure. – *Judicieusement préparé, le récipiendaire a été admis aux épreuves.*

GÉMEAUX. *Air, Mercure.* – Les enfants de la Terre fécondée par le Feu. Le double *Mercure* des Alchimistes symbolisé par deux Serpents ou par un serpent à deux têtes. La vitalité constructive et organisante. La sublimation de la matière dans la fleur qui s'épanouit. – *Le néophyte reçoit la lumière.*

CANCER. *Eau, Lune.* – La sève gonfle les formes qui atteignent leur plénitude. La végétation est luxuriante. C'est la saison des feuilles, des herbes et des légumes, mais les grains et les fruits restent verts. Les jours sont longs : la lumière abonde. – *L'Initié s'instruit en s'assimilant l'enseignement initiatique.*

LION. *Feu, Soleil.* – L'ardeur sulfureuse et intérieure du Bélier s'étant acquittée de sa tâche constructive, le Feu extérieur intervient pour dessécher et tuer ce qui n'est que construction aqueuse, pour cuire et mûrir l'enveloppe des germes ignés. La Raison implacable exerce sa critique rigoureuse sur toutes les notions reçues. – *L'Initié contrôle par lui-même avec sévérité les idées qui ont pu le séduire.*

VIERGE. *Terre, Mercure.* – La substance fécondée, épouse virginale du Feu fécondateur, accouche et retrouve sa virginité. La moisson est mûre, la chaleur moins torride. – *Ayant fait son choix parmi les matériaux de construction, l'Initié les assemble pour les dégrossir et les tailler en vue de leur destination.*

BALANCE. *Air, Vénus.* – Équilibre des forces constructives et destructives. Maturité : le fruit dans toute sa saveur. – *Le Compagnon en état de déployer son maximum d'activité utilement appliquée.*

SCORPION. *Eau, Mars.* – La masse aqueuse fermente. Les éléments de la construction vitale se dissocient, attirés vers de nouvelles combinaisons. Désorganisation révolutionnaire. Le Soleil précipite sa chute vers l'hémisphère austral. – *Complot des mauvais Compagnons. Hiram est frappé à mort.*

SAGITTAIRE. *Feu, Jupiter.* – L'esprit animateur s'est dégagé du cadavre et plane dans les hauteurs. La nature prend un aspect désolé. – *Les ouvriers abandonnés sans direction se lamentent. Ils se dispersent pour chercher le corps du Maître assassiné.*

CAPRICORNE. *Terre, Saturne.* – Rien ne vit plus : la substance terrestre est inerte, passive, mais fécondable à nouveau. – *Le*

tombeau d'Hiram est découvert, grâce à la branche d'Acacia, seul vestige de la vie disparue.

VERSEAU. *Air, Saturne.* – Les éléments constructifs se reconstituent dans la terre reposée qui se prépare à de nouveaux efforts générateurs. Elle se sature de dynamisme vitalisant. – *Le cadavre de l'Architecte est mis à jour et la chaîne se forme pour le ressusciter.*

POISSONS. *Eau, Jupiter.* – La glace se rompt ; les neiges fondent, abreuvant le sol de liquides propres à être vitalisés. Les jours allongent rapidement, le règne de la lumière s'affirme. – *Hiram est relevé ; il reprend conscience : la Parole Perdue est retrouvée.*

Le Cercueil d'Osiris

Une loi unique régissant l'Univers, tout s'y construit d'après les mêmes principes d'architecture. On doit donc retrouver en petit ce qui existe en grand. Partant de cette donnée, les anciens ont établi un rapport d'analogie entre les signes du Zodiaque du Macrocosme et les parties du corps du Microcosme. Il en résulte les correspondances suivantes :

♈ *Bélier*, tête, crâne, cerveau.

♉ *Taureau*, cou, maxillaires, vertèbres cervicales, bouche, gorge, organes de la parole.

♊ *Gémeaux*, bras, omoplates, clavicules et muscles moteurs. Organes d'action extérieure, de travail et de réalisation.

Ce premier ternaire se ramène donc à la formule : Pensée-Parole-Action.

Il se rapporte à l'esprit ou à l'Intelligence et à ses manifestations.

♋ *Cancer*, poitrine, cage thoracique, poumons, organes de la respiration, qui entretiennent la vie en la renouvelant

continuellement.

♌ *Lion*, cœur, épigastre, plexus solaire, vertèbres dorsales. La circulation du sang, qui répand l'ardeur vitale dans tout le corps.

♍ *Vierge*, abdomen, vertèbres lombaires, intestins, nutrition, source de régénération continue des tissus.

Ce second ternaire, qui n'a plus rien d'intellectuel, est entièrement d'ordre vital. Il s'applique à la production et à la répartition de la vie, de même qu'à la réparation de l'usure résultant du fonctionnement vital.

♎ *Balance*, hanches, os du bassin, reins, organes de sécrétion et d'élimination. Maintien de l'équilibre vital, grâce au rejet des éléments usés.

♏ *Scorpion*, anus, pubis, organes sexuels, reproduction, perturbations résultant du rut.

♐ *Sagittaire*, cuisses, fémur (assiette, base du tronc). La fibre musculaire, son élasticité et ses réserves dynamiques. Magnétisme animal.

Ce troisième ternaire correspond plus particulièrement à l'instinct qui assure la police de l'organisme, perpétue l'espèce et provoque entre individus les attractions et répulsions irraisonnées, effet des polarisations sexuelles.

♑ *Capricorne*, les genoux et, par extension, les articulations en général. Ligaments. Ce qui relie les os entre eux et leur permet d'obéir aux muscles. Le ciment du symbolisme constructif.

♒ *Verseau*, les jambes, leurs deux os et, par extension, le tissu osseux. Les organes de locomotion permettant aux hommes de se rapprocher et de collaborer.

♓ *Poissons*, les pieds qui permettent de se tenir debout. La station verticale, marque de supériorité sur les animaux.

Ce dernier ternaire semble faire allusion à la vie sociale. Respect de la hiérarchie (genou qui plie), Conservatisme, Religion. Liberté, Progrès (jambes qui marchent). Dignité de l'individu, respect de soi-même, culte de l'Hominalité.

L'Adam Kadmon

Douze clôt le cycle des nombres sur lesquels s'exerçaient de préférence les spéculations philosophales. Aux douze travaux d'Hercule et aux douze signes du Zodiaque, on faisait correspondre autant de phases de l'accomplissement du Grand Œuvre. Mais comme douze ferme le cercle, treize s'en trouve exclu, d'où le caractère néfaste attribué à ce chiffre, auquel le Tarot associe l'image de la Mort fauchant tout ce qui ne possède qu'une existence éphémère.

En réalité, si l'on tient à pousser l'étude des nombres au-delà du duodénaire, il faut se baser sur le triple ternaire de la planche à tracer et envisager à sa suite un nouveau groupement par 9.

1	2	3
4	5	6
7	8	9

10	11	12
13	14	15
16	17	18

Ces triples ternaires ou ennéades peuvent se superposer, si bien que 10, 11, 12, prennent la valeur symbolique de 1, 2, 3, et ainsi de suite des autres chiffres. Mais correspondance et analogie ne sont pas identité : il s'agit donc de procéder à une transposition des significations, en considérant les neuf premiers nombres comme se rapportant, dans leur ensemble, à l'Homme type métaphysique ou abstrait, à l'*Adam Kadmon* des Kabbalistes, Adam supérieur ou céleste, qu'ils opposent à l'Adam inférieur ou terrestre, Homme collectif, concret, auquel se rapporte l'ensemble du second triple ternaire.

L'unité de l'Adam céleste résulte d'une triple tri-unité, qui se déduit de la proposition : *Je pense*. Ces deux mots impliquent, en effet, un sujet pensant : 1, cause qui n'est tel que parce qu'il pense : or, on ne saurait penser : 2, acte, qu'en pensant quelque chose : 3, effet. Mais si nous distinguons logiquement la cause de l'acte et de l'effet, il y a là dans la réalité une trinité unitaire, qui se trouve nécessairement à la base de tout. Du domaine de la pure idéation, elle se transporte en celui de la volition, car, si je pense, j'en ai conscience et je suis consentant : je veux penser : 4, cause voulante. Mais, ici encore, je ne veux qu'en faisant acte volontaire : 5 et en voulant quelque chose : 6. Ce n'est pas tout : la volonté ne s'exerce pas dans le vide : son commandement s'applique à des forces dont elle est génératrice : 7, qu'elle fait agir : 8 et qu'elle accumule : 9.

Tout cet ensemble se synthétise en 10, monade spirituelle dont procède l'Adam terrestre. L'action propre de cette monade sera 11 et le résultat immédiat de cette action, 12.

Quant au nombre 13, nous en pénétrons la signification en nous reportant à la 4^e Séphire. Or celle-ci correspond à la Bonté qui répand la Vie, alors qu'à 13 se rattache une idée de mort, donc de destruction de la Vie. L'opposition semble irréductible et cependant

la vitalité collective du Grand Adam terrestre (Règne hominal) s'alimente du contenu libéré par la dissolution du contenant. La Mort ne détruit pas l'énergie vitale, qu'elle se borne à faire rentrer dans la circulation générale : 14. L'Arcane XIV du Tarot représente, en effet, la *Tempérance* sous les traits d'un ange qui transvase incessamment le fluide vital universel d'une amphore dans l'autre. Ce fluide détermine d'ailleurs les polarisations sexuelles qui gouvernent la vie animale et correspondent au dieu *Pan* : 15, baptisé *Diable* au Moyen Âge (Arcane XV du Tarot).

Le discernement harmonisateur : 7 fait place dans l'Adam terrestre à l'aveuglement de l'égoïsme : 16 qui déchaîne la lutte pour la Vie. La Justice : 8 ne règne ainsi que dans le ciel, sans que cependant la Terre soit vouée à une complète anarchie, car l'intérêt collectif influence les individus et leur inspire une esthétique : 17 représentée par les Étoiles de l'Arcane XVII du Tarot. L'expérience théorique : 9 n'obtiendrait cependant jamais la sanction du fait, si la douleur ne venait l'imposer. À demi éclairée, l'Humanité progresse, mais c'est sous l'aiguillon d'une dure nécessité. Le travail s'accomplit, mais non de plein gré : il s'impose, il est forcé. Cet état de déchéance correspond à 18 et au sentier de la Vie, sur lequel tombe l'incertaine clarté de la *Lune* dans l'Arcane XVIII du Tarot.

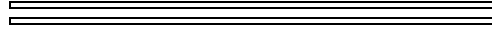
Mais notre esclavage doit prendre fin, car un Rédempteur : 19 nous est promis. L'Arcane XIX l'identifie avec le *Soleil* qui éclaire définitivement les hommes en les convertissant à la saine raison. Ce sera l'avènement de la Vraie Lumière, dont le rayonnement sera régénérateur, comme le montre l'Arcane XX (Le Jugement), si bien qu'il en résultera l'harmonie universelle du *Monde* régénéré (Arcane. XXI). Le Temple idéal, que construisent les Maçons, est ainsi représenté par le nombre 21, synthèse d'un triple septénaire ou d'un septuple ternaire.

Ces indications trouvent leur commentaire graphique dans le Tarot, dont l'étude fournit la matière d'un ouvrage intitulé : *Le Tarot des Imagiers du Moyen Âge*.

-
1. Voir *L'Apprenti, La Franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes*, Livre I, Éditions J'ai lu, 2015, p. 146.
 2. Voir *L'Apprenti, La Franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes*, Livre I, Éditions J'ai lu, 2015, p. 47.
 3. Type humain particulier, de même qu'il existe des jupitériens, des mercuriens, des martiens, des solariens, des lunariens et des vénusiens.
 4. Voir *L'Apprenti, La Franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes*, Livre I, Éditions J'ai lu, 2015, p. 169.
 5. Voir *Le Compagnon, La Franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes*, Livre II, Éditions J'ai lu, 2015, p. 104.
 6. Voir *Le Compagnon, op. cit.*, p. 38.
 7. Voir *L'Apprenti, op. cit.*, p. 142.
 8. Voir *Le Compagnon, La Franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes*, Livre II, Éditions J'ai lu, 2015, p. 146.
 9. Voir *Le Compagnon, La Franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes*, Livre II, Éditions J'ai lu, 2015, p. 134-135.
 10. Voir *L'Apprenti, La Franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes*, Livre I, Éditions J'ai lu, 2015, p. 169.
 11. Tout ce qui agit invisiblement a jadis été divinisé.

VII^e PARTIE

LES PRÉROGATIVES DE LA MAÎTRISE



« ... La Maîtrise est un sommet. Elle n'est pas à la portée du premier venu. »

O. W.

LES PRÉROGATIVES DE LA MAÎTRISE

Le Chapeau

Le Maître qui, au XVIII^e siècle, dirigeait les Travaux de sa Loge, restait couvert en signe d'autorité. Les FF.°. élevés au 3^e degré se couvraient de même en Chambre du Milieu, s'affirmant ainsi les égaux de leur Président. Les loges anglo-saxonnes ignorent actuellement cette coutume, qui s'est maintenue en Allemagne en se généralisant, si bien que tous les FF.°, même les Apprentis, arborent en Loge le chapeau de cérémonie. Mais ce n'est plus une manifestation d'égalité, le rituel prescrivant de se découvrir dès qu'il est fait mention du Grand Architecte de l'Univers.

Symboliquement, tout l'intérêt du chapeau se limite au fait qu'il remplace la *Couronne* (Kether, 1^{re} Séphire des Kabbalistes). Emblème de la souveraineté, il a la mission de faire comprendre à celui qui le porte qu'il n'est pas un chef ayant pouvoir de commander arbitrairement selon ses appréciations personnelles. Un souverain doit régner et non exercer un commandement. Or, on ne règne qu'en traduisant la volonté générale. Le Maître ne dirigera donc pas sa Loge à son idée, mais il s'inspirera des aspirations les plus élevées de

la collectivité. C'est l'idéalité collective qui forme le diadème lumineux, couronnement de l'arbre des Séphiroth, que devait rappeler jadis le tricorné du Maître de la Loge.

De nos jours, dans nos Loges latines, les Maîtres ne se couvrent plus que pour travailler au 3^e degré. Tous affirment ainsi qu'ils sont capables de tenir le premier Maillet et de se comporter, le cas échéant, en dignes souverains initiatiques.

Sachant faire abstraction de soi, le Maître devient, en effet, apte à régner, non en despote ou en potentat vulgaire, mais en adepte de l'Art Royal, digne d'occuper le trône de Salomon, le plus sage des rois. L'individu qui se domine lui-même et ne subit aucun entraînement s'élève à la royauté des Initiés. Comme rien ne lui commande, il est libre et ne se détermine que sous l'influence de la raison la plus éclairée.

Tout Maître doit s'efforcer de réaliser cet idéal, qui lui confère des prérogatives importantes, dont le port du chapeau n'est qu'un symbole subtil dans son apparence assez grossière.

La Souveraineté des Maîtres

En Maçonnerie, nulle autorité n'est supérieure à celle du Maître. Au-dessus du Maître il n'y a rien. Celui qui dirige les Travaux de la Loge n'est rien de plus que les autres Maîtres et leur doit compte de l'accomplissement de sa fonction. Un Grand Maître n'est lui-même qu'un délégué des Maîtres et c'est en leur nom et sous leur contrôle qu'il gouverne une fédération de Loges.

Un gouvernement maçonnique ne possède d'ailleurs aucun pouvoir par lui-même. Il est l'exécuteur pur et simple de la volonté de ses commettants et son rôle se borne à la gestion des intérêts

collectifs. Mais les Loges n'ont aucune impulsion à recevoir d'une administration commune. Si elles éprouvaient le besoin d'être dirigées, c'est qu'elles ne seraient encore que des embryons de Loges, des ateliers ne sachant pas travailler par eux-mêmes, d'où nécessité de les diriger et de les tenir en tutelle.

Il n'en sera jamais ainsi d'une Loge véritable que gouvernent les Maîtres animés de l'esprit d'Hiram, car le travail n'y chômera jamais et il portera tous les fruits qu'on est en droit d'espérer, en dehors de toute stimulation extérieure.

La Loge autonome est le seul organisme fondamental de la vie maçonnique. Ce sont les Loges travaillant maçonniquement qui constituent entre elles la Maçonnerie universelle, dont les Grandes Loges et les autres juridictions ou puissances maçonniques ne sont parvenues, depuis 1717, qu'à compromettre l'existence, en multipliant les dissensions et les schismes. Or, la vraie Maçonnerie ne comporte pas de division, car il est de son essence d'être unie. Mais l'Unité maçonnique n'est réalisable qu'entre Loges libres, non assujetties aux législations arbitraires des groupements locaux. S'il convient aux Loges de former entre elles des confédérations, il leur est loisible de se soumettre à une commune obédience ; mais un groupe de Loges ne peut légiférer que pour son propre compte et n'a pas le droit de juger d'autres groupes analogues. Qui condamne autrui se condamne soi-même, en s'excluant de l'universalité : c'est là une loi nécessaire, bien que trop souvent méconnue, de la pure et authentique Franc-Maçonnerie.

Il importe donc que les Maîtres préposés à la direction et au gouvernement des Loges aient conscience de leur souveraineté, dont ils doivent se montrer jaloux. Ils n'ont à obéir qu'aux décisions prises dans l'intérêt commun et doivent formellement refuser de subir des fantaisies législatives contraires à l'esprit maçonnique.

Sous ce rapport, le véritable Maître sait juger, ou sa réception au 3^e degré n'a été qu'une grotesque simagrée. Celui en qui Hiram a trouvé un corps devient réellement Maître en Maçonnerie et ne s'incline devant aucun commandement ; l'esprit recteur de l'institution est en lui, et l'inspire dans tous ses actes de souveraineté.

Mais il est difficile d'être Maître ; aussi les Loges qui se sentent dirigées à tâtons cherchent-elles au dehors la direction absente à l'intérieur. Elles se subordonnent alors à une « Obédience », ce qui est la négation même de la Franc-Maçonnerie, suprême école de liberté.

L'idéal vers lequel nous devons tendre étant ainsi formulé sans réticence, il importe de rappeler qu'en pratique l'acceptation d'une discipline rend seule possible la collaboration. Il est donc plus sage de se soumettre à une règle critiquable, que de prétendre n'agir qu'à sa tête. Le véritable Maître saura discerner et n'agira qu'en s'inspirant du bien réel de l'Ordre. Il n'oubliera d'ailleurs jamais le respect que tout Initié doit à la loi, si imparfaite soit-elle¹.

L'Émancipation

L'indépendance des Loges et la souveraineté des Maîtres s'affirment dès la fondation de l'atelier. Celui-ci se constitue de par la volonté des Maîtres qui se sont unis en vue de la création d'un nouveau foyer de vie maçonnique. Ces Maîtres exercent en cela un droit imprescriptible de la Maîtrise et ce sont eux qui légitiment la Loge qu'ils fondent, sans qu'ils aient d'autorisation à solliciter de personne. Ils ne sont nullement tenus de rattacher leur Loge à un groupement préexistant, et, s'il leur convient de proclamer l'atelier

indépendant de toute puissance maçonnique, ils agiront dans la plénitude de leurs droits, que nul ne contestait avant 1717.

À cette date, il a plu à quatre Loges périlantes de Londres de se réunir en Grande Loge, innovation qui fut grosse de conséquence, puisque la Maçonnerie moderne en est née. Ce qui fait la grandeur de cette Maçonnerie, ce sont les principes qui furent formulés en son nom en 1723² ; sa faiblesse, par contre, réside dans l'institution des gouvernements maçonniques. Ceux-ci se sont révélés usurpateurs dès le début. Ils se sont arrogé le droit de légiférer en matière maçonnique et ont exigé des Loges une subordination humiliante. Dans une Obédience, les Loges sont traitées en petites filles, qui ne doivent rien entreprendre sans avoir obtenu au préalable la permission d'une autorité centrale contrôlant tous leurs actes. Du reste, ces Loges sont dites Loges-filles de la Loge-mère à qui elles doivent l'existence. Le pire, c'est que les Grandes Loges s'érigent en juges de la « régularité » d'autrui et qu'elles « reconnaissent » ou excommunient selon leur bon plaisir, en évoquant des prétextes qui renient tout esprit maçonnique.

Il est temps que ce scandale prenne fin ; mais à cet effet, les Maîtres doivent ressusciter Hiram et restituer aux Loges les droits qu'elles n'ont laissé usurper que parce qu'elles manquaient de Maîtres.

Or, s'il y a, au sein des Loges, pénurie d'Initiés réels, c'est que la Maîtrise n'est pas à la portée du premier venu. Pour assurer leur prospérité matérielle, trop d'ateliers font du recrutement intensif, oubliant que, au dire des Anciens, tout bois n'est pas bon pour faire un Mercure et qu'un profane, si bien intentionné soit-il, n'a pas toujours en lui l'étoffe d'un Maître. En fait, les Loges de tous les Rites et de toutes les Obédiences sont encombrées d'éléments pour qui la Maîtrise n'est restée que purement conventionnelle.

Ces Loges, par suite, ne sont pas des foyers de véritable vie maçonnique ; ce sont des groupements où prédominent des préoccupations à peine teintées de Maçonnerie. On se contente d'y accomplir des rites, tout en fraternisant d'une manière fort louable, sans jamais oublier les misères humaines, que l'on s'efforce de soulager. C'est un bon commencement ; mais il ne faut pas s'en contenter. Si nous n'avions à notre actif que nos œuvres de bienfaisance, nous serions inférieurs à quantité d'associations profanes spécialement organisées pour venir en aide aux malheureux.

En réalité, notre façon de *bien faire* n'est destinée à se traduire que dans une très faible proportion par des secours matériels. Notre travail doit bénéficier, moins aux individus qu'à l'Humanité dans son ensemble ; il ne saurait être fécond que s'il est bien dirigé, d'où la nécessité de former des Maîtres, si la Maçonnerie doit devenir une réalité.

Mais la Franc-Maçonnerie ne sortira de sa phase par trop exclusivement cérémonielle et trop peu agissante qu'en s'affranchissant de l'excès de matérialité qui l'alourdit. Depuis deux cents ans, elle s'est donné une forme qui n'est pas nécessairement définitive. L'office du F.° Trésorier a pris beaucoup trop d'importance par suite de l'ambition des Loges d'avoir un local aménagé à leur usage exclusif. Or, pour qui doit agir spirituellement, finances et propriétés sont des poids lourds, dont la tradition nous enseigne à nous affranchir.

Les Maçons convaincus, qui veulent travailler, n'ont que faire d'un temple pompeusement décoré, puisqu'ils possèdent l'art de transformer en sanctuaire le premier local venu. Ils peuvent donc se constituer en Loge de la plus absolue régularité où et quand bon leur semble. Ils n'ont pas de diplômes à conférer, ni de mots de semestre

à communiquer. En initiation vraie, les parchemins ne sont que de la peau d'âne et un mot soufflé à l'oreille ne suffit pas pour se faire reconnaître.

La Maçonnerie ne sera majeure, libre et pleinement agissante que du jour où les Maîtres s'affirmeront.

Puisse le présent manuel contribuer à éclairer les disciples d'Hiram et les aider à trouver la Parole de la Vie, qui remet debout pour l'action la victime des mauvais ouvriers.

Relevons-nous et soyons Maîtres !

1. Voir *L'Apprenti, La Franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes*, Livre I, Éditions J'ai lu, 2015, p. 140-141.

2. Voir *L'Apprenti*, *op. cit.*, p. 53, 54, 55, 56.

LES HAUTS GRADES

La Maîtrise est un sommet, terme fatal de toute ascension : Celui qui se sent Maître n'a plus rien à ambitionner. Mais tous ceux qui ont joué le rôle d'Hiram ne se sont pas pénétrés de l'esprit du rite. Ils ont subi passivement un cérémonial auquel ne se rattache aucune grâce sanctifiante, si bien que, n'ayant su y mettre du leur, ils sont restés après ce qu'ils étaient avant. Sur plus de quatre millions de Maçons qui arborent les insignes du 3^e degré, combien se trouve-t-il d'adeptes possédant, ne fût-ce qu'un très humble commencement de Maîtrise ? Combien de Loges sont-elles en droit de se dire « justes et parfaites », en se basant sur le fait que les trois qui les dirigent sont des Maîtres effectifs ?

Toute la Maçonnerie dite *symbolique* n'est hélas, que le symbole de ce qu'elle devrait être réellement. On s'en est aperçu au XVIII^e siècle, dès que la Maçonnerie actuelle eut pris quelque extension. Constatant que ceux qui se disaient Maîtres ne l'étaient pas, ceux qui croyaient l'être dans une certaine mesure éprouvèrent le besoin de développer la Maîtrise dans des ateliers spécialement fondés à cet effet.

C'est ainsi qu'une meilleure sélection devait être réalisée par les *Maîtres Écossais*, qui surgirent vers 1740 avec l'ambition de former

en un 4^e degré les Maîtres effectifs faisant défaut aux Loges bleues¹, le rouge devenant désormais la couleur des ateliers supérieurs.

Mais comme le 4^e grade ne fut guère plus heureux pratiquement que le 3^e, il y eut bientôt surenchère dans la multiplication des grades.

Pourquoi se serait-on arrêté à 4, alors que 7 est un nombre beaucoup plus prestigieux ? Dans l'excellente intention de perfectionner la Maçonnerie et de réaliser la vraie Maîtrise, de nombreux ritualistes se mirent à l'œuvre et combinèrent des hiérarchies de grades pour ainsi dire à l'infini.

Tous les auteurs qui ont approfondi le ternaire fondamental de la Franc-Maçonnerie ont condamné avec sévérité l'« ivraie des hauts grades », élucubrations fantaisistes, ne contribuant qu'à égarer l'esprit et à faire méconnaître le pur Maçonnisme.

Cette critique est justifiée dans une très large mesure, car, si le rituel des 3 grades dits « symboliques » porte visiblement la marque des *Maîtres*, rien, en revanche, n'est moins *magistral* que le symbolisme des degrés dits « philosophiques ». Tout y sent la contrefaçon pénible, et l'idée initiatique ne se traduit nulle part en synthèse lumineuse.

S'ils n'ont pas été plus heureusement inspirés, il ne faut cependant pas jeter la pierre aux inventeurs des hauts grades. Ils poursuivaient l'idéal de la vraie Maîtrise, et, s'ils ont fait fausse route en cherchant le grand Arcane, leurs tentatives infructueuses restent méritoires et leurs erreurs sont instructives.

Tous les systèmes supra-maçonniques du XVIII^e siècle se sont finalement fondus dans les 30 grades que le *Rite Écossais* superpose au ternaire primitif. Historiquement, cette hiérarchie présente un incontestable intérêt ; elle a pris, en outre, une importance particulière au point de vue international, puisque les *Suprêmes*

Conseils confédérés réalisent dans leur domaine propre l'universalité maçonnique qui est la pierre d'achoppement de la Maçonnerie bleue.

Il s'est trouvé, de plus, parmi les FF.° hauts gradés, des Maçons d'une vaste érudition qui se sont efforcés de tirer le meilleur parti possible des grades qu'ils n'avaient pas inventés. Il n'est que juste de rendre hommage sous ce rapport à la mémoire du F.° Albert Pike, qui fut Souverain Grand Commandeur du Suprême Conseil pour la Juridiction Sud des États-Unis de 1859 à 1891. Écrivain de grand talent, ce F.° voulut spiritualiser l'Écossisme, en rattachant à chaque grade un profond enseignement initiatique, développé dans un savant ouvrage intitulé : *Morals and Dogma*. On ne peut lui reprocher que de s'être laissé éblouir par les 30 degrés considérés comme supérieurs, et d'avoir ainsi dédaigné d'approfondir les fondements mêmes de la Franc-Maçonnerie. Les hauts grades ont eu, en effet, le très grave inconvénient de détourner quantité de Maçons de l'étude persévérante de la synthèse ternaire primordiale. En cela ils ont été nuisibles et tombent sous le coup du réquisitoire d'historiens tels que Findel.

Mais, grâce à l'initiative de FF.° éclairés, une évolution s'est accomplie au sein de l'Écossisme, qui, renonçant à des prétentions injustifiées, ne s'efforce plus, en France, en Belgique et en Suisse pour le moins, qu'à reprendre le programme initiatique des trois premiers grades.

La Loge de Perfection

Les degrés immédiatement superposés à la Maîtrise, et qui se confèrent en Loge de Perfection, sont caractéristiques à cet égard. Le *Maître Secret* (4^e grade) repasse, en quelque sorte, par les épreuves

de l'apprentissage, dont il est appelé, cette fois, à saisir l'ésotérisme. Ainsi préparé, l'apprenti haut gradé s'efforcera de devenir *Maître Parfait* (5^e grade) en participant aux funérailles d'Hiram, pompeusement célébrées par le roi Salomon. Ce grade malheureusement est fort creux, comme beaucoup d'autres, qui font souvent double emploi entre eux. Il en est aussi dont la donnée se présente comme fausse et inconciliable avec la pure conception maçonnique. Ces grades mal venus font nombre dans la hiérarchie, mais c'est tout, car ils ne se confèrent pas *in extenso* : on les saute en se bornant à déclarer au récipiendaire qu'il en est investi. Les échelons écossais ne sont donc pas gravés un à un ; les plus instructifs donnent seuls lieu à une réception rituelle ; mais le but poursuivi, surtout en Loge de Perfection, est exclusivement de faire l'éducation maçonnique de véritables Maîtres.

Les hauts grades se recommandent donc aux Maçons qui aspirent à la Maîtrise et ne savent pas s'y élever d'eux-mêmes en Chambre du Milieu. Pour leur venir en aide, l'Écossisme leur offre des cours de répétition qui ont leur valeur, sans être indispensables.

Certains grades, prétendus supérieurs, sont, en réalité, lamentablement inférieurs dans leur thème, qui n'a rien d'initiatique.

Rien n'est à ce point de vue plus faux que de mettre en scène la punition des meurtriers d'Hiram, dont la mort n'a pas à être vengée.

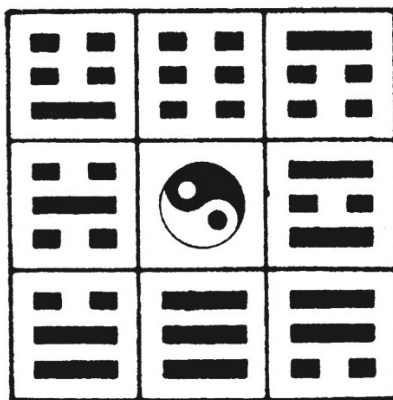
Les Initiés ne punissent jamais et ils se vengent encore moins. À l'égard du mal, ils sont les médecins qui guérissent. En tant que Maçons, ils reconstruisent ce qui a été détruit ; ils ne combattent l'ignorance haineuse qu'en répandant généreusement la lumière, et n'opposent au fanatisme aveugle que leur tolérance pleinement éclairée. Et lorsque la perversité ambitieuse compromet le salut commun, les Sages font surgir de la corruption un ordre meilleur par

la coalition des volontés saines. Ils raniment l'idéal dont les sociétés humaines ont besoin pour se montrer dignes d'elles-mêmes.

En résumé, le besoin des hauts grades ne se serait jamais fait sentir, si, pratiquement, les trois degrés fondamentaux n'étaient restés lettre morte. Les degrés supérieurs perdront toute raison d'être, dès que les Loges se montreront capables de former des >Maîtres effectifs.

D'ici là, ne démolissons rien. Efforçons-nous plutôt de faire nos classes initiatiques en profitant des enseignements qui s'offrent. Le Maître s'instruit partout, même aux écoles équivoques, qui se basent sur des traditions mal comprises. S'il ne sait constamment rectifier et mettre au point, en devinant la vérité sous l'expression malheureuse qui la défigure, c'est qu'il n'a pas trouvé la lumière du 3^e degré.

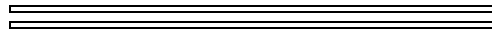
Puissent les lecteurs de ce manuel la posséder et pénétrer le vrai sens de ce qui s'y rencontre d'énigmatique ou d'involontairement mystérieux !



1. Voir *L'Apprenti, La Franc-maçonnerie rendue intelligible à ses adeptes*, Livre I, Éditions J'ai lu, 2015, p. 65-66.

VIII^e PARTIE

INDICATIONS
BIBLIOGRAPHIQUES
À L'USAGE DES MAÎTRES



N.d.E – Certains ouvrages mentionnés par l'auteur sont
aujourd'hui rarissimes.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES À L'USAGE DES MAÎTRES

La Lecture

La tradition initiatique remonte à une époque où les livres étaient inconnus. Qui voulait s'instruire devait alors observer, méditer, deviner et se taire. Le silence s'imposait, car aucun langage philosophique ne s'était encore formé, si bien que pour exprimer des conceptions d'ordre élevé, les mots faisaient défaut. La pensée n'avait pas non plus la précision que devaient lui donner les Grecs : elle restait nuageuse et flottante, propre à être évoquée par des symboles, plutôt que de se laisser figer en formules verbales fournissant matière à discussion.

De nos jours tout est changé. Les mots dominent notre intellectualité, si bien que nous ne savons plus penser en dehors d'eux. Les choses ne nous parlent plus et nous avons cessé d'entendre les oracles du Grand Pan.

Force nous est donc de nous rabattre sur la parole morte qui s'étale dans les livres. Les mystères de l'écriture alphabétique nous

ayant été révélés, toute la science humaine se trouve à notre disposition. Sachons puiser dans cette accumulation de mots, mais ne nous contentons pas de nous assimiler l'expression de la pensée d'autrui. Ne lisons qu'en vue de stimuler notre propre pouvoir de réflexion. Lire peu et penser beaucoup par soi-même, telle doit être la règle du Maître. Architecte de sa construction intellectuelle, il recueille des matériaux qu'il met en œuvre selon son propre plan, en les taillant à sa convenance. Il ne se laisse endoctriner par personne et ne retient que ce qu'il a fait sien, par cette pénétration d'esprit qui prend possession du fond de l'idée, sans se contenter d'en enregistrer la forme.

Les Maîtres qui voudront ainsi travailler trouveront de précieux éléments dans des ouvrages tels que les suivants :

Religion

LA SAINTE BIBLE. Traduction des textes originaux. (Les Bibles protestantes donnent généralement satisfaction à cet égard). Étudiées par un Initié, les traditions qui sont parvenues jusqu'à nous par l'intermédiaire des Juifs se montrent révélatrices des plus intéressantes doctrines ésotériques. La lecture très attentive de la Bible se recommande donc aux Francs-Maçons, qui peuvent se dispenser d'illuminer symboliquement leur Loge en exhibant sur l'autel le livre sacré des seuls Judéo-Chrétiens si, en dehors de tout appareil formaliste, ils savent en tirer de précieuses notions initiatiques.

E. LEDRAIN. *La Bible*. Traduction nouvelle. Paris, Lemerre, 10 vol.

E. LEDRAIN. *Histoire d'Israël*. Avec un appendice par J. Oppert. Paris, Lemerre, 1879-1882.

FABRE D'OLIVET. *La Langue hébraïque restituée* et le véritable sens des mots hébraïques rétablis, etc. Paris, 1815-1816, 2 vol. in-4°. (Réimpression fac-similé : Dorbon-Aîné, 1931, 2 vol.).

Cet ouvrage n'est pas à suivre à la lettre au point de vue linguistique. Son mérite réside dans la *Cosmogonie de Moïse*, qui est génialement construite et projette des clartés inattendues sur la métaphysique religieuse. – La réédition qu'en a donnée l'éditeur Dorbon-Aîné offre un intérêt tout spécial, car elle est suivie de la reproduction, en fac-similé, d'un manuscrit inédit, malheureusement non terminé, où, en 1823, Fabre d'Olivet retrace l'historique de sa « Langue hébraïque restituée », donne les raisons qui la lui firent composer, en développe certains points et discute les critiques qu'elle souleva.

SALOMON REINACH. *Orpheus*. Histoire générale des Religions. Paris, 1909, 1 vol. in-18.

Imbu d'esprit scientifique, l'auteur fait trop abstraction du côté proprement religieux des religions. Il les juge superficiellement, en profane, mais n'en fournit pas moins de très précieux renseignements.

JOSEPH HUBY. *Christus* : manuel d'histoire des Religions. Paris, 1916, 1 vol. in-16.

Réplique catholique à l'ouvrage précédent. Les auteurs des différents chapitres traitent leur sujet avec compétence ; mais, persuadés que le Christianisme possède seul la vérité, ils ne parviennent pas à saisir l'esprit des autres religions. Une équitable revue des croyances de l'humanité ne saurait être passée que par un esprit religieux impartial, capable de sentir *la Religion* à travers les religions.

AUGUSTE DIDE. *La Fin des Religions*. Paris, 1 vol. in-16.

Symbolisme

LANOË-VILLÈNE. *Principes généraux de la Symbolique des Religions*. Paris, 1915, 1 vol. in-16.

LES ABBÉS BANIER ET MASCRIER. *Histoire générale des cérémonies, mœurs et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*. Paris, Rollin fils, 1741, 7 vol. in-folio.

PORPHYRE. *L'Antre des nymphes*. Suivi d'un essai sur les Grottes dans les cultes magico-religieux et dans la Symbolique primitive, par P. Saintyves. Paris, 1918.

F. WARRAIN. *Le Mythe du Sphinx*. Paris, 1910.

OSWALD WIRTH. *Le Symbolisme hermétique dans ses rapports avec l'Alchimie et la Franc-Maçonnerie*. Paris, Collection du Symbolisme.

OSWALD WIRTH. *L'Idéal Initiatique*, tel qu'il se dégage des rites et des symboles. Paris, Collection du Symbolisme, 1926.

LE SYMBOLISME, revue mensuelle consacrée à l'étude des Symboles initiatiques et à leur interprétation. Directeur Oswald Wirth¹.

Archéologie

DICTIONNAIRE DES ANTIQUITÉS GRECQUES ET ROMAINES d'après les textes et les monuments, ouvrage rédigé par une société d'écrivains spéciaux, d'archéologues et de professeurs sous la direction de Ch. Daremberg et Edm. Saglio. Paris, Hachette, 9 vol. in-4°.

J. DE MORGAN. *Les Premières Civilisations*. Paris, E. Leroux, 1909, 1 vol. gr. in-8°.

G. MASPERO. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*. Paris, 1908, 3 vol. in-4°.

GOBLET D'ALVIELLA. *Croyances, Rites, Institutions*. Paris, 1911, 3 vol. in-8°.

F. LAJARD. *Recherches sur le culte public et les mystères de Mithra en Orient et en Occident*. Paris, Imprimerie Impériale, 1867, 1 vol. in-4°.

PAUL DHORME. *Choix de textes religieux assyro-babyloniens*. Transcription, Traduction, Commentaire. Paris, 1907.

REVUE D'ASSYRIOLOGIE ET D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE publiée sous la direction de V. Scheil et F. Thureau-Dangin. Paris, Ernest Leroux.

J.-L. COURCELLE-SENEUIL. *La Recherche de l'Utile dans les temps préhistoriques (Atsina – Kasisatra – Krusaor)*. Paris, Livre Mensuel, 1919 et 1920, 3 vol.

FUSTEL DE COULANGES. *La Cité antique*. Paris, Hachette, 1 vol. in-16.

A.-C. EUGÈNE CAILLOT. *Mythes, légendes et traditions des Polynésiens*. Paris, E. Leroux, 1914, 1 vol. in-8°.

Philosophie

HENRI BERGSON. *L'Évolution créatrice*, 3^e éd. Paris, 1907, 1 vol. in-8°.

P. COMMELIN. *Pensées de Marc-Aurèle Antonin*, précédées de la vie de cet empereur, suivies du Manuel d'Épictète et du Tableau de Cébès. Paris, 1 vol. in-18.

LÉON DAUDET. *L'Hérédité* : essai sur le drame intérieur.

— *Le Monde des Images*.

— *Le Rêve éveillé.*

Paris, 3 vol. in-18.

M. MATTER. *St-Martin, le Philosophe inconnu, sa vie et ses écrits, son maître Martinez et leurs groupes.* Paris, 1861, 1 vol. in-12.

AD. FRANCK. *Dictionnaire des Sciences Philosophiques.* Paris, Hachette, 1885, 1 vol. pet. in-4°.

F. WARRAIN. *La Synthèse concrète : étude métaphysique de la Vie.* Paris, 1906.

Hermétisme, Alchimie et Occultisme

LOUIS MÉNARD. *Hermès Trismégiste*, traduction complète, précédée d'une étude sur les livres hermétiques. Paris, Perrin, 1910, 1 vol. in-18.

M. BERTHELOT *Origines de l'Alchimie.* Paris, Steinheil, 1885, 1 vol. in-8°.

M. BERTHELOT. *Introduction à l'Étude de la Chimie des Anciens et du Moyen Âge.* Paris, Steinheil, 1889, 1 vol. in-4°.

ANTOINE-JOSEPH PERNETY. *Dictionnaire mytho-Hermétique.* Paris, Bauche, 1758, 1 vol. in-16°.

ANTOINE-JOSEPH PERNETY. *Les Fables égyptiennes et grecques dévoilées et réduites au même principe, avec une explication des hiéroglyphes et de la Guerre de Troye.* Paris, Bauche, 1758, 1 vol. in-16.

ABEL HAATAN. *Contribution à l'étude de l'Alchimie. Théorie et pratique du Grand Œuvre.* Paris, 1905, 1 vol. in-8°.

HENRI-CORNEILLE AGRIPPA. *La Philosophie Occulte.* La Haye, 1727, 2 vol. in-8°. Recueil très érudit des traditions superstitieuses de l'Antiquité.

HENRI-CORNEILLE AGRIPPA. *Paradoxe sur l'Incertitude, Vanité et Abus des Sciences*. S.L., 1603, 1 vol. in-12.

EDMOND DOUTTÉ. *Magie et Religion dans l'Afrique du Nord*. Alger, 1909, 1 vol. in-8°.

P. SAINTYVES. *La Force Magique. Du Mana des primitifs au Dynamisme scientifique*. Paris, 1914.

P. SAINTYVES. *Les Origines de la Médecine. Empirisme ou Magie ?* Paris, 1920.

ELIPHAS LÉVI. *Le Grand Arcane ou l'Occultisme dévoilé*. 2^e éd. Paris, 1921, 1 vol. in-8°.

AD. FRANCK. *La Kabbale ou la Philosophie religieuse des Hébreux*. Paris, Hachette, 1843, 1 vol. in-8°.

ÉDOUARD SCHURÉ. *Les Grands Initiés*. Esquisse de l'histoire secrète des religions (Rama, Krishna, Moïse, Orphée, Pythagore, Platon, Jésus). Paris, 1889, 1 vol. in-18.

ÉDOUARD SCHURÉ. *Sanctuaires d'Orient : Égypte, Grèce, Palestine*. Paris, 1898, 1 vol. in-18.

PAPUS. *A B C illustré d'Occultisme*. Paris, Dorbon-Aîné, 1925, 1 vol. gr. in-8°.

PAPUS. *Traité méthodique de Science Occulte*, suivi d'un Glossaire d'Occultisme. Paris, Dorbon-Aîné, 1929, 2 vol. gr. in-8°.

Franc-Maçonnerie

GOBLET D'ALMIELLA. *Des origines du Grade de Maître dans la Franc-Maçonnerie*. Bruxelles, 1907.

Mémoire couronné au concours du Grand Orient de Belgique.

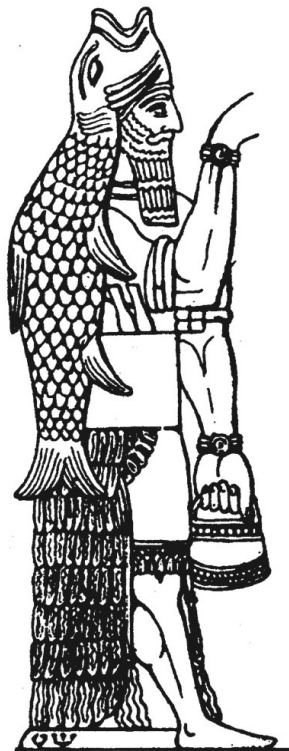
LOUIS AMIABLE. *Une Loge Maçonnique d'avant 1789 : La R? L? Les Neuf Sœurs*. Paris, F. Alcan, 1897.

A. MICHA. *Le Temple de la Vérité ou la Franc-Maçonnerie dans sa véritable doctrine*. Science et Religion, Théosophie et Initiation. Paris, Libr. de l'Art Indépendant, 1916.

ENDRES (F.-C.). *Le Secret du Franc-Maçon*. Paris, Dorbon-Aîné, 1990, 1 vol. in-12.

LE FORESTIER. *La Franc-Maçonnerie occultiste au XVIII^e siècle et l'Ordre des Élus Coens*. Paris, Dorbon-Aîné, 1929, 1 vol. gr. in-8°.

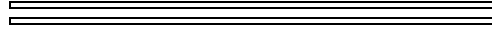
DEUX SIÈCLES DE FRANC-MAÇONNERIE : 1719-1919. Numéro spécial du Bulletin du Bureau International des Relations maçonniques publié à l'occasion du deuxième Centenaire de la Maçonnerie moderne. Berne, 1917, 1 vol. in-8°.



1. Directeur : M. Lepage, 23, rue André-de-Lohéac, Laval (Mayenne), France. Aujourd'hui cette revue n'existe plus. (N.d.E.).

IX^e PARTIE

LES FIGURES DU LIVRE DU MAÎTRE



LES FIGURES DU LIVRE DU MAÎTRE

Indications sommaires sur leur origine et leur portée symbolique

Gilgamès, le héros chaldéen. Se gardant bien de tuer le lion des emportements passionnels, l'Hercule babylonien s'est contenté de l'étourdir à l'aide d'une massue élastique. Il presse sur son cœur l'animal dompté, afin de bénéficier des énergies impétueuses qu'il importe de mettre au service d'une sereine sagesse.

L'Ermite du Tarot. Ce solitaire est à l'abri de tous les entraînements, car son manteau, comme celui d'Apollonius, intercepte les influences extérieures. Entièrement maître de lui-même, il sonde le terrain sur lequel il avance avec circonspection, toute précipitation risquant de compromettre l'œuvre du progrès. En partie voilée, sa lanterne concentre sa clarté sur la route à suivre et ne disperse pas en pure perte son rayonnement dans l'espace. C'est ainsi que le vrai sage s'applique à éclairer pratiquement l'évolution humaine, sans se poser en révélateur des mystères qui sollicitent la curiosité des intelligences. À cet égard, la discrétion s'impose.

Schéma du Septénaire engendré par le Ternaire.

Le signe déterminatif des noms divins assyro-babyloniens. Dans les textes en caractères cunéiformes, cet idéogramme annonce que le mot qui suit est le nom d'un dieu ou d'une déesse.

L'Octoade cubique.

Le carré du triple Ternaire.

Le carré magique de Saturne.

L'Arbre des Séphiroth Kabbalistiques.

L'Astre du Microcosme (Pentagramme) au centre de l'Étoile du Macrocosme (Sceau de Salomon).

Division naturelle du cercle en douze parties égales.

L'ensemble des signes du Zodiaque, avec les Maisons astrologiques correspondantes, désignées par leur chiffre et leur nom latin. Les Planètes occupent les angles du trigone de leur Élément. Au centre, la croix du quaternaire des saisons, des âges, etc.

Les *Koua* ou Trigrammes de Fô-hi. Le symbolisme chinois procède d'une distinction fondamentale représentée comme suit :

— Ce qui est un, uniforme, indivisible. L'Absolu, le spirituel, la cause agissante, l'imperceptible.

- - Ce qui est composé, varié, divisible. Le Relatif, la matière, les effets produits, la nature visible (les deux yeux). En se combinant, ce Binaire engendre le Quaternaire suivant :

== Subtilité, Intelligence, Soleil, Feu.

=- Calme, Sensibilité, Lune, Eau.

- = Éveil, Discernement, Étoiles fixes, Air.

= = Repos, Sommeil, Planètes, Terre.

Les Trigrammes poussent plus loin la particularisation, en évoquant des idées complexes, rappelées par leurs noms conventionnels :

☰ Ciel. Principe de toute action dans les trois mondes, spirituel, animique et matériel.

☶ Vapeurs, Matière sublimée. Eaux supérieures.

☲ Feu. Chaleur. Dilatation. Expansion.

☳ Foudre. Ardeur intérieure comprimée.

☴ Vent. Spiritualité mouvante, animatrice.

☵ Eaux inférieures. Circulation vitale.

☴ Montagne. Matérialité support de la spiritualité.

☷ Matière. Passivité soumise à tous les agents. Au centre de l'octoade des *Koua* figure le Taï-Khi, image des oppositions génératrices dans l'Unité double et de ce fait Tri-Une.

Oannès, le dieu-poisson des Babyloniens. Surgissant de la mer au lever du jour, il conversait avec les hommes jusqu'au coucher du soleil, pour leur enseigner lettres, sciences et arts, ainsi que les règles pour la fondation des villes et la construction des temples, enfin les principes des lois et jusqu'à la géométrie, sans oublier les préceptes relatifs à la culture de la terre, aux semailles, aux moissons, etc. (Tradition rapportée par Bérose, prêtre babylonien de l'époque alexandrine).

La Roue de Fortune (Arcane X du Tarot). Elle tourne en maintenant fixe, au-dessus du tourbillon vital, le principe énigmatique de la persistance individuelle (Sphinx). La stabilité résulte de l'équilibre réalisé entre constructions (Anubis ascendant) et destructions (Typhon descendant).

